LETTRES

A UNE INCONNUE

Les pages qu'on va lire sont détachées d'un recueil de lettres intimes qui ne tardera pas à paraître (1) et auquel on peut promettre un vif succès de curiosité. Les premières, qui ne portent point de date, sont de l'année 1841, et remontent peut-être un peu plus haut; la dernière a été écrite à Cannes le 23 septembre 1870. Deux heures après, Mérimée avait cessé de vivre. Ce recueil embrasse donc un espace de vingt-neuf ans, c'est-à-dire toute une moitié, la plus longue moitié de la carrière de l'éminent écrivain.

On comprendra sans peine, dès le premier tiers du premier volume, pourquoi la personne à qui ces lettres sont adressées a voulu rester dans une ombre discrète. Les *Lettres à une inconnue* renferment à la fois un roman et un journal biographique. Le roman est souvent très hardi, et, bien que l'inconnue, en jouant avec la flamme, déploie dans ce jeu une singulière adresse, bien qu'elle réussisse, par un art que Mérimée trouve diabolique et angélique tout ensemble, à transformer en amitié solide la passion qu'elle inspire, l'aventure offre trop de détails téméraires pour que les convenances permissent à l'héroïne de la faire connaître sans ombres et sans voiles. D'un autre côté, fallait-il dérober à la postérité une collection de lettres où le caractère d'un écrivain tel que Mérimée se montre si complétement, si ingénument, où nous voyons l'homme tout entier, ironique et affectueux, sceptique et passionné, spirituel sans le moindre effort, toujours étincelant, quoique toujours simple, et plus sympathique parfois qu'on ne le croyait, en dépit des plus audacieuses doctrines? Évidemment non. Si les convenances person-

(1) *Lettres à une inconnue*, par Prosper Mérimée, de l'Académie française, en 2 volumes, chez Michel Lévy.

nelles voulaient que l'amie demeurât une *inconnue*, d'autres convenances exigeaient que ce recueil fût publié. Les lettres de Goethe à la baronne de Stein renfermaient aussi des pages qui eussent pu alarmer les convenances mondaines; la famille de cette noble personne crut qu'un tel recueil appartenait à la littérature allemande. Le livre, avec ses qualités et ses défauts, a pris place parmi les plus curieux documens de toute une période de la société germanique.

Tout ce que nous savons de l'*inconnue*, c'est qu'elle est Anglaise, qu'elle appartient à une famille du meilleur monde, que son entourage, dans les premiers temps du moins, était sévère et méthodiste, qu'elle avait pourtant, à la manière anglaise, cette indépendance d'allures que justifie un grand respect de soi-même, et que, très spirituelle, très gracieuse, entourée d'hommages, elle vivait parfaitement libre dans une société brillante. Cette liberté se trouva encore plus à l'aise quand un de ses cousins en mourant lui laissa une belle fortune. Elle aimait beaucoup les voyages, la nature, les musées, les monumens de l'art. Mérimée, presque toujours séparé d'elle par de longues distances (et c'est ce qui nous a valu des lettres si nombreuses), parle quelquefois de lui donner des rendez-vous aux extrémités de l'Europe. Lui faire les honneurs de l'Espagne ou de l'Italie, ce serait trop peu; il voudrait lui expliquer la Grèce. N'est-ce pas pour cela qu'elle apprend le grec? Son goût de voyages éveille naturellement chez elle le goût des langues étrangères. Elle parle et écrit très bien le français, elle sait l'allemand à fond, elle s'amuse à étudier l'espagnol. Conduite en divers pays par des circonstances que nous ignorons, c'est la France qu'elle préfère, c'est en France qu'elle a passé la plus grande partie de sa vie. Quand Mérimée lui adresse ses premières lettres, elle habite Londres. Quelques mois après, nous la trouvons à Paris, elle s'y installe, on la voit à l'Opéra, aux Italiens, dans les salons du faubourg Saint-Honoré; la voilà toute Parisienne. Il y a aussi des saisons où elle réside en province. Elle a séjourné quelque temps à Poitiers. Je crois qu'elle y était encore au mois d'août 1870, aux jours sombres de l'invasion prussienne. C'est là que Mérimée, malade, presque mourant, en proie à des pressentimens sinistres, lui recommande de rester pendant les crises inévitables. « Adieu, chère amie, restez à P..., vous y êtes très bien. Ici, nous sommes encore très tranquilles; nous attendons les Prussiens avec beaucoup de sang-froid, mais le diable n'y perdra rien. Adieu encore... » C'étaient sans doute des attachemens de famille, un frère, une sœur, des neveux et des nièces, qui retenaient en province la belle Anglaise, devenue naguère une si brillante Parisienne. Elle avait un frère en effet, et ce frère, officier dans l'armée française, avait pris part à la guerre d'Italie. Il s'était marié, il avait une famille; bien certainement c'est lui qu'elle allait

rejoindre à Poitiers ou ailleurs, suivant les hasards d'une existence militaire. Parmi ces renseignemens, recueillis çà et là dans les lettres de Mérimée, au milieu de ces indications éparses que je rapproche de mon mieux et dont j'essaie de tirer au moins la silhouette légère d'une physionomie, j'ai réservé pour la fin ce qui intéresse le signalement de l'*inconnue :* au moment où s'ouvre cette correspondance, il y a trente ou trente-cinq ans, l'amie de Mérimée était toute charmante avec de splendides yeux noirs, *splendid black eyes,* dont il lui parle en français et en anglais, une magnifique chevelure, des mains d'une finesse aristocratique, et une taille de sylphide. Quant à son esprit, à son âme, on devine aisément qu'elle aimait Mérimée tout autrement que Mérimée ne l'aimait, et qu'elle prétendait l'aimer beaucoup mieux. *Wer liebt besser?* Qui de nous deux aime le mieux? Cette question qu'elle lui adressait en allemand était pour eux un perpétuel sujet de querelles et de controverses, marivaudage passionné du côté du brillant écrivain, discussion sérieuse et digne du côté de la jeune femme.

A quelle date et dans quelle occasion se sont-ils rencontrés? Pour la date, si les indications de la correspondance ne contiennent pas d'erreur, ce doit être vers 1836. Dans une lettre de 1842, Mérimée lui écrit : « Si je ne me trompe, nous nous sommes vus six ou sept fois *en six ans,* et en additionnant les minutes nous pouvons avoir passé trois ou quatre heures ensemble, dont la moitié à ne nous rien dire. Cependant nous nous connaissons assez pour que vous ayez pris quelque estime de moi... Nous nous connaissons même plus que ne font des gens qui se seraient vus dans le monde depuis le temps que nous causons ensemble assez librement par lettres. » Quant aux circonstances de leur première rencontre, elles paraissent avoir quelque chose de mystérieux. Il lui écrit un jour ces mots au mois de décembre 1841 : « Nous ne pouvons nous aimer d'amour; notre connaissance n'a pas commencé d'une manière qui puisse nous mener là. Elle est beaucoup trop romantique. » Romantique, mais point romanesque à ce compte-là. Il s'agit probablement d'un incident de voyage où Mérimée, sans penser à mal, aura effrayé par hasard une personne inconnue; il semble faire allusion à un souvenir de ce genre quand il lui raconte si plaisamment ses excursions en Orient pendant l'été de 1841. « L'été passé, je me suis trouvé quelque argent. Mon ministre m'a donné la clé des champs pour trois mois, et j'en ai passé cinq à courir entre Malte, Athènes, Éphèse et Constantinople. Dans ces cinq mois, je ne me suis pas ennuyé cinq minutes. *Vous à qui j'ai fait si grand'peur jadis,* que seriez-vous devenue, si vous m'aviez vu dans mes courses en Asie avec une ceinture de pistolets, un grand sabre, et, le croiriez-vous? des moustaches qui dépassaient mes oreilles! Sans vanité, j'aurais fait peur

au plus hardi brigand de mélodrame. » Bref, ils se sont rencontrés en des circonstances *romantiques*, à la suite de cela ils se sont écrit, ils se sont rencontrés de nouveau, ils ont pu se voir à peu près six ou sept fois en six ans; puis la correspondance est devenue plus vive, plus libre, plus intime, avec une familiarité hardie qui tour à tour, cela résulte des lettres mêmes, charmait ou effarouchait la gracieuse Anglaise. Nous ne possédons pas ses réponses, et vraiment il y a lieu de le regretter; je dirai cependant que nous n'en avons pas besoin pour voir ses sourires et deviner ses larmes. Mérimée, soit qu'il s'excuse, soit qu'il se fâche, nous révèle les impressions diverses que son langage a causées à son amie, de même qu'on remarque très bien à son changement d'accent l'influence exercée peu à peu sur le sceptique railleur par une amitié si sérieusement dévouée.

La correspondance, dès le début (je parle seulement des lettres qui vont être publiées et qui appartiennent à l'année 1841), est établie sur un ton de marivaudage galant qui ne paraît pas être du goût de la jeune femme. Il a beau lui répéter : « Je ne suis pas amoureux de vous, je ne peux pas être amoureux de vous, nous ne pouvons nous aimer d'amour..., » elle s'inquiète, elle s'irrite, elle menace de ne plus le voir, de ne plus même lui écrire. Mérimée prend tout cela en riant, et de sa plume la plus vive il lui reproche son hypocrisie, son égoïsme, sa dévotion, ses habitudes de couvent, sa petite vanité, son grand orgueil, son infernale coquetterie. Elle promet du pain blanc et ne donne pas même du pain bis! La jeune femme, piquée au jeu, a dû répondre en bon langage, car Mérimée trouve ses lettres *féroces* et lui écrit sans hésiter : « Puisque vous le prenez sur ce ton, ma foi, je capitule. Donnez-moi du pain bis, cela vaut mieux que rien du tout. Seulement permettez-moi de dire qu'il est bis, et écrivez-moi encore. Vous voyez que je suis humble et soumis. » A partir de ce moment, le marivaudage va cesser, mais la passion ne tardera guère à se faire jour. Pendant toute l'année 1843, les lettres de Mérimée deviennent plus sérieuses en même temps qu'elles accusent un sentiment plus fort. Ce n'est plus un badinage équivoque, c'est vraiment de l'amour. Ils se voient souvent, ils visitent ensemble les musées du Louvre, ils se font conduire dans les bois de Bellevue, ces bois *invraisemblables*, si près de Paris et si loin! Il est vrai que les malentendus subsistent toujours. L'inconnue a sa façon d'aimer, qui n'est point celle de Mérimée. Elle est grave, pieuse, chaste, elle s'efforce de l'élever jusqu'à elle, et plus d'une fois elle semble y réussir, tant elle y met de grâce et de gentillesse. « Nos promenades, lui écrit-il, sont maintenant une partie de ma vie, et je ne comprends guère comment je vivais auparavant. » Voilà un cri de l'âme. Cependant chaque fois qu'il la

revoit, il la trouve « armée d'une enveloppe de glace. » Cette froideur l'irrite, l'exaspère; ne pourra-t-il donc la voir ailleurs qu'en public, loin des musées, loin des promeneurs? Que ne le reçoit-elle à son foyer? Pourquoi ces visites en plein air, qui dépendent des hasards de la pluie ou du soleil? Ah! si elle permettait que sa porte lui fût ouverte, il saurait bien imaginer un moyen pour justifier ses assiduités et dépister les médisans. « Ne pourrais-je, écrit-il, aller vous voir et vous donner des leçons d'espagnol à domicile? Je m'appellerais don Furlano, et vous serais adressé par M[me] de P... comme une victime de la tyrannie d'Espartero. » Point; don Furlano est éconduit. On restera fidèle aux musées du Louvre et aux vertes allées de Bellevue; mais le froid, mais la pluie, mais les indispositions et les rhumes, que d'empêchemens ou de prétextes! De là des reproches sans fin. Créature frileuse comme les femmes du nord, elle ne vit que par l'intelligence et n'a que des amours de tête. C'est le compliment qu'il lui adresse un jour avec une étrange amertume: « Vous me dites des choses fort extraordinaires. Si vous pensez la moitié de ce que vous me dites, le plus sage serait de ne plus nous revoir. L'affection que vous avez pour moi n'est qu'une espèce de jeu d'esprit. Vous êtes tout esprit. Vous êtes une de ces *chilly women of the north*, vous ne vivez que par la tête. Ce que je pourrais vous dire, vous ne le comprendriez pas. » Mais elle au contraire, qui croit trop bien comprendre et qui craint précisément de céder à un de ces amours de tête si exactement décrits par l'auteur de *la Double Méprise*, se rappelle le triste sort de Julie de Chaverny. La querelle continue donc, très vive, très douloureuse. Le conteur qui de sa plume acérée a buriné tant de scènes où la passion palpite et saigne a-t-il jamais écrit une page plus poignante que celle-ci: « Nous nous sommes séparés l'autre jour également mécontens l'un de l'autre. Nous avions tort tous les deux, car c'est la force des choses qu'il fallait seulement accuser. Le mieux eût été de ne pas nous revoir de longtemps. Il est évident que nous ne pouvons plus maintenant nous trouver ensemble sans nous quereller horriblement. Tous les deux, nous voulons l'impossible: vous, que je sois une statue, moi, que vous n'en soyez pas une. Chaque nouvelle preuve de cette impossibilité, dont au fond nous n'avons jamais douté, est cruelle pour l'un et pour l'autre. Pour ma part, je regrette toute la peine que j'ai pu vous donner. Je cède trop souvent à des mouvemens de colère absurde. Autant vaudrait-il se fâcher de ce que la glace est froide. — J'espère que vous me pardonnerez maintenant; il ne me reste nulle colère, seulement une grande tristesse. Elle serait moindre, si nous ne nous étions pas quittés de la sorte. Adieu, puisque nous ne pouvons être amis qu'à distance. Vieux l'un et l'autre, nous nous retrouverons peut-être avec plaisir. En attendant,

dans le malheur ou dans le bonheur, souvenez-vous de moi. Je vous ai demandé cela, il y a je ne sais combien d'années. Nous ne pensions guère alors à nous quereller. Adieu encore, pendant que j'ai du courage. »

Voilà des accens émus, profonds, et qu'on est un peu surpris de rencontrer sous la plume du sceptique. Ce qu'il appelle la force des choses, d'autres l'appellent les lois éternelles. Il y a donc une force des choses, c'est-à-dire, en de meilleurs termes, une législation morale non convenue, non édictée, non écrite, comme disait l'antique poésie, ἄγραφος, et dans la plus raffinée des civilisations le mondain le plus raffiné, s'il est vraiment touché au cœur, est bien obligé de la reconnaître. Il y revient (car la correspondance continue au milieu des querelles et des raccommodemens), il y revient trois mois après d'une façon plus expressive encore et plus touchante : « Oui, nous sommes de grands fous; nous aurions dû le sentir plus tôt. Nous aurions dû voir bientôt combien nos idées, nos sentimens étaient contraires en tout et sur tout. Les concessions que nous nous faisions l'un à l'autre n'avaient d'autre résultat que de nous rendre plus malheureux. Plus clairvoyant que vous, j'ai sur ce point de grands reproches à me faire. Je vous ai fait beaucoup souffrir pour prolonger une illusion que je n'aurais pas dû concevoir. — Pardonnez-moi, je vous en prie, car j'en ai souffert comme vous. Je voudrais vous laisser de meilleurs souvenirs de moi. J'espère que vous attribuerez à la force des choses le chagrin que j'ai pu vous occasionner... Quant à moi, je n'ai pas le moindre reproche à vous faire. Vous avez voulu concilier deux choses incompatibles, et vous n'avez pas réussi. Ne dois-je pas vous savoir gré d'avoir essayé pour moi l'impossible? »

On ne s'étonnera pas qu'après de telles paroles, et quels que soient d'ailleurs les incidens d'une histoire où il reste bien des contradictions et des obscurités, l'héroïne soit demeurée l'amie fidèle et dévouée du brillant écrivain jusqu'à l'heure où il a exhalé son dernier souffle. La crise douloureuse que nous venons d'indiquer a rempli pour lui et pour elle toute l'année 1843; pendant les vingt-sept ans qui suivent, une fois les violences apaisées, la correspondance des deux amis ne s'est pas interrompue, et le 23 septembre 1870, quand Mérimée s'éteignit à Cannes, au milieu des souffrances de la maladie et des perplexités du patriotisme, les derniers mots tracés de sa main défaillante furent pour celle à qui jadis il avait dit si passionnément : Pardonnez-moi.

Nous avons dit que ces deux volumes de lettres contenaient à la fois un roman et un journal biographique. Dans le premier tiers de l'ouvrage, le journal est mêlé au roman; dans les deux dernières parties, surtout après l'année 1843, quand le roman s'efface et

n'apparaît plus que çà et là, le journal abonde en détails de toute sorte. C'est un intérêt d'un autre genre. On n'a plus affaire à un Mérimée imprévu, on n'assiste plus à une crise psychologique et morale comme celle qui lui arrachait des accens si profonds; voici le Mérimée que l'on connaît, avec son esprit, sa verve, sa franchise, son scepticisme, son dédain des choses convenues, ses fantaisies d'artiste et ses curiosités d'érudit, le voici tout entier, tantôt railleur amer, tantôt plein de bonhomie, se moquant de ses contemporains sans s'épargner lui-même, disant son mot sur toutes choses, jugeant les livres, jugeant les hommes, et traçant parfois en cinq ou six lignes de merveilleux dessins, portraits ou paysages, qui ont la mordante précision d'une eau-forte. Personne ne voudrait souscrire à toutes ses sentences, précisément parce qu'il y en a pour tous les goûts. Les mêmes gens qui auront applaudi telle épigramme du caustique observateur se récrieront à la suivante. On est tour à tour satisfait et mécontent. Nous ne savons pas si Mérimée lui-même, ce parfait galant homme et qui se piquait de savoir-vivre, aurait été très content de voir livrées au public les boutades souvent très injustes échappées à son impatience. On voit par ses lettres mêmes à quel point il était nerveux et combien il se défiait de ses nerfs. Une fois, dans un violent accès de mauvaise humeur, il écrivit sans plus de façon que le sénat était composé de *deux cents imbéciles;* si on lui avait dit que cette impertinence serait un jour imprimée toute vive, on l'aurait rendu bien malheureux. En faisant la part des choses qu'il aurait biffées tout le premier, et certainement il y en a plus d'une, que de pages restent encore qui sont de petits chefs-d'œuvre de bon sens et de gaîté!

On peut signaler entre autres le récit de certaine soirée, où M[lle] Rachel joua le premier acte d'*Esther* chez un académicien, en présence de Béranger, de M. Thiers et de M. Victor Hugo, — la réception des ambassadeurs siamois au palais de Fontainebleau, — ses paysages et esquisses de mœurs datés de Vézelay, de Strasbourg, de Londres, de Prague, de Madrid, — ses jugemens sur un grand nombre des écrivains de nos jours. Est-il rien de plus divertissant et de plus exact que ce portrait de M. Victor Cousin à Cannes : « J'ai ici la compagnie et le voisinage de M. Cousin, qui est venu s'y guérir d'une laryngite et qui parle comme une pie borgne, mange comme un ogre et s'étonne de ne pas guérir sous ce beau ciel qu'il voit pour la première fois. Il est d'ailleurs fort amusant, car il a cette qualité de faire de l'esprit pour tout le monde. Je crois que, lorsqu'il est seul avec son domestique, il cause avec lui comme avec la plus coquette duchesse orléaniste ou légitimiste. Les Cannais pur sang n'en reviennent pas, et vous jugez quels yeux ils font lorsqu'on leur dit que cet homme, qui parle de tout et bien de tout, a traduit

Platon et est l'amant de Mme de Longueville. Le seul inconvénient qu'il a, c'est de ne pas savoir parler sans s'arrêter... » A côté de ces croquis enlevés d'une main si leste, il y a place pour des pages où se reconnaît le plus fin des lettrés, le plus exquis des connaisseurs. Ainsi, quand il dirige les études de son amie, il lui dit à propos des historiens grecs : « Commencez par *l'Anabase ou la retraite des dix mille*; prenez une carte de l'Asie et suivez ces dix mille coquins dans leur voyage; c'est Froissard gigantesque. » N'y a-t-il pas là comme un avant-goût des beaux et pénétrans articles consacrés ici même à l'*Histoire de Grèce* de M. Grote? Enfin, qu'il s'agisse de la révolution de 1848 ou de la funeste guerre de 1870, les appréciations que renferment ces lettres font honneur à son bon sens et à son patriotisme. Sous le scepticisme qu'il affectait, il y avait des principes d'honnête homme; bien qu'il eût la prétention d'être en toutes choses un mécréant, il n'avait pas renoncé à la religion de la patrie.

Voici un choix des *Lettres à une inconnue*. On a tâché, en composant cet extrait, de conserver la physionomie de l'ouvrage tout entier. De 1841 à 1870, on a emprunté des pages à chacune des périodes de la vie de Mérimée, en s'attachant surtout à ce qui intéresse notre histoire littéraire. L'auteur est là dans son vrai centre; il travaille lui-même à son image en traçant au courant de la plume cette curieuse esquisse de son temps.

Paris, jeudi.

J'ai reçu *in due time* votre lettre. Tout est mystérieux en vous, et les mêmes causes vous font agir précisément de la manière opposée à celle dont se conduiraient les autres mortelles. Vous allez à la campagne, bien;... c'est-à-dire que vous aurez tout le temps d'écrire, car là les journées sont longues, et le désœuvrement porte à écrire des lettres. En même temps, la surveillance et l'inquiétude de votre dragon étant moins gênées par les occupations réglées de la ville, vous aurez plus de questions à subir quand il vous arrivera des lettres; d'ailleurs, dans un château, l'arrivée d'une lettre est un événement. Point du tout; « vous ne pouvez pas écrire, mais en revanche vous pouvez recevoir force lettres. » Je commence à me faire à vos façons, et je ne suis plus guère surpris de rien. Au reste, je vous en prie, épargnez-moi et ne mettez pas à une trop rude épreuve cette malheureuse disposition que j'ai prise, je ne sais comment, de trouver bien tout ce qui est de vous.

J'ai souvenance d'avoir été peut-être un peu trop franc dans ma

dernière lettre en vous parlant de mon caractère. Un vieux diplomate de mes amis, homme très fin, m'a dit souvent : « Ne dites jamais de mal de vous-même; vos amis en diront toujours assez. » Je commence à craindre que vous ne preniez au pied de la lettre tout le mal que je disais de moi-même. Figurez-vous que ma grande vertu, c'est la modestie; je la porte à l'excès, et je tremble que cela ne me nuise dans votre esprit. Une autre fois, quand je me sentirai mieux inspiré, je vous ferai la nomenclature exacte de toutes mes qualités. La liste sera longue. Aujourd'hui je suis un peu malade, et je n'ose me lancer dans cette « progression à l'infini. »

Devinez en mille où j'étais samedi soir, ce que je faisais à minuit. J'étais sur la plate-forme d'une des tours de Notre-Dame, et je buvais de l'orangeade, et je prenais des glaces en compagnie de quatre de mes amis et d'une lune admirable, le tout accompagné d'un gros hibou qui battait des ailes autour de nous. C'est, en vérité, un fort beau spectacle que Paris au clair de lune et à cette heure. Cela ressemble à ces villes dont on parle dans *les Mille et une Nuits,* où les habitans ont été enchantés pendant leur sommeil. Les Parisiens se couchent à minuit en général, bien sots en cela. Notre *party* était assez curieuse : il y avait quatre nations représentées, chacun pensant d'une manière différente. L'ennui, c'est qu'il y avait quelques-uns de nous qui, en présence de la lune et du hibou, se sont crus obligés de prendre le ton poétique et de dire des lieux-communs. Au fait, peu à peu tout le monde s'est mis à déraisonner.

Je ne sais comment et par quel enchaînement d'idées cette soirée semi-poétique me fait penser à une autre qui ne l'était pas du tout. J'ai été à un bal donné par des jeunes gens de mes amis, où étaient invitées toutes les figurantes de l'Opéra. Ces femmes sont bêtes pour la plupart; mais j'ai remarqué combien elles sont supérieures en délicatesse morale aux hommes de leur classe. Il n'y a qu'un seul vice qui les sépare des autres femmes : c'est la pauvreté. Toutes ces rhapsodies vont vous édifier singulièrement. Aussi je me hâte de terminer, ce que j'aurais dû faire beaucoup plus tôt.

Adieu. Ne m'en voulez pas pour la peinture peu flattée que je vous ai faite de moi-même.

Paris.

La franchise et la vérité sont rarement bonnes auprès des femmes, elles sont presque toujours mauvaises. Voilà que vous me regardez comme un Sardanapale parce que j'ai été à un bal de figurantes d'Opéra. Vous me reprochez cette soirée comme un crime, et vous me reprochez comme un plus grand crime encore de faire l'éloge de ces pauvres filles. Je le répète, rendez-les riches, et il ne leur restera plus que leurs bonnes qualités; mais l'aristocratie a élevé

des barrières insurmontables entre les différentes classes de la société, afin qu'on ne puisse voir combien ce qui se passe au-delà de la barrière ressemble à ce qui se passe en-deçà. Je veux vous conter une histoire d'Opéra que j'ai apprise dans cette société si perverse. Dans une maison de la rue Saint-Honoré, il y avait une pauvre femme qui ne sortait jamais d'une petite chambre sous les toits, qu'elle louait moyennant 3 francs par mois. Elle avait une fille de douze ans toujours très bien tenue, très réservée et qui ne parlait à personne. Cette petite sortait trois fois la semaine dans l'après-midi et rentrait seule à minuit. On sut qu'elle était figurante à l'Opéra. Un jour, elle descend chez le portier et demande une chandelle allumée. On la lui donne. La portière, surprise de ne pas la voir redescendre, monte à son grenier, trouve la femme morte sur son grabat, et la petite fille occupée à brûler une énorme quantité de lettres qu'elle tirait d'une fort grande malle. Elle dit : « Ma mère est morte cette nuit, et elle m'a chargée de brûler toutes ses lettres sans les lire. » Cette enfant n'a jamais su le véritable nom de sa mère; elle se trouve maintenant absolument seule au monde, et n'ayant d'autre ressource que celle de faire les vautours, les singes ou les diables à l'Opéra. Le dernier conseil de sa mère a été pour l'engager à être bien sage et à continuer à être figurante à l'Opéra. Elle est d'ailleurs fort sage, très dévote, et ne se soucie guère de raconter son histoire.

Veuillez me dire si cette petite fille n'a pas infiniment plus de mérite à mener la vie qu'elle mène, que vous n'en avez, vous qui jouissez du bonheur singulier d'un entourage irréprochable et d'une nature si raffinée qu'elle résume un peu pour moi toute une civilisation. Il faut vous dire la vérité. Je ne supporte la mauvaise société qu'à de rares intervalles et par une curiosité inépuisable de toutes les variétés de l'espèce humaine. Je n'ose jamais aborder la mauvaise société en hommes. Il y a là quelque chose de trop repoussant, surtout chez nous, car en Espagne j'ai toujours eu des muletiers et des toreros pour amis. J'ai mangé plus d'une fois à la gamelle avec des gens qu'un Anglais ne regarderait pas, de peur de perdre le respect qu'il a pour son propre œil. J'ai même bu à la même outre qu'un galérien; il faut dire aussi qu'il n'y avait que cette outre et qu'il faut boire quand on a soif. — Ne croyez pas pour cela que j'aie une prédilection pour la canaille. J'aime simplement à voir d'autres mœurs, d'autres figures, à entendre un autre langage. Les idées sont toujours les mêmes, et, si l'on fait abstraction de tout ce qui est convention ou règle, je crois qu'il y a du savoir-vivre ailleurs que dans un salon du faubourg Saint-Germain. Tout cela est de l'arabe pour vous, et je ne sais pourquoi je vous le dis.

8 août.

J'ai été longtemps sans finir cette lettre. Ma mère a été fort malade et moi très inquiet. Elle est maintenant hors de danger, et j'espère que dans quelques jours elle sera en parfaite santé. Je ne puis supporter l'inquiétude, et pendant le temps du danger j'ai été tout à fait bête. — Adieu.

P.-S. — L'aquarelle que je vous destinais ne tourne pas à bien, et je la trouve si mauvaise qu'il est probable que je ne vous l'enverrai pas. Que cela ne vous empêche pas de me donner la tapisserie que vous me destinez. Tâchez de choisir un messager sûr. Règle générale : ne prenez jamais une femme pour confidente; tôt ou tard vous vous en repentiriez. Sachez aussi qu'il n'y a rien de plus commun que de faire le mal pour le plaisir de le faire. Défaites-vous de vos idées d'optimisme, et figurez-vous bien que nous sommes dans ce monde pour nous battre envers et contre tous. A ce propos, je vous dirai qu'un savant de mes amis, qui lit les hiéroglyphes, m'a dit que sur les cercueils égyptiens on lisait très souvent ces deux mots : *vie*, *guerre*, ce qui prouve que je n'ai pas inventé la maxime que je viens de vous donner. Cela s'écrit en hiéroglyphe de la sorte . Le premier caractère veut dire *vie;* il représente, je crois, un de ces vases appelés *canopes*. L'autre est une abréviation d'un bouclier avec un bras tenant une lance. *There's science for you.* — Adieu encore.

Paris.

Vos reproches me font grand plaisir. En vérité, je suis prédestiné des fées. Je me demande souvent ce que je suis pour vous et ce que vous êtes pour moi. A la première question, je ne puis avoir de réponse; pour la seconde, je me figure que je vous aime comme une nièce de quatorze ans que j'élèverais. Quant à votre parent si moral qui dit tant de mal de moi, il me fait penser à Twachum, qui dit toujours : *Can any virtue exist without religion?* Avez-vous lu *Tom Jones*, livre aussi immoral que tous les miens ensemble? Si on vous l'a défendu, vous l'aurez lu très certainement. Quelle drôle d'éducation vous recevez en Angleterre! A quoi sert-elle? On s'essouffle à prêcher pendant longtemps une jeune fille, et il est arrivé ce résultat, que cette jeune fille a désiré précisément connaître l'être immoral pour lequel on s'était flatté de lui imposer de l'aversion. Quelle admirable histoire que celle du serpent! Je voudrais que lady M..r lût cette lettre. Heureusement qu'elle s'évanouirait vers la dixième ligne.

En tournant la page, je relis ce que je viens de vous écrire, et il m'a semblé qu'il y avait en apparence peu de suite et d'enchaîne-

ment dans les idées. Erreur! mais j'écris à mesure que je pense, et, comme ma pensée va plus vite que ma plume, il en résulte que je suis obligé de supprimer toutes les transitions. Je devrais peut-être faire comme vous et biffer toute la première page; j'aime mieux l'abandonner à vos méditations et à vos papillotes. Il faut vous dire aussi que je suis très préoccupé en ce moment d'une affaire qui m'intéresse et qui, je l'avoue à ma honte, réside opiniâtrément dans une moitié de mon cerveau, tandis que l'autre est toute remplie de vous. J'aime assez le portrait que vous faites de vous-même; il ne me paraît pas trop flatté, et tout ce que je connais de vous me plaît prodigieusement. . . . .

Je vous étudie avec une vive curiosité. J'ai des théories sur les plus petites choses, sur les gants, sur les bottines, sur les boucles, etc., et j'attache beaucoup d'importance à tout cela, parce que j'ai découvert qu'il y a un rapport certain entre le caractère des femmes et le caprice (ou la liaison d'idées et le raisonnement, pour mieux dire) qui leur fait choisir telle ou telle étoffe. Ainsi, par exemple, on me doit d'avoir démontré qu'une femme qui porte des robes bleues est coquette et affecte le sentiment. La démonstration est facile, mais elle serait trop longue. Comment voulez-vous que je vous envoie une aquarelle détestable plus grande que cette lettre et qu'on ne peut rouler ni ployer? Attendez que je vous en fasse une plus petite que je pourrai vous envoyer dans une lettre.

J'ai été l'autre jour faire une promenade en bateau. Il y avait sur la rivière une grande quantité de petits canots à voiles portant toute sorte de gens. Il y en avait un fort grand dans lequel étaient plusieurs femmes (de celles qui ont mauvais ton). Tous ces canots avaient abordé, et du plus grand sort un homme d'une quarantaine d'années qui avait un tambour et qui tambourinait pour s'amuser. Tandis que j'admirais l'organisation musicale de cet animal, une femme de vingt-trois ans à peu près s'approche de lui, l'appelle monstre, lui dit qu'elle l'avait suivi depuis Paris et que, s'il ne voulait pas l'admettre dans sa société, il s'en repentirait. Tout cela se passait sur le rivage, dont notre canot était éloigné de vingt pas. L'homme au tambour tambourinait toujours pendant le discours de la femme délaissée, et lui répondait avec beaucoup de flegme qu'il ne voulait pas d'elle dans son bateau. Là-dessus elle court au canot qui était amarré le plus loin du rivage, et s'élance dans la rivière en nous éclaboussant indignement. Bien qu'elle eût éteint mon cigare, l'indignation ne m'empêcha pas, non plus que mes amis, de la retirer aussitôt, avant qu'elle en pût avaler deux verres. Le bel objet de tant de désespoir n'avait pas bougé et marmottait entre ses dents : « Pourquoi la retirer, si elle avait envie de se noyer? » Nous avons mis la femme dans un cabaret, et, comme il se faisait

tard et que l'heure du dîner approchait, nous l'avons abandonnée aux soins de la cabaretière.

Comment se fait-il que les hommes les plus indifférens soient les plus aimés? C'est ce que je me demandais tout en descendant la Seine, ce que je me demande encore, et ce que je vous prie de me dire, si vous le savez.

Adieu. Écrivez-moi souvent, soyons amis, et excusez le décousu de ma lettre. Je vous expliquerai un jour pourquoi.

. . . . .

Mariquita de mi alma (c'est ainsi que je commencerais, si nous étions à Grenade), j'ai reçu votre lettre dans un de ces momens de mélancolie où l'on ne voit la vie qu'au travers d'un verre noir. Comme votre épître n'est pas des plus aimables (excusez ma franchise), elle n'a pas peu contribué à me maintenir dans une disposition maussade. Je voulais vous répondre dimanche, immédiatement et sèchement : immédiatement, parce que vous m'aviez fait une espèce de reproche indirect, et sèchement parce que j'étais furieux contre vous. J'ai été dérangé au premier mot de ma lettre, et ce dérangement m'a empêché de vous écrire. Remerciez-en le bon Dieu, car aujourd'hui le temps est beau; mon humeur s'est adoucie tellement que je ne veux plus vous écrire que d'un style tout de miel et de sucre. Je ne vous querellerai donc pas sur vingt ou trente passages de votre dernière lettre qui m'ont fort choqué et que je veux bien oublier. Je vous pardonne, et cela avec d'autant plus de plaisir qu'en vérité je crois que, malgré la colère, je vous aime mieux quand vous êtes boudeuse que dans une autre disposition d'esprit. Un passage de votre lettre m'a fait rire tout seul comme un bienheureux pendant dix minutes. Vous me dites *short and sweet :* « Mon amour est promis, » sans préparation pour amener le gros coup de massue par quelques petites hostilités préalables. Vous dites que vous êtes engagée pour la vie, comme vous diriez : « Je suis engagée pour la contredanse. » Fort bien. A ce qu'il paraît, j'ai bien employé mon temps à disputer avec vous sur l'amour, le mariage et le reste; vous en êtes encore à croire ou à dire que, lorsqu'on vous dit : « Aimez monsieur, » on aime. Avez-vous promis par un engagement signé par-devant notaire ou sur papier à vignettes? Quand j'étais écolier, je reçus d'une couturière un billet surmonté de deux cœurs enflammés réunis comme il suit : , de plus une déclaration fort tendre. Mon maître d'étude commença par me prendre mon billet, et l'on me mit en prison; puis l'objet de cette naissante passion se consola avec le cruel maître d'étude. Il n'y a rien qui soit plus fatal que les engagemens pour ceux au profit desquels ils sont souscrits. Savez-vous que, si votre amour était pro-

mis, je croirais sérieusement qu'il vous serait impossible de ne pas m'aimer? Comment ne m'aimeriez-vous pas, vous qui ne m'avez pas fait de promesses, puisque la première loi de la nature, c'est de prendre en grippe tout ce qui a l'air d'une obligation? Et en effet toute obligation est de sa nature ennuyeuse. Enfin de tout cela, si j'avais moins de modestie, je tirerais cette dernière conséquence, que, si vous avez promis votre amour à quelqu'un, vous me le donnerez, à moi, à qui vous n'avez rien promis. Plaisanterie à part et à propos de promesses, depuis que vous ne voulez plus de mon aquarelle, j'ai assez grande envie de vous l'envoyer. J'en étais mécontent, et j'avais commencé une copie d'une infante Marguerite d'après Velasquez, que je voulais vous donner. Velasquez ne se copie pas facilement, surtout par des barbouilleurs comme moi. J'ai recommencé deux fois mon infante, mais à la fin j'en suis encore plus mécontent que du moine. Le moine est donc à vos ordres. Je vous l'enverrai quand vous voudrez; mais le transport en est peu commode. Ajoutez à cela que les invisibles qui s'amusent quelquefois à intercepter nos communications pourront peut-être bien garder mon aquarelle. Ce qui me rassure, c'est qu'elle est si mauvaise qu'il faut être moi pour la faire, et vous pour en vouloir. Donnez-moi vos ordres. J'espère que vous serez à Paris vers le milieu d'octobre. Je me trouverai maître de quinze ou vingt jours à cette époque. Je ne voudrais pas les passer en France, et depuis longtemps j'avais l'intention de voir les tableaux de Rubens à Anvers et la galerie d'Amsterdam; mais, si j'avais la certitude de vous voir, je renoncerais à Rubens et à Van Dyck avec la plus facile résignation. Vous voyez que les sacrifices ne me coûtent pas. Je ne connais pas Amsterdam. Pourtant décidez. Votre vanité va vous faire dire ici : « Le beau sacrifice de ne me préférer qu'à de grosses Flamandes bien blanches et bien harengères, et en peinture encore ! » Oui, c'est un sacrifice et un très grand. Je sacrifie le certain, qui est le plaisir, chez moi très vif, de voir des tableaux de maître, à la chance très incertaine que vous le compenserez. Observez que, sans admettre le cas impossible où vous ne me plairiez pas, si *moi* je *vous* déplaisais, j'aurais tout lieu de regretter mes travaux et mes grosses Flamandes...

Vous me paraissez dévote, superstitieuse même. — Je pense en ce moment à une jolie petite Grenadine qui, en montant sur un mulet pour passer dans la montagne de Ronda (route classique des voleurs), baisait dévotement son pouce et se frappait la poitrine cinq ou six fois, bien assurée après cela que les voleurs ne se montreraient pas, pourvu que l'*Ingles*, c'est-à-dire moi, — tout voyageur est Anglais, — ne jurât pas trop par la Vierge et les saints. Cette méchante manière de parler devient nécessaire dans les mauvais chemins pour faire aller les chevaux; voyez Tristram Shandy.

J'aime beaucoup votre histoire du portrait de cet enfant. Vous êtes faible et jalouse, deux qualités dans une femme et deux défauts dans un homme. Je les ai tous les deux. Vous me demandez quelle est l'affaire qui me préoccupe. Il faudrait vous dire quel est mon caractère et ma vie, chose dont personne ne se doute, parce que je n'ai pas encore trouvé quelqu'un qui m'inspirât assez de confiance. Peut-être que, lorsque nous nous serons vus souvent, nous deviendrons amis, et vous me connaîtrez; ce serait pour moi le bien le plus grand que quelqu'un à qui je pourrais dire toutes mes pensées passées et présentes. Je deviens triste, et il ne faut pas finir ainsi. Je suis dévoré du désir d'une réponse de vous. Soyez assez bonne pour ne pas me la faire attendre.

Adieu; ne nous querellons plus et soyons amis. Je baise respectueusement la main que vous me tendez en signe de paix.

25 septembre.

Votre lettre m'a trouvé malade et fort triste, fort occupé des plus ennuyeuses affaires du monde, et je n'ai pas le temps de me soigner. J'ai, je crois, une inflammation de poitrine qui me rend extrêmement maussade; mais dans quelques jours je me propose de me dorloter et de me guérir.

Mon parti est pris. Je ne quitterai pas Paris en octobre, dans l'espérance que vous y reviendrez. Vous me verrez ou vous ne me verrez pas, à votre choix. La faute en sera à vous. Vous me parlez de raisons particulières qui vous empêchent de chercher à vous trouver avec moi. Je respecte les secrets et je ne vous demande pas vos motifs. Seulement je vous prie de me dire *really truly* si vous en avez. N'êtes-vous pas plutôt préoccupée d'un enfantillage? Peut-être vous a-t-on fait à mon sujet quelque sermon dont vous êtes encore toute pénétrée. Vous auriez bien tort d'avoir peur de moi. Votre prudence naturelle entre sans doute pour beaucoup dans votre répugnance à me voir. Rassurez-vous, je ne deviendrai pas amoureux de vous. Il y a quelques années, cela aurait pu arriver; maintenant je suis trop *vieux* et j'ai été trop malheureux. Je ne pourrais plus être amoureux, parce que mes illusions m'ont procuré bien des *desengaños* sur l'amour. J'allais être amoureux quand je suis parti pour l'Espagne. C'est une des belles actions de ma vie. La personne qui a causé mon voyage n'en a jamais rien su. Si j'étais resté, j'aurais peut-être fait une grande sottise : celle d'offrir à une femme digne de tout le bonheur dont on peut jouir sur terre, de lui offrir, dis-je, en échange de la perte de toutes les choses qui lui étaient chères, une tendresse que je sentais moi-même très inférieure au sacrifice qu'elle aurait peut-être fait. Vous vous rappelez

ma morale : « l'amour fait tout excuser, mais il faut être bien sûr qu'il y a de l'amour. » Soyez persuadée que ce précepte-là est plus rigoureux que ceux de vos méthodistes amis. Conclusion : je serai charmé de vous voir. Peut-être ferez-vous l'acquisition d'un véritable ami, et moi peut-être trouverai-je en vous ce que je cherche depuis longtemps : une femme dont je ne sois pas amoureux et en qui je puisse avoir de la confiance. Nous gagnerons probablement tous deux à notre connaissance plus approfondie. Faites pourtant ce que votre haute prudence vous conseillera.

Mon moine est prêt. A la première occasion, je vous enverrai donc ce moine et sa monture. L'infante, n'étant pas achevée, et étant trop mal commencée pour être jamais terminée, restera où elle est et me servira de garde-main pour un dessin que je vous ferai quand j'aurai le temps. Je meurs d'envie de voir la surprise que vous me destinez, mais je me creuse la tête inutilement pour le deviner. Quand je vous écris, je néglige trop les transitions, artifice de style bien nécessaire. Je crains que vous ne trouviez cette lettre terriblement décousue. C'est qu'à mesure que j'écris une phrase il m'en vient une autre à l'esprit, laquelle donne naissance à une troisième avant que la seconde soit terminée. Je souffre beaucoup ce soir. Si vous avez de l'influence là-haut, tâchez de m'obtenir un peu de santé ou tout au moins de résignation, car je suis le plus mauvais malade du monde, et je fais la mine à mes meilleurs amis. Quand je suis étendu sur mon canapé, je pense avec plaisir à vous, à notre mystérieuse connaissance, et il me semble que je serais bien heureux de causer avec vous autant à bâtons rompus que je vous écris, — et encore songez qu'il y a cet avantage, que les paroles volent et que les écrits restent.

Au surplus ce n'est pas l'idée d'être un jour imprimé tout vif ou posthume qui me tourmente. Adieu; plaignez-moi. Je voudrais avoir le courage de vous dire mille choses qui me rendent cette vie triste; mais comment vous les dire de si loin? Quand donc viendrez-vous? Adieu encore une fois. Vous voyez que, si le cœur vous en dit, vous avez tout le temps de m'écrire.

P.-S. — 26 septembre. — Je suis encore plus triste qu'hier. Je souffre horriblement; mais, si vous n'avez jamais éprouvé par vous-même ce que c'est qu'une gastrite, vous ne comprendrez pas ce que c'est qu'une douleur vague qui est très vive pourtant. Elle a cela de particulier, qu'elle agit sur tout le système nerveux. Je voudrais bien être à la campagne avec vous; vous me guéririez, j'en suis sûr. Adieu. Si je meurs cette année, vous aurez le regret de ne m'avoir guère connu.

. . . . . .

Savez-vous que vous êtes quelquefois bien aimable? Je ne dis pas cela pour vous faire un reproche sous un froid compliment; mais je voudrais bien recevoir souvent de vous des lettres comme la dernière. Malheureusement vous n'êtes pas toujours pour moi dans d'aussi charitables dispositions. Je ne vous ai pas répondu plus tôt parce que votre lettre ne m'a été remise qu'hier soir, à mon retour d'une petite excursion que j'ai faite. J'ai passé quatre jours dans une solitude absolue et ne voyant pas un homme, encore moins une femme, car je n'appelle pas hommes ou femmes certains bipèdes qui sont dressés à apporter à manger et à boire quand on leur en donne l'ordre. J'ai fait pendant cette retraite les réflexions les plus tristes du monde sur moi, sur mon avenir, sur mes amis, etc. Si j'avais eu l'esprit d'attendre votre lettre, elle aurait donné une tout autre tournure à mes idées. « J'aurais emporté du bonheur pour une semaine au moins. » J'admire beaucoup votre descente chez ce brave M. V... Votre courage me plaît singulièrement. Je ne vous aurais jamais crue capable d'un tel *capricho*, et je vous en aime encore davantage. Il est vrai que le souvenir de vos *splendid black eyes* est peut-être pour quelque chose dans mon admiration. Pourtant, *vieux* comme je suis, je suis presque insensible à la beauté. Je me dis que « cela ne gâte rien; » mais je vous assure qu'en entendant dire par un homme très difficile que vous étiez fort jolie, je n'ai pu me défendre d'un sentiment de tristesse. Voici pourquoi (d'abord persuadez-vous bien que je ne suis pas le moins du monde amoureux de vous) : je suis horriblement jaloux, jaloux de mes amis, et je m'afflige en pensant que votre beauté vous expose aux soins et aux attentions d'un tas de gens qui ne peuvent vous apprécier et qui ne voient en vous que ce qui m'occupe le moins. En vérité, je suis d'une humeur affreuse en pensant à cette cérémonie où vous allez assister. Rien ne me rend plus mélancolique qu'un mariage. Les Turcs, qui marchandent une femme en l'examinant comme un mouton gras, valent bien mieux que nous qui avons mis sur ce vil marché un vernis d'hypocrisie, hélas! bien transparent. Je me suis demandé bien souvent ce que je pourrais dire à une femme le premier jour de ma noce, et je n'ai rien trouvé de possible, si ce n'est un compliment sur son bonnet de nuit. Le diable heureusement est bien fin s'il m'attrape à pareille fête. Le rôle de la femme est bien plus facile que celui de l'homme. Un jour comme celui-là, elle se modèle sur l'Iphigénie de Racine; mais, si elle observe un peu, que de drôles de choses elle doit voir! — Vous me direz si la fête a été belle. On va vous faire la cour et vous régaler d'allusions au

bonheur domestique. Les Andalous disent quand ils sont en colère : *Mataria el sol á puñaladas, si no fuese por miedo de dejar el mundo a oscuras* (1) !

Depuis le 28 septembre, jour de ma naissance, une suite non interrompue de petits malheurs est venue m'assaillir. Ajoutez à cela que ma poitrine va de mal en pis et que je souffre horriblement. Je retarderai mon voyage en Angleterre jusqu'au milieu de novembre. Si vous ne voulez pas me voir à Londres, il faut y renoncer; mais je veux voir les élections. Je vous rattraperai bientôt après à Paris, où le hasard nous rapprochera, si votre volonté persiste à nous séparer. Toutes vos raisons sont pitoyables et ne valent pas la peine d'être réfutées, d'autant plus que vous savez bien vous-même qu'elles n'ont aucune importance. Vous faites la railleuse quand vous dites si agréablement que vous avez peur de moi. Vous savez que je suis laid et très capricieux d'humeur, toujours distrait, et souvent taquin et méchant lorsque je souffre. Qu'y a-t-il là qui ne soit bien rassurant? — Vous ne vous éprendrez jamais de moi, soyez tranquille. Les prédictions consolantes que vous me faites ne peuvent se réaliser. Vous n'êtes pas pythonisse. Or, en vérité, les chances de mort pour moi sont augmentées cette année. Rassurez-vous pour vos lettres. Tout ce qui se trouve d'écrit dans ma chambre sera brûlé après ma mort; mais, pour vous faire enrager, je vous laisserai par testament une suite manuscrite de la *guzla* qui vous a tant fait rire. Vous participez de l'ange et du démon, mais beaucoup plus du dernier. Vous m'appelez tentateur. Osez dire que ce nom ne vous convient pas beaucoup mieux qu'à moi ! N'avez-vous pas jeté un appât à moi, pauvre petit poisson; puis, maintenant que vous me tenez au bout de votre hameçon, vous me faites danser entre le ciel et l'eau jusqu'à ce qu'il vous plaise, quand vous serez lasse du jeu, de couper le fil, et alors j'en serai pour l'hameçon dans le bec, et je ne pourrai plus trouver le pêcheur. Je vous sais gré de votre franchise à m'avouer que vous avez lu la lettre que M. V... m'écrivait et dont il vous avait chargée. Je l'avais bien deviné, car, depuis Ève, toutes se ressemblent en ce point. J'aurais voulu que cette lettre fût plus intéressante; mais je suppose que, malgré ses lunettes, vous trouvez M. V... homme de goût. Je deviens méchant parce que je souffre. Je pense à la promesse que vous m'avez faite d'un *schizzo*, — promesse que vous m'avez faite sans que je l'eusse sollicitée, — et je me sens radouci. J'attends le *schizzo* avec la plus grande dévotion. — Adieu, *niña de mis ojos*; je vous promets de n'être jamais amoureux de vous. Je ne veux plus être amoureux, mais je voudrais avoir

(1) « Je poignarderais le soleil, si je ne craignais de plonger le monde dans les ténèbres ! »

un ami féminin. Si je vous voyais souvent et si vous êtes telle que je le crois, je vous aimerais bien de vraie et platonique amitié. Tâchez donc de faire en sorte que nous puissions nous voir quand vous serez à Paris. Faudra-t-il que nous attendions une réponse pendant des jours entiers? Adieu encore une fois. Plaignez-moi, car je suis bien triste et j'ai mille raisons pour l'être.

. . . .

Lady M... m'a annoncé hier au soir que vous alliez vous marier. Cela étant, brûlez mes lettres; je brûle les vôtres, et adieu. Je vous ai déjà parlé de mes principes. Ils ne me permettent pas de rester en relation avec une dame que j'ai connue demoiselle, avec une veuve que j'ai connue mariée. J'ai remarqué que, l'état civil d'une femme étant changé, les rapports changent aussi, et toujours pour le pire. Bref, à tort ou à raison, je ne puis souffrir que mes amies se marient. Donc, si vous vous mariez, oublions-nous. Je vous en conjure, n'ayez point recours à une de vos échappatoires ordinaires et répondez-moi franchement.

Je vous proteste que depuis le 28 septembre je n'ai eu que des contrariétés et des chagrins de toute espèce. Votre mariage était encore dans les fatalités qui devaient tomber sur moi. L'autre nuit, ne pouvant dormir, je repassais dans mon esprit toutes les misères dont j'ai été accablé depuis quinze jours, et je n'y trouvais qu'une seule compensation, qui était votre aimable lettre et la promesse non moins aimable que vous me faisiez d'un *schizzo*. C'est bien maintenant que j'ai envie de poignarder le soleil, comme disent les Andalous. *Mariquita de mi vida* (laissez-moi vous appeler ainsi jusqu'à vos noces), j'avais une pierre superbe, bien taillée, brillante, scintillante, admirable sur tous points. Je la croyais un diamant que je n'aurais pas troqué pour celui du Grand-Mogol. — Pas du tout! Voilà qu'il se trouve que ce n'est qu'une pierre fausse. Un chimiste de mes amis vient de m'en faire l'analyse. Figurez-vous un peu mon désappointement! J'ai passé bien du temps à penser à ce prétendu diamant et au bonheur de l'avoir trouvé. Maintenant il faut que je passe autant de temps (encore plus) à me persuader que ce n'était qu'une pierre fausse.

Tout cela n'est qu'un apologue. J'ai dîné avant-hier avec le diamant faux, et je lui ai fait une mine de chien. Quand je suis en colère, j'ai assez en main la figure de rhétorique appelée ironie, et j'ai fait au diamant un éloge de ses belles qualités le plus ampoulé que j'ai pu et avec un sang-froid bien glacial. Je ne sais en vérité pourquoi je vous dis tout cela, surtout si nous allons nous oublier prochainement. En attendant, je vous aime toujours et je me recommande à vos prières, — *angel in thy orisons*, etc.

Vendredi prochain, votre dessin partira par un courrier et se trouvera sans doute dimanche à Londres. Vous pourrez l'envoyer réclamer mardi chez M. V..., Pall-Mall.

Excusez la démence de cette lettre, j'ai de tristes affaires en tête.

Paris, 27 août 1842.

Je trouve, en arrivant ici, une lettre de vous moins féroce que les précédentes. Vous eussiez bien fait de me l'envoyer là-bas. Cette rareté ne se pouvait posséder trop tôt. Je me hâte de vous féliciter de vos études grégeoises, et, pour commencer par quelque chose qui vous intéresse, je vous dirai comment on appelle en grec les personnes qui ont comme vous des cheveux dont elles ressentent une juste fierté : c'est *efplokamos*. *Ef*, bien, *plokamos*, boucle de cheveux. Les deux mots réunis forment un adjectif. Homère a dit quelque part :

Νύμφη εὐπλόκαμος Καλυψώ.
Nimfi efplokamos Calypso.
Nymphe bien frisante Calypso.

N'est-ce pas fort joli? Ah ! pour l'amour du grec, etc.

Je suis bien fâché que vous partiez si tard pour l'Italie. Vous risquez de tout voir à travers des pluies atroces, qui ôtent la moitié de leur mérite aux plus belles montagnes du monde, et vous serez obligée de me croire sur parole quand je vous vanterai le beau ciel de Naples. Vous ne mangerez plus de bons fruits, mais vous aurez des becfigues, ainsi nommés parce qu'ils se nourrissent de raisins.

Je n'admets point votre version de la parabole.

Il m'est arrivé à mon retour une aventure qui m'a quelque peu mortifié en me faisant connaître de quelle espèce de réputation je jouis de par le monde. Voici. Je faisais mon paquet à Avignon et me préparais à partir pour Paris par la malle-poste, lorsque deux figures vénérables entrèrent, qui s'annoncèrent comme membres du conseil municipal. Je croyais qu'ils allaient me parler de quelque église, lorsqu'ils me dirent pompeusement et prolixement qu'ils venaient recommander à ma loyauté et à ma vertu une dame qui allait voyager avec moi. Je leur répondis de très mauvaise humeur que je serais très loyal et très vertueux, mais que j'étais fort mécontent de voyager avec une femme, attendu que je ne pourrais pas fumer le long de la route. La malle-poste arrivée, je trouvai dedans une femme grande et jolie, simplement et coquettement mise, qui s'annonça comme malade en voiture et désespérant d'arriver vivante à Paris. Notre tête-à-tête commença. Je fus aussi poli et aimable qu'il m'est possible de l'être quand je suis obligé de rester dans la même position. Ma compagne parlait bien, sans accent marseillais, était très bonapartiste, très enthousiaste, croyait à l'im-

mortalité de l'âme, pas trop au catéchisme, et voyait en général les choses en beau. Je sentais qu'elle avait une certaine peur de moi. A Saint-Étienne, le briska à deux places fut échangé pour une voiture à quatre places. Nous eûmes les quatre places à nous deux, et par conséquent vingt-quatre heures de tête-à-tête à ajouter aux trente premières; mais, bien que nous causassions (quel joli mot!) beaucoup, il me fut impossible de me faire une idée de ma voisine, si ce n'est qu'elle devait être mariée et une personne de bonne compagnie. Pour finir, à Moulins nous prîmes deux compagnons assez maussades, et nous arrivâmes à Paris, où ma femme mystérieuse se précipita dans les bras d'un homme très laid qui devait être son père. Je lui ôtai ma casquette, et j'allais monter dans un fiacre quand mon inconnue, d'une voix émue, me dit, ayant laissé le père à quelques pas : « Monsieur, je suis pénétrée des égards que vous avez eus pour moi. Je ne puis vous en exprimer assez toute ma reconnaissance. Jamais je n'oublierai le bonheur que j'ai eu de voyager avec un homme aussi *illustre*. » Je cite le texte; mais ce mot illustre m'expliqua les conseillers municipaux et la peur de la dame. Il était évident qu'on avait vu mon nom sur le livre de la poste, et que la dame, qui avait lu mes œuvres, s'attendait à être avalée toute crue, et que cette opinion fort erronée doit être partagée par plus d'une autre de mes lectrices. Comment avez-vous eu l'idée de me connaître? Cela m'a mis de mauvaise humeur pendant deux jours, puis j'en ai pris mon parti. Ce qu'il y a de singulier dans ma vie, c'est qu'étant devenu un très grand vaurien j'ai vécu deux ans sur mon ancienne bonne réputation, et qu'après être redevenu très moral je passe encore pour vaurien.

En vérité, je ne crois pas l'avoir été plus de trois ans, et je l'étais, non de cœur, mais uniquement par tristesse et un peu peut-être par curiosité. Cela me nuira beaucoup, je crois, pour l'Académie, et puis aussi on me reproche de ne pas être dévot et de ne pas aller au sermon. Je me ferais bien hypocrite, mais je ne sais pas m'ennuyer et je n'aurais jamais la patience. Si vous vous étonnez que toutes les déesses soient blondes, vous vous étonnerez bien davantage à Naples en voyant des statues dont les cheveux sont peints en rouge. Il paraît que les belles dames autrefois se poudraient avec de la poudre rouge, voire même avec de la poudre d'or. En revanche, vous verrez aux peintures des *Studij* quantité de déesses avec des cheveux noirs. Pour moi, il me semble difficile de décider entre les deux couleurs. Seulement je ne vous conseille pas de vous poudrer. Il y a en grec un terrible mot qui veut dire des cheveux noirs : μελαγχαίτης (*mélankhétis*); ce χα est une aspiration diabolique.

Je serai à Paris tout l'automne, je pense. Je vais travailler beau-

coup à un livre moral, aussi amusant que la *Guerre Sociale* que vous porterez à Naples. Adieu. Vous m'avez promis des douceurs, je les attends toujours, mais je n'y compte guère.

Vous admiriez mon livre de pierres antiques. Hélas! j'ai perdu la plus belle l'autre jour, une magnifique Junon, en faisant une bonne action : c'était de porter un ivrogne qui avait la cuisse cassée. Et cette pierre était étrusque, et elle tenait une faux, et il n'y a aucun autre monument où elle soit ainsi représentée. Plaignez-moi.

Paris, 3 janvier 1843.

A la bonne heure, voilà ce qui s'appelle parler. Vous êtes si aimable quand vous le voulez! pourquoi donc vous faites-vous souvent si mauvaise? Non, bien entendu, les remercîmens par écrit ne valent rien, et toute la diplomatie que j'ai mise à vous procurer les lettres de recommandation si chaleureuses pour votre frère mérite que vous me disiez quelque chose d'aimable. Je vous pardonnerai de très grand cœur tout ce que vous me dites de moqueur au sujet des ballons et de l'Académie, à laquelle je pense bien moins que vous ne dites. Si je suis jamais académicien, je ne serai pas plus dur qu'un rocher. Peut-être serai-je alors un peu racorni et momifié, mais assez bon diable au fond. Pour la Persiani, je n'ai pas d'autre moyen d'en faire mon David que d'aller l'entendre tous les jeudis. Quant à Mlle Rachel, je n'ai pas la faculté de jouir des vers aussi souvent que de la musique, et elle, — Rachel, non la musique, — me remet en mémoire que je vous ai promis une histoire. Vous la conterai-je ici, ou vous la garderai-je pour quand je vous verrai? Je vais vous l'écrire, j'aurai sans doute autre chose à vous dire. Donc, j'ai dîné, il y a une douzaine de jours, avec elle, chez un académicien. C'était pour lui présenter Béranger. Il y avait là quantité de grands hommes. Elle vint tard, et son entrée me déplut. Les hommes lui dirent tant de bêtises et les femmes en firent tant, en la voyant, que je restai dans mon coin. D'ailleurs il y avait un an que je ne lui avais parlé. Après le dîner, Béranger, avec sa bonne foi et son bon sens ordinaires, lui dit qu'elle avait tort de gaspiller son talent dans les salons, qu'il n'y avait pour elle qu'un véritable public, celui du Théâtre-Français, etc. Mlle Rachel parut approuver beaucoup la morale, et, pour montrer qu'elle en avait profité, joua le premier acte d'*Esther*. Il fallait quelqu'un pour lui donner la réplique, et elle me fit apporter un Racine en cérémonie par un académicien qui faisait les fonctions de sigisbée. Moi, je répondis brutalement que je n'entendais rien aux vers, et qu'il y avait dans le salon des gens qui, étant dans cette partie-là, les scanderaient bien mieux. Hugo s'excusa sur ses yeux, un autre sur autre chose. Le maître de la maison s'exécuta. Représentez-vous

Rachel en noir, entre un piano et une table à thé, une porte derrière elle et se composant une figure théâtrale. Ce changement à vue a été fort amusant et très beau; cela a duré environ deux minutes, puis elle commença :

Est-ce toi, chère Élise?..

La confidente, au milieu de sa réplique, laisse tomber ses lunettes et son livre; dix minutes se passent avant qu'elle ait retrouvé sa page et ses yeux. L'auditoire voit qu'Esther enrage quelque peu. Elle continue. La porte s'ouvre derrière : c'est un domestique qui entre. On lui fait signe de se retirer. Il s'enfuit et ne peut parvenir à fermer la porte. La porte susdite, ébranlée, oscillait, accompagnant Rachel d'un mélodieux cric-crac très divertissant. Comme cela ne finissait pas, Mlle Rachel porta la main sur son cœur et se trouva mal, mais en personne habituée à mourir sur la scène, donnant au monde le temps d'arriver à l'aide. Pendant l'intermède, Hugo et M. Thiers se prirent de bec au sujet de Racine. Hugo disait que Racine était un petit esprit et Corneille un grand. « Vous dites cela, répondit Thiers, parce que vous êtes un grand esprit; vous êtes le Corneille (Hugo prenait des airs de tête très modestes) d'une époque dont le Racine est Casimir Delavigne. » Je vous laisse à penser si la modestie était de mise. Cependant l'évanouissement passe et l'acte s'achève, mais *fiascheggiando*. Quelqu'un qui connaît bien Mlle Rachel dit en sortant : « Comme elle a dû jurer ce soir en s'en allant! » Le mot m'a donné à penser. Voilà mon histoire; ne me compromettez pas auprès des académiciens, c'est tout ce que je vous demande.

Dimanche, je ne vous ai reconnue que lorsque j'étais tout près de vous. Mon premier mouvement a été d'aller vers vous; mais, en vous voyant très accompagnée, j'ai passé mon chemin. J'ai bien fait, je pense. Il me semble que je vous ai connu les joues pâles, d'où j'ai conclu qu'elles étaient roses par la solennité de ce jour.

Bonsoir ou plutôt bonjour, lundi ou plutôt mardi. Il est trois heures du matin.

Jeudi soir, 1er mars 1843.

J'avais bien peur de ne pouvoir vous voir samedi, et je me promettais de vous bien gronder pour n'avoir pas voulu l'autre jour; mais je suis parvenu à me débarrasser de tous les empêchemens. A samedi donc. Il y a bien longtemps que nous n'avons eu de querelle. Ne trouvez-vous pas que cela est bien doux et bien préférable à nos colères d'autrefois, qui n'avaient de bon que les raccommodemens? Je vous trouve toujours cependant un défaut : c'est de vous rendre si rare. A peine nous voyons-nous une fois en quinze jours.

Chaque fois il semble qu'il y ait une glace nouvelle à rompre. Pourquoi ne vous retrouvé-je pas telle que je vous ai quittée? Si nous nous voyions plus souvent, cela n'arriverait pas. Je suis pour vous comme un vieil opéra que vous avez besoin d'oublier pour le revoir avec quelque plaisir. Moi au contraire, il me semble que je vous aimerais davantage vous voyant tous les jours. Montrez-moi que j'ai tort, et dites-moi un jour bien proche pour nous revoir. C'est le 14 mars que mon sort se décide à l'Académie. Le raisonnement me dit d'espérer, mais je ne sais quel sentiment de seconde vue me dit tout le contraire. — En attendant, je fais des visites fort consciencieusement. Je trouve des gens fort polis, fort accoutumés à leurs rôles et les prenant très au sérieux; je fais de mon mieux pour prendre le mien aussi gravement, mais cela m'est difficile. Ne trouvez-vous pas drôle qu'on dise à un homme : « Monsieur, je me crois un des quarante hommes de France les plus spirituels, je vous vaux bien, » et autres facéties? Il faut traduire cela en termes honnêtes et variés, suivant les personnes. Voilà le métier que je fais, et qui m'ennuierait fort, s'il se prolongeait. Le 14 correspond aux ides de mars, jour de la mort de mon héros, feu César. Cela est *ominous*, n'est-ce pas?

17 mars 1843.

Je vous remercie bien de vos complimens, mais je veux mieux encore. Je veux vous voir et faire une longue promenade. Je trouve cependant que vous avez pris la chose trop au tragique. Pourquoi pleurez-vous? Les quarante fauteuils ne valaient pas une petite larme. Je suis excédé, éreinté, démoralisé et complétement *out of my wits*. Puis Arsène Guillot fait un *fiasco* éclatant et soulève contre moi l'indignation de tous les gens soi-disant vertueux, et particulièrement des femmes à la mode qui dansent la polka et suivent les sermons du père Ravignan; tant il y a que l'on dit que je fais comme les singes, qui grimpent au haut des arbres et qui, arrivés sur la plus haute branche, font des grimaces au monde. Je crois avoir perdu des voix par cette scandaleuse histoire; d'un autre côté, j'en gagne. Il se trouve des gens qui m'ont black-boulé sept fois et qui me disent qu'ils ont été mes plus chauds partisans. Ne trouvez-vous pas que cela vaut bien la peine de faire ainsi le péché de mensonge, surtout pour le gré que j'en sais aux gens? Tout ce monde où j'ai vécu presque uniquement depuis quinze jours me fait désirer avidement de vous voir. Au moins nous sommes sûrs l'un de l'autre, et, quand vous me faites des mensonges, je puis vous les reprocher, et vous savez vous les faire pardonner. Aimez-moi, quelque vénérable que je sois devenu depuis bientôt trois jours.

Perpignan, 14 novembre.

. . . .

Vous aviez été si longtemps sans m'écrire, que je commençais à être inquiet, et puis j'étais tourmenté d'une idée saugrenue que je n'ai pas osé vous dire. Je visitais les arènes de Nîmes avec l'architecte du département, qui m'expliquait longuement les réparations qu'il avait fait faire, lorsque je vis, à dix pas de moi, un oiseau charmant, un peu plus gros qu'une mésange, le corps gris de lin, avec les ailes rouges, noires et blanches. Cet oiseau était perché sur une corniche et me regardait fixement. J'interrompis l'architecte pour lui demander le nom de cet oiseau. C'est un grand chasseur, et il me dit qu'il n'en avait jamais vu de semblable. Je m'approchai, et l'oiseau ne s'envola que lorsque j'étais assez près de lui pour le toucher. Il alla se poser à quelques pas de là, me regardant toujours. Partout où j'allais, il semblait me suivre, car je l'ai retrouvé à tous les étages de l'amphithéâtre. Il n'avait pas de compagnon et son vol était sans bruit, comme celui d'un oiseau nocturne.

Le lendemain, je retournai aux arènes, et je revis encore mon oiseau. J'avais apporté du pain, que je lui jetai. Il le regarda, mais n'y toucha pas. Je lui jetai ensuite une grosse sauterelle, croyant à la forme de son bec qu'il mangeait des insectes, mais il ne parut pas en faire cas. Le plus savant ornithologiste de la ville me dit qu'il n'existait pas dans le pays d'oiseau de cette espèce.

Enfin, à la dernière visite que j'ai faite aux arènes, j'ai rencontré mon oiseau toujours attaché à mes pas, au point qu'il est entré avec moi dans un corridor étroit et sombre où lui, oiseau de jour, n'aurait jamais dû se hasarder.

Je me souvins alors que la duchesse de Buckingham avait vu son mari sous la forme d'un oiseau le jour de son assassinat, et l'idée me vint que vous étiez peut-être morte et que vous aviez pris cette forme pour me voir. Malgré moi, cette bêtise me tourmentait, et je vous assure que j'ai été enchanté de voir que votre lettre portait la date du jour où j'ai vu pour la première fois mon oiseau merveilleux.

Je suis arrivé ici avec un temps affreux. Une pluie comme on n'en voit jamais dans le nord a inondé toute la campagne, coupé les routes, changé tous les ruisseaux en grosses rivières. Il m'est impossible de sortir de la ville pour aller à Serrabonne, où j'ai affaire. Je ne sais combien de temps cela durera.

Il y a une foire à Perpignan, et de plus les Espagnols qui fuient l'épidémie encombrent la ville, si bien que je n'ai pu trouver à me loger dans une auberge. Si je n'étais parvenu à émouvoir la commisération d'un chapelier, j'aurais été réduit à coucher dans la rue. Je

vous écris dans une petite chambre bien froide, à côté d'une cheminée qui fume, maudissant la pluie qui bat mes vitres. La servante qui me sert ne parle que catalan et ne me comprend que lorsque je lui parle espagnol. Je n'ai pas un livre, et je ne connais personne ici. Enfin le pire de tout, c'est que, si le vent du nord ne s'élève pas, je resterai ici je ne sais combien de jours, sans même la ressource de retourner à Narbonne, car le pont qui pouvait assurer ma retraite ne tient plus à rien, et, si l'eau grossit, il sera emporté. Admirable situation pour faire des réflexions et pour écrire ses pensées; mais des pensées, je n'en ai guère maintenant. Je ne sais que m'impatienter. J'ai à peine la force de vous écrire. Vous ne me parlez pas d'une lettre que je vous ai écrite d'Arles. Peut-être s'est-elle croisée avec la vôtre?

J'ai été à la fontaine de Vaucluse, où j'ai eu quelque envie d'écrire votre nom; mais il y avait tant de mauvais vers, de Sophies, de Carolines, etc., que je n'ai pas voulu profaner votre nom en le mettant en si mauvaise compagnie. C'est l'endroit le plus sauvage du monde. Il n'y a que de l'eau et des rochers. Toute la végétation se réduit à un figuier qui a poussé je ne sais comment au milieu des pierres, et à des capillaires très élégantes dont je vous envoie un échantillon. Lorsque vous avez bu du sirop de capillaire pour un rhume, vous ne saviez peut-être pas que cette plante avait une forme aussi jolie.

Je serai à Paris vers le 15 du mois prochain. Je ne sais pas du tout quelle route je prendrai. Il est possible que je revienne par Bordeaux; mais, si le temps ne s'améliore pas, je reviendrai par Toulouse. Je serai alors à Paris quinze jours plus tôt. J'espère trouver une lettre de vous à Toulouse. S'il n'y en avait pas, je vous en voudrais mortellement. — Adieu.

Paris, mercredi 15 mai 1848.

Tout s'est passé très bien, parce qu'ils sont si bêtes que, malgré toutes les fautes de la chambre, elle s'est trouvée plus forte qu'eux. Il n'y a ni tués ni blessés, on est fort tranquille. La garde nationale et le peuple sont dans d'excellens sentimens. On a pris tous les chefs des émeutiers, et il y a tant de troupes sous les armes que d'ici à quelque temps il n'y a rien à craindre. J'espère que nous nous verrons samedi. En somme, tout s'est passé pour le mieux. J'ai assisté à des scènes très dramatiques qui m'ont fort intéressé et que je vous raconterai.

27 juin 1848.

Je rentre chez moi ce matin après une petite campagne de quatre jours où je n'ai couru aucun danger, mais où j'ai pu voir toutes les horreurs de ce temps et de ce pays-ci. Au milieu de la douleur que j'éprouve, je sens par-dessus tout la bêtise de cette nation : elle

est sans égale. Je ne sais s'il sera jamais possible de la détourner de la barbarie sauvage où elle a tant de propension à se vautrer. J'espère que votre frère va bien. Je ne pense pas que sa légion ait été sérieusement engagée. Mais nous sommes bien accablés de fatigue, et nous n'avons pas dormi depuis quatre jours. Croyez peu à tout ce que disent les journaux sur les morts, les destructions, etc. J'ai parcouru avant-hier la rue Saint-Antoine : les vitres étaient brisées par le canon et beaucoup de devantures de boutiques endommagées; d'ailleurs le ravage n'était pas si grand que je l'avais supposé et qu'on le disait. Voici ce que j'ai vu de plus curieux; je me hâte de vous le dire pour aller me coucher. 1° La prison de la Force est demeurée plusieurs heures gardée par la garde nationale et entourée d'insurgés. Ils ont dit à la garde nationale : « Ne tirez pas sur nous, et nous ne tirerons pas. Gardez les prisonniers. » 2° Je suis entré dans une maison qui fait le coin de la place de la Bastille pour voir la bataille; elle venait d'être enlevée sur les insurgés. J'ai demandé aux habitans : « Vous a-t-on pris beaucoup? — On n'a rien volé. » Ajoutez à cela que j'ai conduit à l'Abbaye une femme qui coupait la tête aux mobiles avec son couteau de cuisine, et un homme qui avait les deux bras rouges de sang pour avoir fendu le ventre à un blessé et s'être lavé les mains dans la plaie. Comprenez-vous quelque chose à cette grande nation? Ce qu'il y a de sûr, c'est que nous nous en allons à tous les diables!

Quand revenez-vous? Nous ne nous battrons plus de six semaines tout au moins.

Paris, 2 juillet 1848.

J'aurais bien besoin de vous voir pour me remettre un peu des tristes scènes de la semaine dernière, et c'est avec le plus vif plaisir que j'apprends vos projets de retour, plus prochains que je ne l'avais espéré. Paris est et sera tranquille pour un temps assez long. Je ne pense pas que la guerre civile, ou plutôt la guerre sociale, soit finie; mais une nouvelle bataille aussi effroyable me semble impossible. Il a fallu pour l'amener une infinité de circonstances qui ne peuvent plus se reproduire. Quand vous reviendrez, vous ne trouverez guère les traces hideuses que votre imagination vous représente probablement. Les vitriers et les badigeonneurs en ont déjà fait disparaître la plus grande partie. Mais j'ai peine à croire que vous ne nous trouviez pas à tous la mine allongée et encore plus triste que lorsque vous êtes partie. Que voulez-vous! c'est le régime actuel, et il faut s'y habituer. Petit à petit, nous en viendrons à ne plus penser au lendemain, et à nous trouver très heureux quand nous nous éveillerons le matin ayant notre soirée assurée. Au fond, ce qui me manque le plus à Paris, c'est vous, et je crois que, si vous y étiez, je trouverais le reste très bien. . . . .

Paris, 9 juillet 1848.

. . . .

Nous passons ici des jours bien longs et passablement chauds, mais aussi tranquilles qu'on peut le souhaiter ou plutôt l'espérer sous la république. Tout annonce que nous aurons une trêve assez longue. Le désarmement s'opère avec assez de vigueur et produit de bons résultats. On remarque un curieux symptôme : c'est que, dans les faubourgs insurgés, on trouve quantité de dénonciateurs pour indiquer les cachettes et même les coryphées des barricades. Vous savez que c'est bon signe quand les loups se battent entre eux. . . . .

Paris, lundi 19 juillet 1848.

. . . .

Nous avons passé fort paisiblement le 14 juillet, malgré les prédictions sinistres qu'on nous faisait. La vérité, si on peut la découvrir sous le gouvernement où nous avons le bonheur de vivre, la vérité, c'est que nos chances de tranquillité sont singulièrement augmentées. Il avait fallu plusieurs années d'organisation et quatre mois d'armemens pour préparer les affaires des 23-26 juin. Une seconde représentation de cette sanglante tragédie me paraît impossible, du moins tant que les conditions actuelles ne seront pas très matériellement changées. Pourtant quelque petit complot, quelques assassinats, quelques émeutes même sont encore probables. Nous avons pour un demi-siècle peut-être à nous perfectionner, les uns dans la confection des barricades, les autres dans leur destruction. On emplit Paris en ce moment d'obusiers et de mortiers à grenades, très transportables et très efficaces. C'est un argument nouveau et qu'on dit excellent. Mais laissons la πολεμικὰ. Vous ne pouvez vous faire une idée du plaisir que vous me ferez en acceptant mon invitation à déjeuner avec lady ***.

Paris, samedi 5 août 1848.

. . . .

On reparle de coups de fusil, mais je n'y crois nullement. Pourtant ce soir mon ami M. Mignet se promenait avec Mlle Dosne dans le petit jardin qui est devant la maison de M. Thiers; une balle est venue de haut en bas sans faire le moindre bruit, qui a frappé contre la maison, près de la fenêtre de Mme Thiers, et, comme toute balle porte son billet, celle-là en avait un pour une partie charnue sur laquelle était assise une petite fille de douze ans en dehors de la grille du jardin. On la lui a extirpée très proprement, et elle n'aura aucun autre mal qu'une légère cicatrice; mais à qui en voulait-on? à Mignet? cela est impossible; à Mlle Dosne? encore moins. Mme Thiers

n'était pas chez elle, ni Thiers non plus. Personne n'a entendu d'explosion; pourtant la balle était de calibre de guerre, et les fusils à vent sont tous d'un calibre beaucoup plus faible. Pour moi, je pense que c'est une tentative républicaine d'intimidation, bête comme tout ce qui se fait aujourd'hui. Voilà les seules balles à craindre à mon avis. Le général Cavaignac a dit : « On me tuera, Lamoricière me succédera, ensuite Bedeau; puis viendra le duc d'Isly, qui balaiera tout. » Ne trouvez-vous pas quelque chose de prophétique là dedans? On ne croit guère à une intervention en Italie. La république sera un peu plus poltronne que la monarchie. Seulement il se peut qu'on fasse la frime de laisser soupçonner qu'on serait tenté d'intervenir, dans l'espoir qu'on obtiendra des atermoiemens, un congrès et des protocoles. Un de mes amis qui revient d'Italie a été pillé par des volontaires romains qui trouvent les voyageurs de meilleure composition que les Croates. Il prétend qu'il est impossible de faire battre les Italiens, excepté les Piémontais, qui ne peuvent être partout.

Je vous envoie toute cette politique, et j'espère qu'elle ne changera rien à vos projets. On fait de grands préparatifs à la marine pour transporter six cents de ces messieurs pris en juin : ce sera le premier convoi. Je ne serais pas éloigné de croire qu'il y eût, le jour du transport, quelques milliers de veuves éplorées à la porte de l'assemblée; mais de nouveaux insurgés, n'y croyez point. . .

Paris, 12 août 1848.

Le beau temps s'en va, et nous allons entrer, d'ici à quelques jours, dans la saison froide, qui m'est si antipathique. Je ne puis vous dire combien je suis en colère contre vous. En outre les abricots et les prunes sont presque passés, et je me faisais une fête d'en manger avec vous. Je suis parfaitement sûr que, si vous aviez réellement voulu revenir, vous seriez déjà à Paris. Je m'ennuie horriblement et j'ai bien envie de m'en aller quelque part sans vous attendre. Tout ce que je puis faire, c'est de vous donner jusqu'au 25 à trois heures, et pas une heure de plus. — Nous sommes fort tranquilles. On parle toujours, il est vrai, d'une émeute que M. Ledru ferait par manière de protestation contre l'enquête; mais ce ne peut être quelque chose de sérieux. La première condition pour qu'on se batte, c'est qu'il y ait de la poudre et des fusils des deux côtés; or maintenant tout est du même côté. Avant-hier, au concours général, un gamin nommé Leroy a eu un prix. Les autres gamins ont crié : « Vive le roi! » Le général Cavaignac, qui assistait, je ne sais pourquoi, à la cérémonie, a ri de fort bonne grâce. Mais, le même gamin ayant eu un autre prix, les cris sont devenus si forts qu'il en a perdu toute contenance et tortillait sa barbe comme s'il eût

voulu l'arracher. Adieu; je vous en veux horriblement! écrivez-moi bien vite.

Paris, 20 août 1848.

. . . .

Depuis quelques jours, on s'attend à une bagarre. On prédit des coups de fusil pour la discussion de l'enquête. Je suis si entêté dans mes idées que je n'y crois pas encore; mais je suis à peu près seul de mon avis. La situation est au fond bien embrouillée. Elle ressemble comme deux gouttes d'eau à celle de Rome pendant la conjuration de Catilina. Seulement il n'y a pas de Cicéron. Quant à l'issue d'une émeute, je ne doute pas que la bonne cause ne triomphe. Personne n'en doute, mais avec des fous il ne faut pas compter sur des entreprises raisonnables; peut-être en effet ai-je tort de croire que l'impossibilité de réussir empêche cette émeute susdite. Nous verrons au reste, la semaine prochaine. Mercredi, la discussion doit commencer; l'enquête me paraît surtout prouver une chose, c'est la profonde division des républicains entre eux. Il est évident qu'il n'y en a pas deux de la même opinion. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que le citoyen Proudhon a un grand nombre d'adeptes et que ses petites feuilles se vendent à milliers dans les faubourgs. Tout cela est fort triste; mais, quoi qu'il arrive, nous vivrons longtemps de cette vie-là, et il faut nous y accoutumer. Le point qui me paraît capital, c'est de savoir si vous viendrez le 25, S'il doit y avoir bataille, elle sera perdue ou gagnée ce jour-là. Ainsi ne faites pas encore de projets, ou plutôt faites celui de venir assister à notre victoire ou à notre enterrement pour le 25. Une autre chose me chagrine : c'est que la chaleur s'en va, le beau temps se passe, et il n'y aura plus de pêches à votre retour. Les feuilles commencent à jaunir et à tomber. Je prévois tous les ennuis du froid et de la pluie, qui me semblent beaucoup plus graves et beaucoup plus certains que l'émeute. Je suis malade depuis quelques jours, c'est peut-être pour cela que je suis triste. Je n'ai pas besoin de vous dire que je serais très contrarié de mourir avant notre déjeuner à Saint-Germain, qui, je l'espère, tiendra toujours. Adieu; écrivez-moi vite. Vous ne devriez pas taquiner les gens de si loin.

Paris, jeudi soir, 2 décembre 1851.

Il me semble qu'on livre la dernière bataille; mais qui la gagnera? Si le président la perd, il me semble que les héroïques députés devront céder la place à Ledru-Rollin. Je rentre horriblement fatigué et n'ayant rencontré que des fous, à ce qu'il m'a paru. La mine de Paris me rappelle le 24 février; seulement les soldats font peur aux bourgeois. Les militaires disent qu'ils sont sûrs du succès;

mais vous savez ce que c'est que leurs almanachs. Voilà notre promenade ajournée...

Adieu, écrivez-moi et dites-moi si les vôtres sont engagés dans la bagarre.

Paris, 22 mai 1852.

Notre promenade vous a-t-elle fatiguée? Dites-moi vite que non. J'attendais un mot de vous aujourd'hui. Je suis confisqué par mon avocat, qui me plaît fort (1). Il me semble homme d'esprit, point trop éloquent, et comprend l'affaire exactement comme moi. Cela me donne un peu d'espérance. . . . .

Mai 1852, mercredi à cinq heures.

Quinze jours de prison et mille francs d'amende! Mon avocat a très bien parlé, les juges ont été très polis, je n'ai pas été nerveux du tout. En somme, je ne suis pas aussi mécontent que j'aurais le droit de l'être. Je n'en appelle pas.

27 mai 1852, au soir.

Vous êtes par ma foi d'un bon sel! J'étais allé l'autre jour chez des magistrats, et j'avais eu l'imprudence d'avoir un billet de mille francs dans ma poche. Je ne l'ai plus retrouvé; mais il est impossible que, chez des personnes d'un si haut mérite, il se glisse des coupeurs de bourse; aussi le billet s'est évaporé de lui-même, n'y pensons plus. En même temps, j'ai eu le malheur de toucher un soi-disant pestiféré, et l'on a jugé prudent de me mettre en quarantaine pour quinze jours; le grand malheur vraiment! Mon ami M. Bocher va en prison à la fin de juin, nous nous y installerons ensemble. En attendant, j'ai grand besoin de vous voir! — Mes vengeances ont déjà commencé. Mon ami Saulcy se trouvait hier chez des gens où l'on a parlé de l'arrêt qui me concerne; là-dessus, sans consulter l'air du bureau, voilà mon canonnier qui, avec la discrétion de son arme, se lance à tort et à travers dans les grands mots de sottise, fatuité, stupidité, amour-propre de faquins, etc., prenant à témoin un monsieur en habit noir qu'il connaissait de vue, mais dont il ignorait la profession. Or c'était M. ***, un de mes juges, qui aurait préféré être ailleurs. Figurez-vous l'état de la maîtresse de la maison, des assistans, et enfin Saulcy, averti trop tard, qui tombe sur un canapé en crevant de rire, et disant : « Ma foi, je ne me dédis de rien! »

Cannes, 22 janvier 1859, au soir.

Merveilleux clair de lune, pas un nuage, la mer unie comme une glace, point de vent. Il a fait chaud comme en juin de dix heures à

(1) M. Nogent Saint-Laurens. Il s'agit de l'affaire Libri.

cinq. Plus je vais, plus je suis convaincu que c'est la lumière qui me fait du bien, plus que la chaleur et le mouvement. Nous avons eu un jour de pluie et le lendemain un ciel sombre et menaçant. J'ai eu des spasmes horribles. Aussitôt que le soleil est revenu, j'étais Richard Again. — Comment vous portez-vous, chère amie? Les dîners des Rois et ceux du carnaval vous engraissent-ils beaucoup? Pour moi, je ne mange pas du tout. J'ai cependant un de mes amis qui est venu de Paris tout exprès pour me voir et qui trouve mes vivres très bons. Nous n'avons que des poissons fort extraordinaires de mine, du mouton et des bécasses. Croyez que Cannes se civilise beaucoup, — trop même. On travaille activement à détruire une de mes plus jolies promenades, les rochers près de la Napoule, pour y faire passer le chemin de fer. Quand il sera établi, nous pourrons en profiter comme de celui de Bellevue; mais Cannes deviendra la proie des Marseillais, et tout son pittoresque sera perdu. Connaissez-vous une bête qu'on nomme bernard-l'ermite? C'est un très petit homard, gros comme une sauterelle, qui a une queue sans écailles. Il prend la coquille qui convient à sa queue, l'y fourre et se promène ainsi au bord de la mer. Hier, j'en ai trouvé un dont j'ai cassé la coquille très proprement sans écraser l'animal, puis je l'ai mis dans un plat d'eau de mer. Il y faisait la plus piteuse mine. Un moment après, j'ai mis une coquille vide dans le plat. La petite bête s'en est approchée, a tourné autour, puis a levé une patte en l'air, évidemment pour mesurer la hauteur de la coquille. Après avoir médité une demi-minute, il a mis une de ses pinces dans la coquille pour s'assurer qu'elle était bien vide. Alors il l'a saisie avec ses deux pattes de devant et a fait en l'air une culbute de façon que la coquille reçût sa queue,... elle y est entrée. Aussitôt il s'est promené dans le plat, de l'air assuré d'un homme qui sort d'un magasin de confection avec un habit neuf. J'ai rarement vu des animaux faire un raisonnement aussi évident que celui-ci. — Vous comprenez bien que je me livre tout entier à l'étude de la nature. Outre l'observation des bêtes (j'aurai aussi l'histoire d'une chèvre à vous raconter), je fais des paysages tous plus beaux les uns que les autres. Malheureusement il y a ici un collègue qui m'a escamoté mes deux meilleurs ouvrages. Mon ami, qui est peintre plus véritable que moi, est dans une perpétuelle admiration de ce pays-ci. Nous passons nos journées à faire des croquis. Nous rentrons à la nuit, éreintés, et je n'ai pas le courage d'écrire. Cependant j'ai fait un article sur le *Dictionnaire du mobilier* de Viollet-Le-Duc, que je vais envoyer avec cette lettre. Je voudrais que vous le lussiez. Il est très court, mais il y a, je crois, une idée ou deux. Vous ai-je dit que mon ami Augier veut faire un grand mélodrame avec *le Faux Démétrius*, et que je dois y travailler aussi? Enfin j'ai

promis à la *Revue des Deux Mondes* un article sur le *Philippe II* de Prescott. — Adieu.

Paris, mardi soir, 20 juillet 1859.

Vous seule me faites prendre la paix en bonne part. Peut-être était-elle nécessaire; mais il ne fallait pas commencer si bien pour finir par établir un gâchis pire que ce qu'il y avait auparavant. A tout prendre, que nous importe la liberté d'un tas de fumistes et de musiciens? Ce soir nous avons entendu ce que vous lirez dans *le Moniteur* (1). Cela a été bien dit, avec un grand air, un air de franchise et de bonne foi. Il y a du bon et du vrai. Les officiers qui reviennent disent que les Italiens sont des braillards et des poltrons, que les Piémontais seuls se battent, mais qu'ils prétendent que nous les gênions, et que sans nous ils eussent mieux fait.

L'impératrice m'a demandé en espagnol comment je trouvais le discours, d'où je conclus qu'elle en était en peine. J'ai répondu, pour concilier la courtisanerie et la franchise : *Muy necesario.* Au fond, il m'a plu, et il est d'un galant homme de dire : « Croyez-vous qu'il ne m'en a pas coûté, etc. »

Quand je vous fais une proposition, je suis toujours très sérieux. Tout dépend de vous. On m'invite à aller en Écosse et en Angleterre. Si vous revenez à Paris, je ne bougerai pas. Je vous en aurai une obligation extraordinaire, et, si vous vous doutiez du plaisir que vous me feriez, j'aime à croire que vous n'hésiteriez pas. Enfin j'attends votre dernier mot. — Ce matin, j'ai eu une peur horrible. Il est venu chez moi un homme habillé de noir, l'air fort convenable, pourvu de linge blanc et de la figure la plus belle et la plus noble du monde, se disant avocat. Dès qu'il a été assis, il m'a dit que Dieu l'inspirait, qu'il en était l'indigne instrument et qu'il lui obéissait en tout. On l'avait accusé d'avoir voulu tuer son portier, un poignard à la main; mais c'était seulement un crucifix qu'il avait montré. Ce diable d'homme roulait des yeux terribles et me faisait subir une vraie fascination. Tout en parlant, il mettait continuellement la main dans la poche de sa redingote, et je m'attendais à l'en voir retirer un poignard. Par malheur, il n'avait qu'à en choisir un sur ma table. Je n'avais qu'une pipe turque, et je calculais le moment où la prudence voudrait que je la lui cassasse sur le chef. Enfin il a tiré de cette terrible poche un chapelet. Il s'est mis à mes genoux. J'ai gardé un sang-froid glacial, mais j'avais peur, car que faire à un fou? Il est parti me faisant beaucoup d'excuses et me remerciant de l'intérêt que je lui avais témoigné. Malgré ma peur, qui tenait au brillant des yeux de l'animal, tout à fait terribles, je

(1) Le discours de l'empereur, au retour d'Italie.

vous jure, et pénétrans, j'ai fait une observation curieuse. Je lui ai demandé s'il était bien sûr d'être inspiré et s'il avait fait quelque expérience pour s'en assurer. Je lui ai rappelé que Gédéon, appelé par Dieu, avait pris ses sûretés et exigé quelques petits miracles. « Savez-vous le russe? lui dis-je. — Non. — Bien; je vais écrire en russe deux phrases sur des morceaux de papier. Une de ces phrases sera une impiété. Suivant ce que vous dites, un de ces morceaux de papier vous causera de l'horreur. Voulez-vous essayer? » Il a accepté. J'ai écrit. Il s'est mis à genoux et a fait une prière, puis tout d'un coup il m'a dit : « Mon Dieu ne veut pas accepter une expérience frivole. Il faudrait qu'il s'agît d'un grand intérêt. » N'admirez-vous pas la prudence de ce pauvre fou, qui craignait, à son insu, que l'expérience ne tournât pas bien?

Adieu; j'attends une prompte réponse.

Mardi soir, 1er mai 1860.

. . . .

Le bal de l'hôtel d'Albe était splendide. Les costumes étaient très beaux, beaucoup de femmes très jolies, et le siècle montrant de l'audace. 1° On était décolleté d'une façon outrageuse par en haut et par en bas aussi. A cette occasion, j'ai vu un assez grand nombre de pieds charmans et beaucoup de jarretières dans la valse. 2° La crinoline est en décadence. Croyez que dans deux ans les robes seront courtes, et que celles qui ont des avantages naturels se distingueront de celles qui n'en ont que d'artificiels. Il y avait des Anglaises incroyables. La fille de lord ***, qui est charmante, était en nymphe dryade, ou quelque chose de mythologique, avec une robe qui aurait laissé toute la gorge à découvert, si on n'y eût remédié par un maillot. Cela m'a semblé presque aussi vif que le décolletage de la maman. Le ballet des *Élémens* se composait de seize femmes, toutes assez jolies, en courts jupons et couvertes de diamans. Les naïades étaient poudrées avec de l'argent qui, tombant sur leurs épaules, ressemblait à des gouttes d'eau. Les salamandres étaient poudrées d'or. Il y avait une Mlle Errazu merveilleusement belle. La princesse Mathilde était en Nubienne, peinte en couleur bistre très foncé, beaucoup trop exacte de costume. Au milieu du bal, un domino a embrassé Mme de S..., qui a poussé les hauts cris. La salle à manger avec une galerie autour, les domestiques en costume de pages du XVIe siècle et de la lumière électrique, ressemblait au festin de Balthazar dans le tableau de Wrowthon. L'empereur avait beau changer de domino, on le reconnaissait d'une lieue. L'impératrice avait un bournous blanc et un loup noir qui ne la déguisait nullement. Beaucoup de dominos, et en général fort bêtes. Le duc de *** se promenait en arbre vraiment assez bien imité. Je trouve qu'après l'histoire de sa femme c'est un déguisement un peu trop remar-

quable. Si vous ne savez pas l'histoire, la voici en deux mots : sa femme, qui est une demoiselle *** (dont, par parenthèse, la mère devait être ma marraine, à ce qu'on m'a dit), est allée chez Bapst et a acheté une parure de soixante mille francs en disant qu'elle la renverrait le lendemain, si elle ne lui convenait pas. Elle n'a rien renvoyé, ni argent ni parure. Bapst a redemandé ses diamans : on lui a répondu qu'ils étaient partis pour le Portugal, et, en fin de compte, on les a retrouvés au Mont-de-Piété, d'où la duchesse de *** les a retirés pour quinze mille francs. Cela fait l'éloge du temps et des femmes ! Autre scandale. Au bal de M. d'Aligre, une femme a été pincée *black and blue* par un mari, non moins ombragé de panaches que M. de ***, mais plus féroce. La femme a crié et s'est évanouie; tableau général ! On n'a pas jeté le jaloux par la fenêtre, ce qui eût été la seule chose sensée à faire. — Adieu.

Paris, 21 mars.

Chère amie, je vous remercie de votre lettre. Je suis, depuis mon retour à Paris, dans un abrutissement complet. D'abord notre représentation au sénat, où, comme M. Jourdain, je puis dire que je n'ai jamais été si saoul de sottises. Tout le monde avait un discours rentré qu'il fallait faire sortir. La contagion de l'exemple est si forte que j'ai délivré mon *speech* comme une personne naturelle, sans aucune préparation, comme M. Robert Houdin. J'avais une peur atroce; mais je l'ai très bien surmontée en me disant que j'étais en présence de deux cents imbéciles, et qu'il n'y avait pas de quoi s'émouvoir. Le bon a été que M. Walewski, à qui je voulais faire donner un beau budget, s'est offensé du bien que je disais de son prédécesseur, et a bravement déclaré qu'il votait contre ma proposition. M. Troplong, près duquel je suis placé en ma qualité de secrétaire, m'a fait tout bas son compliment de condoléance, à quoi j'ai répondu qu'on ne pouvait pas faire boire un ministre qui n'avait pas soif. On a rapporté cela tout chaud à M. Walewski, qui l'a pris pour une épigramme, et depuis lors me fait grise mine; mais cela ne m'empêche pas de mener mon fiacre.

Le second ennui de ce temps-ci, c'est le dîner en ville, officiel ou autre, composé du même turbot, du même filet, du même homard, etc., et des mêmes personnes aussi ennuyeuses que la dernière fois.

Mais le plus ennuyeux de tout, c'est le catholicisme. Vous ne vous figurez pas le point d'exaspération où les catholiques en sont venus. Pour un rien, on vous saute à la figure, par exemple si l'on ne montre pas tout le blanc de ses yeux en entendant parler du saint martyr, et si l'on demande surtout très innocemment, comme j'ai fait, qui a été martyrisé.

Je me suis fait encore une mauvaise affaire en m'étonnant que la reine de Naples ait fait faire sa photographie avec des bottes. C'est une exagération de mots et une bêtise qui passent tout ce que vous pouvez imaginer. L'autre soir, une dame me demande si j'avais vu l'impératrice d'Autriche. Je dis que je la trouvais très jolie. « Ah! elle est idéale! — Non, c'est une figure chiffonnée, plus agréable que si elle était régulière, peut-être. — Ah! monsieur, c'est la beauté même! Les larmes vous viennent aux yeux d'admiration! » Voilà la société d'aujourd'hui. Aussi je la fuis comme la peste. Qu'est devenue la société française d'autrefois?

Un dernier ennui, mais colossal, a été *Tannhauser*. Les uns disent que la représentation à Paris a été une des conventions secrètes du traité de Villafranca, d'autres qu'on nous a envoyé Wagner pour nous forcer d'admirer Berlioz. Le fait est que c'est prodigieux. Il me semble que je pourrais écrire demain quelque chose de semblable en m'inspirant de mon chat marchant sur le clavier d'un piano. La représentation était très curieuse. La princesse de Metternich se donnait un mouvement terrible pour faire semblant de comprendre et pour faire commencer les applaudissemens, qui n'arrivaient pas. Tout le monde bâillait; mais d'abord tout le monde voulait avoir l'air de comprendre cette énigme sans mot. On disait, sous la loge de Mme de Metternich, que les Autrichiens prenaient la revanche de Solférino. On a dit encore qu'on s'ennuie aux récitatifs et qu'on se *tanne aux airs*. Tâchez de comprendre. Je m'imagine que votre musique arabe est une bonne préparation pour cet infernal vacarme. Le fiasco est énorme! Auber dit que c'est du Berlioz sans mélodie.

Nous avons ici un temps affreux : vent, pluie, neige et grêle, varié par des coups de soleil qui ne durent pas dix minutes. Il paraît que la mer est toujours en furie, et je suis content que vous ne reveniez pas tout de suite.

Vous ai-je dit que j'avais fait connaissance de M. Blanchard, qui va s'établir rue de Grenelle? Il m'a montré de jolies aquarelles, des scènes de Russie et d'Asie, qui me paraissent avoir beaucoup de caractère, qui sont faites avec talent et verve.

Je voudrais vous donner des nouvelles; mais je ne vois rien qui mérite d'aller outre-mer. Je suis persuadé que le pape s'en ira avant deux mois, ou que nous le planterons là, ou qu'il s'arrangera avec les Piémontais; mais les choses ne peuvent durer en l'état. Les dévots crient horriblement; mais le peuple et les bourgeois gaulois sont antipapistes. J'espère et je crois que Isidore partage ces derniers sentimens.

Je vais probablement faire une course de quelques jours dans le midi, avec mon ex-ministre, pour passer cet ennuyeux temps de

Pâques. Vous ne me dites rien de votre santé, de votre teint. Votre santé paraît bonne; je crains que, pour le reste, il n'y ait de la brunissure.

Adieu, chère amie. Je vous remercie bien de la *gebira*. Revenez bien portante; grasse ou maigre, je vous promets de vous reconnaître. — Je vous embrasse bien tendrement.

Biarritz, villa Eugénie, 27 septembre 1862.

Chère amie, je vous écris toujours à ***, bien que je ne sache rien de vos mouvemens; mais il me semble que vous ne devez pas encore retourner à Paris. Si, comme je l'espère, vous avez un temps pareil au nôtre, vous devez en profiter et n'être pas trop pressée d'aller trouver à Paris les odeurs de l'asphalte. Je suis ici au bord de la mer et respirant mieux qu'il ne m'est arrivé depuis longtemps. Les eaux de Bagnères ont commencé par me faire grand mal. On me disait que c'était tant mieux, et que cela prouvait leur action. Le fait est qu'aussitôt que j'ai quitté Bagnères, je me suis senti renaître; l'air de la mer, et aussi peut-être la cuisine auguste que je mange ici, ont achevé de me guérir. Il faut vous dire qu'il n'y a rien de plus abominable que la cuisine de l'hôtel de *** à Bagnères, et je crois en vérité qu'on y a pratiqué contre Panizzi et moi un empoisonnement lent. Il y a peu de monde à la villa, et seulement des gens aimables que je connais depuis longtemps. Dans la ville, il n'y a pas grand monde, peu de Français surtout; les Espagnols dominent et les Américains. Les jeudis, on reçoit, et il faut mettre les Américains du nord d'un côté et les Américains du sud de l'autre, de peur qu'ils ne s'entre-mangent. Ce jour-là, on s'habille. Le reste du temps, on ne fait pas la moindre toilette; les dames dînent en robe montante, et nous du vilain sexe en redingote. Il n'y a pas de château en France ni en Angleterre où l'on soit si libre et si sans étiquette, ni de châtelaine si gracieuse et si bonne pour ses hôtes. Nous faisons de très belles promenades dans les vallées qui longent les Pyrénées et nous en revenons avec des appétits prodigieux. La mer, qui est ordinairement très mauvaise ici, est depuis une semaine d'un calme surprenant; mais ce n'est rien pourtant en comparaison de la Méditerranée et surtout de cette mer de Cannes. Les baigneuses sont toujours aussi étranges en matière de costume. Il y a une Mme ***, qui est de la couleur d'un navet, qui s'habille en bleu et se poudre les cheveux. On prétend que c'est de la cendre qu'elle se met sur la tête à cause des malheurs de sa patrie. Malgré les promenades et la cuisine, je travaille un peu. J'ai écrit, tant à Biarritz que dans les Pyrénées, plus de la moitié d'un volume. C'est encore l'histoire d'un héros cosaque que je destine au *Journal des Savans*. A propos de littérature, avez-vous lu le *speech* de Victor

Hugo à un dîner de libraires belges et autres escrocs à Bruxelles? Quel dommage que ce garçon, qui a de si belles images à sa disposition, n'ait pas l'ombre de bon sens, ni la pudeur de se retenir de dire des platitudes indignes d'un honnête homme! Il y a dans sa comparaison du tunnel et du chemin de fer plus de poésie que je n'en ai trouvé dans aucun livre que j'aie lu depuis cinq ou six ans; mais au fond ce ne sont que des images. Il n'y a réellement ni solidité, ni sens commun; c'est un homme qui se grise de ses paroles et qui ne prend plus la peine de penser. Le vingtième volume de Thiers me plaît comme à vous. Il y avait une immense difficulté, à mon avis, à extraire quelque chose de l'immense fatras des conversations de Sainte-Hélène rapportées par Las Cases, et Thiers s'en est tiré à merveille. J'aime aussi beaucoup ses jugemens et ses comparaisons entre Napoléon et autres grands hommes. Il est un peu sévère pour Alexandre et pour César; cependant il y a beaucoup de vrai dans ce qu'il dit sur l'absence de vertu de la part de César. Ici, on s'en occupe beaucoup, et je crains qu'on n'ait trop d'amour pour le héros; par exemple, on ne veut pas admettre l'anecdote de Nicomède, ni vous non plus, je crois.

Adieu, chère amie; portez-vous bien et ne vous sacrifiez pas trop pour les autres, parce qu'ils en prendront trop bien l'habitude, et que ce que vous faites à présent avec plaisir, un jour peut-être vous serez obligée de le faire avec peine. Adieu encore.

Londres, *British Museum*, 21 juillet 1864.

Chère amie, vous avez deviné ma retraite. Je suis ici depuis la dernière fois que nous nous sommes vus, ou, pour parler plus exactement, depuis le lendemain. Je passe ma vie, de huit heures du soir jusqu'à minuit, à dîner en ville, et, le matin, à voir des livres et des statues, ou bien à faire mon grand article sur le fils de Pierre le Grand, que j'ai envie d'intituler *du Danger d'être bête*, car la morale à tirer de mon travail, c'est qu'il faut avoir de l'esprit. Je pense que vous trouverez çà et là, dans une vingtaine de pages, des choses qui vous intéresseront, notamment comment Pierre le Grand fut trompé par sa femme. J'ai traduit avec beaucoup de peine et de soin les lettres d'amour de sa femme à son amant, lequel fut empalé pour la peine. Elles sont vraiment mieux qu'on ne l'attendrait du temps et du pays où elle écrivait; mais l'amour fait de ces merveilles. Le malheur est qu'elle ne savait pas l'orthographe, ce qui rend très difficile aux grammairiens comme moi de deviner ce qu'elle veut dire.

Voici mes projets : je vais lundi à Chevenings, chez lord Stanhope, où je dois rester trois jours. Jeudi, je dîne ici avec beaucoup de monde; puis, promptement après, je partirai pour Paris...

Ici, on ne parle que du mariage de lady Florence Paget, la beauté de Londres, il y a deux saisons. Il est impossible de voir une plus jolie figure sur un corps plus mignon, trop petit et trop mignon pour mon goût particulier. Elle était célèbre pour ses *flirtations*. Le neveu de M. Ellice, M. Chaplin, dont vous m'avez souvent entendu parler, un grand garçon de vingt-cinq ans et vingt-cinq mille livres sterling de rente, est devenu amoureux d'elle. Elle l'a lanterné longtemps, puis s'est engagée, comme on dit, en a reçu des bijoux et six mille livres sterling pour payer ses dettes chez sa couturière. Jour pris pour le mariage. Vendredi dernier, ils sont allés ensemble au parc et à l'Opéra. Samedi matin, elle est sortie seule, est allée à l'église Saint-George et s'y est mariée avec lord Hastings, un jeune homme de son âge, très laid, ayant deux petits défauts, le jeu et le vin. Après la cérémonie religieuse, ils sont allés à la campagne procéder à l'accomplissement des autres cérémonies. A la première station, elle a écrit au marquis son père : *Dear Pa, as I knew you would never consent to my marriage with lord Hastings, I was wedded to him to day. I remain yours,* etc. Elle a aussi écrit à M. Chaplin : *Dear Harry, when you receive this, I shall be the wife of lord Hastings. Forget your very truly* FLORENCE. — Ce pauvre M. Chaplin, qui a six pieds et les cheveux jaunes, est au désespoir.

Adieu, chère amie; répondez-moi vite.

Paris, 13 octobre 1865.

Chère amie, j'ai trouvé votre lettre hier en arrivant de Biarritz, d'où leurs majestés m'ont ramené en assez bon état de conservation. Cependant le premier *welcome* de mon pays natal n'a pas été fort aimable. J'ai eu cette nuit une crise d'étouffemens des plus longues que j'eusse essuyées depuis longtemps. C'est, je pense, le changement d'air, peut-être l'effet des secousses des treize ou quatorze heures de chemin de fer très secouant. Il me semblait être dans un van. Ce matin, je suis mieux. Je n'ai encore vu personne, et je ne crois pas qu'il y ait personne encore à Paris. J'ai trouvé des lettres lamentables de gens qui ne me parlent que du choléra, etc., qui m'engagent à fuir Paris. Ici, personne n'y pense, à ce qu'on me dit, et de fait, je crois que, sauf quelques ivrognes, il n'y a pas eu de malades sérieux. Si le choléra eût commencé par Paris, probablement on n'y aurait pas fait attention. Il a fallu la couardise des Marseillais pour nous en avertir. Je vous ai fait part de ma théorie au sujet du choléra : on n'en meurt que lorsqu'on le veut bien, et il est si poli qu'il ne vient jamais vous visiter qu'en se faisant précéder par sa carte de visite, comme font les Chinois.

J'ai passé le temps le mieux du monde à Biarritz. Nous avons eu la visite du roi et de la reine de Portugal. Le roi est un étudiant

allemand très timide; la reine est charmante. Elle ressemble beaucoup à la princesse Clotilde, mais en beau; c'est une édition corrigée. Elle a le teint d'un blanc et d'un rose rares, même en Angleterre. Il est vrai qu'elle a les cheveux rouges, mais du rouge très foncé à la mode à présent. Elle est fort avenante et polie. Ils avaient avec eux un certain nombre de caricatures mâles et femelles, qui semblaient ramassées exprès dans quelque magasin rococo. Le ministre de Portugal, mon ami, a pris la reine à part, et lui a appris sur mon fait une petite tirade que sa majesté m'a aussitôt répétée avec beaucoup de grâce. L'empereur m'a présenté au roi, qui m'a donné la main, et m'a regardé avec deux gros yeux ronds ébahis qui ont failli me faire manquer à tous mes devoirs. Un autre personnage, M. de Bismarck, m'a plu davantage. C'est un grand Allemand, très poli, qui n'est point naïf. Il a l'air absolument dépourvu de *gemüth*, mais plein d'esprit. Il a fait ma conquête. Il avait amené une femme qui a les plus grands pieds d'outre-Rhin et une fille qui marche dans les traces de sa mère. Je ne vous parle pas de l'infant don Enrique ni du duc de Mecklembourg, je ne sais quoi. Le parti légitimiste est dans tous ses états depuis la mort du général Lamoricière. J'ai rencontré aujourd'hui un orléaniste de la vieille roche pour le moins aussi désolé. Comme on devient grand homme à peu de frais à présent! Veuillez me dire ce que je puis lire des belles choses faites depuis que j'ai cessé de vivre parmi le peuple le plus spirituel de l'univers. Je voudrais bien vous voir. Adieu, je vais me soigner jusqu'à ce que les fêtes de Compiègne me rendent malade.

Montpellier, 20 avril 1868.

Chère amie, j'ai été si souffrant avant de venir ici, que j'avais perdu tout courage; il m'était impossible de penser, à plus forte raison d'écrire. Le hasard m'a fait savoir qu'il y avait à Montpellier un médecin qui traitait l'asthme par un procédé nouveau, et j'ai voulu essayer. Depuis cinq jours que je suis en traitement, il me semble que mon état s'est amélioré, et le médecin me donne assez bon espoir. On me met tous les matins dans un grand cylindre de fer, qui, je dois l'avouer, a l'air de ces monumens élevés par M. de Rambuteau. Il y a un bon fauteuil et des trous avec des glaces qui donnent assez de jour pour lire. On ferme une porte en fer et on refoule de l'air dans le cylindre avec une machine à vapeur. Au bout de quelques secondes, on sent comme des aiguilles qui vous entrent dans les oreilles. Peu à peu on s'y habitue. Ce qui est plus important, c'est qu'on y respire merveilleusement. Je m'endors au bout d'une demi-heure malgré la précaution que j'ai d'apporter la *Revue des Deux Mondes*. J'ai déjà pris quatre de ces bains d'air comprimé et je me trouve assez sensiblement mieux. Le médecin qui me gou-

verne, et qui n'a nullement l'encolure d'un charlatan, dit que mon cas n'est pas des pires et me promet de me guérir avec une quinzaine de bains. J'espère que je vous trouverai bientôt à Paris. Je regrette de ne pas assister à la discussion qui va avoir lieu au sujet des thèses de médecine. Avez-vous lu la lettre de l'abbé Dupanloup? L'âme de Torquemada est entrée dans son corps. Il nous brûlera tous, si nous n'y prenons garde. Je crains que le sénat ne dise et ne fasse à cette occasion tout ce qu'il y a de plus propre à le rendre ridicule et odieux. Vous ne sauriez croire combien tous ces vieux généraux qui ont traversé tant d'aventures ont peur du diable à présent. Je ne sais pas si Sainte-Beuve est en état de parler comme mon journal l'annonce; j'en doute, et d'ailleurs je ne sais trop s'il prendrait la chose par le bon côté, j'entends de manière à détourner la bombe. Son affaire à lui est de dire sa râtelée sans se soucier des résultats, comme il a déjà fait à l'occasion du livre de Renan. Tout cela m'agace et me tourmente. Nous avons ici un temps admirable dont les natifs se plaignent fort, car il y a un an qu'il n'a plu. Cela n'empêche pas les feuilles de pousser, et la campagne est magnifique. Malheureusement mes bains me tiennent toute la matinée, et je ne puis guère me promener. Il y a ici la foire sous mes fenêtres. On montre en face de moi une géante en robe de satin qui se relève pour faire voir ses jambes : le diamètre est à peu près celui de votre taille. — Je vous apporterai la traduction de *Fumée*. J'ai commencé un article sur Tourguenief, mais je ne sais si j'aurai la force de le terminer ici. Il n'y a rien de plus difficile que de travailler sur une table d'hôtel. — Adieu, chère amie.

Paris, 2 septembre 1868.

. . . .

Pendant que j'étais à Fontainebleau, il m'est arrivé un accident étrange. J'ai eu l'idée d'écrire une nouvelle pour mon hôtesse, que je voudrais payer en monnaie de singe. Je n'ai pas eu le temps de la terminer; mais ici j'y ai mis le mot *fin*, auquel je crains qu'on ne trouve des longueurs. Le plus étrange, c'est que j'avais à peine fini que j'ai commencé une autre nouvelle; la recrudescence de cette maladie de jeunesse m'alarme, et ressemble beaucoup à une seconde enfance. Bien entendu, rien de cela n'est pour le public. Lorsque j'étais dans ce château, on lisait des romans modernes prodigieux, dont les auteurs m'étaient parfaitement inconnus. C'est pour imiter ces messieurs que cette dernière nouvelle est faite. La scène se passe en Lithuanie, pays qui vous est fort connu. On y parle le sanscrit presque pur. Une grande dame du pays, étant à la chasse, a eu le malheur d'être prise et emportée par un ours dépourvu de sensibilité, de quoi elle est restée folle, ce qui ne l'a pas

empêchée de donner le jour à un garçon bien constitué qui grandit et devient charmant; seulement il a des humeurs noires et des bizarreries inexplicables. On le marie, et, la première nuit de ses noces, il mange sa femme toute crue. Vous qui connaissez les ficelles, puisque je vous les dévoile, vous devinez tout de suite le pourquoi. C'est que ce monsieur est le fils illégitime de cet ours mal élevé. *Che invenzione prelibata* (1)! Veuillez m'en donner votre avis, je vous en prie.

Je ne vais pas trop bien, et on me conseille d'aller reprendre des bains d'air comprimé à Montpellier. Il est probable que vous ne me retrouverez pas à Paris, si vous n'y rentrez pas avant le 1er octobre. Je vous laisserai le roman de *Fumée*, que j'ai pour vous depuis des siècles. Je ne sais ce que devient l'auteur, qui était dernièrement à Moscou avec la goutte et un roman historique en train. Je regrette beaucoup de n'avoir pas visité l'aquarium dont vous me parlez quand j'ai passé par Boulogne. Il n'y a rien qui m'amuse plus que les poissons et les fleurs de mer. J'ai dîné hier chez Sainte-Beuve, qui m'a fort intéressé. Bien qu'il souffre beaucoup, il a un esprit charmant. C'est assurément un des plus agréables causeurs que j'aie entendus. Il est très alarmé des progrès que font les cléricaux et prend la chose à cœur. Je crois que le danger n'est pas de ce côté-là. . . . .

Adieu, chère amie; écrivez-moi et ne lâchez pas tant vos lettres de façon à ne mettre que trois mots à la ligne. Dites-moi très candidement votre avis sur l'invention de l'ours.

Paris, mercredi soir 5 août 1869.

. . . .

J'ai passé un mois à Saint-Cloud en tolérable état. Je n'ai jamais été parfaitement bien les matins et les soirs, mais la journée n'était pas mauvaise. Le grand air m'a fait du bien, à ce que je crois, et m'a donné un peu de force. En revenant dimanche, j'ai été repris d'oppressions très douloureuses qui ont duré deux jours; puis mon médecin de Cannes est venu avec un remède nouveau de son invention, qui m'a guéri. Ce sont des pilules d'eucalyptus, et l'eucalyptus est un arbre de l'Australie naturalisé à Cannes. Cela va bien, pourvu que cela dure, comme disait en l'air un homme qui tombait d'un cinquième étage.

A Saint-Cloud, j'ai lu *l'Ours* devant un auditoire très *select*, dont plusieurs demoiselles, qui n'ont rien compris, à ce qu'il m'a semblé; ce qui m'a donné envie d'en faire cadeau à la *Revue*, puisque cela

(1) C'est la nouvelle qui a paru dans la *Revue* du 15 septembre 1869 sous le titre de *Lokis*.

ne cause pas de scandale. Dites-moi votre façon de penser là-dessus, en tâchant de vous représenter très exactement le pour et le contre. Il faut tenir compte des progrès en hypocrisie que le siècle a faits depuis quelques années. Qu'en diront vos amis? Aussi bien faut-il se faire ses histoires à soi-même, car celles qu'on vous fait ne sont guère amusantes. . . . .

J'ai dîné, il y a quelques jours, avec l'innocente Isabelle. Je l'ai trouvée mieux que je ne l'aurais cru. Le mari, qui est tout petit, est un monsieur très poli et m'a fait beaucoup de complimens pas trop mal tournés. Le prince des Asturies est très gentil et a l'air intelligent... Il ressemble à *** et aux infans du temps de Velasquez. Je m'ennuie beaucoup. Il fait très chaud au Luxembourg, et toute cette affaire du sénatus-consulte n'a rien de plaisant. On va ouvrir l'établissement au public, ce qui me déplaît fort (1).

Adieu, chère amie; écrivez-moi quelque chose de gai, car je suis fort mélancolique. J'aurais bien besoin de votre gaîté et de votre présence réelle.

Cannes, 15 mai 1870.

Chère amie, j'ai été bien malade et je le suis encore. Il n'y a que quelques jours qu'on me permet de mettre le nez dehors. Je suis horriblement faible; cependant on me fait espérer qu'à la fin de la semaine prochaine je pourrai me mettre en route. Probablement je reviendrai à petites journées, car je ne pourrais jamais supporter vingt-quatre heures de chemin de fer. Ma santé est absolument ruinée. Je ne puis encore m'habituer à cette vie de privations et de souffrances; mais, que je m'y résigne ou non, je suis condamné. Je voudrais au moins trouver quelques distractions dans le travail; mais, pour travailler, il faut une force qui me manque. J'envie beaucoup quelques-uns de mes amis, qui ont trouvé moyen de sortir de ce monde tout d'un coup, sans souffrances, et sans les ennuyeux avertissemens que je reçois tous les jours. Les tracas politiques dont vous me parlez ont troublé aussi le petit coin de terre que j'habite. J'ai vu ici pleinement combien les hommes sont ignorans et bêtes. Je suis convaincu que bien peu d'électeurs ont eu connaissance de ce qu'ils faisaient. Les rouges, qui sont ici en majorité, avaient persuadé aux imbéciles, encore bien plus nombreux, qu'il s'agissait d'un impôt nouveau à établir. Enfin le résultat a été bon (2). « C'est bien coupé, il s'agit de coudre, » comme disait Catherine de Médicis à Henri III. Malheureusement je ne vois guère dans ce pays-ci des gens qui sachent manier l'aiguille. Comment trouvez-vous mon ami M. Thiers, qui, après l'histoire des banquets en 1848, recommence la même tactique? On dit qu'on n'attrape pas

(1) Les séances du sénat allaient devenir publiques.

(2) Le vote du plébiscite.

les pies deux fois de suite avec le même piége; mais les hommes, et les hommes d'esprit, sont bien plus faciles à prendre.

Je pense à quitter mon logement, et je voudrais bien en trouver un moins élevé dans votre quartier. Pouvez-vous me donner des informations et des idées à ce sujet? . . . .

Rien de plus beau que ce pays-ci en cette saison. Il y a tant de fleurs et de si belles partout, que la verdure est une exception dans le paysage. Adieu.

Paris, 29 août 1870.

Chère amie, merci de votre lettre. Je suis toujours très souffrant et très nerveux. On le serait à moins; je vois les choses en noir. Depuis quelques jours cependant elles se sont un peu améliorées. Les militaires montrent de la confiance. Les soldats et les gardes mobiles se battent parfaitement; il paraît que l'armée du maréchal Bazaine a fait des prodiges, bien qu'elle se soit toujours battue un contre trois. Maintenant, demain, aujourd'hui peut-être, on croit à une nouvelle grande bataille. Ces dernières affaires ont été épouvantables. Les Prussiens font la guerre à coups d'hommes. Jusqu'à présent cela leur a réussi; mais il paraît qu'autour de Metz le carnage a été tel que cela leur a donné beaucoup à penser. On dit que les demoiselles de Berlin ont perdu tous leurs valseurs. Si nous pouvons reconduire le reste à la frontière ou les enterrer chez nous, ce qui vaudrait mieux, nous ne serons pas au bout de nos misères. Cette terrible boucherie, il ne faut pas se le dissimuler, n'est qu'un prologue à une tragédie dont le diable seul sait le dénoûment. Une nation n'est pas impunément remuée comme a été la nôtre. Il est impossible que de notre victoire comme de notre défaite ne sorte une révolution. Tout le sang qui a coulé ou coulera est au profit de la république, c'est-à-dire du désordre organisé.

Adieu, chère amie; restez à P..., vous y êtes très bien. Ici, nous sommes encore très tranquilles; nous attendons les Prussiens avec beaucoup de sang-froid; mais le diable n'y perdra rien. Adieu encore. . . . .

Cannes, 23 septembre 1870 (1).

Chère amie, je suis bien malade, si malade, que c'est une rude affaire d'écrire. Il y a un peu d'amélioration. Je vous écrirai bientôt, j'espère, plus en détail. Faites prendre chez moi, à Paris, les *Lettres de madame de Sévigné* et un Shakspeare. J'aurais dû les faire porter chez vous, mais je suis parti.

Adieu. Je vous embrasse.

P. Mérimée.

(1) Dernière lettre, écrite deux heures avant sa mort.

LES FEMMES A ROME

LEUR ÉDUCATION ET LEUR RÔLE DANS LA SOCIÉTÉ ROMAINE.

I.

Cicéron reproche à la constitution romaine d'avoir négligé l'instruction publique; ce reproche est vrai surtout pour l'éducation des femmes. Nous ne voyons pas que l'état s'en soit jamais sérieusement occupé, et les particuliers, sur lesquels il se décharge de ce devoir, ne paraissent pas non plus s'être donné beaucoup de mal pour le remplir. Il nous reste à ce sujet des renseignemens si courts et si vagues qu'une des choses de l'antiquité que nous savons le moins et que nous voudrions le mieux connaître, c'est comment à Rome on élevait une jeune fille.

Il est hors de doute qu'on n'a pas dû les élever toujours de la même façon. Ce n'est que dans les romans de M[lle] de Scudéry que les contemporaines de Brutus ressemblent aux grandes dames de la cour d'Auguste. Il est probable que Clélie n'a jamais connu la philosophie de Pythagore, et qu'elle ne jouait pas à des jeux d'esprit avec ses compagnes; mais il ne faudrait pas non plus aller trop loin, et nous représenter les Romaines de ce temps tout à fait comme des barbares. Ce sont les moralistes de la république et de l'empire qui ont pris plaisir à les dépeindre ainsi pour faire des leçons à leur siècle. Quand ils veulent reprocher aux femmes de leur époque leurs dépenses folles et leur luxe ruineux, ils ne manquent pas d'exagérer la simplicité et la rudesse de leurs devancières. Varron les montre « qui filent la laine en ayant l'œil sur la soupe pour ne pas la laisser brûler, et ne connaissent d'autre divertissement que d'aller se promener deux ou trois fois par an en charrette avec leur mari. » Ce sont là des tableaux dans lesquels il entre beaucoup de fan-

taisie. Rome était entourée de nations civilisées, et dès ses premières années elle en a subi l'influence. Pouvait-elle se trouver mêlée aux Étrusques et aux Grecs sans prendre dans ces relations quelque goût pour le luxe, quelque connaissance des arts, quelque souci de l'élégance? Si haut qu'on remonte dans son histoire, il est difficile d'arriver à la barbarie. Les Tarquins font venir des pays voisins des sculpteurs et des architectes et bâtissent des monumens magnifiques. Dans le plus ancien tombeau des Scipions, l'inscription est entourée d'ornemens gracieux qui trahissent la main d'un Grec; c'était pourtant l'époque où Curius mangeait ses légumes dans une écuelle de bois. De tout temps, les Romaines ont connu et ont aimé ces beaux bijoux d'or, ces bracelets et ces colliers délicats, ces miroirs d'acier, ces cassettes merveilleusement travaillées qu'on retrouve en si grande quantité dans les tombes de l'Étrurie. L'énumération de tous les artistes qu'elles employaient alors pour leur toilette remplit plusieurs vers de Plaute, et un jour, du temps du vieux Caton, elles firent une émeute pour qu'on leur rendît le droit de porter des anneaux d'or et des robes de pourpre, et qu'on leur permît de se promener en voiture quand elles le trouveraient bon. Il y a donc chez elles comme une tradition d'élégance et de luxe qu'on peut suivre à travers toute l'histoire romaine, depuis les rois jusqu'aux empereurs. Il serait difficile d'admettre que, dans une société où l'on prenait tant de peine pour leur parure, on n'ait pas eu quelque souci de leur éducation; seulement l'éducation qu'on leur donnait devait dépendre des qualités qu'on exigeait d'elles et du rôle qu'on leur assignait dans la vie.

L'idée que les anciens Romains se faisaient de la mère de famille était grave. La matrone devait conduire la maison et partager avec le mari le gouvernement domestique. Ces fonctions demandaient un esprit sérieux, un caractère résolu : c'étaient aussi les mérites qu'on prisait le plus chez les femmes, ce sont ceux que Plaute leur attribue dans toutes ses pièces. La douceur, la grâce, la tendresse, semblent réservées chez lui aux courtisanes. Les jeunes filles ou les femmes de naissance libre qu'il met sur la scène ne connaissent pas les effusions ou les emportemens de la passion, elles ne sont jamais timides ni rêveuses, elles ont un air décidé, elles parlent d'un ton ferme et viril. Dans la pièce intitulée *le Perse*, un parasite éhonté veut mêler sa fille à une basse intrigue qui doit lui procurer de bons dîners pour le reste de ses jours. Elle résiste avec une fermeté froide; pour échapper à ce danger que court son honneur, elle n'a pas recours aux gémissemens et aux larmes, elle est grave, sentencieuse, elle discute et raisonne. « Nous sommes bien pauvres, dit-elle à son père, mais plutôt que de faire ce que tu veux il vaut mieux

vivre dans la misère : la pauvreté devient plus lourde à porter, si l'on y joint l'infamie. » Quand Alcmène se voit outragée par Amphitryon, elle n'essaie pas de le toucher par ses pleurs, elle veut le convaincre par ses raisonnemens. Elle se garde bien de supplier, elle en appelle à sa conscience et à Junon, « la mère de famille, » elle lui offre de prouver sa vertu par témoins; mais aussitôt qu'elle s'aperçoit qu'elle ne parvient pas à le détromper, elle prend sa résolution sans faiblesse et demande le divorce. « Reprends ton bien, lui dit-elle, et rends-moi ce qui m'appartient. » Elle ne veut pas rester un moment de plus avec lui; elle le prie de lui donner des gens pour l'accompagner chez elle, et, comme il paraît hésiter à le faire, elle se décide à s'en aller « escortée de sa seule pudeur. » Telle était évidemment l'idée qu'on se faisait alors des femmes, et les qualités que Plaute leur accorde étaient celles qu'on tenait le plus à retrouver dans une matrone accomplie.

L'éducation qu'on leur donnait était tout à fait propre à les développer chez elles. Dans les maisons riches, les jeunes filles étaient élevées, comme leurs frères, par des esclaves lettrés; elles recevaient les mêmes leçons, on les faisait étudier dans les mêmes livres, elles écoutaient le grammairien lire et commenter les grands poètes de la Grèce et de Rome, et prenaient dès leur jeunesse, pour Ménandre, pour Térence, un goût qu'elles gardaient d'ordinaire pendant toute leur vie. Les plébéiennes étaient envoyées aux écoles publiques, sur le Forum, auprès des Boutiques vieilles. Ces écoles étaient fréquentées aussi par les garçons, et, comme il arrive encore en Amérique, on y élevait les deux sexes ensemble. Il résultait souvent de cette éducation commune qu'ils avaient non-seulement les mêmes connaissances, mais des qualités semblables. On n'enseignait pas plus aux filles qu'aux garçons les arts qui ne semblaient pas compatibles avec la gravité des mœurs romaines. On répugnait par exemple à leur apprendre la danse. « Il n'y a presque personne, disait Cicéron, qui se permette de danser tant qu'il est à jeun. » On redoutait aussi pour elles la musique et le chant. Sans doute, dans quelques circonstances graves, après de grands malheurs ou des victoires inespérées, on avait vu des jeunes filles, au milieu de cérémonies publiques, chanter des hymnes aux dieux pour désarmer leur colère ou les remercier de leurs bienfaits; mais ces occasions étaient rares. D'ordinaire le chant n'était guère mieux vu que la danse, et Scipion Émilien, un ami de la Grèce pourtant, les condamnait sévèrement l'un et l'autre lorsque, pendant sa censure, il fit fermer les écoles qui s'étaient furtivement ouvertes à Rome pour les enseigner. « On corrompt notre jeunesse, disait-il au peuple, en lui faisant connaître des arts malhonnêtes. On lui ap-

prend à chanter, ce que nos aïeux regardaient comme honteux pour un homme libre. Des jeunes filles, des jeunes gens de bonne maison, s'en vont dans les écoles de danse parmi les baladins. On me l'avait bien dit, mais je ne pouvais pas croire qu'on pût donner une éducation pareille à ses enfans quand on portait un nom honorable. On m'a conduit dans une de ces écoles, et, par Hercule! j'y ai vu plus de cinq cents garçons ou filles. Dans cette foule, il y avait (j'en rougis pour Rome!) le fils d'un candidat aux honneurs publics, un enfant de douze ans, portant encore la bulle à son cou, qui dansait avec des crotales une danse tellement impudique qu'un esclave débauché ne se la permettrait pas sans rougir! » La danse était plus rigoureusement interdite que le chant, mais la musique même était suspecte : c'est un art qui s'adresse moins à la raison qu'à la sensibilité, qui fait plus rêver qu'agir, et l'on voulait qu'une femme fût prête à l'action comme un homme.

Cette éducation n'a pas peu contribué sans doute à donner aux Romaines des premiers siècles leur caractère énergique et viril. Peut-être trouvera-t-on qu'elles ont poussé ce caractère un peu trop loin. On aime aujourd'hui chez la jeune fille un air plus timide, quelque chose de plus tendre et de moins résolu. La faiblesse paraît un de ses plus grands attraits : les Romains pensaient que la force vaut mieux. Quand l'homme élève la femme pour lui, il est naturel qu'il cherche à lui donner surtout la douceur et la grâce; il n'y a rien qui la rende plus agréable à ceux qui doivent vivre près d'elle; mais s'il s'agit d'élever les femmes pour elles-mêmes et dans leur intérêt, si l'on veut qu'elles soient capables de remplir un rôle actif dans les luttes de la vie, il faut qu'elles acquièrent d'abord les connaissances qui leur permettent d'y prendre part sans trop d'infériorité. Si l'on n'a pris soin de former leur esprit et de tremper leur âme d'une certaine façon, elles y seront trop facilement vaincues. On a été quelquefois choqué d'entendre dire à La Bruyère qu'on ne peut rien mettre au-dessus d'une belle femme qui aurait les mérites d'un honnête homme. Cette maxime, qui pouvait surprendre au XVIIe siècle, devient plus vraie tous les jours. Dans une société comme la nôtre, où les relations du monde ont un peu perdu de leur importance, où l'on vit plus retiré, les qualités qui brillent surtout hors de la maison, et dont on se met principalement en dépense avec les étrangers, ont moins de prix. Au contraire on s'attache de plus en plus à celles qui sont de mise chez soi et dans la pratique de la vie commune, la sûreté du commerce, la solidité de la raison, la justesse de l'esprit, la fermeté du caractère. Il ne faut pas être un grand prophète pour prévoir que, la situation des deux sexes devenant de plus en plus semblable, l'éducation des femmes se rap-

prochera tous les jours de celle des hommes, et qu'on reviendra dans une certaine mesure à l'idéal que les Romains se faisaient de la mère de famille.

Un moment arriva pourtant où cet idéal, s'il n'avait été un peu tempéré, pouvait présenter quelque péril. Quand les mœurs devinrent plus élégantes et les esprits plus cultivés, quand on prit l'habitude de se réunir davantage et de moins rester dans sa famille, on dut être tenté de demander aux femmes d'autres qualités que celles dont on s'était jusque-là contenté. En vivant d'une manière nouvelle, on éprouvait des besoins nouveaux, et il était à craindre que, pour les satisfaire, on n'eût recours au système des Grecs. En Grèce comme à Rome, la femme était chargée de diriger le ménage et de mener la maison; mais la maison et le ménage n'y avaient pas la même importance qu'à Rome. Le Grec vivait chez lui le moins possible; il n'y cherchait que le nécessaire, le vivre et le couvert, comme dit La Fontaine. Quant à ce superflu qui fait tout l'agrément de l'existence, il se le procurait ailleurs. C'était chez eux la coutume de faire ouvertement deux parts de la vie : celle qu'on passait dans la maison était la plus ennuyeuse et la plus courte; on ne s'y plaisait guère, on n'y trouvait personne avec qui l'on aimât à causer. « Y a-t-il quelqu'un, disait Socrate à l'un de ses amis, à qui tu parles moins qu'à ta femme? » Lorsqu'on voulait se divertir, donner quelque distraction à son esprit ou quelque aliment à son âme, on sortait de chez soi, on cherchait au dehors ce que la vie intérieure ne pouvait pas donner. C'est ainsi que la courtisane était devenue le complément naturel du mariage. Ce partage ne choquait personne, et Démosthène disait le plus simplement du monde : « Nous avons des amies pour le plaisir, des épouses pour nous donner des enfans et conduire la maison. »

Les courtisanes ne manquaient certes pas à Rome. Dès la fin de la seconde guerre punique, Plaute prétend qu'il y en avait plus que de mouches lorsqu'il fait très chaud; mais il est douteux qu'elles fussent semblables à cette Aspasie qui charmait Périclès, ou à Léontium, qui était capable de composer des ouvrages de philosophie. Elles offraient beaucoup moins de séduction aux esprits délicats, et, quoique la morale publique fût très indulgente pour elles et qu'on ne trouvât rien à redire à ceux « qui, au lieu de mettre le pied dans les sentiers interdits, se contentent de marcher dans le grand chemin, » la société qui les fréquentait n'était ni aussi nombreuse, ni surtout aussi choisie que dans les villes de la Grèce. A ce moment, le Romain n'éprouvait pas encore autant que le Grec le besoin de se distraire hors de chez lui. Quand ses affaires étaient terminées, il rentrait dans sa maison et y restait volontiers; il était heureux de se re-

poser dans sa famille des fatigues de la journée. Moins poète, moins artiste, moins curieux que l'Athénien, il se passait plus facilement des conversations sérieuses ou légères, des fêtes élégantes, des réunions distinguées auxquelles préside une femme d'esprit. Le goût devait pourtant aussi lui en venir, à mesure qu'il connaissait mieux la Grèce et qu'il se familiarisait avec sa littérature et ses arts. Vers le VII[e] siècle, les mœurs subirent à Rome de graves atteintes. On commençait à trouver moins de plaisir dans la vie de famille, et il arriva, par une coïncidence fâcheuse, qu'à mesure que l'attrait qui retenait les Romains chez eux était moindre, celui qui les attirait au dehors devenait plus puissant. Pour l'esprit et la grâce, les courtisanes de Rome finirent par rivaliser avec celles de Corinthe ou d'Athènes. On mettait un soin extrême à les bien élever; celles qu'on destinait d'avance aux plaisirs des jeunes gens de grande maison étaient ornées de tous les talens nécessaires pour les charmer et les retenir. Ovide énumère tout ce qu'il faut leur apprendre; c'est une éducation complète. « Est-il nécessaire de dire qu'elles doivent savoir danser? Il faut bien qu'elles puissent, à la fin d'un repas, agiter les bras en cadence, quand les convives le désirent. » Elles doivent être musiciennes aussi, tenir avec grâce l'archet de la main droite et la cithare de la gauche; il faut qu'elles chantent surtout. « C'est une douce chose que le chant. Beaucoup de femmes, qui manquaient de beauté, ont séduit par la douceur de leur voix. Qu'elles répètent tantôt les chansons qu'on entend dans les théâtres et tantôt les airs de l'Égypte. » Il n'est pas inutile non plus qu'elles sachent bien écrire. « Que de fois n'est-il pas arrivé que la conquête encore douteuse d'un amant a été achevée par un billet spirituel, et qu'au contraire le méchant style d'une femme a détruit l'effet qu'avait produit sa beauté! » Elles doivent savoir les vers des poètes qui ont célébré l'amour, surtout ceux de Callimaque et de Sapho, et ceux des Romains qui les ont imités. Il est question, dans Horace, de grandes écoles où de jeunes et belles affranchies apprenaient à chanter les poésies de Catulle sous la direction des plus grands musiciens de Rome. Ces talens, qu'elles se donnaient avec tant de peine, ne leur furent pas sans profit. Quelques-unes d'entre elles arrivèrent à d'aussi brillantes fortunes que les courtisanes de la Grèce. Telle fut la comédienne Cythéris, la maîtresse du riche Eutrapelus et d'Antoine, celle dont l'infidélité causa tant de douleur à Gallus que son ami Virgile crut devoir, dans une églogue, convoquer tous les dieux de l'Olympe pour venir le consoler. Cicéron raconte qu'il dîna un jour avec elle, en compagnie du sage Atticus et d'autres gens d'importance, et il s'excuse gaîment de l'avoir fait en rappelant que le philosophe Aristippe ne rougis-

sait pas d'être l'amant de Laïs. L'exemple des Grecs commençait donc à gagner les Romains; on s'habituait, à ce qu'il semble, à ce partage de la vie qui existait chez eux entre la courtisane et l'épouse légitime, et Antoine avait osé traverser toute l'Italie suivi de deux litières dont l'une portait sa femme et l'autre Cythéris.

Les Romains s'arrêtèrent pourtant sur cette pente. Malgré de grands déréglemens, ils ne sont jamais arrivés tout à fait à cette facilité des mœurs grecques qui met l'épouse et la courtisane à peu près sur la même ligne. Ce qui ne fut pas inutile à les préserver de cet excès, c'est l'habitude que prirent alors les femmes de ne pas s'occuper seulement des devoirs sérieux de la vie et de rechercher aussi les agrémens plus futiles que l'opinion semblait leur interdire. En remplaçant leur raideur ancienne par des manières plus aisées, en se permettant d'apprendre la danse et le chant, en devenant plus sensibles aux jouissances des lettres et des arts, en osant sortir de leur intérieur sévère pour se mêler plus souvent aux réunions du monde, elles désarmèrent les courtisanes de leurs plus puissantes séductions. Le Romain qui pouvait trouver réunies chez sa femme des qualités que le Grec divisait était moins tenté de les chercher ailleurs. De tout temps, il y avait eu des matrones qui avaient voulu s'affranchir de cette réserve que les préjugés leur imposaient. On en avait vu, même aux époques où les mœurs étaient le plus sévères, qui essayaient de se donner un peu plus de liberté et qui osaient acquérir des talens suspects. Vers le IV[e] siècle, la vestale Postumia fut accusée d'avoir manqué à ses devoirs; la seule raison qu'on avait de le croire, c'est qu'elle se mettait trop bien et qu'on lui trouvait un esprit trop enjoué : ce goût pour la parure et pour la gaîté la faisait soupçonner de tous les crimes. Elle fut pourtant acquittée; mais le grand-pontife, en la rendant à ses fonctions, eut soin de lui recommander de mener désormais une vie plus grave et d'accomplir son ministère « plutôt comme une sainte femme que comme une personne d'esprit. » On était devenu bien moins rigoureux vers la fin de la république. Le nombre des femmes mieux élevées, plus instruites, était alors beaucoup plus considérable. Plutarque nous dit de Cornélie, qui avait épousé Pompée, « qu'elle était lettrée, jouait de la lyre, connaissait la géométrie, et pouvait écouter avec fruit des conversations philosophiques. » Il ajoute « qu'elle avait su se préserver des défauts que n'évitent pas toujours les jeunes femmes qui sont versées dans ces études, l'exagération et le pédantisme. » Il est probable que Cornélie dissimulait ses talens pour ne pas soulever contre elle les préjugés anciens, et la plupart des femmes qui se respectaient faisaient comme elle. D'autres se moquaient ouvertement de l'opinion et vi-

vaient sans se gêner à la façon des femmes légères de la Grèce. Telle était cette Clodia qui osait arrêter les jeunes gens dans la rue et les invitait à ses fêtes. Nous savons qu'elle aimait beaucoup les poètes de talent et qu'elle faisait elle-même des vers à l'occasion. Telle était aussi cette Sempronia qui avait tant d'esprit, qui connaissait les lettres grecques et latines, et dont Salluste nous dit « qu'elle dansait mieux qu'il ne convenait à une honnête femme. » C'était du reste le moindre de ses soucis d'être honnête ou même de le paraître. « Il n'y avait rien qui lui fût moins cher que la réputation et l'honneur. » Elle faisait des dettes et ne payait pas ses créanciers; elle avait été mêlée à des affaires honteuses d'escroquerie et même d'assassinat, elle vivait d'expédiens, jusqu'à ce qu'enfin, se trouvant sans crédit et sans ressource, elle fut réduite à s'engager dans la conjuration de Catilina.

L'exemple de Sempronia et de Clodia était très fâcheux; il semblait donner raison aux gens qui redoutaient pour les femmes les conséquences d'une éducation moins sévère et d'une conduite plus libre. Il est sûr qu'ils n'avaient pas tout à fait tort d'être alarmés : les prescriptions de l'opinion se tiennent toutes un peu; s'il en est beaucoup de futiles, il s'en trouve aussi de fort respectables, et, quand on s'habitue à négliger les unes, on est amené naturellement à moins tenir compte des autres. Le plaisir de la révolte, le plus vif et le plus sensible de tous les plaisirs, entraîne bientôt à se mettre en opposition avec toutes les maximes reçues, et le public ne se trompe pas toujours quand il prétend que l'habitude de braver les plus indifférentes suppose qu'on a moins de respect pour les plus graves. Cependant, malgré les plaintes bruyantes d'honnêtes gens qui voyaient avec peine qu'on s'éloignât des mœurs antiques, la société romaine du VII[e] siècle paraissait très disposée à se relâcher beaucoup de la sévérité d'autrefois. Ce mouvement fut encore précipité par la catastrophe qui mit fin à la république. Dans cet intervalle de vingt années qui sépare Pharsale d'Actium, et qui fut un véritable interrègne, comme il n'y avait d'autorité que la force, que personne ne comptait sur le lendemain et qu'une bataille pouvait tout changer en un moment, on se contentait de vivre au jour le jour. Cette époque étrange ressemble assez au temps de notre directoire : au sortir de révolutions sanglantes, à la veille de bouleversemens prévus, on ne songe guère à l'avenir, on n'a plus de souci du passé, on s'habitue à ne plus respecter les traditions, et chacun se croit tout permis. On vit alors un personnage politique, le consulaire Plancus, s'adapter une queue de poisson, se peindre en bleu de mer, et, la tête couverte de roseaux, exécuter la danse du dieu marin Glaucus, dans un dîner de Cléopâtre. Quand l'ordre

fut rétabli, l'opinion était changée. Malgré le désir qu'affichait Auguste de faire revivre le passé, il n'était plus possible de revenir tout à fait aux anciennes maximes. A partir de ce moment, on ne songe plus à s'étonner de voir les personnes du meilleur monde jouer de la cithare ou de la lyre, danser ou faire des vers. Horace, dans l'ode où il célèbre, sous le nom de Licymnia, la femme charmante de Mécène, qui fut une des passions d'Auguste, n'hésite pas à la louer de bien chanter, puis il ajoute : « Il ne lui messied pas non plus de se mêler aux chœurs de danse, de prendre part aux jeux folâtres et d'entrelacer ses bras à ceux des jeunes filles dans les jours de fête. » Le poète Stace, qui n'était pas riche, comptait sur les talens de sa fille pour la marier : pouvait-elle manquer de faire la conquête d'un époux, elle qui jouait si bien de la lyre, qui savait agiter ses bras blancs dans des mouvemens cadencés et chanter les vers de son père d'une manière à rendre les muses jalouses? Pline nous apprend que sa femme, Calpurnia, prenait le plus grand soin de sa gloire littéraire; elle lisait et relisait ses livres, elle les apprenait même par cœur, elle mettait ses vers en musique et les chantait en s'accompagnant de la cithare. « Aucun musicien, disait Pline d'un air ravi, ne lui a donné des leçons; elle est l'élève de l'amour, le meilleur des maîtres. » Ces talens, acquis ou naturels, n'étaient pas ceux que les vieux Romains vantaient chez leurs femmes. Si elles les avaient possédés, ils en auraient peut-être joui chez eux aux heures de retraite et de solitude, mais ils se seraient bien gardés d'en faire confidence au public. Du temps de Pline, on n'avait plus ces scrupules. L'histoire nous montre que pendant tout l'empire les femmes ont été moins esclaves des anciens préjugés, plus libres, plus mêlées au monde et fort occupées d'y paraître avec avantage. Quelques esprits chagrins s'en affligeaient; il y a une nuance de mécontentement et de regret dans cette réflexion de Tacite à propos de Livie : « elle était plus avenante qu'on ne l'eût permis à une femme d'autrefois. » Sans doute cette avidité de plaire, cette recherche des agrémens de l'esprit, cette facilité de mœurs, pouvaient présenter quelques dangers, mais il faut se souvenir, avant de les condamner, qu'elles avaient aussi des avantages. Il est possible, quoique cette opinion ait d'abord l'air d'un paradoxe, qu'elles aient servi à préserver ce qui restait à Rome de la vie de famille. N'oublions pas, quand nous jugeons la conduite des femmes sous l'empire, qu'en cultivant des arts que l'opinion semblait jusque-là leur défendre, en devenant plus mondaines, en essayant d'être plus attrayantes, elles diminuaient la tentation que l'homme pouvait éprouver de placer en des lieux différens son affection et son estime, son devoir et son plaisir, et que c'est à ce prix peut-être que les Romains ont évité ce

triste partage de la vie qu'on avait accepté si aisément chez les Grecs.

II.

Je n'ai rien dit de ce qui tient aujourd'hui tant de place dans l'éducation d'une femme, de la religion, et je n'en pouvais rien dire : il n'en était pas dans les sociétés antiques comme dans la nôtre; les Grecs et les Romains ne paraissent pas s'être souciés de donner aucune instruction religieuse à leurs filles. Du reste les deux sexes étaient traités à ce sujet de la même façon. A dire vrai, la religion alors ne s'apprenait pas, et même elle ne pouvait pas s'apprendre. Les cultes anciens n'avaient point de dogmes, ils ne donnaient lieu à aucun enseignement moral, ils ne possédaient point de livres religieux; ils se composaient d'une série de pratiques que l'usage faisait connaître, et de prières embarrassées qu'il n'était pas nécessaire de savoir par cœur, car un prêtre en récitait la formule, et on n'avait qu'à la répéter phrase par phrase, en ayant soin de n'y rien changer et sans se donner la peine d'y rien comprendre. Quant aux légendes merveilleuses qu'on racontait sur les dieux et qui leur faisaient une histoire poétique, on n'avait pas besoin de beaucoup étudier pour les connaître. On les apprenait sans y songer sur les genoux de sa mère ou de sa nourrice. Elles faisaient le premier charme de l'enfance. A peine les yeux étaient-ils ouverts qu'ils s'arrêtaient sur des tableaux ou des statues qui en retraçaient les principales scènes. Les murs des temples, ceux des portiques publics ou des maisons particulières en étaient couverts. On les retrouvait plus tard dans les chefs-d'œuvre des deux littératures; les grands poètes avaient employé leur talent à les chanter, et ils les avaient gravées dans les souvenirs en traits impérissables : Homère et Virgile, quand on les avait lus, ne pouvaient plus s'oublier. Ainsi l'on apprenait à connaître les dieux et leur histoire en admirant les arts et en étudiant les lettres, mais on peut dire qu'il n'y avait pas alors, à proprement parler, d'enseignement religieux.

Il n'en est pas moins vrai que la religion, quoiqu'on ne l'eût pas enseignée à la jeune fille, tenait une grande place dans sa vie. A Rome comme ailleurs, les femmes y étaient plus attachées que les hommes. Pour peu qu'un jeune homme appartînt à une famille aisée, on lui faisait étudier de bonne heure la philosophie grecque. Il prenait quelquefois dans cette étude des impressions contraires à la religion de son enfance; le plus souvent elle l'habituait à s'en passer en lui fournissant des solutions plus raisonnables sur la nature de l'homme et de Dieu; dans tous les cas, il y trouvait un ali-

ment pour l'activité de son esprit. La femme n'était pas sans doute exclue de la philosophie, aucun sage n'avait prétendu que cette étude lui fût interdite. Sénèque pensait au contraire que les imperfections mêmes de sa nature lui faisaient un devoir de s'y livrer : plus elle est emportée par tempérament, pleine de désirs déréglés et de passions violentes, plus elle doit demander à la raison un frein pour se contenir. Plutarque aussi prétendait qu'il est bon qu'elle lise Platon et Xénophon. Il voulait que son mari fût son maître. « Il faut, disait-il, qu'il orne lui-même son esprit de philosophie, et que, semblable à l'abeille, il rapporte chez lui ce qu'il aura recueilli de meilleur (1). » Il ne manquait pas à Rome, au commencement de l'empire et auparavant, de femmes qui n'étaient pas étrangères aux études philosophiques. L'amie de Cicéron, Cœrellia, voulait être la première à lire son traité du *Souverain bien*. Quand Livie eut perdu son fils Drusus, elle appela pour la consoler le sage Areus, qui était, dit Sénèque, le philosophe de son mari. Ce fut même comme une mode à cette époque, chez les femmes du monde qui vivaient assez légèrement, de paraître avoir du goût pour ces graves études. Horace rapporte qu'on voyait souvent chez elles les livres des stoïciens sur des coussins de soie. C'est dans les mêmes mains sans doute qu'Épictète trouvait plus tard les traités de Platon, surtout sa *République*, où il se prononce pour l'abolition du mariage et la communauté des femmes; mais ce n'étaient en somme que des exceptions. La philosophie n'exerça guère une influence sérieuse que sur quelques femmes d'élite; les autres l'ignoraient ou en faisaient peu d'usage. La religion leur tenait lieu de tout; rien ne les en détachait, et c'est de ce côté que l'ardeur de leur esprit se tournait sans partage. Les Romains n'auraient guère compris une femme qui fût esprit fort et incrédule; même quand ils ne croyaient pas beaucoup aux dieux pour leur compte, ils n'étaient pas fâchés qu'on y crût chez eux. Cicéron, qui se moquait si gaîment de toutes les fables de la mythologie, trouvait tout naturel que sa femme fût dévote, et ne faisait rien pour la gagner à ses opinions. Les prières, les sacrifices, la célébration des anciens rites, convenaient à une matrone qui se respectait. Il fallait qu'elle fréquentât les temples et qu'elle accomplît rigoureusement tous ses devoirs religieux. Nous venons de voir que Plaute a semblé tracer dans son *Amphitryon* le portrait idéal d'une Romaine. Parmi les qualités qu'il lui attribue, à côté de la réserve, de la gravité, du

(1) M. Havet, dans son ouvrage sur *le Christianisme et ses origines*, cite un discours du philosophe Musonius Rufus, dans lequel il établissait que les femmes ont droit à la vérité, puisqu'elles ont droit à la vertu.

respect des parens, de l'obéissance au mari, il place la crainte des dieux. Quand cette crainte n'était pas mêlée de superstition, c'était le plus bel éloge qu'on pût faire d'une matrone, et on le disait dans son épitaphe.

Ce qui fait qu'on est quelquefois surpris que les Romaines aient éprouvé ces sentimens de piété sincère pour les dieux de leur pays, c'est qu'on suppose d'ordinaire que la religion les traitait alors aussi mal que la loi et qu'elles n'avaient pas plus de place dans le culte national que dans la société civile; mais il n'en est rien. La constitution antique de la famille romaine ne fait pas de la religion domestique un privilége pour l'homme. La femme partage avec son mari le soin de prier les dieux, et les enfans aident leurs parens. Le fils apporte les objets du sacrifice; la fille entretient le feu du foyer, qui est une image sacrée de la famille, et qu'on ne doit jamais laisser éteindre. Dans l'état, qui n'est qu'une famille agrandie, les mêmes institutions se retrouvent. La plupart des prêtres, ceux surtout dont l'origine est le plus ancienne, sont assistés par leur femme dans leur ministère sacré. La *flaminica* remplit des devoirs presque aussi délicats que le *flamen* son mari, elle est soumise à des prescriptions aussi minutieuses. La jeune fille, dont le rôle était si important dans la religion de la famille, est remplacée dans celle de l'état par les vestales. Six patriciennes, choisies dans les plus grandes maisons de Rome, font vœu de se consacrer pendant trente ans au service des dieux. Elles doivent rester chastes, sous peine de mort, pour être dignes d'entretenir le feu éternel dans le foyer public. La situation de la femme était donc à peu près égale à celle de l'homme dans ces vieilles cérémonies, et, quoique l'homme se soit fait ensuite la meilleure part dans la religion comme partout, elles n'ont jamais cessé d'avoir accès aux fonctions sacerdotales, ce qui n'arrive plus aujourd'hui. Il y avait sans doute des cultes dont elles étaient exclues : elles n'entraient pas dans le temple d'Hercule, et les cérémonies de l'*ara maxima* leur étaient interdites; mais elles possédaient aussi des cultes pour elles, auxquels les hommes ne devaient pas participer. Celui de la Bonne Déesse leur appartenait en propre; Plutarque dit qu'elles avaient dans leurs maisons de petits oratoires où elles adoraient leur divine protectrice. Tous les ans, les grandes dames de Rome se réunissaient chez le premier magistrat de la république pour y célébrer les mystères de *Bona Dea*; la présence de l'autre sexe était si rigoureusement défendue qu'on allait jusqu'à voiler les tableaux où quelque homme était représenté. On sait que l'année où César fut consul, le beau Clodius, amoureux de sa femme, eut l'effronterie de pénétrer sous un déguisement dans la maison consulaire, et que, malgré l'affaiblissement des anciennes croyances,

ce scandale souleva l'indignation générale. C'étaient aussi des cultes réservés uniquement aux femmes que ceux de la *Pudeur patricienne* et de la *Pudeur plébéienne*. Dans un grand nombre d'autres, elles avaient des priviléges particuliers et occupaient la première place : tel était celui de la Diane des bois (*Diana nemorensis*). Son temple, placé dans un site ravissant, au pied du mont Albain, sur les bords d'un lac qu'on appelait « le miroir de Diane, » était le rendez-vous du beau monde. Tout autour s'étendait un bois sacré où les arbres, reliés entre eux par des bandelettes, portaient des tableaux qui indiquaient les vœux que la déesse avait écoutés et les miracles qu'elle avait faits. Il était d'usage, quand on avait été exaucé par elle, de se rendre à son temple le soir, une couronne sur la tête, un flambeau allumé dans la main. Les jours de fête, la forêt d'Aricie paraissait en flammes. C'était une des promenades favorites de toutes les dames de Rome, et l'on y rencontrait aussi bien ces belles affranchies qui ne cherchaient qu'une occasion de voir et d'être vues que les matrones honnêtes qui venaient remercier la déesse du retour heureux d'un mari.

Il faut donc reconnaître, contrairement à l'opinion commune, que les femmes n'avaient pas à se plaindre de la religion romaine, et qu'elle ne leur faisait pas une condition inférieure à celle des hommes. Les inégalités dont elles étaient victimes venaient uniquement du droit civil; la religion ne les sanctionnait pas, il semble même, à certains indices, qu'elle leur était contraire et qu'elle cherchait à les réparer. Elle avait fait des efforts sérieux pour rendre le mariage plus solennel. Avant de se marier, les deux fiancés faisaient un sacrifice ensemble, « car il n'est pas permis, disait Servius, de commencer la culture d'un champ ou de se marier sans prier d'abord les dieux. » Le lendemain des noces, l'épouse devait sacrifier dans la maison de son mari : c'était une manière d'en prendre possession et de se faire agréer par les dieux de sa famille nouvelle. Cet appareil religieux dont le mariage était entouré en faisait un acte sacré. Il était naturel qu'étant accompli avec tant de solennité, il ne pût être légèrement rompu; aussi la religion semblait-elle tendre à le rendre indissoluble. Dès les temps les plus anciens, elle regardait comme un sacrilége et, dit-on, faisait punir de mort le divorce non motivé. Le vrai mariage religieux (*confarreatio*), celui qu'elle imposait à certains de ses prêtres, ne pouvait être rompu qu'avec les plus grandes difficultés. Elle voyait avec déplaisir les secondes noces, que devaient plus tard condamner aussi quelques pères de l'église. Dans beaucoup de cultes, on ne choisissait les prêtresses que parmi les femmes qui n'avaient été mariées qu'une fois : elles étaient aussi les seules qui eussent le droit d'aller prier à l'autel de la *Pudeur* et

d'apporter des couronnes dans le temple de *Fortuna muliebris* ou de la vieille déesse *Mater matuta.* De là vint que l'opinion faisait un titre d'honneur aux femmes de n'avoir eu qu'un mari, et qu'on les en félicite si souvent dans leurs épitaphes. On peut donc dire que la religion romaine, en sanctifiant le mariage, en faisant quelques efforts pour l'empêcher de devenir un concubinage légal, cherchait à protéger la dignité de la femme. Elle y a peu réussi, et la multiplicité des divorces au Ier siècle de l'empire prouve que, dans cette tentative au moins, elle n'eut guère d'influence sur les mœurs publiques.

Elle fut d'autres fois plus heureuse et rendit aux femmes des services qu'elles n'ont pas dû oublier. Presque tous les peuples antiques les condamnaient à une réclusion sévère et faisaient de leur demeure une prison. Ce préjugé était sans doute beaucoup moins fort à Rome qu'en Grèce, il y existait pourtant, et les anciennes inscriptions nous montrent qu'on leur faisait une gloire « de garder la maison et de filer leur quenouille; » mais, pendant que l'opinion leur commandait d'y rester, la religion leur donnait des motifs légitimes pour en sortir. Il leur fallait bien, les jours de fête, se réunir à leurs compagnes pour prier ensemble les dieux; les rituels le voulaient ainsi, et personne n'aurait osé s'y opposer. Ces réunions, qui les arrachaient un moment à la monotonie de la vie intérieure, étaient attendues avec impatience; Lucilius laisse entendre qu'elles en profitaient pour se soustraire de temps en temps à la surveillance jalouse de leurs maris; c'est à cause de ces réunions qu'on aimait tant le séjour des grandes villes, où les fêtes sont plus brillantes et reviennent plus souvent. Les femmes prirent bientôt l'habitude de n'y paraître qu'avec un train qui répondait à leur fortune. Polybe, parlant d'Émilia, sœur de Paul-Émile, qui avait épousé Scipion l'Africain, dit « qu'elle étalait dans ces cérémonies un luxe conforme au rang d'une Romaine qui avait été associée à la vie et à l'opulence d'un Scipion, qu'elle s'y faisait accompagner par un grand nombre de serviteurs, et que, sans parler de la richesse qui éclatait dans sa toilette et dans ses voitures, on voyait des corbeilles, des vases et tous les objets nécessaires aux sacrifices, en or et en argent, la précéder dans ces pompes solennelles. » La religion fournissait donc une occasion aux femmes de sortir de leurs demeures, de se faire voir en public et dans l'appareil qui convenait le mieux à leur amour-propre; elles en étaient trop heureuses pour ne pas lui en garder une grande reconnaissance. La religion les aida aussi à s'insinuer de quelque manière dans la vie publique malgré les préjugés qui les en écartaient. Elles obtenaient les honneurs sacerdotaux, elles étaient prêtresses de Junon, de Vénus, de Cérès, et comme

quelques-uns de ces cultes avaient une grande importance et une sorte de caractère officiel, qu'elles étaient chargées de prier pour tous les citoyens et portaient quelquefois le titre de *sacerdos publica*, on prenait l'habitude de ne pas les séparer des autres magistrats de la ville. Elles avaient part aussi au culte des césars, qui était si étroitement lié à l'administration des provinces et des municipes, et devenaient prêtresses des impératrices déifiées. Pour honorer Livie et Faustine, quand un décret du sénat leur eut décerné l'apothéose, on faisait choix de l'épouse de quelque personnage important, qui lui-même était revêtu de fonctions civiles, et qui souvent était prêtre d'Auguste et d'Antonin. Le mari et la femme avaient des attributions semblables; nommés tous les deux de la même façon, par le suffrage des mêmes personnes, ils remerciaient leurs électeurs en leur faisant les mêmes présens. Les *flaminicæ* élevaient des monumens et donnaient des jeux comme les *flamines*, et leur libéralité était payée de la part de leurs concitoyens par les mêmes hommages. Les femmes devaient donc à la religion ces honneurs qui satisfaisaient leur vanité et cette sorte d'importance dont elles étaient fières. Il était naturel qu'elles lui en fussent très reconnaissantes.

La seule raison qu'on pourrait avoir de penser qu'elles ne tenaient guère aux dieux anciens, c'est qu'elles ont toujours été les premières à se précipiter vers les nouvelles divinités; mais on a tort de regarder cet empressement pour les cultes étrangers comme une sorte de protestation contre le culte national : il faut y voir plutôt une conséquence naturelle des sentimens religieux que ce vieux culte avait développés dans leur cœur. Ce n'est pas en haine des dieux de leur pays qu'elles faisaient un si bon accueil à ceux des pays voisins; c'était au contraire la piété qu'elles éprouvaient pour les divinités de Rome qui les disposait à bien recevoir celles de tous les peuples. Une dévotion les menait à l'autre, et elles les accommodaient toutes ensemble. Quand l'ardeur de leurs sentimens pieux ne trouvait plus à se satisfaire dans leur antique religion, elles cherchaient à se contenter ailleurs, mais ces pratiques nouvelles n'étaient qu'une sorte de complément et de surcroît; elles n'effaçaient pas le respect que l'on gardait toujours pour les anciennes. Au sortir des temples d'Isis ou de Cybèle, les femmes n'oubliaient pas d'aller prier Junon et Minerve au Capitole, ou Diane sur l'Aventin. Ce mélange, qu'elles se permettaient sans scrupule, dura jusqu'au jour où la même piété qui les avait conduites dans les sanctuaires des dieux de l'Égypte et de la Syrie les jeta au pied des autels du Christ. Cette fois elles eurent affaire à une religion jalouse, qui ne souffrait pas de partage, et il leur fallut se décider entre leur nou-

veau culte ou celui de leur famille et de leur jeunesse. Si elles n'hésitèrent pas dans leur choix, ce n'est pas, comme on l'a prétendu, parce que leur ancienne religion ne s'occupait pas assez d'elles et ne leur faisait pas une place qui leur suffit; leur préférence tenait à d'autres causes qui leur font plus d'honneur et qu'il est inutile d'énumérer ici.

III.

La question de l'éducation des femmes est intimement liée à une autre, beaucoup plus grave, celle de leurs droits. Nous voyons qu'aujourd'hui on les agite ordinairement toutes les deux ensemble; en Allemagne, aux États-Unis et presque partout, elles sont l'une et l'autre l'objet de discussions violentes. Il est évident qu'on ne réclame pour la jeune fille une instruction plus complète, plus étendue, plus approfondie, qu'afin de lui donner le moyen d'exiger plus de place et d'importance dans la société. L'antiquité, qui discuta sur tant de choses, où tant de systèmes furent soutenus et tant de problèmes soulevés, paraît s'être assez peu occupée de ces questions délicates. Tout le monde sait qu'à Rome surtout la situation des femmes n'était pas bonne; on est même tenté de la croire beaucoup plus mauvaise qu'elle ne l'était réellement. On suppose volontiers qu'on les y traitait à peu près comme des esclaves, et l'on croit qu'il n'a pas fallu moins qu'une révolution sociale et religieuse pour les émanciper. C'est l'opinion de ceux qui jugent uniquement Rome d'après ses lois. Il est sûr que la loi romaine est très dure pour les femmes. « Nos aïeux, dit Tite-Live, ont défendu à la femme de s'occuper même d'une affaire privée sans avoir quelqu'un qui l'assiste. Ils ont voulu qu'elle fût toujours sous la main de son père, de ses frères, de son mari. » Quand on songe « à cette servitude légale qui pèse sur elle et n'a pas de fin, » on ne peut s'empêcher de s'apitoyer sur son sort; mais on se rassure vite, si, au lieu de s'en tenir à des textes de lois, on étudie le monde et la vie. Là au contraire son rôle est considérable, on l'entoure d'honneurs et d'égards, elle est respectée de son mari, vénérée des enfans, des esclaves, des cliens, maîtresse de la maison. La loi et l'usage se trouvent donc ici en désaccord, et dans ce conflit c'est la loi qui en définitive a été vaincue. Les jurisconsultes eux-mêmes le constatent : ils avouent que cette esclave, qui légalement ne peut disposer de rien et qu'on retient dans une tutelle éternelle, se trouve être en réalité l'associée, la compagne, presque l'égale du mari. Elle siége, je dirais volontiers elle trône avec lui dans l'*atrium*, près du foyer domestique. « L'*atrium* n'était point, comme le gynécée, un appartement

reculé, un étage supérieur de la maison, retraite cachée et inaccessible; c'était le centre même de l'habitation romaine, la salle commune où se réunissait la famille, où étaient reçus les amis et les étrangers. C'est là, près du foyer, que s'élevait l'autel des dieux lares, et autour de ce sanctuaire était réuni tout ce que la famille avait de précieux ou de sacré : le lit nuptial, les images des ancêtres, les toiles et les fuseaux de la mère de famille, le coffre où étaient serrés les registres domestiques et l'argent de la maison. C'est sous la garde de la femme qu'étaient placés tous ces trésors. Elle offrait, comme le chef de famille lui-même, les sacrifices aux dieux lares, elle présidait aux travaux intérieurs des esclaves, elle dirigeait l'éducation des enfans, qui, jusque dans l'adolescence, restaient longtemps encore soumis à sa surveillance et à son autorité. Enfin elle partageait avec le mari l'administration du patrimoine et le gouvernement de la maison... Dès que la nouvelle épouse avait mis le pied dans l'*atrium* de son mari, elle était associée à tous ses droits. C'est ce qu'exprimait une antique formule : au moment de franchir le seuil de sa nouvelle demeure, la mariée adressait à l'époux ces paroles sacramentelles : *ubi tu Gaius, ibi ego Gaia*, là où toi tu es le maître, moi, je vais être la maîtresse. La femme devenait maîtresse en effet de tout ce dont le mari était maître, et Caton l'Ancien ne faisait qu'exagérer une observation judicieuse lorsqu'il s'écriait plaisamment : Partout les hommes gouvernent les femmes, et nous, qui gouvernons tous les hommes, ce sont nos femmes qui nous gouvernent (1)! » C'est donc une chimère de prétendre remonter dans l'histoire de Rome jusqu'à un temps où les femmes étaient entièrement esclaves dans la maison. Jamais elles n'ont été aussi opprimées qu'on le suppose. Si les vieux poètes parlent avec grand respect de la « majesté du père de famille, » ils célèbrent aussi « la sainteté du nom de la matrone. » On peut même prétendre que la manière dont les écrivains anciens expliquent cette infériorité légale dans laquelle on voulait les retenir ne leur est pas trop défavorable. Le Romain prévoyait que, dans cette lutte d'influence qu'il allait livrer avec sa femme, il serait vaincu : il se sentait d'avance le plus faible et n'avait fait ses lois rigoureuses que pour se donner des armes contre elle; mais les historiens nous disent que tous ces secours ne lui servaient guère, et qu'elle n'avait pas de peine à regagner dans la maison tout ce qu'au dehors la législation lui faisait perdre.

Bientôt même cette victoire intérieure et domestique ne lui suffit

(1) Ces réflexions sont empruntées à l'excellente *Étude sur la condition privée de la femme*, par M. Paul Gide.

pas. Périclès disait aux Athéniennes que leur sexe n'avait qu'une seule gloire à espérer, c'est qu'on ne parlât jamais d'elles ni en bien ni en mal. Une Romaine ne s'en serait pas contentée : en récompense de leur dévoûment pour la république, les femmes obtinrent à Rome le droit d'être louées publiquement après leur mort comme les hommes. Aux obsèques d'une grande dame, le cortége s'arrêtait au Forum, et le plus proche parent de la défunte, montant à la tribune, faisait l'éloge de sa naissance et de ses vertus. Elles étaient en possession de ce droit dès l'époque de Caton, leur ennemi acharné; avec le temps, elles en conquirent beaucoup d'autres. A mesure qu'on avance dans l'histoire de Rome, on voit leur importance s'accroître. Il leur était arrivé déjà, pendant la république, de n'être pas sans influence sur les délibérations du peuple et du sénat, mais elles n'y intervenaient encore que d'une façon détournée. Sous l'empire, elles ne prennent plus la peine de cacher la part qu'elles ont dans la direction des affaires. Auguste, si jaloux de son pouvoir, consent presque à le partager avec Livie; il la consulte dans les situations graves, il l'associe aux honneurs qu'on lui rend; il lui fait accorder, ainsi qu'à sa sœur Octavie, l'inviolabilité tribunitienne. Claude est entièrement gouverné par ses femmes, et rien ne se fait plus dans l'empire sans leur aveu. Le jour où le chef breton Caractacus fut conduit enchaîné dans les rues de Rome pour orner le triomphe impérial, Agrippine était placée sur un trône, non loin de celui de son mari, entourée comme lui des soldats et de leurs aigles, et le vaincu dut lui rendre les mêmes hommages qu'à l'empereur. « C'était assurément un spectacle nouveau, dit Tacite, et fort opposé à l'esprit de nos ancêtres, de voir une femme siéger devant les enseignes romaines! » Il ajoute qu'il ne suffisait pas à Agrippine d'être l'épouse du prince et qu'elle voulait qu'on la regardât comme associée à son empire. Cette prétention cessa bientôt de surprendre, tant elle devint commune. Avec les Antonins, on commence à donner aux impératrices le nom de « mères des camps et des légions; » on y joignit plus tard celui de « mères du sénat et du peuple, » et ces titres n'étaient pas de pures flatteries : il leur est arrivé souvent, avec les Sévères, de disposer de l'empire et de le gouverner à leur gré, sous le nom de leurs maris ou de leurs fils.

L'exemple donné par la cour fut naturellement imité partout. Nous voyons souvent à cette époque les femmes de la haute société de Rome se mêler ouvertement aux intrigues politiques. Elles y apportent ces qualités de finesse et de ténacité qui leur sont ordinaires. Si elles ne peuvent pas demander pour elles-mêmes les charges de l'état, elles ont leurs protégés en faveur desquels elles sollicitent. Sénèque dut en partie sa questure aux démarches actives de sa

tante; c'était une femme simple et qui vivait dans la retraite; mais l'affection qu'elle avait pour son neveu la tira de sa solitude et la rendit audacieuse. « Elle a fait des brigues pour moi, » nous dit-il. Aussi était-ce une manière de faire son chemin que de chercher à plaire aux dames. Tacite parle d'un consulaire dont le talent consistait à s'attirer leur faveur et qui leur devait sa fortune. Hors de Rome, elles étaient bien plus puissantes encore. Rien ne les empêchait de se donner toute l'importance qu'elles souhaitaient avoir, quand elles n'étaient plus sous les yeux de l'empereur et des gens qu'elles pouvaient craindre. On délibéra un jour dans le sénat pour savoir si l'on devait permettre aux magistrats chargés de gouverner les provinces d'emmener leurs femmes avec eux. Un sénateur rigoureux, Cœcina Severus, se plaignit amèrement de tous les abus dont elles étaient cause, et déclara en propres termes que, « depuis qu'on avait relâché les liens dont les ancêtres avaient cru devoir les enchaîner, elles régnaient dans les familles, dans les tribunaux, dans les armées. » La violence de Cœcina eut peu d'approbateurs, et, quoiqu'il fût de règle au sénat de louer sans fin le passé, on fut d'accord qu'en bien des choses on avait eu raison d'adoucir la rigueur des anciennes lois, et on laissa les proconsuls libres de partir avec leur famille, s'ils le jugeaient bon. Tout le monde était pourtant obligé de reconnaître que les reproches qu'on leur faisait n'étaient pas entièrement injustes. Il n'y avait guère de procès de concussion où la femme du gouverneur ne fût impliquée. « Tous les intrigans de la province s'adressaient à elle; elle s'entremettait dans les affaires et les décidait; » elle s'occupait de tout, même de la discipline militaire et de la direction des armées. On en vit qui, à cheval près de leur mari, assistaient à des exercices, présidaient à des revues, haranguaient les troupes. Du moment que l'épouse de l'empereur se faisait appeler « la mère des camps, » celles des légats impériaux semblaient autorisées à rechercher la faveur des légions. Elles y réussissaient souvent, et l'on vit plus d'une fois, ce qui semblerait fort extraordinaire de nos jours, des soldats et des officiers se réunir pour élever une statue à la femme de leur général.

Nous sommes très loin, comme on voit, de la servitude et de la réclusion à laquelle on suppose d'ordinaire que les Romaines étaient condamnées. Ce qui seul est vrai, c'est que cette indépendance qu'on leur accorde est plutôt une affaire de tolérance et d'usage que de principe. Les lois civiles y étaient tout à fait opposées; la philosophie ne la favorisait pas davantage. Nous avons déjà dit que les sages de la Grèce paraissent s'être fort peu occupés de cette question des droits de la femme si ardemment agitée de nos jours; quand par hasard ils y touchent, on voit bien qu'ils lui sont fort

contraires et peu disposés à lui donner une place convenable dans la famille et dans l'état. Lorsque Platon veut tracer le tableau d'une société démocratique « à laquelle ses magistrats, comme de mauvais échansons, ont versé la liberté toute pure, » et qui s'en est enivrée jusqu'à perdre entièrement la raison, il y représente l'esclave refusant d'obéir à son maître, et la femme qui prétend s'égaler à son mari. Voilà ce qui lui semble le comble du désordre dans un état mal ordonné! Aristote est plus insolent encore. « Assurément, dit-il, il peut y avoir des femmes et des esclaves qui soient honnêtes; cependant on peut dire d'une façon générale que la femme est d'une espèce inférieure, et l'esclave un être tout à fait méchant. » Les philosophes de Rome, dans leurs ouvrages théoriques, ne s'expriment pas autrement que ceux de la Grèce. Cicéron reproduit le passage de Platon que je viens de citer, et semble l'accepter pour son compte. Sénèque affirme brutalement, comme Aristote, que la femme est un être ignorant et indompté, incapable de se gouverner lui-même, *animal imprudens, ferum, cupiditatum impatiens:* il ne peut donc être question de leur accorder des priviléges et de réclamer pour elles plus de justice et d'égalité; mais à Rome ce que les sages semblaient si éloignés de faire s'était fait tout seul. Contrairement à ce qui arrive d'ordinaire, les principes restèrent en arrière de la pratique, et tandis que les philosophes et les législateurs semblaient s'entendre pour retenir les femmes dans une condition dépendante, l'opinion et l'usage les avaient émancipées. Il faut évidemment chercher l'origine de cette émancipation dans l'idée élevée que les Romains s'étaient toujours faite du mariage. Ils le regardaient comme « le mélange de deux vies, » et ce mélange ne pouvait être complet que si tout était commun entre les deux époux. « Quand je t'ai épousé, disait à Brutus la noble Porcia, c'était non pas seulement pour être, comme une courtisane, à côté de toi au lit et à table, mais pour prendre ma part du bien et du mal qui pourraient t'arriver. » Ce partage égal des biens et des maux introduit un principe d'égalité dans la famille. Rien ne résista dans la suite à ce principe; il finit par vaincre les préjugés du monde, les théories des philosophes et les prescriptions de la loi. Ces règlemens sévères par lesquels on avait prétendu enchaîner les femmes furent successivement éludés ou abolis. Les jurisconsultes ont montré, et c'est une étude très piquante, par quelles manœuvres habiles elles parvinrent, sous l'empire, à renverser toutes les barrières élevées autour d'elles par l'ancien droit civil et à établir l'égalité entre elles et leurs maris. On finit même par abroger ce privilége dont le vieux Caton se montre si naïvement fier dans un de ses discours. « Si tu trouves ta femme en flagrant délit d'adultère,

disait-il, la loi te permet de la tuer sans jugement. Si par hasard elle te surprenait dans la même situation, elle n'oserait pas te toucher du bout des doigts; la loi le lui défend. » L'empereur Antonin fit disparaître cette différence, et l'adultère du mari fut puni comme celui de la femme.

Quoique la législation de l'empire porte la trace évidente des changemens qui s'accomplissent alors dans la condition des femmes, c'est ailleurs qu'il faut regarder, si l'on veut savoir véritablement jusqu'à quel point elles étaient libres. Ceux qui s'imaginent que leur émancipation est une conquête récente et qui en félicitent à tout moment le monde moderne seraient, je crois, fort surpris, si, au lieu d'étudier toujours le monde ancien dans les livres des philosophes ou des jurisconsultes, ils consentaient à le regarder un peu dans la réalité et dans la vie. Les inscriptions nous donnent sur ce point des renseignemens fort curieux. Nous sommes moins disposés, après les avoir considérées de près, à plaindre les femmes de Rome, nous trouvons même qu'elles jouissaient de priviléges que celles de nos jours ne possèdent plus. Elles avaient le droit de former, comme les hommes, des associations qui se donnaient des chefs à l'élection. L'une d'entre elles porte le nom respectable de « société pour la conservation de la pudeur, *Sodalitas pudicitiæ servandæ.* » A Lanuvium, il y en avait une qui se nommait « le sénat des femmes, » et ce nom rappelle une institution fort curieuse de Rome, qui, par malheur, nous est assez mal connue; c'est ce qu'on appelait « la réunion des matrones, *conventus matronarum*, » où se rassemblaient les femmes de grande maison. Suétone rapporte qu'on s'y disputait souvent fort aigrement, et même qu'on s'y battait quelquefois. Une fantaisie de l'empereur Héliogabale donna à cette réunion une importance politique. Il régla de quelles personnes elle serait composée, quels jours on s'y rassemblerait, et voulut qu'elle portât le nom de « petit sénat, *senaculum.* » On y faisait des sénatus-consultes pour trancher toutes les questions d'étiquette; on y décida par exemple quel devait être le costume des femmes selon leur rang, à qui appartenait la préséance dans les cérémonies, quand deux d'entre elles se rencontraient, laquelle devait faire les premiers pas pour venir embrasser l'autre, de quelle espèce d'attelage ou de voiture chacune pouvait se servir, pour qui était réservé l'usage des chars traînés par des chevaux ou des mules, des chaises à porteurs garnies d'argent ou d'ivoire, qui avait le droit de mettre de l'or ou des pierreries sur ses chaussures, etc. Cette institution bizarre, détruite à la mort d'Héliogabale, qui lui avait donné des attributions ridicules, fut sans doute rétablie par un de ses successeurs, puisqu'elle existait du temps de saint Jérôme; elle a donc duré autant que l'em-

pire. Les femmes de naissance plus obscure et qui ne pouvaient espérer entrer dans « le petit sénat » n'en formaient pas moins des sociétés qui n'étaient pas sans importance. Il est arrivé même à ces sociétés de s'insinuer dans les affaires municipales et d'y jouer un certain rôle. On y délibérait sur des récompenses qu'on voulait accorder à un magistrat de la ville, on y votait des fonds pour élever des monumens et des statues. Dans les élections, les femmes ne sont pas admises à donner leur suffrage, mais il ne leur est pas interdit de recommander le candidat qu'elles préfèrent. Parmi les réclames électorales qui remplissent les murs de Pompéi, beaucoup sont signées par des femmes. Quand elles étaient riches et de bonne naissance, mariées à des personnages importans qui occupaient les premières magistratures, la reconnaissance de leurs concitoyens ne les séparait pas de leurs maris et leur élevait des monumens en commun. Souvent aussi elles cherchent à provoquer cette reconnaissance par des bienfaits particuliers dont elles comblent leur pays : elles construisent des temples, des portiques, elles ornent le théâtre, elles donnent des jeux en leur nom. Les villes paient toujours ces bienfaits par des honneurs publics. Les femmes y reçoivent à peu près les mêmes hommages et prennent les mêmes titres que les hommes. Les grandes associations se mettent sous leur patronage; on les appelle « mères et protectrices du municipe, » et cette dignité leur est accordée à la suite d'une délibération solennelle qui en rehausse le prix. Nous avons le texte d'un décret de ce genre, rendu par le sénat d'une ville d'Italie en l'honneur d'une grande dame, Nummia Valeria, prêtresse de Vénus; il y est dit que « tous les sénateurs sont d'accord qu'il est juste de lui donner le nom de protectrice de la ville, qu'il faut obtenir de sa bonté qu'elle veuille bien accepter volontiers et de bon cœur ce titre qu'on lui offre, qu'elle daigne recevoir chacun des citoyens en particulier et la république en général dans la clientèle de sa maison, et que, toutes les fois que l'occasion s'en présentera, elle la défende et la protége par sa puissante intervention, qu'enfin on lui demandera qu'elle permette de lui présenter une table d'airain contenant le décret qu'on vient de rendre, et qui lui sera remis par les magistrats de la ville et les premiers du sénat. » Sans doute on ne doit pas exagérer l'importance de ces hommages : c'étaient des titres honorifiques qui ne conféraient pas de pouvoir réel; il n'en est pas moins vrai de dire que sous l'empire romain les femmes s'approchaient plus de la vie publique qu'il ne leur est permis de le faire aujourd'hui.

IV.

Nous venons de voir qu'avec l'empire l'éducation des femmes devint plus étendue et leur situation plus indépendante. Quelles furent les conséquences de ce changement pour la morale publique? Rome s'est-elle bien trouvée de s'être relâchée de ses antiques rigueurs, ou faut-il donner raison à ceux qui ne cessaient de se plaindre qu'on eût abandonné les usages des aïeux? La question serait vidée, si l'on se fiait entièrement au témoignage des moralistes et des satiriques. Tous nous présentent de leur époque les tableaux les plus repoussans, ils sont surtout fort sévères pour les femmes, et c'est contre elles qu'ils dirigent leurs plus violentes attaques. Avant d'accepter leur opinion, il faut se souvenir qu'il n'y a pas de pays où les maximes anciennes se soient plus longtemps maintenues qu'à Rome. On les répétait encore quand on ne les pratiquait plus; après qu'elles avaient cessé d'être des traditions vivantes sur lesquelles on réglait sa vie, elles continuaient d'exister comme des préjugés hargneux qui fournissaient des armes commodes à tous les mécontens. L'opinion publique leur restait volontiers fidèle; lors même qu'elle sentait la nécessité de céder quelque chose aux exigences du présent, elle éprouvait beaucoup de peine à se détacher du passé; il entrait un peu de mauvaise grâce dans toutes les concessions auxquelles elle se résignait, et elle était toujours disposée à faire payer ses complaisances par quelques sévérités. En même temps qu'elle laissait les femmes mener une existence plus libre, elle comblait d'éloges l'époque où elles vivaient plus retirées, elle prétendait juger les mœurs de ce siècle avec les idées d'autrefois, elle acceptait les principes nouveaux et se révoltait contre les conséquences. Ces dispositions, qui étaient alors celles de tous les moralistes, devaient nécessairement les rendre injustes et exagérés.

Quand on examine de près les reproches qu'ils adressent aux femmes, on s'aperçoit que les défauts qu'ils reprennent chez elles avec tant d'amertume étaient la suite presque inévitable de leur nouvelle façon de vivre; ils avaient leur source dans cette émancipation et cette indépendance dont quelques-unes pouvaient faire un mauvais usage, mais qui n'en était pas moins un progrès et un bonheur pour l'humanité. C'est ainsi qu'on les accuse souvent d'être devenues impudentes, effrontées, de vouloir toujours attirer les yeux sur elles, d'aimer à étaler partout leur coquetterie. « Quand une matrone, dit le rhéteur Porcius Latro, veut être en sûreté contre les tentatives des audacieux, elle doit se vêtir tout juste assez bien

pour ne pas paraître malpropre. Il faut qu'elle s'entoure de servantes d'un âge respectable, dont le seul aspect écarte les galans. Il convient qu'elle marche toujours les yeux baissés. Quand elle trouve un de ces empressés qui saluent toutes les femmes qu'ils rencontrent, il vaut mieux qu'elle paraisse impolie que de sembler engageante. Si elle ne peut se dispenser de rendre le salut, qu'elle le fasse avec confusion et le rouge au front. Que son attitude soit telle que, si l'on est tenté de lui faire des propositions peu honnêtes, son visage dise non bien avant sa parole. Voilà comment elles devraient se garder elles-mêmes pour décourager d'avance les amoureux; mais au contraire voyez-les se présenter le visage paré de séductions, à peine un peu plus vêtues que si elles n'avaient pas de vêtemens (*paulo obscurius quam posita veste nudæ*), avec un langage si enjoué, un air si caressant qu'il donne à tout le monde l'audace de s'approcher, et puis soyez surpris, quand elles révèlent leurs honteux désirs par leur toilette, leur démarche, leurs paroles, leur visage, qu'il se trouve des gens qui ne savent pas se dérober à ces effrontées qui tombent sur eux! » Il peut bien se faire que Porcius Latro, quoiqu'il eût l'habitude de déclamer, n'ait pas tracé un portrait de fantaisie; mais ces défauts qu'il reproche aux femmes, et que tout le monde leur reproche comme lui, sont de ceux qu'il est difficile d'éviter quand on ne les enferme pas dans un gynécée. On dirait vraiment que les moralistes et les satiriques de ce temps regrettent qu'on les en ait laissées sortir. Ils ne peuvent pas s'accoutumer à les voir libres, indépendantes, mêlées au monde et aux affaires, et ne cessent de leur en faire un crime. Ce n'était pourtant pas tout à fait une nouveauté, comme on le prétendait : elles ont toujours été moins retenues à Rome que dans la Grèce. Quoique la matrone romaine se fasse honneur dans son épitaphe « d'être restée chez elle, » nous savons qu'elle n'avait pas trop de scrupule ni de difficulté à quitter sa maison. Elle accompagnait son mari dans les dîners où il était invité, et la seule différence qu'on remarquât entre eux, c'est qu'elle s'asseyait sur une chaise à la manière ancienne tandis qu'il prenait son repas couché d'après l'usage des Grecs. Les jeunes filles y venaient aussi avec leurs parens, seulement on nous dit qu'on avait la précaution de les faire sortir au dernier service, « de peur que leur oreille chaste n'entendît quelque propos inconvenant. » La réclusion des femmes, comme on voit, n'était pas très sévère sous la république; elle le devint bien moins encore sous l'empire. Elles vont alors partout, et on les rencontre dans toutes les réunions publiques et privées. A Rome, les princes reçoivent à leur table les épouses des sénateurs avec leurs maris. Il y avait des femmes dans ce dîner qu'Othon donnait aux plus grands personnages de l'empire le jour

où ses soldats révoltés manquèrent assassiner tout le sénat; des femmes faisaient partie de ce groupe de gens distingués et vertueux qui assistaient aux derniers entretiens de Thraséa. Dans les municipes, quand un magistrat généreux donnait à dîner à ses concitoyens, ces repas réunissaient souvent les habitans des deux sexes. Les femmes aussi prenaient place dans les nombreux festins que célébraient partout les corporations. Qu'elles aient quelquefois abusé de ces occasions qu'elles avaient de courir le monde pour donner des rendez-vous, que dans ces dîners, où les convives se croyaient tout permis, elles aussi aient offert quelquefois de fâcheux spectacles, Juvénal le dit, et on peut le croire; mais on peut croire aussi que le plus grand nombre s'y conduisait autrement. A tout prendre, il vaut mieux qu'on les y ait admises, et leur présence a fini par y introduire plus de décence et de retenue.

On leur reproche encore leurs prodigalités. « Il semble vraiment, dit Juvénal, qu'elles croient que les écus repoussent dans le coffre à mesure qu'on les dépense. Jamais elles ne calculent ce qu'un plaisir peut leur coûter. » Les riches achètent à des prix insensés les coupes de cristal, les vases murrhins; les autres vendent l'argenterie de famille pour louer des habits et des suivantes quand elles vont au théâtre. Ne pas savoir mesurer son train à sa fortune, se ruiner et s'endetter pour briller plus qu'on ne le peut, « manquer de respect à sa pauvreté, » suivant la belle expression de Juvénal, c'est un vice de tous les temps. Admettons, si l'on veut, que cette époque en ait souffert plus que les autres; cependant, parmi les dépenses dont on fait un crime aux femmes, il en est dont elles se justifieraient aisément. Elles ont pris part dans une large mesure à cet élan de générosité qui sembla s'emparer par momens de la société romaine sous l'empire. Sans être aussi directement mêlées que l'homme aux affaires de leur cité, nous venons de voir qu'elles n'y sont pas non plus tout à fait étrangères. Dès lors elles se croient obligées aux mêmes munificences envers leurs concitoyens. Une femme riche tient à honneur de faire participer tout le municipe qu'elle habite aux événemens heureux qui réjouissent sa maison. Pudentilla, qui épousa le philosophe Apulée, avait distribué au peuple d'une petite ville d'Afrique 50,000 sesterces (10,000 francs) à l'occasion du mariage de son fils. Il arrive même quelquefois que leurs largesses semblent inspirées par la bienfaisance plus que par la politique et la vanité. Dans l'inscription funéraire d'une femme de Numidie, après avoir dit « qu'elle n'a eu qu'un mari, qu'elle a été chaste, rangée, irréprochable, » on ajoute « qu'elle était une mère pour tout le monde, qu'elle venait au secours de tous les malheureux et qu'elle n'a rendu triste personne, *omnium hominum*

parens, omnibus subveniens, tristem fecit neminem. » C'est une épitaphe qui conviendrait à une chrétienne.

Il arrive aussi qu'on les raille de leur pédantisme, et Juvénal a tracé un portrait fort amusant de la savante qui à table ennuie les convives en comparant Homère à Virgile, qui se pique de ne manquer jamais aux règles de la syntaxe, et qui ne pardonne pas à son mari d'avoir fait un solécisme. Ce n'est après tout que l'excès d'une qualité. Si le pédantisme est un ridicule dont il faut se garder, l'instruction est un grand bien et il convient que la femme y ait part comme l'homme. Les femmes instruites sont très nombreuses au Ier siècle. Plusieurs d'entre elles prennent goût aux lettres jusqu'à devenir capables d'écrire elles-mêmes des ouvrages, et personne n'en paraît scandalisé, ni même surpris. Agrippine, la mère de Néron, avait composé des mémoires sur sa jeunesse qui furent publiés. Pline rapporte qu'un de ses amis, personnage d'importance, lui lisait des lettres qu'il prétendait l'œuvre de sa femme, et qu'elles étaient charmantes; « vous croiriez entendre Plaute et Térence parler en prose. » Il nous reste de Sulpicia, qui vivait sous Trajan, une satire énergique contre Domitien à propos de l'exil des philosophes. On nous dit qu'elle avait fait paraître aussi un recueil de vers amoureux; c'étaient des élégies qu'on trouvait un peu trop passionnées, mais dont personne n'avait le droit de médire, car elle les adressait à son mari, ce qui faisait dire à Martial qu'elle avait trouvé moyen d'être en même temps fort légère et très grave. Quand on use si volontiers de la littérature, il est difficile qu'on ne soit pas entraîné quelquefois à en abuser, et c'est seulement lorsqu'il y a beaucoup de femmes instruites qu'il peut dans le nombre se rencontrer quelques pédantes. Ces abus, et d'autres que les satiriques énumèrent avec complaisance, ne sont pas surprenans avec le changement qui s'était fait dans la façon de vivre des femmes. Le vieux Caton disait d'elles que c'étaient des êtres indomptés, et qu'il ne leur était pas possible de garder en rien une juste mesure. Dans ces libertés qu'on leur accorda ou qu'elles prirent, beaucoup allèrent trop loin. On avait annoncé que le jour où elles seraient les égales des hommes elles voudraient les dominer; c'est ce qui ne manqua pas d'arriver. Quand elles se sentirent maîtresses d'elles-mêmes et quelquefois des autres, elles devinrent violentes, hautaines, insupportables. Elles exerçaient l'autorité domestique avec une impitoyable dureté, rudoyant leurs maris, battant leurs esclaves. Quelques-unes, voulant pousser l'égalité jusqu'au bout, se plaisaient à envahir les métiers que les hommes s'étaient jusque-là réservés. On voyait des femmes avocats, jurisconsultes, et, ce qui est plus grave, des femmes athlètes et gladiateurs. « Elles fuyaient leur sexe, » dit le satirique,

et pour prendre ce qu'il y a de plus désagréable dans le nôtre. Ce sont là de graves défauts sans doute, mais, je le répète, en supposant que les contemporains ne les aient pas exagérés par l'habitude qu'ils avaient prise de juger leur temps avec les préjugés du passé, n'oublions pas qu'ils furent la condition et la conséquence d'un progrès dont l'humanité a profité. Ils représentent cette portion de mal qui se mêle toujours aux meilleures choses, et qui ne doit pas pourtant nous les faire méconnaître et calomnier.

Quant aux accusations plus graves dont je n'ai encore rien dit, à ces adultères scandaleux, à ces mariages si souvent rompus par des séparations sans motif, à ces désordres, à ces crimes qui troublent les familles et la société, il faut répéter ici ce qui a été dit ailleurs au sujet des peintures de Juvénal (1); on ne peut pas prétendre sans doute qu'elles soient entièrement fausses : ni ce poète, ni les autres moralistes n'ont inventé les faits honteux qu'ils racontent; mais rien n'empêche de croire que, selon leur usage, ils n'aient fait de l'exception la règle. Je suis frappé de trouver chez presque tous ceux qui ont si mal parlé de leur temps des contradictions qui m'étonnent. Par quel étrange hasard arrive-t-il que ce que nous savons d'eux-mêmes et de leurs familles proteste contre leurs sévérités? Tacite traite en général assez durement les femmes; on voit bien que ce conservateur obstiné goûte peu les changemens qui se sont accomplis dans leur manière de vivre, et qu'il est médiocrement partisan des libertés qu'on leur accorde. Quand il dit des Germaines : « Elles vivent sous la garde de la chasteté, loin des spectacles qui corrompent les mœurs, loin des festins qui allument les passions; hommes et femmes ignorent également l'art d'écrire de mystérieuses correspondances, » il est clair que cette admiration des mœurs lointaines couvre un blâme pour son pays. Cette intention est plus visible encore lorsqu'il ajoute : « Là, on ne rit pas des vices; corrompre et céder à la corruption ne s'appelle pas vivre selon le siècle. » Paroles amères et vraiment dignes de Juvénal! Cependant on vivait honnêtement autour de Tacite, quoiqu'on allât quelquefois au théâtre et qu'on eût le malheur de savoir écrire. Il laisse deviner, en quelques mots voilés et touchans, l'estime qu'il avait pour sa femme; elle au moins ne devait pas « vivre selon le siècle! » Il célèbre avec attendrissement l'excellent ménage d'Agricola, son beau-père, et de Domitia Decidiana. « Ils vécurent, nous dit-il, dans une admirable concorde, pénétrés d'une tendresse mutuelle, et chacun donnant à l'autre la préférence sur lui-même. » Il semble que dans ce milieu honnête il aurait dû

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er mai 1870, l'étude sur *Juvénal*.

prendre des impressions moins défavorables à son temps. Sénèque est plus dur encore que Tacite, quoiqu'il ne fasse pas profession, comme lui, d'admirer toujours le passé. Dans les ouvrages que nous avons de lui, il ne manque pas une occasion de maltraiter ses contemporaines. « Elles en sont venues à ce point, dit-il, qu'elles ne prennent plus un mari que pour exciter leurs amans. Quand une femme est chaste aujourd'hui, c'est une preuve certaine qu'elle est laide. » Il avait même composé un traité spécial contre elles (*De Matrimonio*) qui est perdu, mais que les pères de l'église, dont il flattait les idées, citent avec plaisir. Il y reprenait tous les argumens bons ou mauvais que les poètes comiques développaient depuis des siècles contre le mariage. Il rappelait, ce qui était tout à fait conforme aux usages romains, qu'on ne choisissait pas sa femme, et qu'il fallait la garder comme le hasard vous la donnait. « Si elle est colère, sotte, laide, malpropre, si elle a quelque autre défaut, nous ne le découvrons jamais qu'après la noce. Un cheval, un âne, un bœuf, un chien, un esclave, un vêtement, une chaise, une coupe, des vases de terre, on les examine au moins avant de les acheter; la femme est la seule chose qu'on prenne sans la voir. On a craint sans doute qu'on ne l'épousât jamais, si on l'avait vue auparavant. » Sénèque était vraiment bien ingrat de traiter ainsi les femmes; il n'y a pas de philosophe qui ait eu à s'en louer plus que lui. Depuis sa naissance jusqu'à sa mort, elles l'ont entouré de leur affection, il leur doit sa fortune politique et son bonheur intérieur. Ce grand ennemi du mariage s'était marié deux fois, et l'on ne voit pas qu'il ait eu à le regretter. Il nous dit que, tout stoïcien qu'il était, il pleura beaucoup sa première femme. Quand il épousa la seconde, Paulina, il était déjà vieux, mais ce mariage sembla lui rendre la jeunesse. Il avait dit quelque part : « Aimer la femme d'un autre est un crime, aimer la sienne est un excès. Le sage doit s'attacher à sa femme par raison et non par affection. » Il paraît, dans sa vie, avoir oublié ce précepte, comme il en a oublié tant d'autres. Quand il parle de Paulina, l'affection la plus vive et la plus touchante semble animer ses paroles. Dans une de ses lettres, il raconte qu'il est malade, et que Paulina le force à se soigner. « Comme sa vie, dit-il, dépend de ma vie, je prends soin de moi pour prendre soin d'elle. Qu'y a-t-il de plus agréable que d'être si aimé de sa femme que, pour l'amour d'elle, on s'aime soi-même davantage? » On sait qu'elle voulut mourir avec ce mari qui l'aimait si tendrement et dont elle était si fière, et que, ramenée malgré elle à la vie, elle ne lui survécut que quelques années, gardant pieusement son souvenir et honorant sa mémoire.

L'exemple de Paulina nous montre que les grandes épreuves du

règne des césars ne furent pas perdues pour les femmes. Juvénal avait raison de dire que la prospérité les avait gâtées; le malheur les rendit meilleures. Elles donnèrent d'admirables spectacles dans ces temps horribles. Beaucoup se résignèrent volontairement à la pauvreté après avoir vécu dans l'opulence; d'autres accompagnèrent leurs maris en exil; quelques-unes surent héroïquement mourir. Telle fut cette jeune Politta, la fille du consulaire Antistius Verus, dont Tacite nous a raconté la fin touchante. Néron lui avait enlevé son mari, le sage Rubellius Plautus; elle avait tenu dans ses bras sa tête coupée, et depuis ce moment elle vivait dans le deuil et les larmes, se privant de tout et gardant ses vêtemens ensanglantés comme une relique; mais, quand elle apprit que la vie de son père était menacée, elle oublia ses douleurs et ses colères et alla se jeter aux pieds de Néron. Elle n'épargna rien pour le toucher, et, le trouvant insensible, elle revint annoncer à son père que tout espoir était perdu et mourir avec lui. Il ne m'est pas possible de croire qu'à la suite de ces crises violentes, après les règnes de Néron et de Domitien, la société n'ait pas été purifiée par la souffrance. La vertu des femmes s'y est certainement retrempée. Le Palatin, où avaient régné Messaline et Poppée, est occupé sous Trajan par des princesses honnêtes, « modestes dans leur toilette, simples dans leur train, affables dans leurs manières, » et qui pratiquent toutes les vertus domestiques. Dans le grand monde, qui prend modèle sur ses maîtres, les mœurs semblent aussi devenir plus pures. C'est au moins l'impression que laisse la lecture des lettres de Pline. Rappelons-nous ce qu'il nous raconte de cette admirable lignée de Thraséa, où trois générations de femmes ont successivement fait preuve de tous les dévoûmens et de tous les sacrifices. Ce sont des exemples que, pour être juste, il convient d'opposer aux tableaux de Juvénal. Ils montrent que dans cette société, comme dans toutes les autres, de grandes vertus se mêlaient à de grands scandales, que les femmes n'y étaient pas aussi dépravées qu'il plaît au satirique de le prétendre, et qu'il n'est pas possible de soutenir, comme on était alors tenté de le faire, que l'éducation plus libre qu'on leur donnait et l'indépendance dont on les laissait jouir les condamnaient à une inévitable corruption.

GASTON BOISSIER.

M[lle] GUIGNON

DERNIÈRE PARTIE (1)

IX.

Notre âme a tellement soif de bonheur que, si les joies véritables viennent à lui manquer, elle s'ingénie à en forger d'artificielles, comme l'oiseau dont une giboulée a effondré le nid et qui en rebâtit un autre à la hâte avec des matériaux de hasard. A dix-huit ans, on ne se lasse pas d'espérer; après la chute des premières illusions, il en germe de nouvelles. La vigne de la jeunesse est si vigoureuse! Une brusque gelée a beau griller les bourgeons, sa séve se sent la force de fournir une seconde pousse, et elle compte que le soleil mûrira encore ces grappes tardives. — Les plus chers de mes rêves avaient été anéantis; je savais maintenant à quoi m'en tenir sur l'amour que j'avais cru éprouver. Les révélations de M. Desprairies avaient porté de rudes coups à ma confiance; ma statue idéale avait été brisée en maints endroits, mais j'en ramassais les débris. — Si je me suis trompée, pensai-je, mon mari du moins n'a pas eu dessein de me tromper. Sa façon d'aimer ne répond pas à mon rêve, mais après tout il m'aime; sinon pourquoi aurait-il choisi une pauvre fille comme moi? Je lui suis redevable d'un intérieur, d'une protection, d'un but dans la vie. Tout n'est pas perdu, puisqu'il me reste à jouer la plus noble part du rôle que j'avais ambitionné. Adieu, mes chimères de jeune fille; j'avais rêvé de me dévouer, dévouons-nous! Aidons Natalis à développer, à mûrir le talent dont il est doué.

(1) Voyez la *Revue* du 1[er] et du 15 novembre.

Dès les premiers jours, je me mis résolûment à l'œuvre en offrant à mon mari de faire pour lui les recherches et les extraits dont il avait besoin. Il commença par sourire de ma proposition, et je vis à son regard ironique qu'il doutait de mon aptitude ou de ma patience. Cependant il consentit à me mettre à l'épreuve, et je m'appliquai si ardemment au travail qu'il fut surpris du résultat obtenu. J'étais fière et enchantée de sa surprise. Je le priai d'user de moi autant qu'il le voudrait, et il s'accommoda si bien de ma collaboration qu'il en usa tous les jours. Il me préparait ma tâche dès le matin; le soir, il examinait mon travail, et si tout n'était pas achevé, il daignait même me gronder de ma paresse. Quant à lui, il ne pouvait, disait-il, travailler qu'à la lampe, et il veillait fort tard; en revanche, il sortait dès midi et passait sa journée en courses. Je restais seule dans le grand cabinet de travail, en tête-à-tête avec ma *tâche* et n'ayant pour distraction que la conversation de Célestin, qui composait tout notre personnel domestique. J'avais écrit à Modeste pour lui annoncer mon mariage et la prier de venir chez moi; mais elle ne pouvait quitter ses maîtres qu'à la Toussaint, et en attendant je me contentais des services du groom. Ce garçon, âgé de seize ans et Champenois d'origine, avait la mine et l'humeur joviales. Leste et fin comme un écureuil, bavard et gourmand comme un loriot, il possédait à la fois la prudence madrée et la naïveté expansive des paysans. Son maître lui inspirait plus de terreur que de respect; quant à moi, je gagnai d'abord son affection en lui donnant vingt francs le jour où je vins rue Vanneau pour la première fois. Il saisit la pièce d'or, fit lestement avec elle le signe de la croix, la baisa, puis la glissa dans sa poche en me suppliant de n'en rien dire à Natalis.

Quand j'étais lasse de mes extraits, je le faisais causer de son village; je lui disais quelques mots de patois et je voyais son œil rond s'illuminer, tandis qu'un franc rire épanouissait ses grosses lèvres champenoises. Parfois un brusque coup de sonnette l'interrompait au milieu de ses récits campagnards. Il se précipitait sur le palier, puis, après un colloque animé avec le visiteur, il rentrait triomphant et répondait imperturbablement à mes questions : — C'est un des amis de monsieur.

Je trouvais les amis de Natalis singulièrement bruyans; mais, comme j'étais toute à ma besogne, je n'accordais qu'une médiocre attention à ces fréquentes sonneries. Je sortais peu; je voyais rarement Mme Hermance, et plus rarement encore les dames de Grandclos, qui étaient toujours à Bellevue. Quand elles me questionnaient sur mon intérieur, je répondais invariablement : — Je me trouve heureuse, — et j'étais étonnée de la froideur qui accueillait

cette affirmation. Mme Hermine poussait un soupir mélancolique; la vieille dame disait en secouant la tête : — Allons, tant mieux, mon cœur, tant mieux! — Leur enthousiasme pour Natalis semblait avoir sensiblement baissé, et j'attribuais ce soudain revirement aux manœuvres jalouses de ma belle-mère.

A la Toussaint, Modeste arriva, et son installation fit une diversion joyeuse dans ma vie solitaire. Ma fidèle bonne étudia d'abord silencieusement Natalis, puis un matin, pendant ma toilette, elle me demanda à brûle-pourpoint : — Tu ne t'ennuies pas ici, ma petite fille? — Sur ma réponse négative, elle ajouta : — Tu aimes ton mari?

— Mais oui, Modeste.

Comme Armand, comme M. Desprairies, elle resta muette, et je crus lire dans son regard plus d'affectueuse pitié que de satisfaction. A vrai dire, pour une mariée de six mois, j'avais l'air un peu bien abandonnée. Les salons que Natalis fréquentait d'ordinaire commençaient à se rouvrir, mais jusqu'alors il était sorti seul. Il se décida enfin à m'introduire dans cette société dont il m'avait tant vanté les merveilles. La première maison où il me conduisit fut celle d'une femme de lettres qui avait joui d'une certaine notoriété au beau temps de l'école romantique. J'y arrivai un soir de réception, assez tard, et quand l'un des salons était déjà plein. La maîtresse de la maison, qui avait encore bon air sous son rouge et ses cheveux teints, me fit asseoir dans un coin d'où je pus assister aux allées et venues de ce monde si nouveau pour moi. Les femmes occupaient la plus grande partie du salon. Il y en avait peu de jeunes. Paris est le lieu de la terre où les enfans sont le moins enfans, et où les vieilles femmes se résignent le moins à vieillir. Toutes étaient très peintes et outrageusement décolletées. Des hommes généralement laids et âgés, constellés de décorations étrangères, se faufilaient d'un fauteuil à l'autre, et murmuraient dans le cou de ces beautés mûres des galanteries qui les faisaient rire aux éclats. Les fauteuils étaient alignés en face du piano, où venaient se poser tour à tour les artistes et les poètes dont on avait promis l'exhibition. Cette procession offrait la plus baroque bigarrure qu'on pût imaginer. On y voyait des tragédiennes sans engagement, de vieux poètes du temps passé qui débitaient des fables d'une voix chevrotante, des pianistes slaves aux gestes démoniaques, des spirites à l'air hagard, des enfans prodiges qui jouaient des proverbes et qu'on emportait à demi endormis. La plupart de ces gens-là étaient du reste parfaitement inconnus, bien que dans la maison on les traitât de célébrités et qu'on les applaudît avec fracas. Ces toilettes prétentieuses, ces femmes plâtrées, ces décorations exotiques, tout sentait le clinquant et sonnait le creux.

Au bout d'une heure, j'en fus lasse et je me glissai dans un petit salon où il y avait moins de monde. J'y étais à peine installée quand j'entendis la voix de mon mari. Il était allé s'accouder au piano; comme les autres, il disait des vers et récoltait les mêmes banales louanges. Je rougissais presque de le savoir là, mêlé à toutes ces médiocrités. Comment Natalis, avec tout son talent, pouvait-il trouver une saveur quelconque à de pareils applaudissemens? Tout à coup le bruit redoubla, puis un grand silence se fit, quelques accords résonnèrent au piano, les hommes s'attroupèrent aux portes, et une voix de femme pleine d'un charme étrange et puissant se fit entendre. Je tressaillis et j'écoutai avec une profonde émotion ce chant vraiment remarquable. Il me semblait avoir déjà éprouvé jadis l'enchantement que me donnait cette magnifique voix de contralto. Quand l'artiste s'arrêta, les applaudissemens éclatèrent violens, mais sincères cette fois. Il se fit un remous dans le groupe des habits noirs, et la chanteuse parut dans le petit salon. Elle avait jeté sur ses épaules un ample burnous aux broderies orientales et se dirigeait lentement vers la porte. Alors je reconnus les grands yeux de sibylle, les sourcils noirs nettement arqués et les flots de cheveux blonds ondoyant autour d'un front olympien. — Mira! m'écriai-je en me levant.

Elle se retourna, vint à moi, et, me posant familièrement sur les épaules ses deux belles mains dégantées : — Bonsoir, Madeleine, me dit-elle de sa voix chaude; eh! que fais-tu ici, mon pauvre bluet des champs?

— Mais... j'y suis avec mon mari.

— Mariée? Tu as donc trouvé l'oiseau bleu?.. Et où est-il? continua-t-elle en parcourant des yeux le salon.

— Il venait de dire des vers quand tu t'es mise au piano.

— Natalis! — Ses noirs sourcils se froncèrent. — Voilà qui est bizarre! murmura-t-elle entre ses dents. Comment, tu es Mme La Jonchère?

Ses yeux chercheurs plongèrent dans les miens avec une singulière expression de curiosité. — Pourquoi ne t'a-t-il pas amenée chez moi? reprit-elle, — et apercevant Natalis dans l'embrasure d'une porte, elle se dirigea rapidement vers lui. J'entendis qu'elle l'apostrophait de ce ton impérieux et bref qui lui était familier. Mon mari, en lui répondant, avait une mine contrainte et déconfite qui me choqua. Elle accueillait ses réponses avec des haussemens d'épaules; elle lui lança un dernier mot d'un air hautain et revint causer avec moi. Depuis deux ans, elle avait perdu son père et habitait un petit hôtel, rue de Rome, seule avec une gouvernante anglaise. — A bientôt, Madeleine, me dit-elle, viens me voir, je te

ferai entendre de ma musique, et puisque tu aimes les poètes, je t'en montrerai toute une ménagerie.

Sa gouvernante l'attendait auprès de la porte, et elles disparurent ensemble.

Quand nous montâmes en voiture, Natalis murmura d'un air distrait : — Tu connais donc Mira Strany?

Je lui répondis que notre amitié datait de la pension Durosel, et je m'étonnai à mon tour qu'il ne m'eût jamais parlé d'elle.

— J'ignorais votre liaison, dit-il; elle compose un opéra dont je dois écrire le livret. C'est ce qui nous a mis en rapport.

— Tu me conduiras chez elle?

— Oui, oui; nous en recauserons.

Plusieurs jours se passèrent. Il ne me parlait plus de Mira, quand je reçus d'elle un billet très affectueux, m'invitant à une soirée où Natalis devait lire son fameux drame breton. Cette fois il ne pouvait se dispenser de m'emmener, et il s'exécuta de bonne grâce. Dès mes premiers pas dans l'hôtel de Mira, je reconnus le goût à la fois raffiné et bizarre de mon amie de pension. Nous traversâmes une longue pièce, moitié salon et moitié bibliothèque, qu'éclairait une lumière mystérieuse et que des fleurs exotiques emplissaient d'une odeur capiteuse et violente. Deux lourdes portières de tapisserie séparaient seules cette galerie d'un petit salon, plus intime et plus habitable, où étaient réunis les invités. A l'exception de Mira et de sa gouvernante, il n'y avait là que des hommes, tous jeunes et tous artistes ou gens de lettres. La plupart partageaient le culte enthousiaste de Mira Strany pour les choses excentriques. Dans ce petit groupe, on n'admirait que les arts et les littératures de l'extrême Orient; on s'extasiait devant les peintures japonaises, les poésies chinoises, la musique sauvage des tsiganes. Tous paraissaient fort épris et jaloux de leur belle hôtesse. Quant à Mira, elle ne semblait nullement intimidée par les hommages passionnés de sa petite cour. Elle appelait chacun de ces jeunes gens par son prénom et les traitait tous avec une égale familiarité, plutôt en camarade qu'en femme. Superbe dans sa toilette noire, avec ses cheveux blonds presque flottans, parmi lesquels elle avait piqué un géranium rouge, elle allait de l'un à l'autre, se plaisant à les exalter par de brusques accès de lyrisme, puis jetant sur leur exaltation un limpide éclat de rire.

— Comment trouves-tu ma ménagerie? me dit-elle en m'entraînant vers le piano.

Comme je m'émerveillais de sa dextérité à manier ces amours-propres irritables et ces imaginations ardentes : — Ma chère, reprit-elle en rejetant ses cheveux en arrière avec un geste tout viril, tu

sais la méthode employée par les dompteurs de bêtes sauvages : ils regardent toujours leurs animaux droit dans les yeux. Je fais de même et ne perds jamais mon sang-froid... Et, ajouta-t-elle en lançant un coup d'œil du côté de Natalis, je t'engage à en user ainsi avec ton mari. Celui-là, plus que tous les autres, a besoin de se sentir dominé par un maître regard.

Cependant Natalis avait déplié son manuscrit, et on s'était assis autour de lui. Je ne connaissais que de très courts fragmens de son drame; il avait toujours refusé de me le montrer avant le complet achèvement. La lecture se fit au milieu d'un grand silence, interrompu seulement par quelques murmures d'approbation. Natalis lisait de sa plus mélodieuse voix et savait admirablement faire valoir ses vers. Quand le dernier acte fut terminé, ses amis le félicitèrent avec chaleur, et l'un d'eux déclara que ce drame était « un pur chef-d'œuvre. »

Hélas! seule j'étais muette. Je regardais d'un air inquiet Mira, qui restait impassible. Les lectures et les études auxquelles je m'étais appliquée depuis mon mariage m'avaient rendue moins ignorante; je connaissais les œuvres des poètes contemporains, j'avais acquis un goût plus sûr et plus cultivé. Cette audition me laissait froide et désenchantée, et cependant Dieu sait si je demandais à être touchée et à m'enthousiasmer! Les vers de Natalis étaient parfaits comme facture; il maniait les rhythmes avec une habileté de virtuose, mais c'était tout. Ses personnages ne vivaient pas; les situations étaient fausses, les sentimens outrés et hors nature. Dans ce déluge de rimes, il n'y avait pas une note émue, pas un accent sincère. A chaque instant, certains passages me rappelaient le style et les procédés de quelques-uns des poètes que j'avais lus. Rien n'était personnel, original, humain; tout était artificiel, tourmenté et glacial. Ainsi de ce côté aussi je m'étais trompée. Ce talent que je désirais voir grandir n'existait pas; cette dernière branche verte à laquelle je m'accrochais pour ne pas rouler dans un abîme de désenchantement n'était qu'une plante morte avant d'avoir fleuri. Je n'avais ni les joies de l'amour, ni les consolations de l'orgueil. Je songeais à tout cela tandis que les amis de Natalis l'entouraient gaîment. Je les observais, et je lisais dans leurs yeux non pas la joie que donne l'audition d'une belle œuvre, mais le vulgaire contentement de confrères ravis d'avoir constaté l'infériorité d'un concurrent. Leurs complimens exagérés me faisaient mal, j'avais envie de me lever et de leur crier : — Vous mentez! — Mais un autre sentiment retenait bien vite mon indignation quand je regardais le visage épanoui de Natalis. — Dissimulons, me disais-je, qu'il garde au moins ses illusions, lui!

Après ce nouvel écroulement, je ne formai plus qu'un vœu : devenir mère, reporter sur une mignonne tête d'enfant tout l'amour passionné que renfermait mon cœur, tout le besoin d'affection que je sentais en moi. Je ne demandais plus qu'à vivre pour une frêle créature aimée qui me consolerait de tout. Un jour enfin j'eus l'espoir que mon souhait avait été exaucé, et, rassérénée par cette promesse bénie qui allait peut-être donner un but à ma vie manquée, je m'en allai dans une église, je m'agenouillai dans un coin bien sombre, et je remerciai le ciel d'avoir eu pitié de moi.

Je fis part de mes espérances à Natalis, mais la fibre paternelle ne vibrait pas fortement en lui, et il accueillit ma confidence d'un air assez indifférent. Il était tout occupé de son drame, pour lequel il avait obtenu une lecture à l'Odéon. Le matin du jour fixé par la direction, il soigna sa toilette, prit son manuscrit, que le copiste venait de rapporter, et partit avec une assurance joyeuse qui me fit trembler. Il avait été convenu que j'irais l'attendre au Luxembourg afin de connaître plus vite la nouvelle de la réception. Tout en me promenant lentement le long des massifs de lilas déjà fleuris, — on était en avril, — j'avais de violens battemens de cœur. Je souhaitais ardemment le succès, mais je n'étais pas trop rassurée sur les résultats de la lecture. — Pourvu que je me sois trompée! me disais-je. — Après une mortelle heure d'attente, je vis mon mari revenir vers moi, lentement et les mains derrière le dos. — Eh bien? m'écriai-je.

— Ce sont des brutes! murmura-t-il en mordant ses lèvres pâles, ils prétendent que ce n'est pas scénique. — Il froissa le manuscrit dans ses mains crispées. — Je leur revaudrai ça! reprit-il, je raconterai dans les journaux comment ils traitent les œuvres littéraires.

— S'il m'aime réellement, pensais-je, comme il doit souffrir d'être ainsi humilié devant sa femme! — Je le consolai de mon mieux, je cherchais de bonnes paroles pour lui faire oublier ce premier déboire; je n'osais pas lui conseiller de présenter le drame ailleurs, mais je l'engageai vivement à se venger en écrivant une autre œuvre supérieure à celle-ci.

Il me lança un regard aigu et méfiant. — Toi aussi, n'est-ce pas, dit-il, tu trouves que mon drame n'est pas scénique?

Il haussa les épaules, me laissa au milieu du jardin et partit furieux. Je rentrai tristement à la maison. Là encore m'attendaient de nouveaux sujets de tristesse. Depuis quelque temps les coups de sonnette et les mystérieux colloques de Célestin avec les *amis de monsieur* recommençaient de plus belle. A peine étais-je rentrée que j'entendis une violente altercation de Célestin avec un étran-

ger. Les éclats de voix arrivaient jusqu'à moi; j'ouvris ma porte et au même instant un homme, ayant la tournure d'un boutiquier auvergnat, entra dans ma chambre, le chapeau sur la tête.

— Qu'est-ce donc? m'écriai-je stupéfaite.

— Pardon, répondit-il en se découvrant; mais, voyez-vous, voici la cinquième fois que ce méchant drôle me conte des couleurs, et je ne veux plus être lanterné.

Pendant ce temps, Célestin s'était agenouillé devant la cheminée et soufflait le feu pour se donner une contenance. —Que demandez-vous? dis-je enfin à l'étranger.

— A être payé!.. Voici la petite note : quinze bouquets, azalées et camélias, à vingt francs pièce, trois cents francs, une misère! Et voilà des mois qu'on me fait courir... Monsieur me disait : « J'épouse des millions, je vous réglerai tout ça après la noce... » Tôpe! ai-je répondu, je patienterai, ce ne sera pas Ravignat qui vous fera manquer une affaire; mais il y a un an que ça dure, et j'en ai assez!

Je pris la note. Toutes ces fleurs m'avaient été offertes par Natalis avant mon mariage. Les dates des jours avaient été minutieusement indiquées depuis le soir où M. La Jonchère avait reçu ma réponse jusqu'au matin de la noce. Ah! ces bouquets de fiançailles qu'on m'envoyait comme autant de messages de tendresse, comme autant de promesses de bonheur, et dont on venait me demander le paiement, à moi qui n'avais goûté ni tendresse, ni bonheur! C'était navrant. J'avais heureusement une petite réserve d'argent, et je pus payer le marchand, qui se retira en marmottant quelques excuses.

J'étais restée immobile et désolée au milieu de la chambre. Célestin continuait à souffler le feu machinalement, tout en me regardant à la dérobée. — Pauvre madame! dit-il d'un air de commisération profonde, pauvre madame!

Je le pressai de questions au sujet des sonneries mystérieuses qui m'avaient intriguée. Il alla fermer la porte avec précaution, et, revenant vers moi : — J'avais, reprit-il à voix basse, l'ordre de dire à madame que c'étaient des amis de monsieur; mais la vérité vraie, c'est que ce sont nos créanciers, et celui que madame vient de voir est encore le plus petit de tous.

Peu à peu j'arrivai à lui arracher par lambeaux toute la vérité. Au moment de se marier, Natalis avait des dettes nombreuses. — Allez! continua Célestin, il était grand temps pour monsieur de faire un beau mariage. La vie n'était pas gaie ici; j'étais chargé de recevoir les créanciers et de leur faire prendre patience. C'était un dur métier, sans compter que monsieur me battait lorsque j'en laissais entrer un dans son cabinet; par exemple, dès qu'il eut annoncé à tout le monde qu'il épousait l'héritière des dames de Grandclos et

que nous allions rouler sur l'or, les créanciers devinrent doux comme sucre. Seulement ces gens-là ressemblent aux mouches; on a beau les chasser, ils reviennent toujours, et depuis un bout de temps ils pleuvent comme grêle sur le palier. Dame! ils voudraient avoir leur part du gâteau.

Célestin croyait aussi à mes millions, et j'eus grand'peine à le désabuser. Quand il comprit enfin qu'il avait été trompé comme les autres, il resta stupéfait. — Ah! bien, fit-il, nous sommes joliment lotis. — Il énumérait sur ses doigts les dettes les plus criardes; hélas! il n'avait pas assez de doigts pour les compter. — Je me disais aussi, poursuivait-il, que monsieur avait trop de chance, et que madame était trop bien pour monsieur; mais ça ne me regardait pas, et puis j'étais content du mariage à cause des créanciers. — Il vit ma figure bouleversée, et prenant un air dégagé : — Bah! reprit-il, il ne faut pas que madame se désole, monsieur fera des billets.

Le soir, je pris Natalis à part, et je le priai de m'avouer toute la vérité. Il tourna d'abord la chose en plaisanterie; mais, quand il vit que Célestin l'avait trahi, il éclata en imprécations contre le groom, et lui signifia son congé. — J'allais le demander à monsieur, répondit imperturbablement Célestin, et si monsieur veut me régler mon compte...

— Insolent drôle! grommela Natalis... Tout cela ne serait pas arrivé, si les dames de Grandclos avaient tenu leurs promesses; mais j'ai été joué par elles!

Il se répandit en récriminations contre sa mauvaise étoile et contre ces dames. Tout ce que je retins de son discours fut la certitude qu'il avait été demander de l'argent à Mme de Grandclos. J'en étais indignée, et le lendemain matin je me rendis rue de l'Université. Mme Hermine me reçut très froidement, se plaignit amèrement de l'indiscrétion de M. La Jonchère, et me reprocha de ne savoir ni diriger mon ménage, ni donner de bons conseils à mon mari. Je me levai profondément humiliée, et je quittai sa maison pour n'y jamais rentrer. Ce que je venais d'apprendre m'épouvantait. — Qu'ai-je à attendre de cet homme? me disais-je, à quelles douloureuses surprises suis-je encore condamnée? — Il y avait dans le caractère et la conduite de Natalis un inconnu qui me faisait peur. D'après certaines paroles échappées à Mira, je pressentais qu'elle en savait plus long que moi sur M. La Jonchère. Je résolus de l'aller voir, et d'obtenir ainsi quelques éclaircissemens.

Quand j'arrivai chez elle, bien que le concierge eût fait résonner le timbre, je ne trouvai dans l'antichambre personne pour m'annoncer. Je m'aventurai seule dans la galerie, dont les épais tapis as-

sourdissaient mes pas, et me dirigeai vers le petit salon. Les lourdes portières qui le séparaient de la galerie laissaient, quoique baissées, passer un bruit de voix. Je m'arrêtai subitement. Je venais de reconnaître les intonations vibrantes de Natalis, et les paroles que j'entendais m'avaient clouée immobile sur le seuil.

— Mira, s'écriait-il, pourquoi riez-vous de moi quand je vous dis que je vous aime?

— Parce que c'est la cinquantième fois qu'on me le dit... Oui, vous êtes cinquante. Où en serais-je, bon Dieu, si je vous avais tous écoutés !

— Personne ne vous a aimée avec cette fièvre, avec cette rage qui me met du feu dans les veines.

— En vérité? Pour un grand-prêtre de la poésie impassible, voilà qui est d'un mauvais exemple. Croyez-moi, laissons cela aux gens qui ont du temps à perdre; vous êtes venu ici pour travailler, travaillons! D'ailleurs, reprit-elle d'un ton plus grave, je n'entends rien à l'amour; j'ai, comme la reine Élisabeth, un cœur d'homme dans un corps de femme, et c'est là mon mal. Revenons à notre opéra. Le chevalier Olaüs est charmé par les voix des fées de la mer, et, tout en s'élançant vers elles à travers les vagues, il chante ce salut à l'amour et à la mort... Écoutez!

Elle frappa quelques accords sur le piano, et se mit à chanter un hymne sauvage, à la mélodie triste et violente. Sa voix, tantôt sourde et tantôt vibrante, avait des accens d'ivresse passionnée, et me faisait subir à moi-même une fascination incompréhensible.

— Mira, s'écria Natalis, vous êtes une magicienne!

Je crus deviner qu'il tombait à ses genoux. — Vous vous oubliez, mon cher, dit-elle avec un accent hautain, relevez-vous ou vous me forcerez à sonner pour vous faire mettre à la porte, ce qui serait souverainement ridicule... Voyons, mon pauvre ami, songez que vous êtes marié depuis un an à peine, et que vous avez une femme charmante.

— Ma femme! fit-il d'un ton dédaigneux, une petite bourgeoise sentimentale et niaise.

— Oui, elle a eu la niaiserie de vous épouser. A part cela, c'est un brave cœur plein de dévoûment, et vous êtes envers elle d'une ingratitude rare.

— Je ne l'aime pas!

— Mais elle vous aime, elle! et c'est ce qui l'excuse de vous avoir épousé. Elle vaut mieux que vous!

— Vous êtes sans pitié, Mira, et je souffre comme un damné.

— Tant mieux! cela réchauffera peut-être votre talent, qui manque de sang et de nerfs.

— Vous me rendrez fou!

— Eh bien! où serait le mal? Mourez de douleur comme Léopardi; arrachez-vous le cœur, et faites-en de beaux poèmes tout saignans comme ceux de Musset, et je vous aimerai peut-être!

Elle se remit à frapper des accords au piano. Je souffrais le martyre et je ne pouvais me détacher de la place où la stupeur m'avait clouée. Pourtant ayant entendu un domestique dans l'antichambre, j'eus la force de l'aller trouver et de me faire annoncer. J'entrai pâle et frémissante dans le petit salon. Natalis tressaillit, balbutia quelques mots et s'esquiva sous prétexte d'un rendez-vous. Je n'avais même pas daigné tourner la tête de son côté. Mira souleva la portière pour s'assurer qu'il était bien parti, puis me posant les mains sur les épaules : — Tu nous as entendus? dit-elle en me regardant avec ses yeux de sphinx.

Je fis un signe affirmatif. — Pauvre enfant! fit-elle, tu n'as pas eu la main heureuse. Tu vois du moins que je ne cherche pas à l'encourager.

Elle s'efforça de me dégonfler le cœur, mais le désespoir qui le remplissait était trop immense, et mes larmes mêmes ne pouvaient couler. Je la quittai. Natalis ne rentra que très tard dans la nuit, et je ne le vis que le lendemain matin. Il arriva d'un air souriant et parut surpris de me voir habillée et prête à sortir.

— Déjà sur pied! murmura-t-il de sa voix la plus caressante. — Je fermai la porte, et le regardant droit dans les yeux : — J'ai entendu, lui dis-je, tout votre entretien d'hier avec Mira. Je vous dispense d'une dissimulation qui doit vous peser.

Il fit un haut-le-corps et balbutia quelques paroles embarrassées. Je lui imposai silence et le forçai de m'entendre jusqu'au bout. Toute mon indignation contenue éclata; je lui reprochai de m'avoir menti depuis le premier jour, de s'être joué de ma crédulité d'enfant, de ne m'avoir épousée que par un odieux calcul, de n'avoir eu ni générosité pour la jeune fille, ni respect pour la femme. — Alors il fit de grands gestes et de grandes phrases, se frappa la poitrine, protesta de son amour; mais dans tout ce qu'il disait je ne sentais pas un seul accent sincère; son repentir même était joué. Un cri parti du cœur m'aurait peut-être touchée, tout cet étalage théâtral ne fit qu'augmenter mon mépris. Comme il essayait de me prendre les mains et me suppliait de lui pardonner : — Non, dis-je, je suis d'une race qui ne pardonne pas! Tout est fini entre nous. La loi nous lie, mais c'est tout. Nous traînerons notre chaîne l'un près de l'autre, comme deux étrangers, et ce sera notre punition à tous deux.

— Ah! s'écria-t-il en se redressant et en me jetant un regard irrité, tu es implacable parce que mon talent n'a pas satisfait ton

ambition. Les femmes n'aiment que le succès! Si mon drame eût réussi, tu m'aurais pardonné.

— Tenez, lui dis-je, vous me faites pitié! — et je le laissai.

Je sortis de la maison. J'avais besoin de marcher au grand air, d'aller loin, bien loin devant moi sans savoir où. Je descendis jusqu'au quai et je le longeai dans la direction de l'Institut. Il faisait un de ces temps sombres et morfondans comme il s'en retrouve parfois après les premiers jours d'avril. Un brouillard jaune emplissait les rues et rampait sur le cours de l'eau. Je cheminais rapidement, la tête baissée, sans rien voir, sans rien entendre, et tout occupée du tumulte intérieur de mes pensées. L'effondrement était complet; ma vie était bien décidément perdue, ma dernière illusion avait sombré. J'étais condamnée à souffrir en tête-à-tête avec un homme qui me haïssait et que je méprisais... Et j'avais dix-neuf ans, et cela devait durer toute la vie! Les années devaient se suivre, — ces belles années de jeunesse si impatiemment attendues quand j'étais enfant; — elles allaient s'écouler toutes pareilles, toutes remplies de jours odieux et monotones. Les saisons se succéderaient : printemps sur printemps, hiver sur hiver, et pour moi elles amèneraient toujours les mêmes dégoûts et les mêmes regrets... Toujours! mon supplice ne finirait qu'à la mort. — Ah! qu'elle vienne donc tout de suite! pensais-je en serrant les lèvres, en me tordant les mains sous mon manteau.

J'étais arrivée près du Petit-Pont de l'Hôtel-Dieu. Je me sentais si harassée de corps et d'esprit que je n'avais plus la force d'avancer. Je m'accoudai un moment sur le parapet. Au-dessous de moi, l'eau noire coulait sans bruit, en rasant les marches usées des voûtes lugubres du vieil Hôtel-Dieu. Le grand bâtiment morne, lézardé, verdâtre, paraissait encore plus désolé à travers le brouillard; au-dessus des toits se dressaient comme deux gigantesques fantômes les tours de Notre-Dame, dont le bourdon mugissait sourdement. A travers les vitres de l'hôpital, je distinguais les rideaux blancs des lits des malades. — Il y a là, me disais-je, bien des visages creusés par la misère, bien des âmes ulcérées, bien des êtres brisés par la maladie... Y en a-t-il un plus misérable que moi? — Mes yeux rougis par l'insomnie allaient incessamment des murs de l'hospice aux eaux noires de la Seine, qui coulaient toujours avec la même lenteur désespérante et le même hideux aspect. — Voilà l'image de la vie qui t'est réservée! me répétais-je, — et il me prenait de soudaines tentations de franchir le parapet, de m'ensevelir pour jamais dans cette eau funèbre.

Tout à coup je sentis qu'on me touchait doucement le bras, et, me retournant, j'aperçus près de moi Armand Delorme, qui me tendait la main.

X.

Je tressaillis et demeurai muette. — Que je suis heureux de vous revoir! dit Armand, et quelle bonne idée j'ai eue de prendre le chemin des écoliers pour aller au Louvre! Je voulais visiter Notre-Dame, qui doit être superbe par ce temps gris. En passant sur le Petit-Pont, il m'a semblé vous reconnaître, appuyée au parapet; je me suis approché, et c'était bien vous! — Mais, reprit-il en me regardant avec une sollicitude inquiète, vous souffrez; que vous est-il arrivé?

En effet, à mon accablement avaient succédé un douloureux battement de cœur et un tremblement nerveux. — Je crois que j'ai un peu de fièvre, balbutiai-je. — Il me prit le bras, me conduisit dans l'église et me fit asseoir. — Reposez-vous un moment, me dit-il avec sa bonne voix où l'accent lorrain résonnait encore, cela vous remettra.

Le jour sombre de dehors ajoutait à la profondeur mystérieuse de la vieille cathédrale. Les sveltes faisceaux de colonnes montaient avec un si fier élan vers les hauteurs de la voûte ténébreuse, que l'âme se sentait poussée à s'élancer avec eux vers le ciel. De ma place, je voyais l'une des rosaces du transept; les vitraux aux teintes de saphir, d'améthyste et de rubis versaient dans la nef une mystique et calmante lumière. Le silence des hautes voûtes n'était troublé que par de rares bruits de pas et par les tintemens d'une clochette d'enfant de chœur.

Peu à peu la solennelle paix de l'église entra dans mon âme; je m'agenouillai, mes nerfs se détendirent, et mes larmes tombèrent lentement. Quand je relevai les yeux, je vis Armand debout à quelques pas de moi et me surveillant de son regard inquiet. Sa figure avait une expression d'élévation et de virile énergie qui me frappa; le culte assidu de l'art avait donné à ses traits rudes une lueur nouvelle; je ne retrouvais plus le garçon sauvage de Trois-Fontaines que dans certains gestes brusques et dans la physionomie toujours indisciplinée de ses cheveux bruns, dont les masses rebelles et touffues encadraient puissamment son large front carré.

— Je vais mieux, murmurai-je en répondant à son coup d'œil interrogateur; nous pourrons sortir quand vous voudrez.

Arrivés sur le parvis, nous fîmes quelques pas en silence. On eût dit qu'Armand craignait de me questionner. — Madeleine, s'écria-t-il tout à coup, vous n'êtes pas heureuse!

— Ne parlons pas de moi, répliquai-je, décidée à garder mes souffrances pour moi seule; parlons de vous. Je ne vous ai pas encore remercié de votre beau paysage de *la Gorge aux pommiers.*

Je l'ai mis dans ma chambre, à la place d'honneur; chaque matin, je le regarde et je crois encore être à Trois-Fontaines.

— N'est-ce pas que le site est charmant? J'ai toujours aimé ce ravin, et j'y fais construire un atelier. Je serai là en communication directe avec les bois que je veux peindre.

— Si vous saviez, repris-je, avec quelle joie je lis votre nom dans les journaux, comme je suis fière de votre talent!

— Vous pouvez en être fière, Madeleine, c'est à vous que je le dois.

— A moi?

Nous nous regardâmes, et je sentis que je rougissais. — Oui, soupira-t-il, en ce temps-là j'étais ambitieux, je voulais arriver à quelque chose! Je piochais ferme sans en rien dire, sauf à un peintre qui m'avait témoigné de l'intérêt; j'avais si peur d'un échec, que je cachais mes efforts à tout le monde. On ne saura jamais avec quels tremblemens, quelles alternatives d'enthousiasme et de désespoir j'ai travaillé à cette toile! Quelle fièvre m'a empoigné quand elle a été devant le jury, et quelle sotte explosion de joie quand j'ai été reçu! Mais bast! à quoi bon parler de tout cela? Le passé est le passé. Aujourd'hui que je vends ma peinture et que les journaux me disent des douceurs, je regrette le temps où je tremblais si fort en esquissant *la Gorge aux pommiers!*

Tout en causant, nous étions parvenus à la hauteur des jardins de l'hôtel Cluny. Armand voulait me ramener chez moi, et, bien que cette offre m'embarrassât, je n'osais la refuser de peur de le blesser. Il lut sans doute mon embarras sur ma figure, car il n'insista pas et fit signe à l'un des cochers qui stationnaient devant le square. Avant de me mettre en voiture, il s'arrêta près d'une bouquetière en plein vent. — Autrefois, dit-il, je vous apportais des œillets; aujourd'hui, en souvenir de cette rencontre, laissez-moi vous offrir un petit bouquet de violettes.

— Merci, Armand, lui répondis-je en aspirant l'odeur des violettes, venez me voir quelquefois à la maison. Vos visites me feront du bien.

La voiture partit. Natalis ne parut pas au logis de toute la soirée, et à dater de ce jour-là, ses absences devinrent de plus en plus fréquentes. J'avais projeté aussitôt après notre dernière explication d'aller passer quelques mois à Trois-Fontaines, afin d'interrompre, au moins pour un temps, une existence commune qui nous était à charge à tous deux. Une triste nouvelle vint hâter la mise à exécution de mon projet. Un matin, la poste m'apporta une lettre du maître d'école m'annonçant que mon grand-père était gravement malade et m'appelait près de lui. J'en instruisis Natalis, qui ne fit au-

cune objection, et, quand Armand vint me rendre la visite promise, il me surprit au milieu de mes préparatifs de voyage. Je lui appris le motif de mon départ précipité, et je vis sa figure ouverte se rembrunir. Il regardait mélancoliquement les paquets épars sur les chaises, la caisse que Modeste remplissait, et il demeurait taciturne. Au bout d'une demi-heure, il se leva. — Vous le voyez, me dit-il en souriant tristement, je n'ai pas de chance, je vous retrouve à peine, et déjà vous vous enfuyez... Mais nous nous reverrons, Madeleine! — Je lui serrai la main, et le lendemain matin Modeste et moi nous montions en wagon.

La nuit était près de tomber quand j'aperçus la lisière de la forêt. Je sentis mon cœur se serrer en songeant au dernier soir où je l'avais traversée avec Armand et ma grand'mère. — En ce temps-là, j'étais libre et j'espérais. Aujourd'hui je traînais une chaîne qui me faisait trébucher et haleter sur les tristes chemins de la vie réelle. La maison de mes grands-parens avait ses volets clos et paraissait endormie; un faible filet de lumière, passant à travers les fentes des volets, annonçait seul qu'on y veillait.

Je soulevai le loquet de la porte de la cuisine, et à la lueur de l'*âme damnée* j'aperçus ma grand'mère accroupie sur un escabeau, la tête dans son tablier; près d'elle, deux ou trois voisines accourues pour veiller le malade filaient au rouet tout en surveillant une casserole de vin sucré qui chauffait sur la braise de l'âtre.

— Voilà votre petite-fille, Adeline, murmura l'une des vieilles filandières.

Ma grand'mère se leva, frotta ses yeux et m'embrassa silencieusement, puis, ôtant ses souliers pour faire moins de bruit, elle alla jusqu'à l'alcôve où depuis près de soixante ans les deux époux avaient dormi à l'abri des grands rideaux d'indienne à carreaux rouges.

— Il repose, murmura-t-elle en soulevant l'un des rideaux, et en me montrant le grand-père assoupi. Ah! il est bien bas, le pauvre homme; il est temps que vous arriviez, ma mignonne. M. le curé lui a porté les saintes huiles tantôt...

Modeste était en train d'installer mes bagages dans ma chambre. Nous revînmes nous asseoir près de l'âtre. Ma grand'mère me tenait les mains dans les siennes et se répandait en lamentations qu'elle entrecoupait de temps en temps d'un baiser sur mes joues. — Vous avez bien fait de venir, petiote, il sera *moût* content de vous revoir. Je voulais faire écrire aussi à votre vagabond de père, mais nous n'avions pas son adresse. Le mauvais sujet ne sera pas ici pour fermer les yeux à son père!.. Ah! pauvre cher homme du bon Dieu, qu'est-ce qui aurait cru que je te verrais partir le premier!

— Allons, Adeline, dit une des fileuses qui faisait griller des rôties, ne vous désolez pas ainsi. Le vin sucré est cuit, versez-en à votre petite-fille, et prenez-en une larme, cela vous fera grand bien.

Mais les paroles de la vieille ne firent que redoubler les gémissemens de ma grand'mère. — Hélas! hélas! reprenait-elle, ce matin il me disait encore : « Ah! notre Adeline, je crois que je boirais bien une petite goutte du bon vin qui est derrière le cellier. » Je pensais : « Ce n'est point la peine d'entamer une bouteille, il ne pourra la finir, le pauvre cher ami; » mais j'ai été tout de même la quérir pour ne point le molester.

Au même instant la voix de mon grand-père se fit entendre faiblement derrière les rideaux. — Notre Adeline! murmurait-il, la petiote est-elle arrivée?

— Oui, notre homme! répondit ma grand'mère en allant vers lui.

— Apportez-moi une lumière que je la voie encore une fois!

On alluma une chandelle, et je m'assis près de son chevet. — Me voici, pépère, lui dis-je en l'embrassant.

— Bien, bien, fit-il avec un soupir,... puis il fureta sous les couvertures, et, tirant une bourse de cuir à demi pleine d'or, il me la glissa dans la main : — C'est pour vous, petiote, murmura-t-il, ne la montrez à personne.

Il ferma les yeux comme si le mouvement qu'il venait de faire l'eût épuisé, et parut s'assoupir; mais tout à coup il se redressa sur son lit, écarquilla ses petits yeux déjà obscurcis par l'approche de la mort, et passa sa main amaigrie sur ma robe de soie. Un rayon de joie et d'admiration illumina un moment sa figure décharnée. — Ah! dit-il en me regardant, elle est *moût* mignonne;... c'est une duchesse! — Ces mots par lesquels il m'avait accueillie lors de notre première entrevue à Paris furent les derniers qu'il prononça. Il poussa un grand soupir,... et ce fut fini. — Dès qu'on fut assuré que le grand-père s'était bien réellement endormi du sommeil suprême, la cuisine s'emplit de gémissemens. Le paysan a la douleur bruyante, et un mort ne passe pour avoir été convenablement regretté que lorsqu'il a été bien *crié*. — Ah! mon cher homme, gémissait ma grand'mère, je ne te reverrai donc plus jamais!.. — Et les trois vieilles fileuses répondaient par des lamentations et des sanglots.

J'emmenai ma grand'mère dans la pièce voisine et la forçai à prendre un peu de repos, tandis que les veilleuses faisaient la dernière toilette du mort. On ne devait enterrer le pauvre grand-père que le surlendemain. La maison était plongée dans un profond silence, et ce silence s'étendait même aux maisons du voisinage. Au village, on entoure les morts de touchantes attentions, et le logis

qu'un deuil récent a visité reçoit de tous les marques d'un religieux respect.

Le matin de l'enterrement, la cloche se mit à sonner *au mort*, et on emmena vers l'église le cercueil du grand-père, porté à bras par ses quatre plus proches voisins. C'est de droit, et ce serait faire affront aux gens que de leur refuser cet honneur de porter eux-mêmes leur voisin à sa dernière demeure. Derrière le cercueil, le village entier suivait : les hommes parés de leur habit de noce, les femmes ayant la tête couverte d'une coiffe de levantine noire. — Au cimetière, situé tout au haut de la côte, lorsque le cercueil fut descendu dans la fosse, et que l'on jeta les premières pelletées de terre, tout le monde défila en aspergeant la bière d'eau bénite. Tandis que j'écoutais, absorbée, le douloureux bruit des graviers résonnant sur les planches, quelqu'un me saisit la main, et je vis Armand devant moi. — J'avais affaire ici, me dit-il comme pour excuser sa présence, à cause de mon atelier en construction, et puis je ne voulais pas laisser partir le pauvre homme sans lui faire, moi aussi, mon dernier adieu... Vous ne m'en voulez pas d'être venu, Madeleine?

Je lui serrai affectueusement la main, et nous redescendîmes ensemble à la maison, où quelques voisines avaient aidé ma grand'mère à nettoyer la cuisine et à tout préparer pour l'*obit*. L'*obit* est le repas qui, suivant un très antique usage, doit avoir lieu après l'enterrement. Les femmes en sont exclues. Tous les vieux amis du mort y sont conviés. La longue table est dressée dans la chambre même où le défunt a rendu le dernier soupir. On n'y mange que de la viande fraîche, et, avant de commencer, le maire ou le maître d'école rappelle en quelques mots les bonnes qualités du mort, dont la place marquée à table est laissée vide; puis on s'assied et on mange ferme. Hélas! on boit encore plus à l'*obit* qu'on n'y mange, et ce repas funèbre, prolongé très avant dans la soirée, finit souvent par des clameurs et une émotion où le vin du défunt a plus de part que la douleur.

Les premières semaines qui suivirent furent employées à débrouiller des affaires d'intérêt. Les prodigalités de mon père avaient nécessité la vente des biens de ma grand'mère, et par suite il n'avait plus rien à prétendre sur la succession, absorbée entièrement par les reprises de la veuve : aussi, quoiqu'il eût été averti du décès, s'était-il dispensé de faire le voyage. Je voulus rendre à ma grand'mère la petite bourse que le *pépère* m'avait glissée dans la main avant de mourir, mais elle refusa énergiquement de la reprendre. — Non, non, petiote, s'écria-t-elle, il faut respecter la volonté du pauvre cher homme, gardez votre or, vous ne devez pas en avoir de trop dans votre *dévorant* de Paris...

A cause de l'absence de mon père, l'arrangement des affaires de

la succession nécessita des formalités pour lesquelles l'aide d'Armand nous fut nécessaire. Il venait souvent à la nuit nous rendre compte de ses démarches. Ma grand'mère l'accueillait amicalement, et, pour le mettre à l'aise, lui permettait de fumer. — Ne te gêne pas, mon garçon, lui disait-elle, l'odeur de ta fumée me fait plaisir; je ferme les yeux, et je crois que mon pauvre cher défunt est encore là avec sa pipe.

Les visites d'Armand nous faisaient du bien à tous. J'entendais de loin dans la rue son pas net et énergiquement cadencé; je reconnaissais sa façon brusque de pousser le loquet. S'il était en retard, mes yeux interrogeaient avec inquiétude les aiguilles de la grande horloge de bois peint, et, sitôt qu'il entrait, la vieille cuisine prenait un air plus vivant. Après avoir embrassé sa marraine, il s'installait sur la peau de mouton du grand-père, et je le questionnais minutieusement sur les occupations de sa journée. Il me semblait que la franche camaraderie d'autrefois était revenue. Je ne le voyais que le soir à la maison, et je ne quittais guère ma grand'mère. Cependant, un matin que je m'étais décidée à faire visite à Manette Delorme, en franchissant la haie des vergers contigus je rencontrai Armand sur mon chemin. Nous suivîmes d'abord silencieusement les allées rapides du *maïs*. Un gai soleil éclairait toute la vallée, où serpentait la Saulx; les alouettes chantaient haut dans le ciel, et autour de nous il y avait un bruissement de cigales et de grillons. Armand s'arrêta tout à coup devant un arbre qu'il frappa du plat de sa main. — Reconnaissez-vous ce cerisier, Madeleine? s'écria-t-il; il y a déjà sept ans de cela, continua-t-il en soupirant; que ne suis-je encore au temps où le vent nous balançait tous deux dans les branches pleines de fruits? Que ne suis-je resté un paysan!

Je le regardai d'un air incrédule. — Pensez-vous cela sérieusement? répliquai-je; votre nom est déjà célèbre, et vous avez l'avenir devant vous. Que dirai-je donc, moi qui n'ai plus rien?

— C'est vrai, répondit-il; je suis un égoïste et un sot; je ne songe qu'à moi. — Ses clairs yeux bruns regardaient droit dans les miens. — Vous n'êtes pas heureuse, Madeleine! reprit-il.

Cette fois la douleur fut plus forte que ma volonté, et je me mis à fondre en larmes. Il me prit les deux mains : — Contez-moi vos peines, me dit-il; ne voyez plus en moi que le vieux camarade d'enfance; soulagez votre cœur.

Je me laissai toucher par cette voix loyale, je n'étais pas habituée à tout renfermer en moi, comme je le faisais depuis an; ma nature expansive reprit le dessus, et j'éclatai. Appuyée au vieux cerisier, en face de cette vallée lumineuse, de ces vergers pleins de fruits et de chants d'oiseaux, sous ce beau soleil d'été plein de promesses

fécondes, je lui contai les tristes et vulgaires déboires de mon mariage, mon orgueil foulé aux pieds, ma jeunesse veuve d'espérance, ma vie manquée. Il se tenait en face de moi, et de temps en temps secouait tristement la tête. — Songez, dit-il quand j'eus terminé, songez que vous avez vingt ans, et que ce n'est pas l'âge où on peut dire : Tout est fini.

— Ah! m'écriai-je avec une sourde irritation, c'est justement parce que j'ai vingt ans que je suis plus misérable!

Il garda le silence. Je le voyais ému, et je lui savais gré de me faire grâce de banales consolations. — Vous souvenez-vous, Madeleine, dit-il enfin, de cet hiver où vous étiez si pâle, si chétive, si malade, et où chacun ici croyait que vous ne verriez pas fleurir les violettes?.. Et cependant le bon air du village, le grand soleil, les émanations salubres des bois vous ont guérie, et vous êtes redevenue belle et forte. Aujourd'hui que vous êtes malade moralement, fiez-vous encore une fois à la salutaire influence de notre village, vous êtes entourée de braves gens et de bons amis. L'amitié a sur les cœurs souffrans une action aussi généreuse que celle de l'air et du soleil sur les corps malades. Restez au milieu de nous, et nous vous guérirons.

Il me dit encore d'autres bonnes paroles affectueuses, et quand je rentrai à la maison il me sembla en effet que j'avais un poids moins lourd sur le cœur. Peu à peu, je m'aperçus que sa prédiction se réalisait, et que le nouveau milieu dans lequel je vivais avait réellement une influence bienfaisante. Une sensation nouvelle, intime, délicieuse, vint hâter encore cette transformation morale, en reportant toute ma pensée vers mes espérances de maternité. A partir de ce moment, je m'occupai de ma santé trop longtemps négligée, je me soignai pour celui qui ne vivait que de ma vie. Je mis de côté mes douleurs et mes larmes; il me semblait que, si j'étais triste, il en souffrirait. Je résolus de passer l'été à Trois-Fontaines, et je l'écrivis à M. La Jonchère, qui n'y mit aucune opposition. La fenaison allait commencer; ma grand'mère, dont la vue s'affaiblissait, n'avait plus la même activité, et je lui étais d'un grand secours pour surveiller les gens de journée. Je redevins franchement paysanne. Je préparais le souper des journaliers, j'allais faner dans les prés avec Modeste, je respirais à pleins poumons, et je me surpris un jour fredonnant un refrain villageois comme au temps passé.

Je savourais ma nouvelle quiétude, et je m'efforçais d'oublier les deux années de ma vie parisienne. Quand j'étais au pré avec les faneurs, j'entendais parfois un aboiement sonore, et à la lisière d'une saulaie j'apercevais Armand en train d'achever une étude tandis que son chien courait après les vaches éparses dans les prairies

déjà fauchées. Quelquefois il quittait sa toile pour venir en aide à *nos gens* qui chargeaient le foin sur la charrette, ou pour contenir un cheval vicieux qui s'emportait, et alors sous l'artiste reparaissait le paysan vigoureux, souple et fort que j'avais connu jadis. Nous nous en revenions ensemble lentement, à la tombée de la nuit, précédés des faucheurs qui chantaient des airs du pays. Les buissons étaient semés de brins de foin, les vers luisans étoilaient l'herbe des talus, et au long de la Saulx les *reines des prés* répandaient leur exquise odeur d'amande amère.

— Je me sens heureuse, lui dis-je un soir que nous traversions ainsi la prairie côte à côte, il y a longtemps que je n'ai goûté un calme aussi délicieux. Il me semble qu'après avoir marché au soleil sur une grande route poudreuse je suis entrée tout à coup dans un enclos plein d'ombre et de fraîcheur.

— Et moi je suis content de vous entendre, répondit-il joyeux; — en même temps il saisit ma main et la serra. — Pendant une bonne minute, nous marchâmes ainsi, nous tenant par la main, comme deux enfans, sans qu'il me vînt à l'esprit de retirer la mienne. Quand je songeai tout à coup à l'étrangeté de la situation et que je voulus me dégager, je n'osai plus. Il comprit lui-même mon embarras et rendit la liberté à ma main prisonnière; puis après être resté un moment silencieux : — Madeleine, dit-il brusquement, mon atelier avance, la charpente va être posée, et j'ai une grâce à vous demander.

— Laquelle?

— Il faut que vous me promettiez de venir avec moi à la *Gorge aux pommiers*. J'y tiens; il me semble que je ne travaillerai bien que lorsque l'atelier aura reçu votre visite.

Je le lui promis, mais ce même soir je rentrai au logis toute pensive et préoccupée. Ma grand'mère s'aperçut vite de ma distraction. L'âge ne lui avait rien ôté de sa perspicacité; elle m'observait en silence et secouait la tête en voyant mes regards noyés dans le vide.

Je restai longtemps seule à la fenêtre de ma chambre, j'écoutais le chant des grillons dans la nuit; j'écoutais aussi ce qui se passait dans mon cœur. J'y entendais murmurer mille souvenances éparses, mille délicates sensations; prises séparément, elles étaient peu de chose, mais toutes ensemble formaient un concert mélodieux et troublant. J'étudiais les secrets mouvemens de mes pensées, je leur trouvais une agitation mystérieuse et douce à la fois. Il y a des fleurs dont les semences légères s'envolent pareilles à un impalpable duvet; on dirait qu'un souffle va les faire disparaître, qu'une goutte d'eau va les dissoudre, ce n'est presque rien et nul n'y prend garde, et pourtant il suffit d'une seule plante pour ense-

mencer tout un champ. De même pour l'amour, on ne s'aperçoit de sa présence que lorsqu'il a déjà jeté ses germes dans l'âme tout entière.

Je m'avouai tout à coup que j'aimais Armand, et je reconnus en même temps avec quelle force déjà il régnait sur ma pensée. Jusqu'alors son amour contenu et respectueux ne m'avait pas effrayée; d'ailleurs j'éprouvais une joie si nouvelle à me sentir sérieusement aimée, que je me trouvais mal préparée pour lutter contre ce sentiment envahisseur. A partir de cette soirée, un secret instinct me fit éviter les occasions de tête-à-tête; à dire vrai, cet effort ne me coûtait guère. Peu m'importait qu'il y eût un tiers entre nous; Armand était près de moi, j'entendais sa voix et j'étais heureuse.

Il arriva un matin à la maison pour me rappeler ma promesse.— Profitons de cette claire matinée, s'écria-t-il, nous emmènerons Modeste, et la course vous fera grand bien.

J'hésitais, je regardais ma grand'mère, qui écrémait son lait et dont le profond silence n'était pas fait pour m'encourager; mais Modeste vint au secours d'Armand : elle se plaignit de n'avoir pas fait encore une seule promenade aux bois, prétendit que nous vivions comme des recluses, et plaida si bien que je me laissai convaincre.

Nous partîmes; la matinée était délicieuse en effet, trop charmante même, car, si nous avions mieux regardé l'horizon vers l'ouest, nous y aurions lu des menaces d'orage; mais à peine fûmes-nous dans les bois que les grands arbres nous dérobèrent l'aspect du ciel, et que le spectacle de la forêt nous absorba. Modeste, qui avait la passion des champignons, pénétra sous bois pour récolter des *chanterelles*, et nous la perdîmes de vue. Nous suivions un long sentier ombreux en échangeant nos impressions et nos souvenirs. Je lui contais mes jeunes années de Saint-Clémentin, il me parlait de ses écoles buissonnières à travers la forêt; chaque arbre lui rappelait une histoire. Plus nous allions, plus sa gaîté redoublait et plus je savourais le bonheur d'entendre son rire éclatant sous les allées sonores.

Cependant le ciel s'était couvert, et quelques gouttes d'eau roulèrent sur les feuilles. Sans transition, un de ces brusques orages, comme il en survient au mois de juillet dans les pays forestiers, éclata au-dessus de nous. En un clin d'œil, nous fûmes environnés d'un nuage de pluie, et l'eau roula dans les terres argileuses du sentier. Armand me prit par la main. — A quelques pas d'ici, dit-il, il y a une hutte de sabotiers où nous serons à couvert. Venez vite!

Après une course rapide à travers les feuillées ruisselantes, nous atteignîmes en effet la hutte abandonnée. Elle était construite en terre et en ramilles, mais son toit de mousse suffisait pour nous

abriter. Un amas de vieilles souches gisait dans un coin; Armand les entassa contre les pierres de l'âtre, et bientôt une joyeuse flambée nous éclaira. — Maintenant séchez-vous, s'écria-t-il joyeusement en me faisant asseoir sur un bloc de hêtre.

J'étendis mes pieds vers la flamme et poussai un cri de surprise en voyant mes bottines enduites de terre jaune. — Attendez, fit-il, le mal sera tôt réparé. — Il arracha des poignées d'herbe et de mousse et se mit à faire la toilette de ma chaussure. Il était à genoux devant moi, et je lui abandonnais gaîment mes pieds. J'avais un secret plaisir à sentir ses mains les saisir alternativement, et lui-même, pris d'un zèle extrême, se complaisait à prolonger cette délicate opération. La fine peau de chevreau était redevenue complétement noire, et il tenait encore un de mes pieds dans ses mains. Insensiblement sa tête s'abaissa et tout d'un coup ses lèvres effleurèrent la mince bordure de ma bottine.

Je devins pourpre, mais je ne voulus pas laisser voir mon trouble et je gardai le silence. D'ailleurs, je dois confesser ma lâcheté, je me trouvais si bien près de cette claire flamme, au fond de cette hutte perdue dans les bois; il me semblait que j'étais à mille lieues du monde, et je ne parlais pas de peur de faire évanouir l'illusion qui me tenait sous son charme. Armand était resté à genoux. Mes yeux n'osaient pas le regarder; tournés vers l'ouverture de la hutte, ils étaient fixés sur les bois dont les masses verdoyantes descendaient vers la *Gorge aux pommiers*. Au fond du ravin, une légère bruine ondoyait comme une fumée; la violence de l'orage s'était apaisée et l'averse tombait menu avec un bruit frais sur les feuilles. Bientôt un rayon perça la nuée; au-dessus du taillis, tout scintillant de gouttes de pluie, je vis la brume s'éclaircir et les toits de l'atelier briller. Un soupir étouffé me tira de ma contemplation. — Madeleine! murmurait Armand, Madeleine!

Je devinais trop bien ce qu'il allait me dire, et d'un geste de la main je le suppliai de rester silencieux. Il saisit mes doigts tremblans, les baisa, et gardant ma main dans la sienne : — Non, reprit-il, laissez-moi parler. Il y a si longtemps que je renferme tout en moi; mon secret est là depuis mon enfance et il m'étouffe!.. Laissez-moi vous dire que je vous aime!

Je secouai la tête tristement. — Vous ne m'aimez pas, Madeleine!

Sa figure avait une si sincère expression de douleur, son cri de désespoir était si poignant, que je n'eus pas le courage de dire non; il ne me vint sur les lèvres que ces mots à peine articulés : — Je ne m'appartiens plus!

— Ah! s'écria-t-il avec la fougue sauvage qui était le fond de sa nature paysanne, vous m'aimez! Je le sens, je le vois dans vos grands yeux tristes, vous m'aimez! Que m'importe le reste?

Il s'était emparé de mes deux mains et les baisait passionnément. Hélas! je ne les lui retirais pas; je sentais ma volonté chanceler, je n'avais plus assez d'énergie pour lutter. Je balbutiais quelques paroles sans suite. — A quoi bon? disais-je; je vous aimerais que l'impossible n'existerait pas moins. Il faudrait dissimuler, tromper celui auquel je suis enchaînée fatalement, et je ne sais ni ne veux mentir!

— Eh bien! partons, s'écria-t-il en se levant impétueusement, quittez cet homme et laissez-moi vous emmener loin de Paris, loin de la France. Rien ne vous retient près de lui; il ne vous aime pas, vous le méprisez et vous n'avez pas d'enfans : partons!

Ces derniers mots me tirèrent violemment du rêve où je m'oubliais. Il se passa en moi un phénomène étrange; j'eus soudain comme la vision de ma mère étendue sur sa chaise longue à côté de M. Desprairies; avec une intense lucidité, je me rappelai la soirée lointaine où je l'avais entendue confier à son vieil ami l'histoire de son enlèvement et de son mariage. Les paroles qu'elle avait prononcées tintèrent subitement à mes oreilles : « croyez-vous que Dieu punisse les enfans des fautes de leur mère? » Moi aussi, j'étais mère, et l'enfant qui tressaillait en moi expierait ma faute à son tour, comme je portais sans doute la peine du seul péché de ma pauvre maman!.. — Oh! non, m'écriai-je, je ne veux pas! — Tout cela avait été plus rapide que l'éclair. J'arrachai mes mains d'entre celles d'Armand. — Non, repris-je, je ne peux pas vous aimer!

Il revint vers moi avec des yeux supplians, mais je ne voulais plus faiblir. — Laissez-moi, dis-je, irritée contre lui et contre moi-même, je ne dois pas vous écouter, et je ne serai jamais à vous... Je suis funeste à tous ceux qui s'attachent à moi; je gâterais votre vie comme j'ai gâté la mienne. Effacez de votre souvenir ce qui vient de se passer ici; arrachez-moi de votre cœur! Oubliez-moi par tous les moyens possibles. Je vous l'ordonne, je ne veux pas aimer... adieu!

Je m'enfuis à travers le taillis. — Madeleine! s'écriait Armand d'une voix désespérée, et du fond des rochers qui se dressaient dans le creux de la gorge, l'écho me renvoya comme une plainte déchirante les dernières syllabes de mon nom.

En arrivant sur la route, je rencontrai Modeste, qui nous cherchait comme une âme en peine. — Où étais-tu? lui criai-je avec colère; pourquoi m'as-tu forcée à venir ici? Pourquoi m'as-tu quittée? Retournons au village; il faut que ce soir nous repartions pour Paris.

Je sentais bien que, si je revoyais Armand, je ne retrouverais plus la même force; une fuite immédiate était mon seul remède. En rentrant, j'annonçai ma résolution à ma grand'mère. Elle me regarda avec une anxieuse expression. — Vous avez raison, petiote,

dit-elle; j'ai des yeux, bien qu'ils s'affaiblissent chaque jour, et je voyais bien des choses qui me tarabustaient. Il ne faut pas tenter le diable, ni se donner en pâture aux mauvaises langues. Vous avez pris le bon parti; mais, ma pauvre mignonne, je crois bien que je ne vous reverrai plus.

A la nuit tombante, le Manchin attela sa carriole, et nous traversâmes la forêt au grand trot. Quand, à la croix du carrefour, je distinguai la tranchée qui descend vers la *Gorge aux pommiers*, je fus prise d'un violent mouvement de désespoir. J'aurais voulu courir vers Armand et lui crier : — Prends-moi ! j'ai menti et je t'aime!.. — La carriole poursuivit sa course rapide à travers les arbres dont le vent secouait les branches mouillées, et un quart d'heure après nous vîmes scintiller les lumières de la station.

XI.

Quand le lendemain matin je sonnai à la porte de l'appartement de la rue Vanneau, ce fut Natalis lui-même qui vint ouvrir. Je fus saisie à l'aspect de sa mine défaite et dolente. Sa tête penchait mélancoliquement sur son épaule, et la vareuse rouge dont il était vêtu faisait encore ressortir sa pâleur blafarde. Tandis que Modeste s'occupait de mes bagages, il me suivit dans ma chambre et se laissa tomber languissamment dans un fauteuil. — Je croyais que tu ne reviendrais plus, dit-il d'une voix plaintive, et que tu m'avais abandonné comme le reste du monde.

— Qu'avez-vous? demandai-je étonnée.

— Ah! je suis malade, reprit-il, malade de corps et d'esprit!

Il n'était pas de ceux qui renferment fièrement leurs chagrins et savent souffrir en silence. Il avait la douleur *geignarde* et bruyante; il ne se fit pas longtemps prier pour me conter ses ennuis. Depuis l'insuccès de son drame, la mauvaise chance l'avait constamment poursuivi; partout on avait refusé ses vers, et les éditeurs l'avaient éconduit dédaigneusement. Mira elle-même, — et en prononçant ce nom ses lèvres se contractaient, — Mira Strany lui avait retiré le *libretto* de son opéra. Elle l'avait confié à Francis Charmois, un jeune confrère de Natalis, qu'un acte en vers joué avec succès venait de lancer en pleine célébrité. — Cette femme a été mon mauvais génie! s'écriait-il, depuis que je l'ai connue, rien ne m'a réussi; les échelons se sont brisés sous mes pieds à mesure que je montais.

Bref, il était découragé et récriminait contre Mira, contre Paris, contre le monde entier. J'eus compassion de son désespoir. En quittant Trois-Fontaines, j'avais résolu de faire un effort pour vivre auprès de lui; je voulais me rattacher à mes idées de dévoûment

comme à une sauvegarde contre l'amour d'Armand. Je pris bravement mon parti dès la première heure et je trouvai des paroles cordiales pour réconforter Natalis; je pansai du mieux que je pus les blessures de sa vanité, — c'était là sa véritable maladie. — Son regard pénétrant lut sans doute dans mes yeux la pitié qu'il m'inspirait, car il reprit avec une emphase exaltée : — Oui, j'ai fait une chute douloureuse, et pourtant je pourrais encore me relever, si tu voulais m'y aider;... mais tu ne le voudras pas, et tu auras raison; je ne vaux pas la peine qu'on s'intéresse à moi.

Je le regardai en face, et d'une voix ferme : — Vous vous trompez, lui dis-je, je resterai près de vous et je vous aiderai.

— Toi, Madeleine? — Ses yeux s'adoucirent et sa voix devint vibrante et câline. — Ce serait trop de bonheur!.. Non, non, tu ne sais pas à quoi tu t'engages; il faut plus que de la patience et de la pitié, il faut du dévoûment pour partager ma vie.

— J'en aurai.

Il ferma les yeux, renversa sa tête sur le fauteuil et essaya un sourire sceptique. — Tu me dis toutes ces choses pour me calmer, reprit-il, mais après quelques jours tu seras à bout de forces, et tu me laisseras encore pour fuir dans ton village.

— Je resterai près de vous, répétai-je énergiquement.

— Merci, dit-il en me prenant la main, tu es une vaillante créature et tu me rends du courage... Je vais me remettre au travail, et je leur ferai voir à tous que j'ai encore quelque chose dans le ventre.

Il tint parole, et pendant tout un mois il travailla avec acharnement. Il restait fort tard dans la bibliothèque; parfois le bruit de ses pas me réveillait. Dans le silence de la nuit, j'entendais le grincement de sa plume sur le papier; mais l'inspiration semblait rebelle, il poussait des exclamations dépitées, déchirait la page commencée et la froissait avec rage dans ses doigts. Je l'encourageais de mon mieux et je m'encourageais moi-même. L'idée de ma prochaine maternité me donnait des forces. Je songeais avec impatience au moment où j'aurais un enfant à aimer. Je me disais qu'il serait mon soutien, ma consolation, ma protection. Hélas! ce bonheur-là devait m'échapper comme tous les autres. Les émotions du printemps et de l'été avaient sans doute influé gravement sur ma santé et sur celle du petit être qui partageait ma vie. Je tombai malade en décembre, pendant mon dernier mois de grossesse; j'eus une couche pénible et l'enfant ne vécut que quelques heures.

Ce fut un coup terrible, et j'espérai un moment que je ne m'en relèverais pas. Je passai tout l'hiver étendue sur mon lit, et quand le printemps se remit à sourire, je pouvais à peine encore quitter la

chambre. Je me levais cependant, et j'avais en apparence retrouvé mes forces; mais j'étais reprise de cette langueur dont j'avais autrefois souffert à Trois-Fontaines. Les mêmes symptômes se manifestaient : nuits fiévreuses, horreur du mouvement, indifférence à toutes les choses de la vie. Natalis avait profité de mon état maladif pour recommencer sa vie d'autrefois. Il sortait dès midi et ne rentrait plus que fort tard. Le vieux démon de la vanité paresseuse et vantarde s'était de nouveau emparé de lui. Par quelques mots qu'il avait laissés échapper étourdiment, je devinais aussi que sa folle passion pour Mira s'était rallumée et flambait de plus belle; mais tout cela n'avait plus le don de m'irriter, ni même de m'occuper un moment. La tendresse de ma chère Modeste elle-même n'arrivait pas à me tirer de ma torpeur.

J'atteignis ainsi la fin de juin. Un matin, Natalis entra dans ma chambre. — J'ai rencontré, dit-il, ton docteur, ma chère; il pense que tu es anémique et que l'air de la mer te ferait du bien. Il m'a conseillé Saint-Valery, où l'eau de la mer est mitigée par les eaux de la Somme. Le pays est très pittoresque; j'ai gagné quelque argent, nous emmènerons Modeste, et, si tu le veux, nous partirons à la fin de la semaine.

Paris ou la baie de la Somme, peu m'importait; maintenant la vie m'était intolérable partout. Je dis oui, et Modeste fit les préparatifs du départ. Natalis avait loué une maisonnette sur le quai de la Ferté. Il avait fait son cabinet de travail de l'unique pièce habitable du rez-de-chaussée, et je m'étais installée avec Modeste dans les deux chambres du premier étage. Devant mes fenêtres s'étendait la baie, que la mer tantôt remplissait de ses vagues courtes et limoneuses, et tantôt laissait à nu dans toute la largeur de ses bancs de sable onduleux, où des flaques d'eau miroitaient au soleil. En face, sur l'autre rive, à trois kilomètres environ, se dressait le bourg du Crotoy, dont, par les temps clairs, je distinguais les maisons blanches. Le quai de la Ferté était dominé par les murs et l'église de la vieille ville-haute, et dans cette direction, du côté de l'ouest, par-delà les tertres verts du cap Hornu et les galets du Hourdel, on apercevait la pleine mer où des voiles se profilaient sur le ciel. Parfois silencieux comme un désert, parfois bruyant et animé par le va-et-vient des bâtimens qui montaient ou redescendaient avec la marée, ce vaste paysage avait une mélancolique grandeur qui s'harmonisait avec la disposition de mon esprit. Les baigneurs y étaient peu nombreux : quelques Parisiens fourvoyés, cinq ou six familles des environs, des peintres et deux ou trois Anglais taciturnes, composaient tout le personnel étranger. Le lendemain de notre arrivée, Natalis me conduisit au modeste établissement des

bains, situé sur une jetée qu'un bras de la Somme sépare du port. Natalis avait mis à sa toilette un soin que ne justifiaient ni l'heure matinale, ni les patriarcales habitudes des familles qui fréquentaient les bains. Je n'avais pas fait à son bras dix pas sur la jetée, que j'eus l'explication de cette toilette intempestive. Sur le seuil du chalet servant de casino, Mira Strany apparut, escortée de miss Walford, sa gouvernante. Coiffée d'un capulet rouge et drapée dans un burnous blanc, elle se détachait nettement sur le fond sombre de la baie; elle tenait à la main une badine et se dirigeait de notre côté. Je regardai fixement Natalis, qui ne put s'empêcher de rougir.

— Étrange hasard! murmura-t-il en reprenant tout son aplomb.

Je haussai les épaules et quittai son bras. — Étrange en effet, répondis-je ironiquement.

Mira était près de nous; il s'avança pour lui tendre la main, mais elle l'écarta d'un mouvement de sa badine. — Vous ici? s'écria-t-elle en fronçant les sourcils, je vous rencontrerai donc partout?

Elle lui tourna le dos, vint à moi et s'informa de ma santé; mais il ne se tint pas pour battu et revint se mêler à notre conversation. Devant elle, tout son amour-propre s'humiliait, et il était d'une lâcheté qui me faisait pitié. — Je comptais, me dit Mira, m'installer ici pour travailler, mais j'y ai renoncé. Vous jouez de malheur, mon cher, fit-elle en se retournant vers M. La Jonchère, je pars demain. J'ai loué une maison au Crotoy et j'en suis enchantée. Un pays unique, d'une sauvagerie admirable; une mer de sable à côté de la vraie mer! Deux lieues de dunes désertes où planent tous les oiseaux des solitudes : les hérons, les chevaliers et les aigles... Francis Charmois doit venir m'y retrouver avec deux de ses amis, et j'y finirai mon opéra. Je ne t'invite pas à m'y visiter, Madeleine, la route serait trop fatigante pour toi.

— Et moi, interrompit humblement Natalis, vous ne me permettez pas d'y venir?

Elle fixa sur lui son regard dédaigneux : — A quoi bon? que je vous le permette ou non, je sais que vous y viendrez. Je n'aime pas les paroles inutiles.

Quand nous fûmes seuls, Natalis me regarda d'un air embarrassé, et, voyant que je restais silencieuse, il essaya de m'expliquer le prétendu hasard de cette rencontre. Je le laissai d'abord se noyer dans un flot de phrases pénibles; à la fin, à bout de patience : — A quoi sert de vous donner tant de peine? lui dis-je sèchement, tout cela m'est indifférent, et le mieux est de n'en point parler.

Mira avait raison de supposer qu'il la visiterait, invité ou non, car il ne passa plus un jour sans aller au Crotoy. Il s'y rendait, soit en barque par la baie, qu'on peut traverser en une demi-heure à ma-

rée haute, soit par le petit chemin de fer de Noyelles, dont la station est à une lieue du bourg. Il dînait rarement à la maison et m'y laissait presque toujours seule. J'employais mes journées à faire de lentes promenades avec Modeste, tantôt dans les pâtures verdoyantes des Corderies, tantôt sous les vieux chênes du cap Hornu. Je passais mes soirées accoudée à ma fenêtre, regardant tristement le soleil s'enfoncer dans la haute mer. Selon les heures changeantes du flux, le couchant rougissait de ses obliques rayons les vagues bruissantes ou les sables silencieux. Des bandes de mouettes au vol circulaire et horizontal allaient d'une rive à l'autre en poussant des cris plaintifs. Puis la nuit tombait peu à peu; le phare du Hourdel allumait son feu tournant, et je voyais en face, à l'extrémité du Crotoy, s'illuminer les fenêtres de la maison habitée par Mira. Je songeais aux soirées de Douarnenez, où, dans ma chambrette de jeune fille, j'avais aussi assisté, rêveuse, à la tombée de la nuit sur la mer. J'étais libre alors et j'espérais... Si l'on m'eût dit que trois ans plus tard je serais l'épouse abandonnée d'un homme que je mépriserais, comme tout mon orgueil se serait soulevé! Par momens, il se réveillait encore et se révoltait. J'avais des heures d'indignation et de rébellion en pensant que j'étais jeune, belle, aimée passionnément par un cœur loyal, et que je restais là l'esclave d'un homme qui ne me valait pas et qui se jouait de moi! Mes pensées se reportaient vers Armand. Que faisait-il à cette même heure? M'avait-il prise au mot et cherchait-il à m'oublier? J'étais alors saisie d'un violent regret de ne l'avoir pas écouté; je me levais toute frémissante, et je marchais à grands pas dans la chambre. Modeste, qui brodait près de moi et rongeait son frein en silence, éclatait en voyant mon agitation. — Partons! ma petite fille, s'écriait-elle, laissons cet affreux pays et cet affreux homme. Retournons à Trois-Fontaines, où tu retrouveras des gens qui t'aiment!

Quelquefois la nuit, au milieu de mes accès de révolte, j'entendais une clé grincer dans la serrure, la porte du rez-de-chaussée criait sur ses gonds, et Natalis rentrait d'une de ses expéditions au Crotoy. Le malheureux revenait la plupart du temps dans un état de surexcitation fébrile. Mira trouvait pour le torturer des raffinemens fantasques et impitoyables. Elle jouait avec Natalis comme un enfant s'amuse d'un volant en le faisant rebondir sur la raquette. Tantôt elle l'accueillait comme un agréable passe-temps et se divertissait à griser sa vanité; tantôt elle le rudoyait, le sanglait de railleries mordantes et le renvoyait humilié, fiévreux, ulcéré. Il ne se rebutait pas et y retournait sans cesse, attiré par la fascination de cette fille étrange. Sa passion pour Mira était faite d'amour-propre fouetté jusqu'au sang et de jalousie exaspérée; les nerfs y avaient plus de

part que le cœur, mais, si peu intéressante qu'elle fût, elle le faisait réellement et cruellement souffrir. Lorsqu'un soudain caprice de Mira l'avait exilé du Crotoy et qu'il était condamné à rester à la maison, il exhalait son dépit en plaintes enfantines. Il avait si bien perdu tout sentiment de dignité que parfois il essayait de me prendre pour confidente de ses souffrances misérables, et que j'étais obligée de lui imposer silence.

Vers la fin d'août, je ne sais quelle violente boutade de Mira le contraignit à passer trois jours d'exil à Saint-Valery. Dans l'après-midi du troisième jour, il ruminait silencieusement sa colère au fond de son cabinet du rez-de-chaussée, et moi je faisais de la tapisserie à ma fenêtre, dont les persiennes étaient closes, lorsque j'entendis au dehors une voix bien connue, et à travers les persiennes j'aperçus Mira, accompagnée de sa gouvernante. Elle se tenait sur le trottoir du quai, où Natalis, qui l'avait aperçue, était venu la retrouver. Ils parlaient tous deux très haut. Mira attendait la diligence du Tréport, qui devait lui amener deux chanteurs mandés exprès pour essayer son opéra. — La partition est écrite tout entière, dit-elle gaîment, et ce soir nous en exécuterons des fragmens en grande cérémonie. Je n'attends plus que mon ténor et mon baryton, et je les remmène par le premier train.

— Avec moi! fit Natalis de sa voix la plus câline.

— Vous, mon cher, vous resterez à Saint-Valery pour y écouter la musique de la marée montante. Nous serons six dans la voiture, et c'est tout ce qu'elle peut contenir.

— Six! murmura Natalis vexé, quels sont donc les deux autres?

— Un critique *influent*, venu de Paris tout exprès, et Francis Charmois, qui m'attendent à Noyelles.

— Toujours Francis Charmois! Il est heureux, celui-là, il a vos bonnes grâces!

— Eh! mon cher, je vous l'ai déjà dit, soyez célèbre, et je vous adorerai!

Il se mordit les lèvres, puis, revenant à la charge avec l'insistance d'un enfant : — Laissez-moi aller au Crotoy ce soir,... n'y a-t-il pas d'autres moyens de vous y rejoindre?

Elle haussa les épaules. — Si fait, il y en a un, s'écria-t-elle en lui montrant d'un geste ironique la baie aux sables humides. Jadis, « en des temps très anciens, » comme vous dites dans vos vers, Léandre passait l'Hellespont à la nage pour aller visiter Héro. Je ne vous en demande pas tant; traversez seulement la baie à pied, et ma porte vous sera ouverte.

— Vous croyez me défier? fit Natalis avec un sourire contraint.

— Non, mais je crois que, comme beaucoup de poètes, vous te-

nez fort à votre précieuse personne. Je veux voir si vous hésiterez entre la crainte d'un rhume de cerveau et le plaisir de vous asseoir à souper à côté de moi. Donc vous passerez la baie à pied, ou ma porte vous sera close.

— Soit, j'accepte! murmura-t-il avec dépit.

En ce moment, la diligence du Tréport arrivait au galop. Mira fit un signe au conducteur, qui arrêta ses chevaux, et elle tendit la main aux deux artistes qui occupaient le coupé. — Messieurs, s'écria-t-elle, vous êtes témoins! M. Natalis La Jonchère, poète lyrique, ici présent, s'engage à venir nous retrouver ce soir au Crotoy en traversant la baie à pied.

Natalis inclina la tête d'un air affirmatif, tandis que les deux chanteurs applaudissaient. Mira Strany tira de sa ceinture une mignonne montre. — Il est sept heures moins un quart, dit-elle, la pleine mer est à huit heures, vous avez par conséquent plus d'une heure devant vous; mais franchement vous ferez mieux d'y renoncer.

— Je vous répète que j'accepte le défi! s'écria-t-il violemment.

— Très bien. Nous nous mettrons à table à sept heures et demie, mais on vous accordera le quart d'heure de grâce. Héro sera généreuse, elle illuminera sa tour comme un phare pour éclairer triomphalement

L'heure où le dieu poussé mollement vers la grève
Paraîtra sur la mer ondoyante du rêve...

Et maintenant en route!

Elle fit monter sa gouvernante dans l'intérieur, prit place dans le coupé, et la diligence repartit bruyamment.

J'avais écouté cette folle conversation avec un mélange d'indignation et de pitié. Natalis rentra dans sa chambre, où je lui entendis ouvrir et refermer avec colère les placards. Je savais que la traversée de la baie à pied est souvent pénible, mais qu'elle devient tout à fait dangereuse quand on part trop tard ou qu'on perd du temps en route. Le flux arrivant à huit heures, Natalis avait encore au moins une heure pour faire une course de trois kilomètres en ligne droite; mais sur ces sables accidentés, coupés de flaques d'eau, le pied n'est jamais bien solide, et on peut être arrêté par un obstacle imprévu. Je me précipitai au rez-de-chaussée, et j'arrivai au moment où Natalis achevait de se guêtrer jusqu'aux genoux.

— J'espère bien, lui dis-je, que cette bravade n'est pas sérieuse.

— Très sérieuse, répliqua-t-il avec impatience, veux-tu que je me rende ridicule aux yeux de tout ce monde?

— Je veux que vous agissiez raisonnablement, et que vous ne vous exposiez pas de gaîté de cœur à un danger certain.

— Bah ! j'ai déjà traversé la baie à pied.

— Vous aviez un guide et du temps devant vous, tandis qu'aujourd'hui vous êtes seul, et l'heure est trop avancée. Je vous en supplie, continuai-je en me plaçant entre la porte et lui, ne faites pas cela!

Il frappa du pied. — Le danger est de perdre du temps, s'écria-t-il, et c'est toi qui me compromets en me retardant avec tes enfantillages.

Il m'écarta brusquement et s'élança sur le quai. Sept heures sonnaient à l'église. Je le vis descendre le long du talus de la levée et détacher lui-même le bateau du passeur. Ce dernier était absent, et Natalis traversa seul le chenal de la Somme, puis il repoussa le bateau du pied et sauta sur le sable fangeux.

Je remontai dans ma chambre. J'étais tremblante et j'avais de violentes palpitations de cœur. Appuyée à ma fenêtre, je suivais avec anxiété la marche de Natalis sur les bancs onduleux de la baie. Il s'éloignait à grandes enjambées. Le soleil, déjà près de s'enfoncer dans la Manche, jetait sur l'immense baie déserte et silencieuse un radieux flamboiement. Les flaques d'eau miroitaient avec des rougeurs sanglantes; les nappes sablonneuses et humides avaient des reflets d'or et d'améthyste, et sur cette étendue resplendissante l'ombre du marcheur se projetait démesurément agrandie. L'horloge de l'église sonna le quart après sept heures. Il n'avait déjà plus que trois quarts d'heure pour franchir l'espace compris entre le chenal de la Somme et le Crotoy. Ce trajet en ligne droite ne demande guère plus de quarante minutes; mais Natalis connaissait mal le chemin direct. Il hésitait, les flaques assez profondes qu'il était obligé de contourner ralentissaient sa marche et le désorientaient. Les minutes fuyaient, et il me semblait qu'il n'avançait pas. La distance entre lui et le Crotoy paraissait encore si longue !.. Les mains crispées contre la barre de la fenêtre, je faisais au ciel une muette prière. — Qu'il arrive seulement ! m'écriai-je. — Pendant ce temps, sous ma croisée, des promeneurs passaient en causant tranquillement, des enfans chantaient des rondes sur la levée, des pêcheurs se hélaient d'une barque à l'autre. Le contraste de cette vie familière et indifférente avec l'horrible angoisse qui me serrait la gorge me causait une impression poignante. Natalis marchait toujours; je ne le distinguais plus que comme un mobile point noir au milieu de la baie solitaire. Tout à coup un murmure sourd se fit entendre vers l'ouest, semblable au bourdonnement d'une foule lointaine ou au bruit d'un train en marche. Je me redressai toute frissonnante. C'é-

tait impossible, ce ne pouvait être déjà la marée, car les trois quarts pour huit heures n'étaient pas même sonnés. Le grondement tumultueux s'accentua. Hélas! c'était bien la rumeur grossissante du flot, et Mira s'était trompée de vingt minutes. Déjà au loin j'apercevais les crêtes des vagues rougies par les dernières lueurs du couchant; je voyais tourbillonner dans le ciel les oiseaux de mer qui précèdent la marée montante et l'annoncent avec leurs cris aigus. Natalis s'en était aperçu comme moi. Le mobile point noir s'arrêta hésitant, puis recula en arrière. Les flots roulaient toujours; déjà l'eau du chenal remontait avec des remous écumeux. Je distinguai alors le malheureux qui revenait précipitamment dans la direction de Saint-Valery; il franchissait les bancs de sable et les eaux stagnantes dans une course folle. Le soleil avait disparu, et une brume croissante le déroba bientôt à ma vue fatiguée. Je fermai les yeux un moment, mais un tonnerre formidable de vagues bouillonnantes me les fit brusquement rouvrir. Les eaux couvraient toute la baie, et à la clarté de la pleine lune qui se levait, je les voyais s'agiter convulsivement entre les deux rives. Je poussai un cri; Modeste accourut. — Ah! lui dis-je, il est perdu! — Au même moment, de vives lueurs scintillèrent à l'extrémité du Crotoy. C'était la maison de Mira Strany qui s'illuminait pour servir de signal à Natalis, et qui jetait sa lumière cruelle sur l'étendue houleuse et solitaire où le malheureux venait de s'engloutir.

Ce fut le lendemain seulement, à marée basse, que des pêcheurs trouvèrent son corps, échoué comme une épave au pied d'une estacade. La vague avait mis ses vêtemens en lambeaux, et sa pâle tête nue était enfouie dans le sable.

XII.

On enterra Natalis dans ce verdoyant cimetière de Saint-Valery où les tombes sont si pressées les unes contre les autres. Pendant quelques jours, sa mort défraya les conversations de la ville et de l'établissement des bains, puis l'émotion se calma, les rumeurs s'apaisèrent, et le poète fut oublié. Dès le lendemain de la catastrophe, j'avais fait appel à la fidèle amitié de M. Desprairies; je le suppliais d'accourir près de moi. J'informai également ma belle-mère de la mort de mon mari, je la chargeai de l'annoncer à qui elle le jugerait convenable. Quant à moi, je n'avais ni la force ni le désir d'entretenir les gens de regrets que je n'éprouvais pas. D'ailleurs à qui aurais-je écrit? Depuis longtemps mon père ne s'occupait plus de moi; ma grand'mère, devenue complétement aveugle, n'aurait même pas

pu lire ma lettre; je préférais lui dire moi-même l'histoire de mon brusque veuvage aussitôt que je serais arrivée à Trois-Fontaines, car je comptais m'y réfugier le plus tôt possible. Je ne fis d'exception que pour une seule personne, parce que celle-là avait lu déjà dans mon cœur et en connaissait les plus intimes secrets; j'écrivis à Armand. Je lui contai le tragique dénoûment, je lui parlai de mon très prochain départ pour Trois-Fontaines, et j'ajoutai que j'espérais retrouver là-bas ses bons conseils et sa solide affection; puis, comme j'ignorais sa résidence actuelle, je lui adressai ma lettre à Paris, à son atelier.

Trois jours après, mon vieil ami Desprairies arriva et me trouva encore sous le coup de l'épouvante. Depuis la terrible soirée, j'étais en proie à un tremblement nerveux; je ne pouvais plus voir l'affreuse baie, et je m'étais renfermée dans la petite chambre de Modeste, qui donnait sur la campagne. A deux reprises, Mira Strany essaya de pénétrer jusqu'à moi, mais je refusai de la recevoir; elle comprit, et n'insista plus. La vue de mon vieux cher maître me fit du bien; je me jetai dans ses bras; pour la première fois, je pus pleurer, et je me sentis un peu plus calme. L'excellent homme jugea que le plus pressé était de me faire changer d'air et de m'arracher aux pénibles impressions de Saint-Valery. Il m'emmena au Tréport, puis de là à Dieppe et au Havre. Nous parcourûmes ainsi toute la côte normande à petites journées. Les paysages verts et plantureux de la Normandie, le dévoûment paternel de M. Desprairies, les bonnes caresses de Modeste, finirent par me rasséréner. Peu à peu la terreur qui pesait sur mon âme s'allégea, les rêves funèbres qui hantaient mon sommeil s'évanouirent, je commençai à respirer. Je m'éveillais enfin du cauchemar qui pendant deux ans avait envahi ma vie. Je m'intéressais de nouveau aux choses de la nature, je m'écriais : Comme les fleurs sont belles, comme le ciel est bleu! On eût dit que depuis longtemps je n'avais plus vu ni fleurs, ni ciel, ni verdure. Ma santé se fortifiait, mes joues reprenaient des nuances rosées, et quand je me coiffais, j'éprouvais de nouveau en maniant mes nattes épaisses un naïf orgueil. — Songez, petite, me répétait M. Desprairies, que vous n'avez que vingt ans, et que la vie belle et bonne est encore presque tout entière devant vous.

Oui, j'étais libre, j'étais jeune, et la vie pouvait encore être clémente pour moi. Le ciel voudrait sans doute me dédommager de mes années d'épreuves. J'avais au début tourné les plus douloureuses pages du livre, et j'espérais bien que les suivantes ne m'entretiendraient plus des mêmes navrantes histoires. Je me souviens qu'un soir, dans un petit village de la vallée d'Auge, j'entendis avec

ravissement un joyeux carillon de cloches argentines. Les larmes me montèrent aux yeux, et je songeai aux claires sonneries de mon cher village de Trois-Fontaines. Il me sembla que je gravissais le sentier pierreux qui mène à notre église et qu'Armand me donnait le bras. — Pourquoi non? me disais-je en m'abandonnant à cette sorte d'hallucination, il m'aime profondément et sérieusement; depuis son enfance, son cœur n'a battu que pour moi; aujourd'hui que je suis libre, je vais pouvoir enfin lui confier sans remords que je l'aime à mon tour passionnément. — Où était-il? avait-il reçu ma lettre, et dans quels sentimens l'avait-il lue? Je me le figurais revenant au soir de son atelier de la *Gorge aux pommiers*, et, comme moi en ce moment, écoutant tinter l'*angelus*, tandis que sa pensée fidèle s'envolait lentement vers mon souvenir avec les vibrations de la cloche...

Après un mois de voyage, je fus prise d'un vif désir de rentrer à Paris. Il me tardait de savoir des nouvelles d'Armand, de quitter pour toujours cet appartement de la rue Vanneau, si plein de souvenirs détestés, et de m'enfuir vers Trois-Fontaines. Hélas! rue Vanneau, je ne trouvai à mon adresse que des lettres indifférentes. Pas un mot d'Armand! J'allai chez ma belle-mère, elle me reçut avec une figure compassée et de doucereuses démonstrations où je sentais percer une irritation sourde. Elle s'apitoya longuement sur la triste fin de Natalis. — Pauvre garçon! dit-elle, mourir si jeune quand on a tant de talent! Hélas! il n'a pas été compris comme il devait l'être, et on ne lui rendra justice que plus tard.

Je demeurai muette devant l'étalage de ses regrets. — Enfin, ajouta-t-elle avec une intention méchante, ceux qui devraient partir restent, et ceux qui devraient rester s'en vont. Te voilà libre et maîtresse de tes actions. Pareille chose ne m'arrivera pas, à moi! — Elle me lança son perfide regard oblique et continua : — A propos, as-tu des nouvelles de ton ami Armand?

Je répondis que non; ma figure trahissait sans doute l'étonnement que je ressentais de ce long silence d'Armand, car Mme Hermance reprit avec une soudaine vivacité : — Lui as-tu écrit?

— Oui, répliquai-je, et je sentis que je rougissais, il y a un mois environ, je lui ai écrit à Paris.

Les traits de ma belle-mère reprirent leur froide impassibilité, et un singulier sourire glissa sur ses lèvres. — A Paris? fit-elle; en ce cas, il n'a pas reçu ta lettre. Il était en Italie, et à son retour il n'est point repassé ici; mais, puisque tu vas à Trois-Fontaines, tu le verras, car il y est rentré.

— Comment le savez-vous? m'écriai-je étonnée.

— Je le sais, répondit-elle lentement. Je l'ai appris par quelqu'un

qui l'a rencontré. Tu le retrouveras là-bas dans l'atelier qu'il s'est fait bâtir, tu lui conteras de vive voix ce que tu lui écrivais, et la surprise n'en sera que plus grande.

Il y avait dans les intonations de sa voix quelque chose qui me mettait mal à l'aise. Je la quittai brusquement, et je me hâtai de faire les préparatifs nécessaires pour gagner Trois-Fontaines. M. Desprairies devait m'y accompagner avec Modeste, et nous partîmes par un des premiers trains du matin. A mesure que le convoi se rapprochait de la station de Sermaise, mon cœur battait, je me sentais dévorée par une fiévreuse inquiétude, et je ne pouvais tenir en place. Mon vieil ami, qui s'était aperçu de mon agitation, me questionnait doucement. Je ne voulus pas lui cacher plus longtemps l'affection déjà ancienne d'Armand, et mon amour, hélas! trop tardif; je lui confiai tout : espoirs, craintes et projets. Si Armand m'aimait toujours, ma ferme intention était de devenir sa femme à l'expiration de mon deuil légal. — J'abandonnerai, dis-je, à M[me] Hermance cette rente des dames de Grandclos que je touche encore et qui me pèse. Il me restera une quarantaine de mille francs. De cette façon je n'arriverai pas auprès d'Armand comme une mendiante;... ce sera assez pour lui, s'il m'aime encore, et ce sera toujours trop pour moi, s'il ne m'aime plus.

Mais je rejetais bien loin cette douloureuse supposition. Son cœur était trop fidèle, son affection trop vraie, pour qu'il eût pu m'oublier en si peu de temps. — Assurément il m'aime toujours, disais-je à M. Desprairies, et pourtant son silence m'inquiète. — Je tremblais d'impatience en songeant que j'avais encore de longues heures d'attente à subir.

— Savez-vous ce que nous ferons, petite? s'écria mon brave ami, que tourmentait mon angoisse de plus en plus visible, nous laisserons nos bagages à la station, Modeste ira tout droit au village annoncer notre arrivée, et nous pousserons tous deux jusqu'à l'atelier de M. Delorme. Comme il sera trois heures à peine, nous aurons chance de le rencontrer; de cette façon vous pourrez lui serrer la main, et vous n'en dormirez que mieux ce soir.

J'acceptai avec joie cette proposition. A notre arrivée, nous montâmes dans l'omnibus, et à la croix du carrefour Modeste seule prit le chemin du village; quant à nous, nous suivîmes pédestrement la tranchée qui descend vers la *Gorge aux pommiers*.

Je connaissais très exactement le chemin, l'ayant déjà fait bien des fois. Nous avancions lentement, car mon vieil ami n'était plus très ingambe, et, chose singulière, je ne ressentais plus la même impatience d'arriver. Au moment de revoir Armand et de lui annoncer que j'étais libre, j'avais un secret raffinement de volupté à

retarder la venue de cet instant si ardemment désiré. On était aux premiers jours d'octobre, il faisait un beau temps d'automne. Les aliziers commençaient à s'empourprer, les hêtres revêtaient leurs riches teintes d'un roux violet; dans les cornouillers rouges de fruits, les mésanges murmuraient un léger gazouillis. Je suivais des yeux le vol onduleux des fils de la Vierge qui se balançaient dans l'air tiède, j'écoutais les appels lointains des ramasseuses de faînes, et je goûtais avec délices le plaisir de sentir chacun de mes pas me rapprocher de la demeure d'Armand. Enfin, au fond de la gorge, nous vîmes scintiller au soleil les châssis vitrés de l'atelier. Je reconnus les pommiers sauvages, la fontaine filtrant sous leurs racines, et dans l'éloignement la hutte des sabotiers où Armand m'avait si brusquement révélé sa passion.

La porte de l'atelier était grande ouverte, et sur le seuil un petit paysan lavait des pinceaux. D'une voix mal assurée, je lui demandai si M. Delorme était chez lui.

— Non, madame, répondit le petit gas en écarquillant ses yeux ronds, il est dans le bois en train de dessiner, mais il ne tardera guère, et vous pouvez l'attendre.

M. Desprairies s'assit devant la porte, et j'allai m'accouder à la pierre moussue qui surplombait au-dessus de la source, toute semée de vertes lentilles d'eau.

J'attendis là une heure peut-être, je ne sais, car le tourbillonnement de mes pensées m'empêchait d'avoir une notion exacte du temps. Tout à coup, sur les cailloux d'un petit chemin masqué par de hautes *tailles*, j'entendis résonner un pas net, rapide et solidement cadencé... C'était son pas. Je le reconnaissais bien pour l'avoir souvent épié, l'été précédent, à l'heure de la veillée, quand il retentissait dans la grand'rue sonore. Bientôt Armand déboucha du taillis. Je le vis apparaître devant moi, dans le vert encadrement des cépées, beau, jeune, vigoureux, joyeusement éclairé par un rayon de soleil. Il ne m'avait pas vue tout d'abord; lorsque ses yeux se tournèrent vers la source : — Madeleine! s'écria-t-il.

— Oui, Armand, c'est bien moi, et voici mon vieil ami, M. Desprairies, dont je vous ai si souvent parlé.

M. Desprairies s'était levé et s'avançait en saluant. Armand pâlit; il nous regardait comme s'il eût contemplé deux revenans, et son profond saisissement me touchait plus que les plus douces paroles.

— Vous êtes en deuil, Madeleine, dit-il enfin, que vous est-il arrivé?

— M. La Jonchère est mort. Je vous l'avais écrit il y a un mois, ma lettre ne vous sera point parvenue sans doute, Armand?

— Il y a un mois, murmura-t-il d'une voix sourde, un mois! Je

n'ai rien su; mais vous-même, Madeleine, n'avez-vous point reçu mes lettres?

— Non, aucune; mais qu'importent des lettres égarées, puisque nous pouvons maintenant causer longuement? Je vais me fixer à Trois-Fontaines. A présent que me voilà maîtresse de ma vie, je veux n'en disposer que pour mes amis. M'en voulez-vous, Armand, d'être la première à vous apprendre que je suis libre?

Je lui tendis la main. Il se recula. — Hélas! fit-il en laissant retomber ses bras d'un air désespéré.

— Qu'y a-t-il? m'écriai-je, tandis qu'un horrible pressentiment me glaçait le cœur.

— Vous êtes libre, Madeleine, et moi, misérable! je ne le suis plus...

— Marié! — Je m'appuyai contre la pierre de la fontaine, car je sentais que quelque chose venait de se briser en moi. M. Desprairies, me voyant pâle comme une morte, s'était approché et avait pris ma main.

— Pardonnez-moi, Madeleine, dit Armand d'une voix morne, tout cela est fatal et va nous faire souffrir cruellement tous deux. Malgré ce que vous m'aviez dit ici même, — et il montrait du doigt la hutte des sabotiers, — vous pensez bien que ma vie vous appartenait toujours. Il y a un mois, quand cette question du mariage s'est agitée, je vous ai écrit une première fois, rue Vanneau, pour vous demander ce que je devais faire. Je n'ai reçu aucune réponse, et, vous supposant absente, je vous ai adressé une seconde lettre que j'ai mise sous enveloppe à l'adresse de Mme Hermance, en priant votre belle-mère de vous la faire parvenir.

— Ah! ma belle-mère! murmurai-je. — Je me rappelai le sourire méchant et les étranges paroles de Mme Hermance, et je compris tout : sa main malfaisante devait jusqu'au bout aggraver la violence des coups qui me frappaient.

— Dans cette lettre, poursuivit-il, je vous contais mon histoire depuis le jour où vous vous étiez enfuie loin de moi. J'étais alors désespéré, Paris me faisait horreur et je partis pour l'Italie. A Rome, je retrouvai mon protecteur et mon maître, le peintre T.... Il était mortellement malade et se désolait de laisser après lui son unique enfant seule au monde et sans soutien. Un jour, il me prit à part et me demanda comme une grâce de devenir le mari de sa fille. J'avais contracté depuis longtemps envers T... une grosse dette de reconnaissance, et puis, Madeleine, je vous savais enchaînée à un autre, et vous m'aviez enjoint de vous oublier par tous les moyens. Je crus que je me guérirais peut-être ainsi de mon impossible amour. Pourtant je ne voulais rien promettre avant d'avoir votre consentement;

mais la fatalité s'en est mêlée, mes deux lettres sont restées sans réponse; le vieux T... déclinait et devenait de jour en jour plus pressant,... et je me suis marié.

Il m'avait dit tout cela doucement, d'une voix humble et brisée. Je l'écoutais, penchée vers la source où mes larmes tombaient lentement. Quand il eut fini, je relevai la tête. — Elle est ici? lui demandai-je.

— Non. Elle est en Alsace, chez des amis. Je suis venu à mon atelier chercher des études que j'y avais laissées, et je repars dans deux jours.

— Adieu, Armand, le ciel ne m'avait pas faite pour être heureuse, et je ne vous en veux point.

Il détourna la tête, je pris le bras de M. Desprairies, et nous nous en allâmes lentement vers Trois-Fontaines...

2 novembre 186.. — Le bonheur n'a pas voulu de moi, et c'est bien fini pour cette vie. J'ai été reprise de la maladie dont j'avais déjà souffert ici, il y a trois ans; mais cette fois ni le régime de l'étable, ni l'air des bois ne me guériront. Avant peu de temps, Armand pourra sans crainte amener sa femme à Trois-Fontaines... La toux déchire ma poitrine. J'ai cependant encore la force de me lever et d'écrire feuille par feuille la triste histoire de mon enfance et de ma jeunesse. Je me souviens des plus petites choses avec une lucidité extraordinaire, et j'éprouve une amère jouissance à rassembler tous ces souvenirs. Près de moi, ma vieille grand'mère tricote, assise dans son fauteuil. C'est presque un bonheur qu'elle soit maintenant aveugle : elle ne voit ni mes joues creuses ni mes mains amaigries et transparentes; je lui persuade que je vais mieux. Modeste et M. Desprairies me soignent comme une enfant, et maintenant que mon sort est à jamais fixé, je ne forme plus qu'un souhait, c'est de m'en aller bien vite ailleurs... Le bonheur n'a point voulu de moi; j'irai vers celui qui a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Il me donnera peut-être une compensation. Hélas! il me la doit bien.

25 novembre. — Je n'ai plus la force de lever les bras pour me coiffer, et je laisse mes cheveux tomber sur mes épaules comme au temps où j'étais enfant. Cette après-midi, il faisait un peu de soleil, et dans le *mais* j'ai entendu le chant voilé d'un petit rouge-gorge. Je me suis rappelé mon pauvre *Tireli*, et il m'est venu des larmes dans les yeux tandis que j'écoutais ce triste chant d'arrière-saison. Pauvre petit rouge-gorge perdu au milieu du jardin sans feuilles,

comment vas-tu supporter ces longs jours neigeux de l'hiver qui accourt? où te réfugieras-tu jusqu'à ce qu'il y ait des feuilles vertes? Moi du moins, ma course est achevée, je sais que je ne verrai plus les œillets rouges dans les plates-bandes du *mais*. C'est ailleurs que j'assisterai à la fête de l'éternel printemps.

M. DESPRAIRIES A M. MAUCLERC, A BRUXELLES.

« Trois-Fontaines, 28 novembre. — Madeleine veut vous embrasser avant de mourir. Hâtez-vous! »

M. DESPRAIRIES A M. MAUCLERC, BRUXELLES.

« Ce 30 novembre. — Monsieur, j'avais cru devoir vous annoncer l'état désespéré de notre pauvre Madeleine; j'espérais que vous viendriez l'embrasser, ainsi qu'elle le désirait. Vous étiez sans doute absent quand ma dépêche est arrivée à Bruxelles. Maintenant je n'ai plus qu'à vous instruire de ce qui s'est passé. — Madeleine était atteinte de la maladie qui a emporté sa mère. A partir de son arrivée à Trois-Fontaines, le mal n'a fait que s'accroître. Cependant elle se levait encore chaque jour et passait ses après-midi étendue dans un fauteuil. Vêtue de son long peignoir blanc, les cheveux à demi dénoués, elle ressemblait à sa mère d'une façon frappante. Avant-hier, les souffrances s'aggravant, elle demanda un prêtre et fut administrée. Hier elle semblait se trouver mieux; elle s'était assise sur son lit; Modeste et moi, près de son chevet, nous essayions de la réconforter avec quelques paroles d'espoir. Je lui disais que je l'emmènerais à Saint-Clémentin si tôt qu'elle serait un peu plus forte, que nous retournerions ensemble à la *borderie* des Touches, qu'à son âge aucune maladie n'est sans remède. Elle secoua la tête, étendit son bras amaigri, et traça lentement sur son drap, du bout du doigt, ce seul mot : *Guignon*. Je me détournai pour lui cacher mes larmes; quand mes yeux revinrent se poser sur elle, tout était fini, et la pauvre Guignon avait cessé de respirer. — Je ne vous écrirai pas plus longuement, monsieur. La douleur que je ressens ne me le permet pas. Puisque je n'ai pu vous voir ici, je dois vous faire part de la dernière volonté de votre enfant. Madeleine m'avait souvent témoigné le désir de retourner à Saint-Clémentin et de mourir au pays où elle était née. Accordez-moi l'autorisation d'emmener son corps là-bas, pour qu'elle dorme au moins dans le petit cimetière des Palatries, près de sa mère. »

ANDRÉ THEURIET.

LORD ET LADY BYRON

LES CONFIDENCES DE MISTRESS BEECHER STOWE.

---

1. *Lord Byron jugé par les témoins de sa vie*, Paris 1868. — II. *The true story of lady Byron's life*, par Harriet Beecher Stowe, Boston 1869. — III. *A Vindication of lord Byron*, par Alfred Austin, Londres 1869. — IV. *Médora Leigh*, Londres 1869. — V. *Lady Byron vindicated*, par Harriet Beecher Stowe; Londres 1870. — VI. *The Stowe Byron controversy*, Londres 1870. — VII. *The true story of lord and lady Byron*, Londres 1870. — VIII. *La Jeunesse de lord Byron*, par l'auteur de *Robert Emmet*, Paris 1872. — X. *Lord Byron*, par Karl Elze, Berlin 1870.

I.

Le mariage de lord Byron a été certainement la plus malheureuse action de sa vie; sa conduite à l'égard de sa femme, qui a déchaîné contre lui l'opinion publique en Angleterre, lui est encore reprochée après sa mort. Lady Byron, morte à son tour, semble avoir légué à des mains trop obéissantes le soin d'une vengeance posthume, comme si elle n'était pas assez vengée par le long exil et par la fin douloureuse du poète. Le débat soulevé à ce propos en Angleterre et en Amérique, grâce aux confidences inattendues de mistress Beecher Stowe, commençait à peine lorsque la guerre de 1870 a détourné notre attention vers des soucis plus graves. Nous pouvons le reprendre aujourd'hui en toute liberté d'esprit, dans des conditions de sang-froid et d'impartialité que ne possédaient pas toujours les combattans de la première heure.

Qu'on ait pris parti pour la femme ou qu'on ait plaidé la cause du mari, on a généralement négligé, dans la chaleur de la discussion, de remonter jusqu'à l'origine même de leurs rapports, jusqu'aux circonstances qui ont précédé et amené leur liaison. On ne peut déterminer cependant la part de responsabilité qui revient à chacun, si

l'on ne sait à quoi s'en tenir sur les dispositions morales des deux époux, au moment où tous deux concluaient librement une si fatale union. Comment l'homme d'Angleterre le plus indépendant, le plus capricieux dans ses goûts et le plus mobile dans ses résolutions, se laissa-t-il enchaîner par un lien si pesant à l'âge où une précoce expérience de la vie semblait devoir le défendre contre toutes les surprises? Comment une jeune personne d'un caractère réservé, sérieuse et réfléchie, engagea-t-elle si légèrement sa foi sans qu'aucune illusion lui fût permise sur des défauts trop connus du public pour être ignorés d'elle? Au fond, miss Milbanke, quoique en apparence moins pressée, témoigna plus de bonne volonté pour le mariage que son futur mari. Peut-être ne se souvint-elle point assez plus tard qu'il eût dépendu d'elle d'échapper à cette alliance, et qu'en l'acceptant après deux années de réflexion elle avait paru la désirer plus que la craindre.

Un an avant de se marier, lord Byron écrivait dans son journal : « Si je suis sincère avec moi-même, chaque page devrait réfuter et contredire la page précédente. » Cet esprit violent et malade, mais trop clairvoyant et trop fier pour se tromper ou pour se flatter, savait mieux que personne de quel tissu de contradictions se composait son existence. Amitié, amour, plaisir, succès, gloire, tout avait pour lui son prix à certaines heures, mais sans qu'aucune impression fût assez durable pour le préserver du dégoût et de la satiété. Les êtres qu'il aimait le mieux, auxquels il avait donné, dont il avait reçu le plus de témoignages d'affection, il les abandonnait ou les voyait partir sans un regret, quelquefois même avec joie, comme si leur éloignement le délivrait d'une importunité. Tout jeune, il fuyait volontairement son pays, sa mère, sa sœur, ses amis, pour entreprendre un périlleux voyage. Au bout de deux ans, le retour le laissait aussi indifférent que le départ l'avait trouvé froid. A travers les champs de bataille de l'Espagne, dans les défilés des montagnes peuplées de guérillas, au fond de l'Épire, à la cour barbare d'Ali-Pacha, sur les bords de l'Achéloüs, au milieu des forêts de l'Acarnanie, au pied des rochers de Delphes et du Parnasse, le fidèle Hobhouse l'avait suivi; lui-même rendait justice aux qualités de son compagnon de voyage, et cependant il poussait un soupir de soulagement lorsque, s'étant fait débarquer à l'île de Zéa pendant qu'Hobhouse continuait sa route vers l'Angleterre, il se retrouvait enfin seul, sur une terre inconnue, parmi des étrangers. Ce qu'il aimait la veille lui déplaisait le lendemain; un besoin continuel de changement et d'excitation le portait d'objet en objet sans qu'il pût s'arrêter à aucune habitude ni subir aucune contrainte. Un jour, il s'enfermait dans sa chambre, écrivait du matin au soir, fiévreux, agité, en proie au démon poétique; le lendemain, las de l'activité de

la pensée, il ne se souciait plus que d'exercer ses muscles, que de fatiguer son corps; à le voir nager, monter à cheval, boxer, faire des armes, tirer le pistolet, on l'eût pris pour le moins poétique des *sportsmen*. Toute une semaine il vivait de biscuit et de *soda-water*; puis tout à coup, mourant de faim, il se gorgeait de nourriture et vidait en un seul repas trois bouteilles de bordeaux. Rien de plus inégal que son humeur : avec ses amis, plein de verve, de gaîté, de saillies, il imaginait les plaisanteries les plus bouffonnes et les plus imprévues; personne ne savait mieux que lui animer une causerie du soir, égayer un souper jusqu'aux premières lueurs du matin. Se montrait-il au contraire en public, au milieu d'un cercle nombreux, il affectait une indifférence hautaine et glaciale, il se drapait dans la sombre mélancolie de Childe-Harold, du Giaour, du Corsaire, avec le secret espoir d'étonner la foule et d'être assimilé par elle à ces personnages mystérieux que son génie rendait populaires. Il y avait sans doute beaucoup de parti-pris et de mise en scène dans cette attitude désespérée; c'était un rôle étudié pour la circonstance; lui-même se moquait dans l'intimité de ses airs tragiques, « excellent moyen, disait-il, de tenir à distance les importuns. »

S'il se débarrassait ainsi des obsessions du vulgaire, il n'arrachait point aussi facilement de son âme la tristesse qui en faisait le fond. Sa gaîté tout extérieure, provoquée par le mouvement d'un esprit vif et par le besoin de se distraire, s'éteignait subitement dès qu'il se trouvait en face de lui-même. De bonne heure, il avait témoigné des dispositions mélancoliques qui ne se dissipèrent point avec les années. Quelle triste enfance que la sienne! Par quels commencemens douloureux il entra dans la vie! Son père, prodigue et libertin, mourut avant d'avoir pu s'occuper de son éducation, sans même lui laisser un souvenir respecté; sa mère, tour à tour tendre et violente, l'éleva dans des alternatives de caresses et de menaces; le premier exemple, la première leçon qu'elle lui donna fut de ne jamais se contenir, de s'abandonner à tous les emportemens de la passion. Tout enfant, il la voyait mettre en pièces devant lui ses robes et ses chapeaux. Un jour, dans un accès de colère, elle lui jeta des pincettes à la tête et faillit le tuer sur le coup. « Savez-vous que votre mère est folle? lui disait un de ses camarades. — Je le sais, » répondit-il d'un air sombre. — « Laissez passer mistress Byron en fureur, » s'écriait-il en ouvrant sur le passage de sa mère une porte à deux battans. En faut-il davantage pour qu'une secrète amertume empoisonne désormais tous les biens de la vie?

Un autre malheur, dont il ne se consola jamais, assombrit encore son caractère. Un de ses pieds, tordu au moment de sa naissance, resta légèrement boiteux. On le soumit en vain, pour le guérir, aux

traitemens les plus pénibles; on emprisonna sa jambe dans des bandages orthopédiques, dans un appareil en bois qui l'empêchait de dormir; il supporta ces souffrances sans se plaindre, mais sans obtenir aucun résultat. Le sentiment de cette infirmité le poursuivit partout; ni son rang ni sa gloire ne lui parurent une compensation suffisante de ce qui lui manquait pour être l'égal des autres hommes. Une de ses plus constantes préoccupations fut de dissimuler son pied malade par la forme de ses vêtemens, par sa manière de marcher, par son audace et par son adresse dans tous les exercices du corps; à force de volonté et d'énergie, il parvint à corriger l'infériorité que la nature lui infligeait, en se mesurant à la nage, à l'escrime, à la boxe avec les hommes les plus robustes de l'Angleterre. Être fort et le paraître, voilà ce qui devint pour lui presque aussi important, plus important peut-être, que d'acquérir la renommée poétique; mais au prix de quels sacrifices y réussit-il? Quelle obligation de penser à soi et quelle perpétuelle contrainte! Une tendance à l'embonpoint, héréditaire dans sa famille, lui faisant craindre que le plus faible de ses deux pieds ne pût supporter le poids de son corps, si son corps devenait trop lourd, il s'astreignit à un régime frugal, contre lequel la nature réclamait, qu'il interrompait fréquemment par des excès et qui en peu d'années délabra son estomac. Un caractère impatient, forcé de compter tous les jours avec de telles misères, s'en irrite et en souffre. La misanthropie de lord Byron, l'amertume hautaine de son scepticisme, l'agitation continuelle de son esprit, ses révoltes contre l'opinion et ses explosions de colère, tout le malaise moral qui trouble et empoisonne sa vie, viennent en grande partie de ses souffrances physiques. La gloire et l'amour, le succès de ses œuvres et les passions ardentes qu'il inspirait pouvaient l'étourdir un instant, mais dès qu'il rentrait en lui-même, il y retrouvait le mal qui le consumait. Au sortir d'un entretien étincelant de gaîté, il avouait à Moore qu'il se sentait le plus malheureux des hommes. Après quelques mois de mariage, lady Byron porta sur lui un jugement analogue. La réflexion le ramène inévitablement à des idées sombres. Les mots de tristesse, de fatigue, d'ennui, reviennent à chaque page dans son journal. « De tous les verbes, écrit-il, celui que je conjugue le plus est le verbe *s'ennuyer*. »

De là le besoin d'émotions fortes qui secouent l'âme et l'arrachent à la monotonie de ses pensées ordinaires. De là aussi l'amour des grands spectacles de la nature, si bien faits pour apaiser les douleurs incurables. Petit-fils d'un marin, né et élevé sur les côtes de l'Océan, lord Byron aimait avec passion toutes les scènes de la mer; sur les flots irrités, à travers le sifflement de la tempête, il savourait l'âpre volupté du péril et de la lutte; la calme étendue des eaux

reposait son âme endolorie par l'image d'une sérénité inaccoutumée. Les malheureux fuient la société des hommes ; le monde n'a que de l'indifférence pour des douleurs qu'il ne comprend pas toujours et qu'il ne dépend pas de lui de partager. Byron, sans se chercher lui-même, cherchait la solitude : c'est là seulement qu'il retrempait ses forces ; il y retrouvait, avec le sentiment de blessures toujours saignantes, le meilleur moyen d'échapper à l'obsession douloureuse qui le poursuivait par la contemplation des spectacles naturels ou par l'effort énergique du génie aux prises avec le malheur. Il y a des âmes lyriques que ni la douceur de l'amitié ni les caresses de l'amour ne consolent aussi bien dans leurs heures d'amertume que les confidences involontaires qu'elles se font à elles-mêmes avant de les faire au public. L'âme de Byron était de celles-là. On montre encore au cimetière de Harrow, sous un grand orme, une tombe où il aimait à s'asseoir, loin de ses camarades, où la nuit le surprenait quelquefois absorbé dans ses rêves. Pendant ses voyages en Orient, après s'être baigné sur quelque plage solitaire, il s'arrêtait de longues heures à contempler du haut des rochers l'immensité de la mer. Il confessait lui-même, un peu plus tard, qu'en compagnie de la femme la plus aimée il lui arrivait souvent de soupirer après la solitude.

Tel était le jeune homme de vingt-six ans dont miss Milbanke acceptait, au mois de septembre 1814, les propositions de mariage. Quoiqu'elle ne le connût qu'imparfaitement, elle en savait assez sur son compte pour avoir refusé sa main une première fois, au commencement de 1813. Lord Byron ne dissimulait pas ses défauts, il en tirait plutôt vanité par amour du bruit et de l'effet. Il ne lui déplaisait pas d'ajouter à sa réputation de grand poète celle d'un héros de roman. Qu'on le crût capable, comme les personnages de ses poèmes, comme le Giaour et le Corsaire, d'inspirer de grandes passions, il s'en félicitait plutôt que de s'en plaindre ; qu'on lui attribuât même des aventures d'un ordre moins élevé, il ne prenait aucun soin de s'en défendre. Il encourageait volontiers par des airs mystérieux ou des demi-confidences les exagérations de la médisance publique, qui prête toujours à un homme célèbre plus de bonnes fortunes que la réalité ne lui en procure. Dès 1813, miss Milbanke ne pouvait ignorer ce qui se répétait partout; on avait nécessairement parlé devant elle, dans le monde où elle vivait, des succès de lord Byron, de l'admiration qu'il inspirait à la société anglaise, et des passions qu'il avait fait naître. C'étaient même les raisons apparentes de son refus. Une jeune personne fière et d'un esprit élevé devait exiger de son mari des qualités bien différentes de celles que la renommée attribuait au poète. Il semble néanmoins que dès cette époque miss Milbanke, sans vouloir s'engager, éprouva un attrait

involontaire pour celui dont elle refusait la main, et comme une frayeur secrète d'être obligée de rompre avec lui. Non-seulement sa réponse négative fut enveloppée, ainsi qu'il est d'usage, des formes les plus courtoises et les plus flatteuses, mais plus tard elle exprima le désir de continuer une correspondance déjà commencée entre eux, et lui écrivit depuis lors les lettres les plus amicales. Quant à lui, il avait songé au mariage sans amour, par pure lassitude de la vie déréglée qu'il menait, pour se ranger et *faire une fin*. Son cœur demeurant libre, il lui en coûtait peu de correspondre amicalement, même sans prétention personnelle, avec une femme distinguée dont il estimait l'esprit autant que le caractère.

Quelle personne était-ce que miss Milbanke en 1813 ou en 1814? Nous ne connaissons d'elle d'autres portraits que ceux que nous trace son futur mari. D'après le témoignage de lord Byron, nous pouvons nous la représenter non peut-être telle qu'elle était en réalité, mais du moins telle qu'il la voyait alors. « Aujourd'hui, écrivait-il dans son journal le 30 novembre 1813, reçu une bien jolie lettre d'Annabella, à laquelle j'ai répondu. Quelle chose étrange que notre situation respective et notre amitié, sans une seule étincelle d'amour de part ni d'autre, et tout cela produit par des circonstances qui généralement amènent la froideur d'un côté et l'aversion de l'autre! C'est une femme vraiment supérieure et très peu gâtée, ce qui est étonnant chez une héritière, une jeune fille de vingt ans, une future pairesse en vertu de ses droits personnels, une fille unique et une savante, qui a toujours suivi sa propre voie. Elle est poète, mathématicienne, métaphysicienne, et cependant avec tout cela vraiment tendre, généreuse, aimable et très peu prétentieuse. Une autre tête aurait été tournée par la moitié du mérite qu'elle a acquis et un dixième de ses avantages. » Lord Byron, tout en traçant cet aimable portrait, se consolait si aisément du refus de miss Milbanke qu'il se prêtait, dans le courant de l'année 1813, à plusieurs négociations matrimoniales. A ses yeux, le mariage était une simple affaire, une mesure de précaution qu'il prenait contre lui-même pour revenir à une vie plus régulière, moins agitée, moins dangereuse. « Une femme serait mon salut, » écrit-il le 16 janvier 1814. Cependant elle ne le sauvera qu'à la condition qu'il n'en devienne point amoureux; il craint pour son repos les orages des passions; c'est précisément pour les éviter qu'il songe au mariage. Cette préoccupation toute personnelle ne promettait à l'objet de son choix qu'un bonheur incertain. Thomas Moore, qui connaissait son ami, se félicite intérieurement qu'une jeune personne de grand mérite, dont il aimait la famille, n'ait pas été choisie pour une si douteuse expérience. Consoler Byron, calmer ses accès de désespoir, désennuyer son scepticisme, se donner à lui sans pouvoir espérer qu'il se donnât à son

tour, tâche délicate qu'une femme courageuse ou prompte aux illusions pouvait seule entreprendre!

II.

Miss Milbanke affronta le péril sans en connaître certainement toute l'étendue, mais sans qu'il lui fût permis d'en ignorer la gravité. Deux ans s'étaient écoulés depuis la première demande de lord Byron; elle avait eu le temps de réfléchir et de s'informer; aucun indice ne pouvait lui faire supposer qu'une réforme se fût opérée dans les sentimens et dans la conduite du poète, depuis le jour où elle avait refusé sa main. Le monde gardait de lui la même opinion. On continuait à parler de ses amours et de son originalité. Personne ne parlait de ses principes, encore moins de sa vertu. Une jeune fille de vingt-deux ans, d'un caractère aussi mûr et aussi résolu que celui de miss Milbanke, ne s'engage évidemment point dans les liens du mariage sans avoir pris ses informations et calculé ses chances de bonheur. Peut-être pour réussir compta-t-elle davantage sur sa volonté et sur son mérite que sur les qualités de son mari. En tout cas, elle se décida sans doute moins légèrement que lui. Il est difficile de jouer sa destinée avec plus d'insouciance que ne fit lord Byron lorsqu'il demanda pour la seconde fois la main de miss Milbanke. Un de ses amis, le voyant malheureux, irrésolu, inquiet du présent et de l'avenir, le supplia de se marier pour sortir d'incertitude, pour se créer enfin une règle et des devoirs. Il y consentit en thèse générale, et prononça lui-même le nom de la future lady Byron. On lui objecta avec beaucoup de force que miss Milbanke ne jouissait pas encore de sa fortune, qu'ayant des affaires embarrassées il ne pouvait épouser qu'une personne riche, et que d'ailleurs une savante ne lui convenait en aucune manière. Il se rendit si facilement à ces objections qu'il permit à son ami d'adresser une demande en son nom à une autre personne. La réponse fut négative; en la recevant, lord Byron s'écria : « Vous voyez bien que ce doit être miss Milbanke; je vais lui écrire. » Et aussitôt il prit la plume; quand il eut achevé sa lettre, son ami s'en empara en continuant à protester contre un tel choix, la lut et, la trouvant charmante, ne put s'empêcher de dire : « En vérité, voilà une bien jolie lettre, ce serait dommage qu'elle ne partît point. Je n'en ai jamais lu une plus jolie. — Alors elle partira, » reprit lord Byron, qui aussitôt la cacheta et la fit partir. En quelques minutes, avec moins de réflexion qu'il n'en faut pour des résolutions moins graves, il avait décidé de son sort.

Miss Milbanke écrivit sur-le-champ une réponse favorable, conçue dans les termes les plus flatteurs, et pour que son futur mari,

en quelque lieu qu'il se trouvât, n'eût point à attendre, ne sachant s'il était à la ville ou à la campagne, elle lui écrivit le même jour à Londres et à Newstead. Pourquoi avait-elle changé de résolution, pour quels motifs acceptait-elle enfin ce qu'elle avait refusé une première fois? Était-elle touchée de l'apparente persévérance de lord Byron, flattée d'une recherche si soutenue, séduite par la gloire d'un grand nom? Qui saura jamais ce qui se passa dans son cœur, à cette époque décisive de sa vie? Elle-même ne l'a dit à personne et ne se rendit peut-être qu'un compte fort imparfait de la complexité de ses sentimens. La reconnaissance d'une part, l'orgueil de l'autre, influèrent sans doute sur sa décision, — sans doute aussi le secret espoir de fixer cet esprit mobile, de le retenir auprès d'elle par le charme de son commerce et de le ramener à la vertu. A moins qu'elle n'ait éprouvé elle-même ce qu'on a spirituellement appelé *la tentation de l'abîme,* elle put se croire destinée à convertir ce grand pécheur, à devenir un jour l'instrument providentiel de son salut. En tout cas, elle ne se maria point par surprise, elle ne fut pas victime d'un de ces entraînemens auxquels cèdent quelquefois les jeunes filles sans expérience; elle avait pesé depuis longtemps le pour et le contre de cette union, et, quand elle prit son parti, elle le prit en connaissance de cause. Plus tard elle n'aura le droit ni de prétexter de son ignorance, ni de rejeter sur personne la responsabilité de son choix. Elle seule aura voulu épouser lord Byron et l'aura fait librement. On serait même tenté de croire qu'au moment où elle refusait sa main une première fois elle se réservait la faculté de revenir sur ce refus, tant elle témoignait le désir de rester en relations avec lui et apportait de bonne grâce dans sa correspondance. Tandis qu'il se résignait sans efforts à son échec, qu'il frappait à d'autres portes et qu'il se fût certainement marié avec une autre, si une autre l'avait accepté, elle refusait six prétendans de suite, comme si elle voulait se conserver pour lui aussi longtemps qu'elle serait libre. Peut-être l'aimait-elle, peut-être subissait-elle le charme d'une grande renommée littéraire illustrée encore par la légende d'une vie romanesque. Quant à lui, il témoignait une joie sincère, mais exempte de passion. Le sentiment qui perce dans les lettres où il parle de sa fiancée à ses amis est un sentiment d'estime. Il ne lui reconnaît d'autre défaut que d'avoir trop de mérite; en se comparant à elle, il se juge indigne de son bonheur. Il n'entend parler de toutes parts que des qualités de miss Milbanke; on la cite comme un modèle parmi les jeunes filles du nord. « Il n'est pas mauvais, dit-il, que l'un de nous deux ait une telle réputation; de ma part, il y aurait du déficit sur l'article de la morale. » Le mariage fut célébré le 2 janvier 1815 à Seaham, dans le comté de Durham, où demeurait sir Ralph Milbanke.

On eût dit qu'au moment de s'engager d'une manière définitive Byron était assailli de pressentimens douloureux. Il se leva tristement le matin de la cérémonie, jeta un regard mélancolique sur ses vêtemens de noce étendus dans sa chambre, et, sans demander à voir ni sa fiancée, ni sa nouvelle famille, se promena solitairement jusqu'à ce qu'on l'appelât pour se rendre à l'église. Une autre image, dit-il dans le *Rêve*, où il se donne en spectacle à lui-même, l'image de son premier amour, Mary Chaworth, se dressa devant lui au pied de l'autel. « Je le vis... avec une aimable fiancée; le visage de celle-ci était beau, mais ce n'était pas l'étoile qui avait lui sur sa jeunesse. Il se tint debout, calme et tranquille, il prononça les vœux nécessaires, mais il n'entendit pas ses propres paroles, et tous les objets tournèrent autour de lui. » Son ami Moore, qui le vit à Londres moins d'un mois avant son mariage, fut peu satisfait des dispositions où il le trouva, et ne put se défendre de quelques inquiétudes. Ces premiers nuages se dissipèrent néanmoins; les lettres qu'il écrit à ses amis dans les mois de janvier et de février 1815 ne respirent que le contentement et la bonne humeur; le mariage lui paraît le plus *ambrosial* des états; si l'on faisait des baux entre époux, il en ferait un de quatre-vingt-dix-neuf ans. Il parle aussi de la bonne santé et de la gaîté constante de lady Byron. Il est vrai que de temps en temps ses instincts d'indépendance reparaissent; il propose à Moore un voyage en Écosse et même en Italie, où leurs femmes ne les accompagneraient point. L'idée d'une longue séparation ne cause à ce nouveau marié aucune frayeur; il s'y arrête même avec une sorte de complaisance. Le 10 décembre, il lui naît une fille qui doit resserrer les liens des deux époux; mais le 5 janvier 1816 Moore reçoit une lettre dont le ton lui fait pressentir quelque chagrin domestique. La catastrophe approche; le 15 du même mois, lady Byron, à peine remise de ses couches, quitte Londres et son mari pour se rendre chez son père dans le comté de Leicester; il est convenu que lord Byron la suivra de près. Tous deux se séparent avec l'apparence de la tendresse; en route, lady Byron écrit à son mari une lettre fort affectueuse, dont on a un peu ri en Angleterre, où elle appelle Byron « son cher canard. » Puis tout à coup le père de la jeune femme notifie à son mari qu'elle ne rentrera pas au domicile conjugal. Depuis lors en effet, les deux époux ne devaient pas se revoir; ils n'avaient vécu ensemble qu'un an et quelques jours.

D'où vient cette résolution soudaine et déjà irrévocable de lady Byron? Comment écrit-elle si affectueusement à un mari dont elle se sépare, ou comment se sépare-t-elle d'un mari qu'elle paraît aimer? Entre le moment où lady Noël prie son gendre d'aller re-

joindre lady Byron à la campagne et celui où sir Ralph Noël (1) annonce au même gendre une rupture définitive, quelques jours à peine s'écoulent; que s'est-il passé dans ce rapide intervalle? Lord Byron prétend ne l'avoir jamais su; il s'est plaint toute sa vie de n'avoir obtenu aucune explication décisive. Nous verrons plus tard qu'il était en réalité plus instruit qu'il ne lui convient de le dire au public, mais il pouvait se plaindre justement d'avoir été condamné par surprise, sans qu'on daignât ni l'entendre ni le confronter avec ceux qui l'accusaient. En tout cas, aucun grief précis ne fut officiellement articulé par lady Byron contre son mari; elle laissa planer sur les causes de la séparation la plus grande incertitude. Un certain nombre de versions, toutes très fâcheuses pour le poète, circulèrent alors dans la société anglaise et soulevèrent contre lui l'opinion publique. Voici ce que les mieux informés apprirent dès ce temps-là par les confidences d'une femme distinguée, lady Barnard, une des meilleures amies de lady Byron. D'après le témoignage de celle-ci, les premiers torts de lord Byron envers elle dateraient du jour même de leur mariage. En sortant de l'église, dans la voiture qui les emmenait, il lui aurait dit avec un méchant sourire : « Vous avez été dupe de votre imagination. Comment une femme d'autant de bon sens que vous a-t-elle pu concevoir l'espérance de me corriger? Vous verserez bien des larmes avant d'atteindre votre but. Il suffit que vous soyez ma femme pour que je vous déteste; si vous étiez la femme d'un autre, je pourrais vous aimer. » Lady Barnard, s'étonnant qu'après de telles paroles son amie eût continué la route en tête-à-tête, au lieu de rentrer à la maison paternelle, lady Byron lui aurait répondu : Je n'ai pu prendre alors au sérieux ce que me disait mon mari; j'ai cru à une plaisanterie de mauvais goût, et je me suis contentée de lui répondre que j'avais de lui une meilleure opinion que lui-même. A d'autres momens, ajoutait lady Byron, il me reprochait de ne l'avoir épousé que par vanité, pour m'attribuer aux yeux du monde le mérite de sa conversion. Quant à lui, en épousant une femme vertueuse et riche, il ne songeait qu'à rétablir sa réputation et sa fortune également compromises. Il affichait, disait-elle encore, de si mauvais principes, qu'elle aurait craint de perdre en sa compagnie le respect d'elle-même. Il sollicitait d'elle des complaisances coupables et pour elle et pour lui. Lady Byron complétait ses confidences par des détails qui seraient vraiment odieux, si on pouvait les croire réels. Suivant elle, il avait l'habitude de hanter les mauvais lieux, et, lorsqu'il en revenait le soir, il

(1) Le père de miss Milbanke avait changé de nom, depuis le mariage de sa fille, à la mort d'un de ses parens dont il était l'héritier.

s'en vantait devant sa femme; puis tout à coup il se jetait aux pieds de lady Byron, s'accusait d'être un monstre et tombait dans le désespoir. Une nuit, le voyant désespéré, l'entendant crier qu'il était perdu, qu'on ne lui pardonnerait jamais, elle eut pitié de sa douleur, s'approcha de lui, et lui dit les larmes aux yeux : « Byron, tout est oublié; jamais, jamais je ne vous parlerai de ce qui vient de se passer. » Il se releva aussitôt, disait lady Byron à lady Barnard, croisa ses bras sur sa poitrine et se mit à rire. « Que veut dire cela? lui demanda-t-elle. — C'est une simple expérience philosophique, répondit-il. Je voulais simplement savoir ce que duraient vos résolutions. »

Qu'y a-t-il de vrai dans ces griefs? quelle transformation subissent les actes et les paroles de lord Byron en passant d'abord par la bouche de sa femme, puis sous la plume d'une amie de sa femme, trop attachée à celle-ci pour qu'on la croie impartiale? Lord Byron s'est défendu lui-même d'avoir adressé des paroles outrageantes à lady Byron le jour de son mariage; il déclare d'ailleurs que, telle qu'il la connaît, elle ne les aurait pas supportées un instant, et serait descendue sur-le-champ de voiture. Si sa femme avait été offensée et mise en défiance dès le début, pourquoi parlerait-il en écrivant à Moore de la bonne grâce naturelle que lady Byron apporte à l'origine dans les relations conjugales? Peut-être a-t-il été victime en cette circonstance de son goût pour la plaisanterie; à moins de le connaître à fond, on distinguait difficilement chez lui le sérieux du badinage; il aimait à se moquer de lui-même et de ceux qui l'écoutaient; il s'attribuait des vices qu'il n'avait jamais connus, des actions qu'il n'avait jamais faites, pour le simple plaisir de mystifier ses auditeurs. Rien ne l'amusait plus que de se représenter sous des couleurs étranges, de noircir sa conduite et son caractère, sauf à rire après coup dans l'intimité de la candeur de ses dupes. Lady Byron ne prit-elle pas au sérieux quelques mystifications de ce genre? Ne le crut-elle pas réellement criminel lorsqu'il n'avait que l'apparence du crime, n'eut-elle pas l'esprit assez fin pour distinguer l'homme du rôle, la réalité de la mise en scène? On serait tenté de croire qu'elle attacha trop d'importance à des écarts d'imagination auxquels les faits ne répondaient point. Quoi d'étonnant d'ailleurs qu'une personne réservée, d'un esprit exact et positif, peu disposée peut-être à plaisanter, n'ait pas compris le sel des plaisanteries fort blâmables que se permettait son mari! Il y a des sujets dont il ne faut point entretenir une femme, même en se jouant, quand ce ne serait que par respect pour soi et pour elle.

Lady Byron paraît avoir trouvé dans la conduite de lord Byron d'autres motifs plus réels de se plaindre de lui. On sait quelles étaient les irrégularités du poète avant le mariage; il ne s'astrei-

gnait à aucune habitude, ne savait ni se coucher ni se lever, ni manger à des heures déterminées. L'imprévu, le caprice, l'humeur du moment, disposaient de l'emploi de ses journées. Souvent il veillait toute la nuit, ne se couchait qu'au jour et ne se levait que dans l'après-dînée. Sa femme ne put obtenir de lui qu'il modifiât ce genre de vie. Elle en fut certainement offensée; elle souffrit surtout, dit-on, de ne prendre avec lui aucun repas en commun. Les heures où l'on se met à table sont des heures de joie, de liberté, de tête-à-tête affectueux pour un jeune ménage. Quand on a été séparé le reste du jour par les occupations du mari, c'est là qu'on se retrouve et que les cœurs s'épanchent. Byron mangeait à peine, à des heures irrégulières; la sobriété qu'il s'imposait par un effort de sa volonté s'accommodait mal du spectacle fréquent de l'appétit des autres, il aimait mieux éviter la tentation et la contagion de l'exemple. On dit de plus qu'il lui était désagréable de voir une femme manger, comme si une opération d'une nature si vulgaire ne convenait point à un être si délicat. Dès les premiers temps de son mariage, il laissait donc lady Byron prendre ses repas toute seule. Rien de plus triste pour une jeune femme, rien qui puisse la blesser davantage par un air de négligence auquel les plus raisonnables ne sont point insensibles. Lors même que lady Byron eût supporté sans se plaindre ce manque d'égards, pouvait-elle s'accoutumer aux irrégularités de son mari? Tous les témoignages nous la représentent comme une personne méthodique, habituée à régler exactement l'emploi de son temps. Quand on aime l'ordre passionnément, on ne se résigne qu'avec une peine infinie au spectacle du désordre. Il suffit quelquefois de dissentimens moins graves pour désunir un ménage. Il y a des gens qui reviennent difficilement de leurs premières impressions; peut-être lady Byron ne se remit-elle jamais de la pénible surprise que lui avaient causée les excentricités de lord Byron. Tout le monde autour d'elle vivait autrement que son mari, lui seul faisait exception à la règle commune; si elle rêvait, comme tout le fait croire, une destinée calme, une vie régulièrement ordonnée, que ne dut-elle pas souffrir en se voyant déçue dans ses plus chères espérances?

Une femme de cœur, attachée à ses devoirs et à ses affections, se résigne quelquefois à de douloureux sacrifices; elle peut au besoin s'oublier elle-même et renoncer à ses goûts, mais à la condition qu'on lui saura gré de son dévoûment, qu'on en profitera tout au moins, qu'elle sera récompensée de ce qu'elle sacrifie par le bonheur qu'on lui devra, dont il ne sera que juste de lui reporter le mérite. Si cette consolation lui est refusée, si les épreuves auxquelles elle se soumet ne rendent ni plus heureux ni moins triste l'homme à qui elle les offre, pourquoi se sacrifierait-elle sans profit pour personne? Tel fut,

à ce qu'il semble, le raisonnement de lady Byron lorsqu'elle se sépara de son mari. Deux lettres d'elle, adressées l'une à la sœur de Byron, l'autre au poète lui-même, quoique ne renfermant aucun détail sur les motifs de la séparation, en indiquent cependant la cause générale. « Je rappellerai seulement, écrit-elle à mistress Leigh le 3 février 1816, l'insurmontable aversion de lord Byron pour le mariage, le désir et la détermination qu'il a toujours exprimés depuis le commencement de s'affranchir de ce lien, le trouvant, disait-il, absolument insupportable, quoiqu'il avouât avec candeur qu'aucun effort de devoir ni d'affection ne lui avait manqué de ma part. Il m'a trop péniblement convaincue que toutes les tentatives faites par moi pour contribuer à son bonheur étaient complétement inutiles et lui déplaisaient même extrêmement. » Quatre jours après, elle écrivait à lord Byron : « Vous savez ce que j'ai souffert, les sacrifices que j'aurais faits pour éviter cette extrémité (celle de la séparation), et quelles fortes preuves j'ai données de mon attachement au devoir, de mon affection, en supportant avec persévérance les épreuves les plus pénibles. En repassant sérieusement et sans passion dans mon esprit les misères dont j'ai fait l'expérience, presque sans intervalle, depuis le jour de mon mariage, je me suis en définitive déterminée à me séparer de vous... Vous êtes malheureusement disposé à considérer ce que vous possédez comme sans valeur, et ce que vous avez perdu comme hors de prix; mais rappelez-vous que vous vous déclariez vous-même très malheureux pendant que j'étais à vous. »

Lord Byron était donc mieux informé en réalité qu'il ne paraissait l'être des causes générales de la séparation. Il ne pouvait oublier non plus les accès de violence auxquels il s'était laissé emporter peu de temps avant les couches de lady Byron. La correspondance de celle-ci et de mistress Leigh nous révèle de tristes scènes d'intérieur. Byron, poursuivi par ses créanciers, hors d'état de les payer, exposé à des saisies domiciliaires et à de fréquentes humiliations, s'en prenait à son entourage, au lieu de s'en prendre à lui-même, du fâcheux état de ses affaires. Jamais peut-être, à aucune époque de sa vie, il ne fut plus irrité ni plus irritable que dans ces momens de crise domestique. Sa femme raconte de lui des traits de fureur tout à fait en désaccord avec ce que nous savons de sa bonne grâce habituelle dans ses relations d'amitié et dans ses relations d'amour. Une nuit qu'au nom de la loi un huissier occupait son appartement, il quitta lady Byron comme un forcené, accusant sa femme de l'avoir épousé malgré lui, se déclarant affranchi de tout devoir envers elle, la rendant responsable des actes de désespoir auxquels il menaçait de se livrer. Le moins qu'il pût faire, disait-il, serait de sortir de la maison et de noyer ses chagrins dans l'ivresse.

La clairvoyance naturelle et la pénétration acquise de lady Byron ne lui permettaient de s'abuser ni sur l'état de son mari ni sur la difficulté d'y remédier. Elle attribuait son malheur à son goût pour les émotions fortes, à son désir de varier par une série de coups de théâtre la monotonie de l'existence. Il a besoin de se fuir, disait-elle, d'échapper au trouble de ses pensées; il ne le peut qu'à force de stimulans. C'est pour cela qu'il aime à tourmenter les autres, à jouer et à boire. Est-ce son corps, est-ce son esprit qui est malade? se demandait-elle avec le sang-froid d'un médecin. Après l'avoir longtemps observé, elle le croyait surtout en proie à l'ennui; mais, suivant elle, cette maladie morale n'était que la conséquence d'un malaise physique, d'un trouble habituel de l'estomac causé par des alternatives d'abstinence et d'excès. Elle n'y connaissait qu'un remède, la distraction; mais les distractions que préférait lord Byron aggravaient son mal au lieu de le guérir. « Je sais comment tout cela finira, si la maladie augmente, » disait-elle à mistress Leigh. Elle paraît avoir cru dès ce moment-là que l'agitation d'esprit de lord Byron aboutirait nécessairement à la folie. Peu de temps avant d'accoucher, elle passait ses nuits à ruminer ces sombres pressentimens qui prirent chez elle le caractère d'une idée fixe. Une femme vraiment tendre aurait-elle poussé si loin l'esprit d'analyse et soumis l'être aimé à une aussi minutieuse dissection? On sent ici un peu de sécheresse sous la sagacité implacable de l'observation. Les raisonnemens de lady Byron ont la froideur d'une déduction logique ou d'un diagnostic médical. Quand on aime, on observe moins librement, on juge moins sévèrement les défauts des autres; on trouve toujours pour eux au fond du cœur quelque excuse ou quelque espérance.

L'histoire de la séparation se trouve ainsi écrite dans les premières confidences que lady Byron adresse à mistress Leigh et à lady Barnard. Après avoir entendu la plaidoirie de la femme, il serait nécessaire, avant de se prononcer, de donner la parole au mari. Lord Byron avait écrit des mémoires; il y racontait en détail ce qui s'était passé entre lui et lady Byron, il avait même poussé le scrupule jusqu'à prier sa femme de prendre connaissance de son récit pour en rectifier au besoin les erreurs. Lady Byron refusa de lire le manuscrit, exprima le désir qu'il ne fût point publié et obtint qu'on le détruisît après la mort du poète. Il nous reste par conséquent peu d'informations précises sur les incidens domestiques que lord Byron aurait pu invoquer pour sa défense, encore moins sur ses propres griefs. Dans les premiers momens de la séparation, il ménagea beaucoup lady Byron, se donna tous les torts et pria ses amis de ne jamais le défendre aux dépens du caractère de sa femme. Plus tard, aigri par la durée d'un ressentiment qu'il avait espéré apaiser, il

garda moins de réserve et s'expliqua à son tour. Ces explications ne nous parviennent malheureusement que sous une forme indirecte, par des intermédiaires dont rien ne nous garantit ni la véracité ni l'intelligence. Quelle foi ajouterons-nous par exemple aux conversations que nous rapportent Medwin et lady Blessington? D'après quelques témoignages, confirmés d'ailleurs par une pièce de vers sanglante, le poète accusait surtout mistress Clermont, femme de charge ou dame de compagnie attachée à la personne de lady Byron, d'avoir envenimé les rapports entre lui et sa femme. C'est d'elle qu'il nous a laissé cet immortel portrait : « née au grenier, nourrie dans la cuisine, de là promue en grade, appelée à orner la tête de sa maîtresse, puis, — pour quelques gracieux services qu'on ne nomme pas et qu'on ne peut deviner qu'au salaire, — élevée de la toilette à la table, où ceux qui valent mieux qu'elle s'étonnent de se voir derrière sa chaise; d'un œil impassible, d'un front qui ne rougit pas, elle dîne dans l'assiette qu'autrefois elle lavait. » Suivant Medwin, lady Byron, poussée par mistress Clermont, aurait forcé le secrétaire de son mari et y aurait saisi des lettres d'amour, adressées à lord Byron antérieurement à son mariage, qu'elle aurait eu l'infamie d'envoyer elle-même au mari de la femme qui les avait écrites. Une telle action serait absolument injustifiable; si la jalousie explique la violation d'un secret aussi sacré que celui d'une lettre, elle ne saurait servir d'excuse à une basse vengeance. Capable d'un trait de ce genre, lady Byron ne mériterait aucun intérêt. D'ordinaire les reproches que lui adresse lord Byron sont d'une nature moins grave; il insiste surtout, en parlant d'elle, sur les habitudes méthodiques et compassées qui lui ôtaient la grâce de la jeunesse. Elle se gouvernait en tout d'après des principes fixes, avec une confiance absolue dans les règles qu'elle se traçait; comme le font souvent les esprits positifs, elle appliquait avec une rare intrépidité les procédés rigoureux des sciences exactes aux plus délicates analyses du cœur humain, ne tenant compte ni du caprice, ni de la fantaisie, ni des droits de l'imagination, ramenant tout à des formules ou à des syllogismes. Elle eût été mieux à sa place dans une chaire de l'université de Cambridge, disait Byron, que dans la maison d'un poète. Si ce portrait est vrai ou du moins paraissait vrai à celui qui le trace, quoi d'étonnant que deux natures si dissemblables se soient si mal accordées?

Lady Byron, telle que nous la représente son mari, était-elle tenue de supporter la vie dans des conditions si douloureuses pour elle, de sacrifier ses goûts, ses habitudes et jusqu'à ses plus chères convictions à la paix du ménage? Personne ne l'a prétendu, pas même lord Byron, tout intéressé qu'il fût à lui découvrir des torts. Si la vie lui paraissait insupportable sous le toit conjugal, si les procédés de son

mari l'avaient détachée de lui sans retour, son droit de le quitter était incontestable. Lord Byron ne pouvait ni la retenir malgré elle, ni la forcer à subir sa présence. Avait-elle néanmoins rempli tous ses devoirs après avoir assuré la tranquillité de sa vie et mis son honneur en sûreté sous le toit de son père? Ne devait-elle rien de plus à l'homme illustre qui l'avait tirée de la foule pour lui faire partager la célébrité de son nom? La vie privée d'un grand écrivain ne peut se dérober à la curiosité publique; lady Byron savait que son départ de la maison conjugale serait bientôt le sujet de tous les entretiens. N'y avait-il pas de sa part quelques précautions à prendre pour que la médisance ne s'emparât point de cet événement et n'en grossît pas les proportions? Qu'elle songeât d'abord à elle-même, à son repos, à celui de sa famille, rien de mieux; mais l'honneur de son mari, l'honneur du père de son enfant ne méritait-il pas qu'elle en prît soin? Si le lendemain de la séparation le nom qu'elle portait allait être livré à toutes les insultes et à toutes les calomnies, n'avait-elle pas sa part de responsabilité dans ce déchaînement de l'opinion publique? Sa propre réputation mise à couvert, celle de lord Byron lui devenait-elle indifférente? On la justifiera difficilement de s'être placée à un point de vue tout personnel sans songer aux conséquences qu'entraînait pour un autre une séparation qu'il ne dépendait pas d'elle de tenir secrète.

En se séparant de lord Byron comme elle le fit, elle ne se bornait pas à reconquérir sa liberté, — ce qui était son droit, — elle attirait sur la tête de son mari un châtiment qui dépassait la mesure d'un désaccord domestique, et qu'une femme plus généreuse eût eu à cœur de lui épargner. Lorsqu'on vit une personne aussi estimée que lady Byron, une jeune mère que l'on citait comme un modèle de vertu, quitter la maison conjugale, lorsqu'on la vit surtout garder un silence systématique sur les causes de son départ, on en conclut que les fautes de son mari étaient trop graves pour être révélées. On ne se contenta point de la plaindre, on accusa le coupable qui la réduisait à cette extrémité d'avoir commis des crimes que sa générosité l'empêchait de nommer. Plus lady Byron fut réservée, plus cette réserve accabla lord Byron. En refusant de s'expliquer sur les motifs qui l'éloignaient de lui, elle autorisa contre l'homme qu'elle abandonnait les accusations les plus odieuses. Celles-ci ne se firent pas attendre; un événement fort simple et assez commun, une brouille de ménage, fut transformée par l'opinion en un mystère d'iniquité. On écrivit des pamphlets, on publia des caricatures où le poète, la veille encore si admiré et si populaire, était désigné à l'indignation publique. Sifflé lorsqu'il se rendit à la chambre des lords, insulté dans les rues, n'osant se montrer au

théâtre, lord Byron se vit chassé d'Angleterre sans qu'aucun grief positif fût articulé contre lui, sans que ses accusateurs se fussent mis d'accord sur les reproches qu'ils lui adressaient. Il rappelait lui-même avec ironie que la presse anglaise, avant de recueillir une seule information sérieuse sur la nature de ses démêlés domestiques, au premier bruit de la séparation, l'avait chargé de tous les crimes, et comparé successivement à Néron, à Épicure, à Caligula, à Héliogabale, à Henri VIII. Lady Byron, qui avait déchaîné cette tempête d'invectives, eût pu la conjurer d'un mot. Elle n'avait besoin pour cela ni de se remettre entre les mains de son mari, ni de se prêter à une réconciliation que sa dignité repoussait; il lui eût suffi de déclarer qu'elle ne reconnaissait à personne le droit d'interpréter et de juger la conduite de lord Byron, qu'elle seule était juge de leurs différends, et que, si l'affection avait pu subir quelque atteinte dans les querelles du ménage, l'estime du moins demeurait entière et réciproque. Ces simples paroles, qu'une femme de cœur n'eût pas hésité à prononcer dans une circonstance si douloureuse, eussent fermé la bouche aux calomniateurs. Lady Byron avait d'autant plus de motifs de parler que son mari ne s'exprimait sur son compte qu'avec les plus grands égards, ne lui reprochait aucun tort, et ne voulait à aucun prix que sa défense personnelle se tournât en accusation contre elle. Un tel exemple de courtoisie méritait d'être compris et imité.

Même dans cette pièce de vers que lord Byron écrivit avant de quitter son pays, qui lui fut inspirée par un retour douloureux sur le passé, une nuit où, en se promenant à travers les chambres solitaires de sa maison de Londres, il aperçut au fond d'un cabinet des parures, des robes, des objets de femme, où le souvenir de celle qu'il avait perdue vint se présenter à sa pensée avec une telle force que ses yeux se mouillèrent de larmes, il n'accusa que lui-même et ne laissa percer qu'une tristesse sans colère. « Adieu! lui disait-il, et si c'est pour toujours, eh bien! pour toujours adieu! Quoique tu sois sans pardon, jamais mon cœur ne se révoltera contre toi. Ah! si ce cœur était à nu devant toi, ce cœur où ta tête reposa si souvent lorsque descendait sur toi le sommeil paisible que tu ne connaîtras plus désormais! Ah! si ce cœur percé à jour par toi pouvait dévoiler ses plus intimes pensées, tu découvrirais à la fin que ce n'était pas bien de le mépriser ainsi. Dût le monde t'approuver, dût-il sourire à tes coups, ses louanges doivent t'offenser lorsqu'elles se fondent sur les douleurs d'autrui. Quoique beaucoup de défauts m'aient défiguré, ne pouvait-on trouver pour m'infliger une blessure incurable un autre bras que celui qui m'enlaçait autrefois? » Après l'époux, le père parle à son tour. « Quand les petites mains de ma

fille te presseront, quand ses lèvres toucheront les tiennes, pense à celui dont la prière te bénira, pense à celui que ton amour eût béni! »

Cette plainte touchante, qui attendrissait Mme de Staël, n'arracha pas une parole de pitié des lèvres fermées de lady Byron. Muette pendant que son mari vivait, elle ne rompit le silence qu'après la mort du poète, lorsqu'il n'était plus là pour se défendre. Rassurée par la destruction des mémoires qu'elle avait contribué à obtenir de la faiblesse de Moore, elle s'autorisa de la publication de la *Vie de Byron* pour sortir de la réserve qu'elle avait gardée jusque-là et qu'il n'avait jamais été si nécessaire d'observer. Sous prétexte que Moore mettait en cause ses parens en attribuant à leur influence la désunion du ménage, elle revendiqua pour elle seule la responsabilité de la séparation, et en expliqua pour la première fois au public les motifs généraux. En se séparant de son mari, disait-elle, elle le croyait atteint d'aliénation mentale; les scènes dont elle avait été le témoin et la victime dans son intérieur lui faisaient craindre qu'il n'eût perdu la raison. Elle assurait même que la famille de lord Byron et le domestique qui le servait avaient donné à entendre que dans un accès de désespoir il pourrait mettre fin à ses jours. C'est d'après le conseil d'un médecin, pour ne pas irriter son mal, qu'elle l'avait quitté avec l'apparence de la tendresse et lui avait écrit affectueusement. Une fois en sûreté sous le toit de ses parens, le principal souci de lady Byron fut de s'assurer de l'état réel de son mari. Si elle avait eu affaire à un fou, comme elle le supposait, elle ne pouvait ni conserver aucun ressentiment de ses procédés, ni se détacher de lui; son devoir était de ne rien négliger pour le soigner et pour le guérir. Elle prit donc des informations dans l'entourage de lord Byron sur sa manière d'agir, et le fit même visiter par un médecin accompagné d'un homme de loi, afin de savoir si les craintes qu'elle rapportait de Londres se confirmaient. Le témoignage de ces deux personnes et les renseignemens qu'elle reçut d'autre part ne lui permirent plus de croire à la folie. On lui garantit que son mari n'était pas fou. Aussitôt sa conduite changea; la pitié qu'elle avait ressentie pour un malade fit place à l'indignation; lorsqu'elle se rappela ce qu'elle avait vu, ce qu'elle avait entendu et souffert, elle n'éprouva plus que de l'éloignement pour le domicile conjugal. Elle déclara dès lors à ses parens qu'elle ne retournerait à aucun prix auprès de lord Byron. C'est ce qui explique, suivant elle, pourquoi lord Byron, invité d'abord par sa belle-mère à rejoindre sa femme à la campagne, fut ensuite averti par son beau-père que sa femme se séparait de lui. La première lettre, datée du 17 janvier, s'adressait à un malade qu'il fallait ménager; la seconde, datée du 2 février, s'adressait à un coupable qui ne méritait plus de

ménagemens. Encore avait-elle pris la précaution de dissimuler à ses parens une partie de ses griefs.

Pour attester la vérité de cette explication, lady Byron invoqua et publia le témoignage d'une personne exactement informée de ses malheurs. Le docteur Lushington, invité par elle à rappeler publiquement ce qui s'était passé, affirma qu'il avait d'abord conseillé une réconciliation, un rapprochement des deux époux, mais qu'ayant ensuite appris de lady Byron ce qu'elle reprochait à son mari et ce que ses parens eux-mêmes ignoraient, il avait jugé impossible qu'on se réconciliât; si même, ajoutait-il, on eût songé à reprendre la vie commune, je n'eusse pu en aucun cas m'y prêter! Voilà une charge bien grave. Quelles sont donc les actions que Byron a commises, que la folie excuserait, mais qui deviennent inexcusables de la part d'un homme de bon sens? Le vague même de l'accusation en augmente la gravité en faisant naître dans l'esprit les suppositions les moins favorables à l'accusé. N'est-ce pas abuser du droit de la défense que de jeter de tels soupçons sur la tombe d'un mort, après avoir enlevé à ses amis les moyens de le justifier? Était-il juste de lui refuser si longtemps l'explication qu'il demandait pour la différer jusqu'à l'heure où il ne pouvait plus y répondre? En gardant le silence pendant que son mari vivait, en insistant pour que la justification de lord Byron ne fût pas publiée, lady Byron ne s'interdisait-elle pas la faculté de l'accuser? Le soin qu'elle prend de la réputation de ses parens peut-il lui faire oublier le respect qu'ell doit à une autre mémoire?

III.

Silencieuse tant qu'on la sommait de s'expliquer, lady Byron s'expliqua lorsqu'on ne lui demandait plus que le silence. La première confession qu'elle fit au public anglais et que Moore inséra dans la seconde édition de la *Vie de Byron* préparait les confidences infiniment plus graves que devait faire un jour en son nom mistress Beecher Stowe. En 1830, en imputant à son mari des torts impardonnables, sans en indiquer la nature, elle laissait planer sur lui des soupçons odieux; en 1869, mistress Beecher Stowe, dans un article d'une revue américaine que reproduisit avec fracas une revue anglaise, précisa l'accusation. Il ne s'agissait de rien moins que du crime d'inceste. Le célèbre romancier américain disait tenir de lady Byron elle-même que celle-ci avait quitté la maison conjugale après avoir découvert une liaison criminelle entre son mari et la sœur aînée de son mari, Augusta, femme du colonel Leigh. On comprend l'émotion que produisit en Angleterre une révélation si inattendue. La célébrité du personnage mis en cause,

l'énormité du crime, la réputation dont jouissait mistress Beecher Stowe, excitèrent au plus haut degré la curiosité publique. Une ardente controverse s'engagea dans toute la presse anglaise. A la surprise des premiers jours succéda généralement, malgré la bonne opinion qu'on avait de l'accusatrice et la mauvaise renommée de l'accusé, un vif sentiment d'incrédulité. Les objections s'élevèrent de toutes parts. L'inceste suppose deux coupables; en admettant que lord Byron fût assez dépravé pour essayer de séduire sa sœur, y avait-il une raison de croire que celle-ci eût pu accepter des liens si criminels? Comment avait vécu la prétendue complice du poète? Était-ce une de ces femmes dont la conduite légère autorise de tels soupçons? La biographie de mistress Augusta Leigh, recomposée avec soin par la curiosité publique, ne fournit aucune preuve à l'appui de l'accusation dont mistress Beecher Stowe accablait sa mémoire. Attachée à la cour comme dame d'honneur, femme d'un officier que le prince régent admettait dans son intimité, mère de sept enfans, la sœur de lord Byron n'avait jamais attiré l'attention que par le soin avec lequel elle remplissait ses devoirs. On ne trouvait dans sa vie aucune apparence de coquetterie, aucune trace de désaccord entre elle et son mari. Plus âgée de six ans que son frère, déjà mariée quand il n'était encore qu'un jeune homme de dix-neuf ans, très longtemps séparée de lui, à quel moment eût-elle pu lui inspirer une passion coupable? Était-ce lorsqu'il revint d'Orient, pendant son séjour à Londres, qu'une plus grande intimité s'établit entre les deux enfans du même père? Mais mistress Leigh, timide et réservée, d'une figure peu attrayante, pouvait-elle séduire un jeune homme dont tant de femmes belles et spirituelles se disputaient le cœur, qui fuyait plutôt qu'il ne recherchait les émotions de l'amour? On savait qu'il allait se reposer auprès d'elle des fatigues d'une vie dissipée, qu'elle l'accueillait avec l'indulgence d'une sœur aînée, presque d'une mère, qu'elle n'usait de son ascendant sur lui que pour le modérer dans les passions et le consoler dans les chagrins. Qui donc osait transformer après coup des relations si naturelles et si dignes de respect en une liaison criminelle? Parmi les anciens amis de mistress Leigh, il n'y eut qu'un cri d'indignation à la nouvelle du crime qu'on lui imputait.

En même temps l'enquête minutieuse à laquelle on se livra de nouveau sur les motifs qu'avait eus lady Byron de se séparer de son mari fit ressortir l'invraisemblance de ce qu'avançait mistress Beecher Stowe. On retrouva les pièces essentielles du procès, on établit qu'au mois de mars 1816 les amis des deux époux avaient essayé de les rapprocher, que dans cette circonstance lord Broughton (Hobhouse) agissait au nom de lord Byron, et M. Wilmot Horton

au nom de sa femme, que lord Broughton avait demandé tout d'abord au représentant de lady Byron de désavouer, avant toute négociation, les calomnies qui circulaient dans le monde sur le compte de son ami. Il s'était mis, disait-il lui-même, l'esprit à la torture pour se rappeler tous les crimes qu'on attribuait à lord Byron, pour en inventer au besoin; chaque fois qu'il produisait une accusation nouvelle, il demandait aussitôt à M. Wilmot Horton : Croyez-vous que ce soit vrai? Le représentant de lady Byron répondait invariablement : Nous ne le croyons pas. On sait aujourd'hui que le crime d'inceste fut alors cité comme une des mille calomnies qui se répétaient sur le compte du poète, et que M. Wilmot Horton repoussa cette accusation. D'autres preuves s'ajoutèrent encore à un témoignage si formel. On publia les lettres que lady Byron adressait à mistress Leigh avant et après la séparation, on n'y découvrit que des témoignages d'affection et de confiance. Une étroite amitié régnait entre les deux belles-sœurs; dans les derniers mois que lady Byron passa sous le toit de son mari, c'est à mistress Leigh qu'elle raconte ses chagrins, c'est sur mistress Leigh qu'elle compte pour apaiser les colères, pour dissiper les tristesses de Byron. Entre le mari et la femme déjà désunis et irrités, cette sœur secourable joue le rôle de confidente, elle essaie vainement de rapprocher deux cœurs qui s'aigrissent. Lorsque lady Byron a quitté la maison conjugale pour n'y plus rentrer, c'est elle encore qui sert d'intermédiaire entre les deux époux. Byron la charge d'obtenir de sa femme l'explication de ce départ. C'est par ses mains que passe la courte et décisive réponse de lady Byron. De telles relations eussent-elles été possibles entre les deux belles-sœurs, si, comme le prétend mistress Beecher Stowe, lady Byron, avant de quitter son mari, eût surpris celui-ci en flagrant délit d'inceste? Eût-elle consenti dans ce cas à laisser baptiser sa fille sous le nom d'Augusta, qui était celui de mistress Leigh? Après que lord Byron eut quitté l'Angleterre, fût-elle allée passer les mois de septembre 1816 chez sa belle-sœur? eût-elle entretenu pendant quinze ans des rapports affectueux avec cette dernière? La confiance était telle entre la femme et la sœur de Byron que toutes les lettres adressées par lui de Suisse, d'Italie ou de Grèce à mistress Leigh furent communiquées par celle-ci à lady Byron, qui en garda copie. Y a-t-il rien de moins équivoque que cette conduite du frère et de la sœur, rien qui ressemble moins à une liaison criminelle? Lord Byron et mistress Leigh se brouillèrent cependant en 1830, mais pour des motifs absolument étrangers à l'horrible accusation que mistress Beecher Stowe fait peser sur l'une d'elles.

Que reste-t-il après cela du roman à *sensation* que l'Amérique envoyait en Angleterre avec tant de fracas dans le courant de l'an-

née 1869? En admettant que lady Byron, vieillie et livrée peut-être aux hallucinations du mysticisme, eût choisi pour confidente mistress Beecher Stowe, qu'elle connaissait à peine, quelle foi ajouter à des paroles démenties d'avance par tant de témoignages écrits de la main même de lady Byron, et par tant d'actes de sa vie? On opposa tout de suite aux confidences d'une mourante assiégée de visions ce qu'elle avait dit, ce qu'elle avait écrit, ce qu'elle avait fait pendant les années qui suivirent la séparation, lorsque ses souvenirs étaient encore récens, lorsque son esprit avait gardé sa fraîcheur. Le récit de mistress Beecher Stowe faisait naître une autre objection; on y reconnaissait l'habitude des procédés romanesques, la recherche des effets violens obtenus à tout prix. Ce défaut fut surtout sensible dans la seconde version qu'elle publia des confidences de lady Byron pour répondre à la vigoureuse argumentation de la presse anglaise. Elle trahit l'embarras où l'avaient jetée ses adversaires par la mise en scène qu'elle déploya pour les réfuter. Si elle avait eu au début quelque souci de la vérité, il fut évident qu'elle ne songeait plus après coup qu'à surprendre les imaginations et à ébranler les nerfs de ses lecteurs. Elle nous représente lady Byron, très émue et très pâle, faisant effort pour parler, mais s'exprimant néanmoins avec une solennité terrible, comme on le fait sur un lit de mort, et retombant épuisée après avoir révélé le crime de son mari. La manière dont l'inceste a été découvert est encore plus invraisemblable que le fait en lui-même. Dans le récit que nous en donne mistress Beecher Stowe, tout est calculé pour l'effet; mais l'effet ne peut s'obtenir qu'auprès d'un public crédule. Une nuit, raconte-t-elle naïvement, lady Byron vit son mari traiter mistress Leigh avec une telle familiarité qu'elle en fut choquée et surprise; frappé de son trouble, Byron s'approcha d'elle et lui dit avec ironie : « Je suppose que vous vous apercevez qu'on n'a pas besoin de vous ici. Allez dans votre chambre et laissez-nous seuls. Nous nous amuserons mieux sans vous. » La malheureuse femme se retira en tremblant, tomba à genoux et pria le ciel d'avoir pitié des coupables. D'ordinaire les grands criminels se cachent, ils accomplissent leurs forfaits dans l'ombre, sans témoins. Mistress Beecher Stowe a changé tout cela. D'après son récit, Byron fait parade de l'inceste devant la personne qu'il a le plus d'intérêt à tromper. Une sœur ose se donner à son frère sous les yeux de la femme de celui-ci, et la femme outragée entretient pendant quinze ans avec celle qui l'outrage les relations les plus affectueuses. Dans quel monde corrompu et extravagant se passent de telles aventures? Est-ce là une peinture vraisemblable de la réalité ou le produit d'une imagination qui s'échauffe pour émouvoir le lecteur? Une autre scène de roman nous fait assister aux derniers adieux de lord et de lady Byron. D'après

mistress Beecher Stowe, ce n'est pas lady Byron qui s'éloigne volontairement de la maison conjugale, c'est son mari qui la chasse pour n'être pas témoin de ses reproches silencieux, de ses larmes, de ses prières. Le jour du départ, la pauvre femme passait devant la chambre de Byron, qu'elle n'avait pas vu depuis plusieurs jours; elle s'arrêta pour caresser l'épagneul de son mari, couché à la porte, et ne put s'empêcher d'envier le sort de cette pauvre créature, qui, elle du moins, avait le privilége de rester auprès de Byron et de veiller sur lui. Après un moment d'angoisse, elle entra dans la chambre, où elle trouva les deux coupables assis près l'un de l'autre, dit adieu à Byron et lui tendit la main. Byron, pour toute réponse, mit ses mains derrière son dos, et, reculant un peu, comme pour mieux embrasser d'un même regard les deux belles-sœurs, s'écria avec un sourire sardonique : « Quand nous trouverons-nous de nouveau tous trois réunis? — Dans le ciel, j'en ai l'espoir, » répondit lady Byron, et ce furent les derniers mots qu'elle adressa à son mari sur la terre.

Cette invention d'un rendez-vous dans le ciel, donné par la femme trahie au couple incestueux qui la trompe, a exposé mistress Beecher Stowe aux railleries trop méritées de la presse anglaise. Le romancier, en quête d'émotions, ne s'aperçoit pas qu'à force de vouloir rendre lady Byron intéressante il finit par la rendre méprisable. C'est le lendemain d'une telle scène, après avoir subi cette indignité de la part de son mari, que lady Byron lui aurait écrit en route la lettre affectueuse que l'on connaît et l'aurait fait prier par sa mère d'aller la rejoindre chez ses parens. Heureusement pour la mémoire de lady Byron, son propre témoignage, sa correspondance et les notes rectificatives qu'elle adressait à Moore en 1830 ne laissent rien subsister de l'échafaudage romanesque qu'élève si péniblement mistress Beecher Stowe. Celle-ci du reste, dès que son récit fut connu en Angleterre, reçut des personnes les plus autorisées de formels démentis. Les hommes d'affaires de la famille et des représentans de lady Byron déclarèrent officiellement que la publication américaine n'offrait aucun caractère d'authenticité, et que pour leur part ils n'en pouvaient accepter le contenu. Mistress Beecher Stowe prétendait non-seulement avoir recueilli des confidences orales, mais avoir tenu entre ses mains un récit des causes de la séparation écrit de la main même de lady Byron. Lord Wentworth, petit-fils de lord et de lady Byron, répondit catégoriquement qu'on avait découvert en effet, parmi les papiers de sa grand'mère, un manuscrit relatif à cette question, mais qu'il ne s'y trouvait aucune charge d'une nature aussi grave que celle dont parlait mistress Beecher Stowe, et que diverses lettres de lady Byron démentaient, à sa connaissance, l'accusation d'inceste. Il ne s'arrêtait pas à relever les inexactitudes de

détail que contenait le récit américain; il n'y voyait pour sa part qu'un long tissu d'erreurs.

On s'étonne qu'un écrivain de mérite ait compromis de gaîté de cœur la réputation que lui avait value en Europe un ouvrage éloquent et consacré à une noble cause, en s'engageant avec tant de légèreté et si peu de profit pour personne dans une campagne scandaleuse contre une grande mémoire. Lors même que mistress Beecher Stowe eût cru Byron coupable du crime dont elle l'accusait, fallait-il le condamner sur le simple témoignage de la personne la plus intéressée à lui nuire; ne fallait-il pas se défier de la partialité de lady Byron dans sa propre cause et des habitudes mystiques qu'on lui connaissait? Une femme exaltée, qui se croyait en relation avec les êtres surnaturels et invoquait volontiers les esprits célestes, était-elle un témoin digne de foi dans un procès aussi grave? Comment un écrivain qui se respecte n'a-t-il pas reculé devant la pensée de déshonorer sans preuves le plus grand poète de l'Angleterre moderne? Si mistress Beecher Stowe, avant de publier son réquisitoire, eût simplement pris la peine de relire avec soin les pièces de vers que Byron adresse à mistress Leigh, elle y eût trouvé la réfutation la plus convaincante du récit qu'elle préparait, à moins qu'elle n'eût déjà perdu, outre la notion exacte de la délicatesse morale, le sentiment vrai des beautés littéraires. N'est-ce pas faire injure au poète et montrer en même temps peu de sagacité que de ne pas reconnaître parmi les sentimens factices qu'il a si souvent exprimés les accens les plus purs et les plus sincères qui soient sortis de son cœur? Le chaste langage de l'amitié fraternelle peut-il se confondre avec les transports cyniques d'un amour incestueux? Un frère oserait-il d'ailleurs adresser publiquement à sa sœur une déclaration amoureuse? La meilleure preuve de l'innocence des relations que Byron entretenait avec mistress Leigh n'est-elle pas la publicité qu'il leur donne? Ne prend-il pas en quelque sorte l'Angleterre à témoin de la pureté de ses sentimens lorsqu'il écrit ces touchantes paroles : « Ma sœur, ma douce sœur, s'il était un nom plus cher et plus pur, ce nom serait le tien. Des montagnes et des mers nous séparent; mais ce ne sont pas des pleurs que je demande, c'est une tendresse qui réponde à la mienne. En quelque lieu que j'aille, pour moi tu es toujours la même, ma sœur unique et bien-aimée; dans ton cœur, je sais que je suis en sûreté, comme tu l'es dans le mien. Nous avons été et nous sommes des êtres qui ne peuvent renoncer l'un à l'autre; réunis ou séparés, nous sommes toujours de même; depuis le commencement de la vie jusqu'à son lent déclin, nous sommes enlacés. Que la mort vienne lentement ou vite, le lien qui s'est formé le premier dure aussi le dernier. » Quoique l'opinion publique fût hostile à Byron, nul ne songea parmi ses

contemporains à interpréter contre lui dans un sens criminel l'expression si délicate d'un sentiment respectable. Mistress Beecher Stowe lui fera-t-elle un crime de n'avoir jamais parlé de sa sœur à ses amis que dans les termes les plus affectueux? Est-il étonnant qu'orphelin de bonne heure, plus tard séparé de sa femme et de son enfant, il ait concentré ses affections sur la seule personne qui lui tenait lieu de famille?

Quels motifs ont donc pu entraîner dans cette triste mésaventure littéraire un écrivain qui se pique de moralité, une femme connue jusque-là par la générosité de ses sentimens? Si l'on en croit la presse américaine et la presse anglaise, tous ces motifs ne sont pas de ceux que l'on avoue. En rendant justice au caractère honorable de mistress Beecher Stowe, l'opinion publique l'accuse généralement, elle et tous les membres de sa famille, d'aimer le bruit, d'assiéger les journaux et de rechercher l'occasion de faire parler d'elle à tout prix; on lui reproche même, ainsi qu'à tous les siens, de recourir à des procédés qui sentent le charlatanisme. Il ne lui déplaît pas, dit-on, d'avoir des amis qui répandent à son sujet de fausses nouvelles pour se donner le plaisir de les rectifier et d'appeler de nouveau sur sa personne l'attention publique. Un journal annonce-t-il qu'elle prépare un livre sur la cuisine sans savoir comment on la fait, elle relève aussitôt cette allégation comme un outrage et saisit habilement le prétexte qu'on lui offre de faire connaître au monde ses talens culinaires. Avec de telles dispositions d'esprit, et dans le pays du humbug, mistress Beecher Stowe éprouva sans doute moins de scrupules qu'on ne se l'imagine en Europe à publier un récit qui devait rajeunir la popularité de son nom. L'Amérique, l'Angleterre, allaient encore une fois s'occuper d'elle; elle redeviendrait le sujet de tous les entretiens, le point de mire de tous les regards. Qu'importait un peu de scandale, pourvu que son œuvre fît sensation et lui valût des milliers de lecteurs?

Une pieuse pensée la rassurait d'ailleurs; elle croyait, comme elle le dit elle-même, servir la cause de la morale en réfutant une apologie de Byron qui se colportait partout en Amérique, se vendait dans toutes les gares et transformait en vertus les faiblesses d'un homme de génie. C'était le moment où venaient de paraître les mémoires de la comtesse Guiccioli, écrits naturellement en l'honneur du poète qui l'avait tant aimée. Mistress Beecher Stowe s'indigna que la maîtresse de Byron eût l'audace de célébrer les qualités de son amant et poussât le mépris de l'opinion jusqu'à juger avec sévérité la conduite de lady Byron. Son amitié pour cette dernière, son zèle pour la vertu, s'échauffèrent en même temps; elle craignit que l'ouvrage de la comtesse Guiccioli ne rendît le mari trop intéressant, la femme trop odieuse, et ne réveillât l'admiration de la

jeunesse américaine pour les œuvres immorales du poète. Elle prit aussitôt la plume avec autant d'ardeur que s'il s'était agi de conjurer un véritable danger public. Le mal n'était pas si pressant, ni le livre de Mme Guiccioli si redoutable : on n'y trouvait presque rien qui n'eût déjà été raconté par d'autres; il y était peu question de lady Byron. Le public avait-il réellement besoin que mistress Beecher Stowe le mît en garde contre ce que disait de la femme légitime la maîtresse du mari? L'amie de lady Byron ne s'en crut pas moins obligée de prendre sa défense; pour ôter tout crédit aux assertions de la comtesse Guiccioli, elle n'hésita point à révéler l'horrible secret qui lui avait été confié treize ans auparavant. Le péril lui parut si grand, elle se décida si vite, qu'elle ne relut même pas la biographie de Byron; dans sa précipitation, elle commit d'étranges erreurs, ironiquement relevées depuis par la presse anglaise, et parla d'événemens qu'elle connaissait à peine avec autant de confiance que si elle les eût connus à fond. Ne fallait-il pas venir en aide à la vertu opprimée? ne fallait-il pas surtout plaider la cause des femmes? Dans un pays où les femmes exercent sur les hommes un empire illimité, pouvait-on laisser imprimer que lady Byron avait plus de torts envers son mari que celui-ci n'en avait envers elle? S'il y avait eu un démêlé entre le mari et la femme, n'était-ce pas nécessairement la femme qui avait raison, le mari qui était criminel? L'honneur de son sexe imposait à mistress Beecher Stowe l'obligation de combattre pour la défense du droit, de la vérité, de la justice. Elle poussa le cri de ralliement, elle appela à la rescousse tous les combattans de la bonne cause. Il ne s'agissait pas seulement pour elle de la réputation d'une personne chère, il s'agissait de la renommée de galanterie chevaleresque que les Américains ont conquise, et qu'il leur importe de conserver. Une chrétienne, une sainte était calomniée; n'est-ce point en Amérique, sur cette terre où les mœurs entourent chaque femme de la protection et du respect de tous, qu'elle devait trouver ses plus ardens avocats? On dirait qu'en soutenant les intérêts de lady Byron, mistress Beecher Stowe entreprend une croisade patriotique et religieuse; un prédicateur populaire, un entrepreneur de manifestations publiques, ne parleraient pas autrement, avec plus d'emphase et d'assurance, aux populations assemblées. « Mes concitoyens d'Amérique, s'écrie-t-elle,... j'ai foi en vous, je mets mon orgueil en mes compatriotes comme en des hommes auprès desquels, plus qu'auprès de tous les autres, la cause d'une femme est sûre et sacrée... Quel intérêt avons-nous, vous ou moi, mon frère et ma sœur, dans cette courte vie, à dire autre chose que la vérité? La vérité, entre l'homme et l'homme, entre l'homme et la femme, n'est-elle pas le fondement sur lequel tout repose? Chacun de vous, qui doit un jour rendre

isolément ses comptes à Dieu, n'a-t-il pas un intérêt à connaître l'exacte vérité en cette matière, un devoir à remplir en ce qui regarde la vérité? » Une œuvre d'histoire, d'informations exactes, où l'on cherche la vérité sans parti-pris, ne s'écrit pas sur ce ton. Ce que mistress Beecher Stowe appelle la vérité, ce n'est pas ce qui résulte de l'étude comparative et impartiale des faits, c'est ce qui flatte sa passion. Ou elle se trompe elle-même, ou elle nous trompe. Elle parle en inspirée et en dupe, non en historien.

A-t-elle du moins servi la cause qu'elle prétendait relever? a-t-elle replacé sur le piédestal d'où la comtesse Guiccioli la faisait descendre la pure image de lady Byron? Une impression toute contraire à l'effet qu'elle espérait produire est sortie de la controverse si imprudemment soulevée par elle. Comme il arrive d'ordinaire, l'excès de son zèle a tourné contre sa cliente. L'enquête minutieuse qu'elle provoquait en Angleterre, les recherches auxquelles on se livrait de toutes parts pour lui répondre dans les archives de famille, les communications adressées à la presse anglaise par des témoins oculaires ou par des personnes bien informées, loin de rehausser le caractère de lady Byron, présentaient celle-ci sous un jour moins favorable que ne l'avait fait Moore autrefois. Même après l'ouvrage de la comtesse Guiccioli, qu'on ne lisait guère et qu'on estimait encore moins, on en était resté en général aux appréciations bienveillantes et mesurées de l'ami de Byron. Quand la vérité fut mieux connue grâce aux discussions qu'avait suscitées en Angleterre le pamphlet de mistress Beecher Stowe, il fallut bien convenir que la conduite de lady Byron offrait plus de prises à la critique que ne l'avait laissé voir le conciliant biographe de son mari. Sa réputation de femme distinguée ne perdit rien aux révélations successives de la presse; les lettres inédites qu'on publia d'elle témoignent d'un esprit net et vigoureux. On la voit attentive à observer les autres, peu disposée à se payer d'illusions et faisant effort pour pénétrer au fond des choses, quoique trop pressée peut-être de juger et de conclure. Au moment où l'on rend justice aux qualités viriles de son esprit, on est tenté de se rappeler ce que disait Byron de sa confiance en elle-même, de ses prétentions à l'infaillibilité. Elle se croyait si sûre de ses jugemens qu'elle ne revenait pas volontiers sur les opinions qu'elle avait exprimées. La nature mobile de son mari la déconcertait évidemment et l'empêcha plus d'une fois de le bien comprendre. Elle prit pour des traits de caractère ce qui n'était que le caprice du moment, que la fantaisie du jour. Byron ne voulait se reconnaître dans aucun des portraits qu'elle traça de lui. Elle a cependant jugé admirablement le principe de sa poésie. On n'a rien écrit sur ce sujet de plus pénétrant et de plus vrai que la conclusion d'une lettre

adressée par elle en 1818 à lady Anne Barnard. « Le *moi*, dit-elle, est le principal mobile de son imagination : aussi lui est-il difficile de s'enflammer pour un sujet avec lequel son caractère et ses intérêts ne s'identifient point; mais en introduisant des incidens fictifs, en changeant de scène ou d'époque, il a enveloppé ses révélations poétiques dans un système impénétrable, excepté pour un petit nombre de personnes, et son désir constant de créer une sensation ne lui fait pas redouter d'être un objet d'étonnement et de curiosité, même quand cette opinion est accompagnée de soupçons vagues et sombres. » Ne pouvoir se détacher de soi, se mettre toujours en scène sous des noms supposés, aimer à se confondre aux yeux du public avec des personnages mystérieux et équivoques, avec Childe-Harold, avec le Corsaire, avec Lara, voilà en effet le trait principal de l'imagination de Byron et le fond personnel de ses premières poésies.

Après avoir lu les lettres de lady Byron, on ne peut contester les rares qualités de son esprit; mais d'importans témoignages révèlent chez elle de graves défauts de caractère. Cette personne si méthodique, qui ne se gouvernait que d'après des principes fixes, dont les opinions paraissaient si solides et les sentimens si durables, était sujette à d'étranges caprices. On la voyait suivre avec une rigidité en apparence inflexible la ligne qu'elle s'était tracée, puis s'en écarter tout à coup par un revirement soudain et inexplicable. Quoiqu'elle se piquât d'esprit de conduite, elle se donnait à elle-même de perpétuels démentis par la mobilité de son humeur. On vantait beaucoup, disait Byron, la solidité de son caractère et la constance de ses idées; « elle ne m'en donna aucune preuve; elle commença par refuser ma main, pour l'accepter ensuite et pour se séparer plus tard de moi. » En trois ans, elle avait eu trois opinions sur le compte de son mari. Ni l'âge ni l'expérience de la vie, ni le malheur ne donnèrent à ses goûts plus de fixité. Il suffisait qu'elle aimât quelqu'un ou quelque chose pour qu'au bout d'un certain temps elle se lassât de les aimer. Il y a des caractères ainsi faits qui s'engouent aisément et se détachent plus facilement encore. Une des personnes qui ont le mieux connu lady Byron et le plus vécu dans son intimité raconte qu'elle déconcertait ses relations par l'inégalité de son humeur. Un soir, on la trouvait aimable, cordiale, pleine de gaîté et de sympathie pour les autres; le lendemain matin, elle était devenue de glace; elle paraissait refroidie jusqu'au fond de l'âme; quelques efforts que l'on fît pour la ranimer ou pour l'égayer, on n'y réussissait pas. Elle concevait alors contre les personnes ou contre les choses des préventions dont elle ne revenait plus. Sa charité elle-même et son zèle pour l'éducation des enfans pauvres, les

nobles occupations par lesquelles elle trompait son veuvage, subissaient des intermittences inattendues. Après avoir invité un de ses amis, un de ceux qui l'aidaient quelquefois dans ses bonnes œuvres, à venir discuter avec elle un système d'enseignement pour les écoles qu'elle avait fondées, après lui avoir indiqué une heure de rendez-vous et pris des mesures pour qu'on ne les dérangeât point, elle le recevait comme un inconnu, ne disait pas un mot du sujet annoncé et ne répondait que par monosyllables aux questions qu'on lui adressait. « Sa main était comme celle d'une morte, dit ce témoin oculaire; il y avait dans son attitude le silence du tombeau. Le démon du pôle nord pesait sur elle. » Dans une autre circonstance, elle eut besoin d'un maître pour l'école qu'elle entretenait à ses frais à Kirkby-Mallory. On lui procura un homme de mérite qui convenait à merveille à cet emploi, qu'elle reçut avec reconnaissance et dont elle parla pendant plus de deux ans avec de grands éloges; puis tout à coup, sans aucun motif apparent, sans lui témoigner qu'elle eût à se plaindre de lui, elle le congédia en refusant de lui faire connaître les causes de son mécontentement. Le protecteur auquel le malheureux racontait son aventure lui répondit tristement : « Souvenez-vous de lord Byron! Si lady Byron a mis dans sa tête que vous devez partir, rien ne la fera changer d'avis.» « Il y a une douce faiblesse qu'elle ne connaît point, disait Byron en parlant de sa femme, elle ne sait point pardonner. » Elle ne pardonna en effet à aucun de ceux qui eurent le malheur de se brouiller avec elle.

Cet ange de douceur, qui, dans le récit prétentieux de mistress Beecher Stowe, semble toujours déployer ses ailes pour s'élever au-dessus des misères humaines, était en réalité ou devint avec les années, à la suite de ses malheurs, une personne acariâtre, d'un commerce difficile et d'une humeur fort inégale. Rien n'est plus imprudent de la part de son apologiste que de parler de sa bonté, de la délicatesse et de la générosité de ses sentimens. On la loue précisément des qualités qui lui manquent le plus. Lady Byron employa des sommes considérables à faire le bien, à instruire et à élever des enfans pauvres; mais sa charité ne se manifesta que dans ce genre de bonnes œuvres. Elle apporta au contraire dans ses relations intimes plus de dispositions à se souvenir d'une injure réelle ou supposée que de tendances au pardon. Elle ressentait même si vivement les offenses qu'elle se plaignait volontiers devant les étrangers d'avoir été offensée. Elle faisait venir un jour un ecclésiastique du voisinage uniquement pour lui raconter les mauvais procédés de son petit-fils (lord Ockham) à son égard; le monologue terminé, après avoir exhalé son mécontentement, elle congédiait sans cérémonie

son interlocuteur, fort surpris et peu édifié de cette étrange confidence. Il existe en Angleterre une série de lettres où lady Byron accuse sa fille unique, lady Lovelace, des torts les plus graves. On sait avec quelle dureté elle traita son mari. Sans admettre, comme le raconte Medwin, qu'elle ait forcé le secrétaire de Byron pour y surprendre une correspondance d'amour, il est certain que depuis la séparation elle n'observa aucun ménagement. Tant que son mari vécut, elle ne répondit à ses demandes d'explication que par un silence obstiné; après sa mort, quand les plus simples convenances lui demandaient de se taire, elle commença de parler, et parla sans mesure. Le secret dont mistress Beecher Stowe se prétend dépositaire, qui lui fut confié, dit-elle, avec tant de solennité, avait été révélé à d'autres personnes avant elle. C'était un des sujets dont lady Byron s'entretenait le plus volontiers; elle en parlait, non comme d'un mystère, mais comme d'un fait dont elle autorisait ses amis à se servir pour défendre sa mémoire. Seulement elle variait dans ses récits; elle contredisait le lendemain ce qu'elle avait avancé la veille, elle ne présentait pas toujours de la même manière les actes criminels dont elle disait avoir la preuve; elle accusait même quelquefois son mari de crimes différens sans s'embarrasser de se mettre d'accord avec ses précédentes déclarations. Plusieurs de ses amis jugeaient très sévèrement cette intempérance de langage. L'un d'eux fut chargé un jour de lui représenter qu'il n'appartenait qu'aux tribunaux de juger des crimes, qu'elle outre-passait son droit en s'érigeant en juge dans sa propre cause. Elle faisait circuler sur le compte de son mari d'abominables histoires dont la plus simple pudeur eût dû l'empêcher de parler. Elle allait jusqu'à dire que, pour éviter un éclat, mistress Leigh avait écrit et signé de sa main un aveu de ses relations criminelles avec son frère, comme si de telles horreurs s'écrivaient, comme si c'eût été le moyen d'en faire disparaître la trace.

On croyait en général dans l'entourage de lady Byron que sa raison avait subi quelque atteinte, qu'à force de concentrer ses pensées sur son désaccord avec son mari et de creuser ce douloureux sujet elle finissait par transformer en événemens réels les rêves d'une imagination malade. C'était du moins l'hypothèse la plus charitable. Si elle n'agissait point sous l'obsession d'une idée fixe, il y a des actes de sa vie, des paroles prononcées par elle, qui demeureraient sans excuses. Une personne de bon sens, en possession de toute sa raison, qui eût agi comme elle l'a fait dans ses relations avec Médora, une des filles de mistress Leigh, mériterait le mépris public. Cette infortunée jeune fille, victime d'une séduction précoce, vivait sur le continent dans une profonde détresse, sans que

sa tante se fût jamais occupée d'elle, lorsque tout à coup lady Byron, alors en France, l'amena de Fontainebleau à Paris, et, prétextant sa ressemblance avec lord Byron, lui déclara que celui-ci était son père. Quel bien pouvait résulter d'une semblable révélation? C'était la fille préférée du colonel Leigh que lady Byron essayait de détacher ainsi du père qui l'avait élevée, au risque de lui apprendre l'ingratitude et l'oubli du respect filial. C'était à une enfant dégradée de bonne heure, qu'il eût fallu ramener au bien et relever à ses propres yeux, qu'elle fournissait à la fois une arme terrible contre une mère offensée et une excuse pour de coupables faiblesses.

Lady Byron croyait évidemment ce qu'elle racontait à Médora Leigh; la mauvaise action qu'elle commettait en lui parlant ainsi eût été un crime impardonnable, si elle avait inventé de gaîté de cœur une accusation aussi horrible contre son mari et sa belle-sœur. D'où lui venait cette croyance? A quel moment cette idée fixe s'était-elle emparée de son esprit? On ne peut supposer que ce fût avant la séparation ni pendant les quinze années qui suivirent. Durant toute cette période, elle ne témoigne à mistress Leigh que des sentimens d'estime et de confiance. Quelques bruits d'inceste avaient bien couru alors dans la société anglaise, acharnée à la poursuite de Byron et lui attribuant volontiers des crimes contre nature; mais lady Byron les repoussait pour son compte en rendant témoignage aux qualités de sa belle-sœur, en s'installant même chez elle avec une intention évidente. Une de ses amies lui ayant fait part de la calomnie qui s'attaquait alors dans quelques cercles à la personne de mistress Leigh, elle répondit le 20 février 1816 : « Je regrette profondément les bruits qui ont été mis en circulation sur les motifs qui me séparent de lord Byron; aucun de ces bruits ne peut me causer plus de tristesse que celui dont vous me parlez et qui touche au caractère de mistress Leigh. Pendant que j'ai vécu sous le même toit que mistress Leigh, tous mes amis m'ont entendue exprimer la plus grande reconnaissance et les sentimens les plus affectueux pour ses bons offices envers moi; avant de quitter la maison, j'ai écrit sur son compte, j'ai parlé d'elle dans les mêmes termes à toutes les personnes de mon intimité. » Jusqu'en 1830, rien n'altéra ces cordiales relations entre les deux belles-sœurs; lorsqu'elles se brouillèrent alors pour une question d'intérêt, lorsque des amis communs essayèrent de les réconcilier, ce fut lady Byron qui fit les premières avances, ce fut mistress Leigh qui les repoussa. Si celle-ci eût été coupable d'un crime dont lady Byron eût eu la preuve, est-ce ainsi que l'une et l'autre eussent agi?

A partir de ce moment, lady Byron, qui pardonnait difficilement, qui passa les dernières années de sa vie à se plaindre des siens, de

son mari mort, de sa fille vivante, de ses petits-enfans et de ses nièces, enveloppa mistress Leigh, qu'elle avait aimée jusque-là, dans son ressentiment général contre les membres de sa famille. Le langage qu'elle tint en 1840 à Médora Leigh respire la haine; elle accuse sa belle-sœur non-seulement d'inceste, mais de complicité dans la séduction de sa propre fille. Un pareil langage ne s'explique que par la méchanceté ou par la folie. Il n'y a qu'une méchante femme ou une folle qui, après avoir prodigué pendant seize ans les témoignages d'affection à sa plus proche parente, puisse l'accuser tout à coup du double et épouvantable crime d'avoir été la maîtresse de son frère et la corruptrice de son enfant. Les révélations qu'a provoquées l'imprudence de mistress Beecher Stowe ne permettent désormais de sauver l'honneur de lady Byron qu'à la condition de la décharger de la responsabilité de ses actes. On ne lui conserve l'estime qu'en lui retirant le discernement. La seule manière d'excuser sa conduite serait de reconnaître, comme le font du reste ses amis les plus judicieux, que sa tête se troubla sous l'influence du chagrin et de la solitude, qu'en voulant approfondir par une tension d'esprit trop continue le mystère de sa destinée, en recherchant dans sa mémoire tous les souvenirs qui s'y rapportaient, la vérité aussi bien que l'erreur, les griefs réels et les accusations calomnieuses, peut-être même quelques fanfaronnades libertines de son mari, elle crut y découvrir une série d'horreurs qui ne répondaient à aucune réalité, qu'enfantait seule une imagination à la fois tourmentée et séduite par ses chimères. Autrefois lady Byron, sans fournir aucune preuve de ses assertions, enfermait les défenseurs de lord Byron dans ce dilemme rigoureux, ou de convenir qu'il avait été fou, ou de confesser l'indignité de ses procédés envers sa femme. Cet argument se retourne aujourd'hui contre elle avec d'autant plus de force que, s'il était prouvé qu'en essayant de déshonorer son mari et sa belle-sœur elle eût agi dans la plénitude de sa raison, on la condamnerait cette fois, non plus comme elle demandait que l'on condamnât lord Byron, sur de simples suppositions et de vagues indices, mais sur des faits positifs, avérés, authentiques. Le zèle intempérant de mistress Beecher Stowe n'a donc rien ajouté à la réputation de lady Byron; il eût mieux valu pour celle-ci demeurer dans le demi-jour où des biographes discrets l'avaient retenue jusqu'alors que d'être traînée sur un plus grand théâtre et offerte en spectacle à la curiosité publique.

A. MÉZIÈRES.

UN ÉPISODE

DE L'INSURRECTION KABYLE

DE 1871

L'ALMA. — PALESTRO.

I.

Confiante dans le vote du corps législatif du 9 mars 1870, l'Algérie s'apprêtait à goûter les bienfaits, nouveaux pour elle, du régime civil, lorsque tout à coup éclata la guerre franco-allemande. La plus grande partie de l'armée d'Afrique ne tarda pas à s'embarquer pour aller combattre sur les bords du Rhin, et au mois de septembre la colonie, dégarnie de troupes, restait en présence de 2,500,000 indigènes. Il faut ignorer étrangement l'Algérie pour croire que ceux-ci aient jamais accepté la domination française sans l'espoir d'un temps meilleur, suivant la parole du prophète : « baisse la tête devant la force manifeste de tes ennemis, mais relève-la plus fière quand le triomphe de l'islam sera assuré. » Depuis le premier jour de l'entrée des Français à Alger, et quoi qu'on dise de la pacification du pays, l'indigène est toujours prêt à la révolte. Est-il battu, est-il forcé d'implorer l'*aman*, c'est la nécessité seule qui l'amène à faire acte de soumission, et jamais il n'abandonne l'idée de recommencer la lutte. Ce sera dans six mois, dans un an, dans deux ans, peu importe ; l'espoir de nous jeter à la mer marche et dort avec lui.

Le musulman algérien vit dans l'attente de son messie, — Moul-el-Saa, le maître de l'heure, — un valeureux sultan, armé d'un glaive céleste, monté sur un coursier rapide et exterminant tous les infidèles sur son passage. « Il massacrera les mécréans jusqu'au

dernier, et construira avec leurs os blanchis au soleil les mosquées des musulmans régénérés. » Cette tradition est sacrée et d'une autorité souveraine chez les Arabes : ils croient tous qu'un jour doit surgir à l'improviste ce terrible régénérateur de leur race qui purgera l'Algérie de la présence des chrétiens. En attendant la venue du Moul-el-Saa, le musulman se soumet et accepte, comme expiation de ses fautes, la domination sacrilége des infidèles; mais cette domination lui est odieuse. Aussi est-ce en vain que nous cherchons à nous attacher le peuple vaincu, à lui ouvrir les voies du progrès, à l'élever peu à peu à un plus grand bien-être moral et matériel, à lui faire une large part dans ce vaste travail de colonisation où la place de l'indigène est toute marquée à côté du colon européen. Les Arabes ne peuvent comprendre les bonnes intentions, les sentimens de justice et d'humanité qui nous guident. Indifférens à nos avances, dédaigneux de notre générosité, ils nous restent toujours hostiles et considèrent notre bienveillance comme une faiblesse inhérente à notre race. On connaît la phrase fameuse citée par le général Daumas : « prends un Français et un Arabe, mets-les dans une marmite et fais-les bouillir ensemble à gros bouillon pendant vingt-quatre heures; au bout de vingt-quatre heures, tu reconnaîtras encore le bouillon du chrétien et du musulman; ils ne seront pas plus mêlés que leurs idées ne peuvent se confondre. » Ce mot est vrai aujourd'hui comme aux premiers temps de la conquête.

Connaissant ces dispositions hostiles, réduits surtout à leurs seules forces, les colons, 200,000 à peine, avaient au lendemain de nos désastres sur le Rhin une chose toute simple à faire. Ils devaient se réunir, s'organiser, s'entendre, et par une attitude prudente et énergique à la fois imposer aux indigènes; le patriotisme, d'accord en cela avec leur propre intérêt, leur en faisait un devoir. Tout autre fut leur conduite malheureusement. Qu'est-il besoin de rappeler les scènes déplorables dont la ville d'Alger fut alors le théâtre? Le vieux général Walsin-Esterhazy saisi et embarqué de force, — des officiers bafoués, frappés par une foule en délire, — les hommes les plus considérables de la colonie victimes de vexations arbitraires et arrêtés dans leur domicile. — En même temps les orateurs de clubs, dans leur ambition aveugle, pour éloigner de la colonie les dernières troupes qui s'y trouvaient encore et qui auraient pu gêner leurs menées, allaient partout répétant que l'Algérie suffirait à se garder elle-même, que les Arabes n'étaient guère à craindre, qu'il n'y avait plus besoin de soldats. D'autres prêchaient déjà l'autonomie de l'Algérie, qu'il était temps de séparer de la mère-patrie. Enfin les éditeurs de certains journaux anti-français avaient soin de souligner les revers de la France, comme pour les faire parvenir plus sûrement aux oreilles des Arabes. Le décret imprudent de la délégation de

Tours qui accordait d'un coup la naturalisation aux Juifs indigènes vint ajouter encore à tous ces élémens de désordre. Dès lors un soulèvement était inévitable.

Sept mois cependant s'écoulèrent sans difficultés; mais vers la fin de février 1871 les tirailleurs algériens échappés à nos désastres commencèrent à rentrer chez eux, et les récits de nos malheurs, colportés sous la tente, purent faire croire à leurs coreligionnaires que le moment était enfin venu de secouer le joug de la France. Des faits isolés encore, mais significatifs, ne tardèrent pas à se produire. Chaque jour voyait s'accentuer l'attitude hostile des indigènes et augmenter leur arrogance vis-à-vis des colons. A Souk-Arras, des spahis, des soldats au service de la France, se révoltent, massacrent leurs chefs et vont courir les environs. Le 1er mars, à Alger, 300 indigènes, gens du dehors (*berranis*) pour la plupart, se précipitent sur les israélites et pillent leurs magasins à main armée; seule la prompte intervention de la milice européenne empêche le mouvement de prendre des proportions plus considérables. Enfin le 19 mars une dépêche télégraphique annonçait à Alger que le bach-aga de la Medjana, Si-el-Mokrani, le chef de la plus grande famille de l'Algérie, venait de lever ouvertement l'étendard de la révolte.

Froissé, comme tous ses coreligionnaires, par l'injuste décret qui plaçait les musulmans dans une position d'infériorité par rapport aux israélites, El-Mokrani appelait aux armes « tous les ardens dans la voie de Dieu. » Circonstance même assez curieuse et unique dans l'histoire de l'Algérie, le chef indigène, renvoyant un mandat de 800 francs, montant de l'arriéré de son traitement de bach-aga, avait pris soin de faire porter au commandant supérieur de Bordj-bou-Arreridj une véritable déclaration de guerre, en l'informant qu'il refusait l'argent de ceux qu'il allait combattre. Il ajoutait que le décret proclamant la suprématie du Juif indigène sur l'Arabe et le Kabyle était une insulte nouvelle jetée à la face des musulmans, que ni lui ni les siens ne voulaient subir une injure aussi sanglante, et qu'ils aimaient mieux mourir les armes à la main. Honoré de l'amitié des généraux de l'entourage impérial, hôte habituel des fêtes de Compiègne, le bacha-aga de la Mednja s'était toujours considéré comme un des principaux représentans du régime militaire. Lors du vote du corps législatif du 9 mars 1870, M. le maréchal de Mac-Mahon ayant offert sa démission de gouverneur-général, El-Mokrani avait aussitôt offert la sienne. Au 4 septembre, il avait compris que la proclamation de la république devait avoir pour conséquence naturelle la chute de l'autorité militaire en Algérie; aussi disait-il à qui voulait l'entendre : « Je ne me soumettrai jamais à un gouvernement civil, » et, voyant au bas d'une pièce officielle le nom de M. Crémieux : « Si ma position dans le pays doit

dépendre d'un Juif, s'écria-t-il, j'y renonce; j'accepterais tout d'un homme portant le sabre, dût-il m'en frapper (1) ! »

La guerre ainsi déclarée, El-Mokrani écrivit à tous les chefs arabes pour les engager à se réunir à lui. A une valeur personnelle incontestable, il joignait le prestige de son nom, de sa race, d'un commandement quatre fois séculaire sur la contrée : aussi lui fut-il facile de trouver de nombreux adhérens. Le plus précieux, le plus influent, fut le cheik Mohammed-Amzian-bel-Ali-bel-Haddad, chef du puissant ordre religieux de Sidi-Abd-er-Rhaman-el-Ghobrini. En l'espace de quelques jours, la rébellion s'étendit dans toute la Kabylie et dans une partie considérable des provinces de Constantine et d'Alger. Bordj-bou-Arreridj, Sétif, Fort-National, Tizi-Ouzou, Dra-el-Mizan, Bougie, Dellys, furent étroitement bloqués, plusieurs villages détruits, leurs habitans massacrés ou emmenés prisonniers dans les montagnes; toutes les exploitations françaises isolées dans le pays de l'insurrection furent également dévastées. Les derniers revers de la France semblaient avoir sonné pour les indigènes l'heure de la délivrance.

A ce moment, l'Algérie n'avait plus de troupes régulières. Des détachemens de milice, quelques faibles régimens de marche, quelques bataillons de mobiles envoyés de France, étaient les seules forces disponibles. Nos soldats prisonniers commençaient à peine à rentrer d'Allemagne, et, sitôt réorganisés, Paris soulevé devait longtemps encore les retenir sous ses murs. Cependant l'insurrection gagnait du terrain : déjà elle avait atteint le Corso, la Mitidja allait être envahie; les routes étaient encombrées de colons fuyant éperdus avec leurs familles et leurs bestiaux. Au point de vue stratégique, la situation était des plus difficiles. Toutes les tribus rebelles depuis la Medjana formaient comme une immense colonne d'attaque de 200 kilomètres de profondeur; n'était-il pas à craindre que l'ennemi ne culbutât facilement les faibles troupes envoyées pour lui barrer le passage, et, même au cas où il serait repoussé, qu'il n'obliquât vers l'ouest en suivant les contre-forts qui longent la plaine, et n'envahît la Mitidja par un autre côté ? En outre, vu les circonstances, tout permettait de croire ou que la révolte gagnerait de proche en proche, ou qu'elle naîtrait spontanément sur les points divers du territoire. C'était la conviction de tous ceux qui connaissaient le pays; c'était celle aussi du général Lallemand, alors commandant supérieur des forces de terre et de mer en Algérie.

Former une colonne qui, placée sur la route de la Kabylie, défendrait l'est de la plaine, alors attaquée, — garnir de troupes tous les villages qui bordent la Mitidja, au pied des montagnes, — les

(1) *Acte d'accusation des grands chefs indigènes*, cour d'assises de Constantine, audience du 10 mars 1870.

maintenir en communication les uns avec les autres et avec Alger, et dans tel ou tel de ces villages, devenus comme de petits camps retranchés, organiser, suivant les événemens, par une concentration rapide, une nouvelle colonne capable de se porter en avant et d'opérer sur les points les plus exposés, — tel fut le plan du général, aussi promtement conçu que vivement exécuté. A la vérité, ce rideau de troupes, qui s'étendait ainsi autour d'Alger en vaste demi-cercle, était insuffisant, si l'insurrection gagnait les tribus qui bordent et occupent la Mitidja; mais la nécessité ne permettait pas de mieux faire, et d'ailleurs la présence de nos soldats, en dehors des services effectifs qu'ils devaient rendre, pouvait produire sur les tribus non encore révoltées un effet moral propre à les maintenir dans le devoir.

Le 21 avril 1871, la petite colonne expéditionnaire, chargée d'arrêter la marche des masses kabyles qui menaçaient la Mitidja, se dirigea vers le village de l'Alma, situé à 37 kilomètres d'Alger, et en vue duquel les premiers coureurs de l'ennemi s'étaient montrés la veille. Cette colonne se composait de 2,300 fantassins : zouaves, tirailleurs algériens, miliciens d'Alger, mobiles de l'Hérault, plus 200 chasseurs d'Afrique, quelques spahis et 4 obusiers de montagne. A sa tête était le colonel d'état-major Fourchault, type du soldat résolu et intelligent, porté vingt fois à l'ordre du jour de l'armée, et dont la rare bravoure inspirait à cette petite troupe la plus vive confiance. On arriva à l'Alma le lendemain à 11 heures du matin; il était temps. Au moment même où les Français pénétraient dans le village, les premières bandes kabyles couronnaient les hauteurs voisines; une heure plus tard, nous ne trouvions plus que les cadavres des habitans sur leurs maisons incendiées. La fusillade s'engage aussitôt. Une magnifique charge des spahis a lieu, balayant le terrain jusqu'aux premiers contre-forts. Le colonel Fourchault lance alors ses fantassins en tirailleurs; en quelques heures, l'ennemi est successivement délogé de toutes les crêtes qu'il occupait; surpris de cette vigoureuse attaque, il fuit, abandonnant ses gourbis, qui sont livrés aux flammes, et une quantité considérable d'approvisionnemens. Cette première affaire eut une grande importance, et la nouvelle en fut accueillie dans la colonie avec la plus vive allégresse; les Kabyles qui venaient d'être repoussés étaient suivis de 20,000 au moins de leurs coreligionnaires, tous marchant sur la Mitidja et persuadés qu'ils allaient arriver sans encombre jusque sous les murs d'Alger; ils comptaient même sur une action commune des *berranis*, alors en assez grand nombre dans la métropole. L'incendie des bois de la Reghaïa devait faire connaître aux gens d'Alger la prise du village de l'Alma et leur donner le signal d'agir. Rassurés désormais contre toute attaque, les cultivateurs qui avaient fui de la plaine purent regagner leurs demeures pour n'en plus sortir.

Tandis que le colonel Fourchault, rentré au camp de l'Alma, s'occupe de prévenir tout retour offensif de l'ennemi, et d'assurer l'alimentation de ses troupes et des nombreux colons que l'insurrection avait déjà privés de toute ressource, une dépêche télégraphique lui est remise de la part du général Lallemand. Il s'agissait de secourir le village de Palestro, surpris par les rebelles, et où quelques familles, disait-on, se défendaient énergiquement. Ce village, fondé en 1868 par le général de Wimpfen et situé à 79 kilomètres d'Alger, sur la grande route d'Alger à Constantine, comptait quarante feux au moment de l'insurrection. A la nuit tombante, laissant le reste de ses troupes à la garde du camp, le colonel Fourchault part sans bruit avec 600 hommes, zouaves et tirailleurs indigènes, 2 pièces d'artillerie, 15 mulets de cacolets et un certain nombre de cavaliers. Quelques colons du pays guidaient la marche. 17 lieues séparent l'Alma de Palestro : on les franchit à la hâte, car les minutes étaient précieuses, et vers une heure de l'après-midi, par une chaleur torride, sur le vaste plateau dont il occupe à peu près le centre, apparaissait le village de Palestro, déroulant au soleil son gai rideau de maisons blanches.

Cependant aucun bruit, cri ou coup de feu ne se faisait entendre aux environs; tout était morne, désert et silencieux. Le secours arrivait-il donc trop tard et la résistance de nos malheureux colons avait-elle été vaincue? Résolûment, quoique avec précautions, nos soldats pénètrent dans le village; mais dès les premiers pas l'affreuse réalité se découvre à eux tout entière. Partout du sang et des ruines, partout des cadavres nus, mutilés, comme déchirés par la dent des bêtes féroces. Toutes les maisons avaient été pillées, un bon nombre incendiées; celle de la gendarmerie surtout présentait un horrible aspect. On comprenait qu'en ce lieu avait dû se livrer une lutte à mort. Pas une pierre, pas une planche du parquet qui ne portât les traces du combat : les murs, percés de créneaux improvisés, étaient littéralement teints de sang. Le colonel Fourchault avait envoyé ses cavaliers explorer les abords du village, mais ils revinrent sans avoir rien trouvé : les Arabes avaient depuis longtemps disparu. Seul, un pillard, qui n'avait pas eu le temps de s'enfuir, fut rencontré rôdant au milieu des ruines. On en tira quelques renseignemens, et il fut passé par les armes.

II.

Les colons qui ont survécu au massacre de Palestro nous ont transmis les détails de ce sanglant épisode de l'insurrection de 1871. Aux premières nouvelles du soulèvement kabyle, une certaine effervescence eut lieu dans les tribus voisines de Palestro.

Surexcitées par les prédications des marabouts, elles n'attendaient qu'une occasion pour prendre les armes et se joindre aux insurgés. La tribu des Ammals, sur le territoire de laquelle est bâti le village de Palestro, et celle des Beni-Khalfoun, qui la touche, rivales et en désaccord depuis longues années, s'étaient rapprochées récemment. Si-Saïd Ben-Ali, amin-el-oumena des Beni-Khalfoun, et El-Hadj Ahmed Ben-Dahman, caïd des Ammals, s'étaient entendus pour contrecarrer les projets de l'administration locale au sujet de l'établissement d'un marché à Palestro. L'un et l'autre prétendaient que la création d'un marché ferait tort à ceux qui existaient dans leurs tribus. Ils avaient fait plus d'une démarche en ce sens; mais l'administration supérieure, ne consultant que la justice et l'intérêt de la commune mixte de Palestro, ne leur avait pas donné gain de cause. En apprenant cette décision, le caïd des Ammals avait déclaré à M. Bassetti, maire de Palestro, qu'il empêcherait *quand même* les indigènes de sa tribu de se rendre au nouveau marché.

Un des premiers jours d'avril, le même caïd se trouvait avec son fils chez un colon du village. « Celle-ci, dit Mohamed-bel-Hadj, en désignant la fille de la maison, je ne veux pas qu'on la tue quand on fera la guerre; je la prendrai pour femme. » La jeune fille comprenait l'arabe; justement effrayée de ces paroles, elle en fit part à ses parens, qui ne la prirent pas au sérieux; néanmoins elle voulut partir pour Alger, et échappa ainsi au sort dont elle était menacée. Depuis l'appel aux armes fait par El-Mokrani, les colons remarquaient un mouvement inusité parmi les Arabes. On les voyait traverser le village par petits groupes armés de fusils. Aux questions qu'on leur adressait à ce sujet, ils répondaient : « El-Mokrani doit venir par ici, nous voulons nous défendre. » Nos colons ne s'endormaient pas cependant dans une confiance absolue. Éloigné de tout centre européen, Palestro ne comptait que 112 habitans, sur lesquels 50 hommes seulement capables de porter les armes. Le maire, M. Bassetti, était venu à Alger chercher pour eux des cartouches et des fusils; il leur faisait faire l'exercice plusieurs fois la semaine. L'abbé Monginot, curé du village, avait cru devoir lui-même prendre les armes, et était devenu le premier soldat de la compagnie. En même temps, un officier du bureau arabe d'Alger, envoyé sur les lieux, signalait dans son rapport à l'autorité supérieure le péril imminent et les moyens de le conjurer. Malheureusement toutes les précautions devaient être inutiles.

Les événemens marchaient en effet. Le 19 avril, les Flissas, les Issers, les Beni-Aïcha, les Beni-Amran et les Krachnas se portaient sur le petit hameau du col des Beni-Aïcha, dont les habitans purent s'échapper à temps, mais qui fut pillé, puis incendié. Les insurgés se divisèrent alors en deux bandes : l'une, composée des Beni-Aïcha

et des Beni-Amran, prit la route de Palestro, distant d'environ 27 kilomètres; l'autre, la plus forte, se dirigea sur l'Alma. Après la prise prévue de Palestro, ces deux troupes devaient se réunir pour continuer ensemble leurs opérations. Les indigènes qui s'avançaient sur Palestro pillèrent et brûlèrent toutes les maisons cantonnières sur leur passage; les autres, après avoir brûlé Bellefontaine, saccagé la ferme du Corso et celles de Foës, vinrent faire le coup de feu devant l'Alma, où leur attaque se brisa contre la colonne Fourchault. Les tribus des environs de Palestro étaient en relation avec celles qui marchaient sur le col de Beni-Aïcha, et comme signal elles n'attendaient que la prise de ce petit village. Le 19, elles en furent bientôt instruites; dans la nuit, une grande réunion eut lieu à l'Arbaa des Beni-Khalfoun, et l'attaque de Palestro fut résolue pour le lendemain. Quelques heures auparavant, les principaux des Beni-Ammals et des Beni-Khalfoun étaient venus trouver M. Bassetti en protestant de leur attachement à la France; mais au matin il n'y eut plus à douter de leur perfidie. La femme d'un officier supérieur qui s'était mise en route de fort bonne heure pour le Fondouck dut rebrousser chemin, le passage était intercepté par des bandes armées. En même temps, des enfans effrayés rentraient au village avec leurs troupeaux : ils avaient vu les Arabes traverser en foule la rivière, et déjà des meules de fourrage étaient en feu aux environs. Immédiatement on battit la générale, on sonna le tocsin; en peu d'instans la défense fut organisée. Les habitans furent répartis dans trois maisons reconnues les plus propres à la résistance : le presbytère, la caserne de gendarmerie et la maison des ponts et chaussées. Elles sont isolées et forment entre elles une sorte de triangle que des feux convergens pouvaient couvrir. On y pratiqua des meurtrières, et on y porta précipitamment des provisions avec ce que les habitans avaient de plus précieux. Le capitaine Auger, officier du génie, alors en mission à Palestro, et le curé Monginot commandèrent au presbytère, le maire Bassetti et le brigadier de gendarmerie à la caserne, occupée par les gendarmes et quelques colons. La maison des ponts et chaussées, couverte d'une terrasse voûtée, ayant une cour ceinte d'une muraille, était la plus commode à défendre. On y mit les femmes, au nombre de 14, 12 enfans et quelques miliciens, sous les ordres du conducteur des ponts et chaussées nommé Ricard. Dans la cour, on réunit une grande quantité de provisions de bouche. On avait à peine eu le temps de prendre ces dispositions que le signal de l'attaque était donné par un drapeau hissé sur le bordj du caïd des Ammals.

Aussitôt les maisons les plus éloignées sont livrées au pillage; quelques malheureux Européens qui n'avaient pu fuir assez vite, assaillis par les indigènes, sont leurs premières victimes. Toute la

journée, on échangea des coups de fusil, mais sans grand résultat de part ou d'autre, car les Arabes se tenaient encore à distance : ils creusaient des tranchées et crénelaient les maisons pour tirer de là plus facilement sur les trois postes des assiégés. Dans la nuit, contre l'habitude des indigènes, qui ne se battent pas au milieu des ténèbres, la fusillade continua beaucoup plus rapprochée; ils firent même une tentative d'assaut sur le presbytère, mais furent repoussés avec de grandes pertes. Enfin le 22 au matin la lutte recommença plus terrible. Les Beni-Khalfoun s'étaient réunis aux Ammals, et toutes les tribus des environs étaient accourues; l'amin-el-oumena des Beni-Khalfoun était à leur tête. Placé sur un mamelon élevé, à 900 mètres environ du village, et monté sur un magnifique cheval noir, il lançait ses bataillons à l'assaut. Ce jour-là, les masses insurgées s'élevaient au moins à 15,000 hommes.

Les indigènes avaient compris que le presbytère était la moins forte des trois maisons défendues : c'est sur lui qu'ils portèrent tous leurs efforts. Encouragés par leurs chefs, ils attaquaient avec fureur. Toutefois la défense bien dirigée les tenait encore éloignés, et les communications restaient libres entre les trois postes; mais sur le soir ils réussirent à incendier la porte. Les assiégés, voyant que la position n'était plus tenable, sortirent par une porte de derrière, et, se frayant un chemin à la baïonnette, au prix de quelques pertes, parvinrent à gagner la gendarmerie. Par malheur, au même moment quatre hommes de la maison cantonnière, parmi lesquels le conducteur Ricard, à qui le commandement avait été confié, profitèrent de l'obscurité pour tenter de fuir : trois y réussirent, le quatrième fut tué. Ce déplorable abandon, en privant de leur chef les défenseurs du poste principal, leur fit perdre pour quelque temps l'énergie qui leur était nécessaire, et que plus tard le désespoir seul devait leur rendre.

Le presbytère était devenu la proie des flammes. Regrettant sans doute le butin qu'ils auraient pu faire, les insurgés résolurent de s'emparer des deux autres postes sans recourir à l'incendie. Dans cette intention, un homme de confiance du caïd des Ammals se présenta le lendemain matin en parlementaire devant la gendarmerie, promettant aux Européens qu'on leur laisserait leurs armes et qu'on les accompagnerait jusqu'au Fondouck. Un des chefs vint lui-même au nom de ses alliés garantir ces propositions. Il y eut alors une sorte de suspension d'armes dont plusieurs colons profitèrent pour aller de la gendarmerie à la maison cantonnière voir leurs femmes et leurs enfans. Ils durent la vie à cette inspiration. Bientôt en effet les Arabes exigent des défenseurs de la gendarmerie la remise de leurs armes : ceux-ci résistent; les chefs arabes interviennent, mais pour trahir la parole qu'ils viennent de donner. Leur

but, en proposant une capitulation, devenait évident : ils avaient voulu attirer les Européens dans un piége, et ils n'avaient que trop bien réussi. Un colon qui, croisant la baïonnette, refusait de livrer son fusil, est le premier renversé. Ce fut le signal du massacre. L'abbé Monginot, le brigadier de gendarmerie, le maire, sont successivement égorgés. Il y avait à la caserne trois détenus, originaires de Guergour. A peine mis en liberté, ils se signalent parmi les plus féroces assaillans et tuent impitoyablement nos colons sans défense. Dans cet affreux carnage, 41 Européens trouvèrent la mort; quelques-uns même, vivans encore, furent jetés dans les flammes. Tous les cadavres furent dépouillés, lacérés à coups de couteau. Seuls, le fils du maire, le jeune Bassetti, et le capitaine Auger furent sauvés par l'intervention de l'amin-el-oumena, qui, toujours à cheval, présidait au massacre. Peut-être le chef arabe songeait-il à se ménager des otages pour l'avenir.

Restait la maison des ponts et chaussées, où les Arabes se portent en foule. La porte de la cour, mal fermée, cède sans peine à leurs efforts : ils pénètrent dans la cour et pillent tout ce qui s'y trouve. Les deux portes de la maison elle-même sont bientôt enfoncées; les assiégés se retirent alors au premier étage après avoir coupé l'escalier, et là résistent énergiquement. Comme la lutte menaçait de durer longtemps, les Arabes se décident enfin à incendier la maison; ils mettent le feu au mobilier et jettent dans le brasier des broussailles et des herbes sèches. Déjà la fumée gagnait le premier étage; les défenseurs, presque asphyxiés, sont obligés de se retirer jusque sur la terrasse. Il était midi environ : sur un espace de 12 mètres carrés, 45 personnes étaient entassées; on y avait transporté aussi les munitions et les objets précieux. Le parapet de la terrasse n'a que 40 centimètres de hauteur : il fallait se tenir couché pour éviter les balles des assaillans; trois colons qui levaient la tête pour tirer furent tués raides. Bientôt, désespérant d'atteindre les assiégés avec leurs balles, les Arabes font pleuvoir sur la terrasse une grêle de pierres et de briques : plusieurs personnes sont ainsi grièvement blessées. La situation de ces malheureux était horrible : le soleil dardait sur eux ses rayons ardens, un sirocco brûlant les prenait à la gorge, sous leurs pieds l'incendie réduisait la maison en un véritable brasier, et ils n'avaient pas même une goutte d'eau pour étancher leur soif. Les femmes, les enfans, pleurant et gémissant, demandaient en grâce qu'on se rendît pour mettre un terme à leurs souffrances. Deux hommes même, fous de terreur et de désespoir, se donnèrent la mort, l'un en se jetant sur sa baïonnette, l'autre en se faisant sauter la cervelle.

La charpente en fer de la terrasse empêchait encore la voûte de s'écrouler; mais sous l'action du feu elle commençait à se fendre et

à s'affaisser. La fumée et les flammes se faisaient jour par les fissures; mille précautions étaient nécessaires pour empêcher les munitions de faire explosion. A six heures du soir, la voûte était sur le point de s'écrouler; il n'était plus possible de prolonger la résistance. A ce moment aussi, les Arabes, craignant de perdre dans l'incendie l'or et l'argent qu'ils supposaient aux mains des derniers défenseurs de Palestro, envoyèrent un parlementaire pour traiter de la reddition. Le caïd des Ammals lui-même s'avança. « N'espérez pas de secours, dit-il; Fort-National, Dellys, Dra-el-Mezou, le Col, sont déjà pris et rasés. — Rendez-vous, criaient les autres chefs, rendez-vous; vous serez conduits à Dellys, d'où l'on vous embarquera pour la France. » Les colons ne cédèrent qu'après avoir reçu la parole de l'amin-el-oumena. Alors quelques indigènes montèrent sur la terrasse. On dépouilla les Européens de tout, même de leurs vêtemens; on prit leur argent, leurs bijoux, les bagues et les pendans d'oreilles des femmes, puis on les fit descendre par des échelles. La foule des Arabes poussait des cris de mort; mais les chefs cette fois entendaient être les seuls maîtres. Le caïd Hadj-Ahmed-ben-Dahman se faisait rendre compte des objets pris sur la terrasse; un de ses hommes en prenait note. Il se retira bientôt après, emmenant avec lui quelques femmes européennes; heureusement Si-Saïd-ben-Ali lui intima l'ordre d'avoir à les rendre sur-le-champ, et le caïd des Ammals obéit. Quarante prisonniers, survivant du désastre de Palestro, furent conduits d'abord chez l'amin Fertkat, et un peu plus tard chez Si-Saïd-ben-Ali.

Le lendemain 23 se tenait sur les ruines du village une grande réunion des chefs : les indigènes étaient alors fort nombreux; douze ou quinze tribus avaient en dernier lieu pris part à l'attaque. L'amin-el-oumena présidait l'assemblée. Il annonça qu'il venait de recevoir des lettres des chefs réunis devant l'Alma, l'engageant à se joindre à eux pour attaquer ce village. Cependant aucune résolution ne fut prise, car on apprit en même temps que des troupes françaises marchaient sur Palestro. C'était la petite colonne du colonel Fourchault, qui arriva le matin. Elle avait été envoyée trop tard, hélas! et ne devait plus trouver que des ruines et des cadavres.

« Dès que le colonel Fourchault se fut assuré que les Arabes avaient disparu, il s'occupa de rendre aux colons morts les derniers devoirs; tous les cadavres furent réunis et enterrés dans une grande fosse commune, sur la place, près de l'église; ils étaient au nombre de cinquante et un. La nuit se passa sans événement, le plus grand calme semblait régner aux environs; mais de grands feux brillaient de toutes parts sur les montagnes voisines, et il était aisé de prévoir qu'on serait attaqué en quittant le pays. Le lendemain matin en effet, comme la petite colonne s'était mise en route par le même

chemin qu'elle avait suivi la veille, et que déjà l'avant-garde se préparait à passer l'Isser, des deux rives du fleuve sortirent, en poussant des cris aigus, une foule de Kabyles qui attendaient, embusqués dans les anfractuosités du roc, derrière des massifs d'arbres et des broussailles. Reçus par un feu nourri et bien dirigé, ils durent renoncer à l'offensive, et le passage s'opéra sans difficulté.

Le terrain sur lequel marchaient nos troupes était le flanc même d'une vallée large et profonde. A gauche étaient des hauteurs considérables, couvertes de broussailles et de bouquets de bois. Ces hauteurs furent occupées par des tirailleurs qui, réglant leur marche sur celle de la colonne, se glissant sur les crêtes malgré les difficultés des lieux, jetant leur feu partout où paraissait l'ennemi, surent le tenir en respect. A droite, le terrain s'abaissait rapidement pour aboutir à un ravin assez évasé, et de l'autre côté du ravin la distance était trop grande pour qu'on eût à redouter aucune attaque ou embuscade. Cependant les Kabyles s'obstinaient à harceler notre arrière-garde. Rencontrant un endroit propice, le colonel Fourchault fait mettre ses deux pièces en batterie et diriger contre eux quelques obus : aussitôt tous les burnous blancs de tourbillonner et de s'enfuir en désordre. Une charge à la baïonnette, exécutée sur le flanc gauche par les tirailleurs indigènes, eut également plein succès.

La marche continue ainsi jusqu'à midi; on touchait alors au col de l'Arbâ des Ould-Zian, position importante et point d'attache d'une deuxième vallée dans laquelle on allait être forcé de descendre. C'était là évidemment que les Kabyles nous attendaient et qu'il fallait frapper le grand coup. Sur l'heure même, tandis que de droite et de gauche nos éclaireurs occupaient les hauteurs, la colonne, avec une vigueur irrésistible, s'engage dans le défilé et culbute tout ce qu'elle rencontre. Ce fut l'affaire d'un moment. Le col franchi, le danger avait en partie disparu; mais une courte halte était devenue nécessaire : les mulets d'ambulance ne suffisaient plus à transporter, outre les blessés, les hommes épuisés de fatigue. Vers une heure, on se remit en route, toujours dans le même ordre, la colonne au centre entourée à grande distance de ses flanqueurs et éclaireurs, marchant sur les pitons des crêtes ou fouillant les profondeurs des ravins, — les tirailleurs indigènes en tête, les zouaves en queue. Cette disposition était due à la longue expérience du colonel Fourchault : les soldats indigènes en effet, d'une prodigieuse énergie dans l'attaque, sont très difficiles à conduire dans la retraite; se plaisant à la guerre individuelle, ils s'attardent dans leurs embuscades, et le mouvement de retraite peut ainsi se trouver compromis.

L'ennemi, découragé par une aussi ferme résistance, montrait

déjà beaucoup moins d'ardeur. Vers quatre heures, la poursuite avait entièrement cessé, quelques coups de feu seulement se faisaient entendre encore à l'arrière-garde. On pouvait d'ailleurs distinguer sur les hauteurs du col que nous venions de quitter des groupes nombreux de Kabyles, occupés sans doute à délibérer; les turcos prétendaient gaîment qu'ils étaient en train de *faire le rapport*. A coup sûr, ils ne devaient pas sans douleur voir échapper de leurs mains une si belle proie qu'ils avaient crue trop facile. C'est alors que s'offrit au-devant de la colonne un détachement parti du Fondouck, sur un avis pressant du colonel Fourchault, et suivi d'un petit convoi de vivres : pain, café, eau-de-vie. Aucune rencontre ne pouvait être plus agréable à nos soldats. Depuis deux jours, ces braves gens ne faisaient que marcher et se battre presque sans nourriture. On arriva enfin au Fondouck à huit heures du soir, et les dispositions furent prises immédiatement pour y passer la nuit.

Le lendemain matin 26, dès 9 heures, la petite colonne se faisait reconnaître aux avant-postes du camp de l'Alma. Au même moment avait lieu une attaque des Kabyles, plus furieuse encore que celle du 22. Laissant à la garde du camp les troupes expéditionnaires fatiguées, le colonel Fourchault saute sur un nouveau cheval et se porte rapidement à la rencontre de l'ennemi avec des troupes fraîches, la cavalerie à droite et à gauche, l'artillerie au centre, l'infanterie en tirailleurs, avec soutien sur une longue ligne de plus de 6 kilomètres. Tous, officiers et soldats, entraînés par leur valeureux commandant, s'élancent en avant avec impétuosité; les Kabyles ne peuvent soutenir le choc, ils tournent le dos précipitamment, et sont poursuivis l'épée dans les reins jusqu'au-delà de l'Oued-Corso. Ce brillant fait d'armes couronna dignement l'audacieuse reconnaissance tentée sur Palestro.

Pour en revenir à nos malheureux compatriotes échappés au massacre, ils avaient été emmenés chez Si-Saïd-ben-Ali. Renfermés dans des gourbis ouverts à tous les vents, couchés sur la terre dure, à peine vêtus, ils recevaient chaque jour pour toute nourriture une mauvaise galette noire et quelques fruits. En l'absence des chefs, partis avec leurs contingens pour combattre les Français, ils étaient exposés aux plus mauvais traitemens; les femmes kabyles surtout se montraient acharnées contre eux. Quelquefois, quand le canon d'une colonne se faisait entendre au loin, on les menaçait de mort; on leur disait que les Français étaient partout battus, qu'il ne nous restait plus qu'Alger. C'est dans des angoisses continuelles qu'ils vécurent ainsi vingt-deux jours.

Cependant la mort d'El-Mokrani, tué au commencement de mai, vint jeter le découragement dans les rangs des insurgés. D'ailleurs de nouvelles et nombreuses troupes arrivaient de France, et les co-

lonnes Lallemand et Cérès faisaient chaque jour un pas en avant dans le pays soulevé. Cette dernière, descendue d'Aumale, était parvenue déjà au pied du Djebel des Beni-Khalfoun. Si-Saïd-ben-Ali, épouvanté, voulut racheter sa trahison et ses crimes en restituant ses prisonniers. Des pourparlers eurent lieu. Si-Saïd ben-Ali, accompagné de l'amin Ferkat et du capitaine Auger, se rendit auprès du général français, et là traita de la reddition des prisonniers en échange de l'aman, sans réserve des conditions de guerre qui seraient imposées par le gouverneur-général : 39 personnes sur 40, car une malheureuse femme était morte des suites de ses blessures, arrivèrent le 13 mai au camp du général Cérès, assis au coude de l'Isser, et reçurent de nos soldats l'accueil sympathique que méritaient leur courage et leur infortune.

L'épilogue de ce sanglant épisode de l'insurrection kabyle est l'arrêt prononcé en janvier 1873 par la cour d'Alger. Si-Saïd-ben-Ali et 7 autres indigènes des plus compromis ont été condamnés à mort, 23 à la déportation dans une enceinte fortifiée, 1 à sept ans de réclusion et 12 à cinq ans de détention.

III.

L'insurrection kabyle de 1871 est grosse d'enseignemens pour l'avenir; elle condamne plus d'un errement de notre ancienne politique algérienne. Renonçons bien vite au « développement de l'instruction musulmane, à la réorganisation des écoles supérieures musulmanes, à l'organisation de consistoires musulmans,» etc., etc., toutes mesures prônées autrefois par l'administration militaire. Que l'instruction soit distribuée aux Arabes, tout le monde le désire, — mais à une condition, c'est qu'elle soit un acheminement et non un obstacle à la fusion des races; c'est que dans les écoles arabes on étende davantage le cercle des connaissances pratiques au lieu de n'apprendre aux élèves que le Coran et seulement le Coran, qui est notre premier et véritable ennemi; ce livre, qui réchauffe le zèle des croyans, ranime les haines éteintes et remplit la tête des enfans indigènes de maximes semblables à celles-ci :

« Que la malédiction de Dieu atteigne les infidèles, les juifs et les chrétiens! (*Chap. de La Vache*, verset 183.)

« Tuez-les partout où vous les trouverez, et chassez-les d'où ils vous ont chassés. (*La Vache*, verset 187.)

« Si vous ne marchez pas au combat, Dieu vous châtiera d'un châtiment terrible. » (*Le Repentir*, verset 30.)

Plus de ces pèlerinages annuels au tombeau du prophète encouragés par l'administration française, parfois même entrepris aux frais de l'état, — pèlerinages d'où les indigènes reviennent toujours

plus fanatiques et plus exaltés, trop souvent même avec des plans d'insurrection mûris au chaud soleil de La Mecque! Il n'est pas besoin non plus « d'entourer de solennités officielles la célébration des grandes fêtes musulmanes. » Cette excessive tolérance, que pourrait apprécier un peuple civilisé, est aux yeux des indigènes une indigne faiblesse et une preuve de notre indifférence en matière religieuse, indifférence qui nous nuit plus que toute autre chose dans l'esprit de ce peuple croyant. Il est dangereux enfin, sous le spécieux prétexte « d'utiliser leur bravoure, » d'augmenter l'effectif des troupes indigènes. L'Arabe et le Kabyle, qui portent au plus haut point le courage personnel et le mépris de la mort, ignoraient jusqu'ici l'ordre dans le combat et la discipline en campagne. Grâce à nous, maintenant ils connaissent notre tactique. Les spahis et les turcos, initiés à nos manœuvres militaires, ont été les instructeurs de leurs coreligionnaires. Nous en avons eu les preuves pendant l'insurrection de 1871. L'ensemble de leurs dispositions sur le terrain, le déploiement en tirailleurs par exemple, l'attaque des convois et des arrière-gardes, l'usage de la mine contre les postes fortifiés, tout a montré que les indigènes avaient su profiter de nos leçons. Vouloir appliquer plus longtemps cette parole de Napoléon III : « ce que l'Afrique peut produire de plus utile pour la France, ce sont des soldats, » c'est tout simplement préparer pour un moment donné une insurrection aussi terrible que celle des cipayes dans l'Inde anglaise.

Non, ce ne sont pas des soldats que l'intérêt général nous commande de faire des indigènes, il vaut mieux en faire des cultivateurs régénérés par la propriété individuelle et le contact européen. Loin d'encourager leurs instincts belliqueux, poursuivons au contraire la réalisation méthodique d'une mesure principale, le désarmement des tribus. Les grands chefs sont pour nous une gêne et un embarras; ils paralysent nos meilleures intentions, et entretiennent contre nous un fanatisme dangereux; il faut éliminer les grands chefs indigènes et les remplacer successivement par des administrateurs français. Nous ne serons réellement maîtres du pays qu'au moment où nous le gouvernerons nous-mêmes directement. Il faut enfin que l'administration militaire fasse définitivement place au régime civil. Pendant quarante ans, l'administration militaire a été le maintien de cet état d'apathie et d'immobilité traditionnelles où végètent les peuples musulmans, en même temps que la négation constante de la colonisation. Le régime civil au contraire transformerait la société arabe, et, tout en travaillant au progrès moral et matériel de la race indigène, assurerait à la France la possession complète et définitive du pays par l'exploitation européenne de millions d'hectares de terre restés jusqu'ici improductifs. Certes le sentimentalisme est une belle chose, comme disait Prevost-Paradol, et la philanthropie une

vertu chrétienne : bien des gens peuvent éprouver pour la société arabe une sorte de sympathie que nous comprenons sans peine, que nous partagerions au besoin; mais tout cela doit peser bien peu à côté de l'intérêt et de la grandeur de notre patrie. Quel est en effet le serviteur le plus utile, le plus convaincu, et, s'il faut tout dire, le plus intéressé à la grandeur française en Algérie? C'est le colon sans aucun doute, c'est celui de nos compatriotes, quel qu'il soit, qui, au prix de bien des risques et des périls, va porter au dehors le nom, le sang, la langue de la France; c'est lui aussi que nous devons encourager, aider et protéger.

A la fin de 1845, le maréchal Bugeaud, partant pour réprimer le soulèvement général provoqué par Abd-el-Kader, écrivait au maréchal Soult : « Nous avons affaire à un peuple énergique, persévérant et fanatique; pour le dompter, il faut nous montrer plus énergiques, plus persévérans que lui, et, après l'avoir vaincu plusieurs fois, comme de tels efforts ne peuvent pas toujours se renouveler, il faut, coûte que coûte, l'enlacer par une population nombreuse, énergique et fortement constituée. Hors de cela, il n'y aura que des efforts impuissans et des sacrifices qu'il faudra toujours recommencer jusqu'à ce qu'une grande guerre européenne ou une grande catastrophe en Algérie nous force d'abandonner une conquête que nous n'aurons pas su consolider. » — Enfin le maréchal duc de Malakoff s'exprimait ainsi dans la séance du conseil supérieur du 7 octobre 1861 : « Tout nous commande de fixer en Algérie une population européenne nombreuse et forte, d'abord pour transformer le sol, ensuite pour le conserver. L'effectif de l'armée ne pourra pas toujours être maintenu à son chiffre actuel. Il faut prévoir le jour où il sera diminué, et mettre dès lors nos établissemens en état de se défendre eux-mêmes. Pour cela, il n'est pas indifférent que la population européenne soit placée au hasard, il faut qu'elle occupe les points stratégiques, les grandes voies de communication, et qu'elle s'y développe avec sécurité et liberté. » Ce sont là toujours les deux termes du problème algérien : la domination assurant la sécurité, la colonisation mettant la sécurité à profit pour diminuer le plus possible les charges, les frais et les incertitudes de la domination. En résumé, l'avenir de l'Algérie n'est que dans l'accroissement numérique des colons européens, qui représentent la supériorité d'intelligence, de travail et de patriotisme. Le jour où une nombreuse et forte population européenne assurera la sécurité et imprimera sur le sol algérien la marque ineffaçable de notre civilisation, ce jour-là la France verra ses sacrifices payés au centuple, et trouvera dans la prospérité et le développement de sa colonie, outre une légitime satisfaction d'orgueil, un nouvel élément de force et de grandeur.

ERNEST WATBLED.

IMPRESSIONS

DE VOYAGE ET D'ART

III.

SOUVENIRS DU BOURBONNAIS.

I. — SOUVIGNY. — LES TOMBEAUX DES DUCS DE BOURBON. — UN MYSTÈRE ARCHÉOLOGIQUE. — BOURBON-L'ARCHAMBAULT.

En un quart d'heure, le chemin de fer transporte le voyageur de Moulins à Souvigny. Il n'y a guère en France de localités dont les souvenirs soient liés d'une manière plus intime à notre histoire générale. C'est là qu'il faut chercher le berceau primitif de la maison de Bourbon, car c'est là que fut planté et que grandit l'arbre féodal qui plus tard, enté par une bouture de la maison capétienne, devait étendre son ombrage sur le royaume tout entier. Souvigny a été une manière de capitale alors que Moulins n'existait pas encore et que Bourbon-l'Archambault n'était pas encore la résidence habituelle des heureux sires de Bourbon. Pour retrouver les jours d'alcyon de cette ville, il faut voyager bien longtemps dans notre histoire, car ils sont contemporains de la création du duché de Normandie et de la conjuration des chefs francs contre la dynastie carlovingienne, c'est-à-dire du commencement du xe siècle. A cette époque de bagarre où chacun essayait par ruse ou violence de tirer son épingle du jeu des événemens et de la tirer la plus grosse possible, un simple chef militaire du nom d'Adhémar, s'étant acquis les bonnes grâces de Charles le Simple, se fit donner le fief de Bourbon par ce monarque malheureux, qui, tantôt pour se débarrasser de ses ennemis, tantôt pour récompenser ses amis, et tan-

tôt enfin pour se faire des partisans, passa son règne à donner une à une les terres de ses états; quand il en eut donné en quantité suffisante, la féodalité se trouva solidement formée, et il ne resta plus à la dynastie carlovingienne qu'à recommander sa mémoire aux siècles futurs et à se préparer pour l'éternité. Une fois bien muni de terres, Adhémar établit sa résidence à Souvigny, s'y fit clore de bons remparts et s'y fit construire un château qui passe pour avoir été considérable. A ce premier élément d'importance, l'esprit religieux de l'époque vint presque immédiatement en ajouter un second beaucoup plus durable. Peu de temps auparavant, l'abbaye de Cluny avait été fondée par Guillaume d'Aquitaine, et déjà le célèbre monastère étendait ses racines et multipliait ses rejetons; un de ces premiers rejetons fut un prieuré fondé par Adhémar presque aussitôt après son établissement à Souvigny. Le choix qu'Adhémar avait fait de Souvigny pour lieu de résidence ne fut pas maintenu par ses descendans, qui probablement pour des raisons de défense militaire firent passer à Bourbon-l'Archambault l'honneur d'être capitale de leur petite seigneurie; mais Souvigny ne souffrit pas de ce changement de fortune. Il lui resta son abbaye, que rendirent illustre de saints personnages, et d'ailleurs, si elle n'eut plus la gloire de posséder ses maîtres vivans, elle eut celle de les posséder morts; Souvigny demeura le lieu de sépulture des princes de la maison de Bourbon jusqu'après Pierre de Beaujeu, l'époux de la fille de Louis XI.

L'ancienne église abbatiale de Souvigny est plutôt curieuse que belle, car il lui manque le premier et le plus essentiel des caractères de la beauté, l'harmonie. Fondée au xe siècle, elle a été successivement soit reconstruite, soit agrandie par portions dans les siècles qui ont suivi, sans qu'on ait jamais eu souci de mettre les parties nouvelles en accord avec les parties anciennes que l'on conservait; aussi ne saurait-on imaginer de plus grandes dissonances de style que celles qui sont résultées de cette indifférence. C'est une église qui a été construite à peu près comme la nature a créé les terrains, chaque siècle apportant son alluvion et la superposant à l'architecture primitive. La façade, qui est d'un bel effet, appartient au style flamboyant, elle est flanquée de deux tours byzantines. A l'intérieur, les bas côtés, qui datent du xie siècle, appartiennent au style roman le plus sévère et le plus sombre; ainsi en est-il de la partie antérieure de la grande nef; quant à la partie supérieure, elle est gothique. Le chœur et l'abside, étroits et bien dessinés, témoignent de la pureté de style qui distingua le xiiie siècle, cet âge d'or du gothique. Aux deux côtés du chœur s'ouvrent deux chapelles; l'une, dite *la chapelle vieille*, qui renferme le tombeau de Louis II de Bourbon, étroite, sombre, basse, vraie chapelle funèbre, quoique ap-

partenant aux premières années du xve siècle, présente encore un reste de physionomie de morose moyen âge; l'autre, dite *la chapelle neuve*, qui renferme le tombeau de Charles Ier, vaste, profonde, de plein niveau avec le pavé du sanctuaire, toute gaie de la lumière qui l'inonde, porte l'heureuse physionomie de la renaissance, amoureuse d'air et de clarté. Autant peut-on en dire du transsept, qui date de la même époque que cette dernière chapelle et qui est un des plus spacieux, des mieux dégagés de la masse de l'édifice, des plus nettement tracés que je connaisse. Enfin à la voûte de ce transsept la décadence gothique a suspendu ses festons et ses guirlandes d'un goût équivoque, où se trahit plus d'amour du décor que de souci de l'austérité religieuse. Et cependant, en dépit de ces disparates, ou plutôt à cause même de ces disparates, l'église de Souvigny n'en est pas moins l'édifice le plus considérable qu'il y ait en Bourbonnais, et l'un des plus dignes de conservation qu'il y ait en France (1). Où trouver ailleurs un miroir aussi exact, ou, pour mieux parler encore, un microcosme aussi complet des évolutions accomplies par l'achitecture religieuse du xe au xvie siècle? Ces dissonances ne la rendent pas seulement curieuse au plus haut degré, elles la rendent encore singulièrement sympathique par la variété d'impressions qu'elles éveillent chez le promeneur. Visiter cette église en effet, c'est comme visiter plusieurs églises à la fois, car c'est changer d'émotion avec chacune des parties qui la composent. Promenez-vous sous les bas côtés, et les images d'un temps de ferveur et de ténèbres vont affluer sans effort devant votre esprit. Là, c'est une église monastique dans le sens le plus sévère du mot, humble, étroite, en parfait accord avec les souvenirs qu'elle réveille, ceux d'âmes pieuses, puissantes seulement par la prière et la méditation. Les ombres de saint Mayeul et de saint Odilon errent encore en toute vérité sous cette voûte froide et humide qui, mise en regard de la grande nef et du chœur, donne la sensation d'une crypte sortie de ses profondeurs souterraines et enclavée dans l'église supérieure. Maintenant placez-vous sur le transsept de manière à regarder de biais la chapelle neuve, et vous aurez un effet de perspective admirable, le même exactement que présentent les chapelles des églises anglaises ou les églises d'Anjou et du centre de

(1) L'église de Souvigny est encore en assez bon état de conservation, cependant certaines réparations, sans être urgentes, seraient nécessaires. Pendant que j'étais à Souvigny, on m'a rapporté qu'il y a quelques années des sollicitations avaient été adressées à la direction des monumens historiques en faveur de cette église, mais qu'il avait été répondu qu'il fallait perdre tout espoir. Si cela est, cette impuissance de l'état est vraiment fâcheuse, car il n'y a pas de monument qui soit plus réellement historique que celui-là; mais, si l'état ne peut rien, le clergé de l'Allier ne pourrait-il faire pour Souvigny ce que les clergés de tant de départemens ont fait pour une foule d'édifices relevés par leur soin?

la France qui furent élevées au XIVe et au XVe siècle, et qui sont dites églises de style plantagenêt. Style et émotion, tout a changé; ici le monde de la puissance et de la gloire apparaît seul; le tombeau du duc Charles se détache avec une liberté singulière au sein de l'espace, qui semble se dilater pour lui faire place, exactement comme une foule s'écarte devant un personnage princier pour lui créer un isolement respectueux. Voilà bien la double image de la France au commencement et à la fin du moyen âge: dans les bas côtés, humble, petite, anxieuse, comme transie et se cherchant silencieusement dans une attitude de prière avec le monde monastique de l'aurore de la dynastie capétienne, — dans le transept, le chœur et les chapelles, glorieusement lasse de ses longues épreuves, mais fortifiée par ses fatigues, et se retrouvant par ses égaremens même dans toute sa souveraineté avec le monde chevaleresque du XVe siècle.

Les deux seuls tombeaux aujourd'hui subsistant à Souvigny sont ceux de Louis II, troisième duc, et de Charles Ier, cinquième duc de Bourbon. Celui de Louis II, d'un très beau marbre blanc, a été affreusement mutilé. L'animal qui, selon la coutume du temps, reposait aux pieds du prince, coupé en deux, a perdu sa partie antérieure, en sorte qu'on ne sait plus si c'est un chien ou un lion. Les pieds de Louis II ont été amputés, le visage a été défiguré à ne plus présenter forme humaine, et l'effigie de la duchesse Anne, héritière de Forez, n'a pas été plus heureuse que celle de son mari. Quant aux sculptures qui ornaient les faces du monument, elles ont été effacées; mais en dépit des mutilations, ce qui reste de ce tombeau suffit pour le faire reconnaître digne de ce XVe siècle que nulle autre époque n'a surpassé dans ce genre de monumens. L'âge classique par excellence des mausolées, c'est celui qui s'ouvre avec les tombeaux de Philippe le Hardi et de Jean sans Peur, et qui se ferme avec le monument des enfans de Charles VIII que l'on voit dans la cathédrale de Tours. Les monumens des époques précédentes parlent quelquefois plus directement à l'âme, mais rarement ils approchent du point de perfection où cette branche de l'art pouvait prétendre, et souvent même ils ne le soupçonnent pas. Les mausolées de la renaissance ont plus de faste et de magnificence, plus de variété et de complexité; mais cette magnificence est souvent fracas, et cette variété est souvent surcharge. Le point de perfection que ne soupçonnaient pas les monumens funèbres antérieurs au XVe siècle est dépassé, la pensée de l'artiste dévie, et, semblant oublier le caractère précis et jusqu'au nom sévère du monument qu'il doit élever, il cherche à faire une œuvre belle et curieuse plutôt qu'un tombeau. Tel est en dépit de leur grandeur le défaut des monumens princiers de Brou et des mausolées royaux du XVIe siècle que l'on voit à Saint-

Denis, surtout de ceux de Germain Pilon. En vérité ce sont les mélodies joyeuses de l'épithalame nuptial, et non pas les accens lamentables des cantiques funèbres, qui mériteraient de retentir autour de ces couches si bien parées, où sous un magnifique dais gothique ou grec des dormeurs princiers semblent chercher dans le sommeil la réparation des voluptés de la vie. Ce point de perfection, le xve siècle seul a su l'atteindre et s'y maintenir; seul il a su garder l'équilibre entre la magnificence dont ces monumens sont susceptibles et le sentiment austère dont ils ne doivent pas s'écarter. Aussi riche qu'en soit le décor, on n'oublie jamais en regardant un de ces monumens que ce n'est après tout qu'un tombeau, c'est-à-dire une fort étroite demeure, mesurant quelques pieds à peine, et dont ne pourrait se contenter le plus humble charbonnier vivant. C'est bien la mort que nous contemplons et rien que la mort, car les artistes de cette époque, avec un bon goût tout chrétien, ont toujours eu soin d'éviter ces simulacres de la vie que le xvie siècle inventa et varia pour échapper à la monotonie de l'attitude. Jamais le mort n'est représenté agenouillé et en prière, ou se soulevant dans une attitude de repos; invariablement il reste raide étendu sur sa couche de marbre comme cette effigie du duc Louis II, que l'artiste a représenté revêtu de son armure militaire, ainsi qu'il convenait de le faire pour un homme qui guerroya tant pendant sa vie.

En recherchant dans les divers historiens du xive siècle les jugemens qu'ils avaient portés sur le duc Louis II, je me suis aperçu une fois de plus que les anciens étaient fort sages lorsqu'ils se bornaient à récapituler les actions d'un personnage pour en donner une image impartiale, laissant ainsi le lecteur libre de conclure à son gré. Christine de Pisan a tracé de Louis II un portrait hyperboliquement flatteur, où la louange est toute parée de l'onction propre au style mystique. « Que dirons-nous de ce bon duc, sinon qu'il fut un vase de bonté, de clémence, de bénignité et de douceur? » D'ordinaire Christine de Pisan n'est pas chiche de louanges envers les princes et seigneurs; mais celles qu'elle décerne à Louis II sont telles qu'il ne tient qu'à nous de croire que ce prince s'approcha de la perfection plus qu'aucun autre ne le fit jamais. Ne serait-il pas possible cependant de trouver la raison de cette admiration sans mélange dans les lignes qui terminent ce portrait si flatteur? « Ce bon duc est le réconfort des pauvres gentilsfemmes et de toutes celles qui sont dignes de compassion : il les aide de son bien, présente leurs requêtes au conseil et les rappelle, leur procure bien et aide, soutient leur droit de sa parole et se montre leur défenseur en toutes choses. De cela, je puis parler par droite expérience, car j'ai invoqué son appui, et son appui ne m'a pas manqué ; que le benoît fils de Dieu veuille lui en tenir compte ! »

Ce témoignage si formel de gratitude ne suffit pas cependant à son cœur reconnaissant, car tout aussitôt elle recommence son cantique de remercîmens presque dans les mêmes termes : « ce bon duc est le refuge assuré des pauvres femmes besoigneuses grevées injustement, lesquelles femmes ne sont pas écoutées en maintes cours. » Ainsi voilà qui est clair, le duc de Bourbon est venu en aide à la pauvre Christine; il a présenté ses requêtes, il lui a donné peut-être de l'argent, Christine ne peut donc être un témoin impartial, car son jugement doit être regardé comme le paiement d'une dette. Adressons-nous à un autre historien. J'ouvre Froissard, je recherche curieusement dans ses chroniques tout ce qui se rapporte à Louis II, et je découvre avec quelque étonnement que cet admirable narrateur n'aimait pas du tout le prince.

Ce n'est pas, comme bien vous entendez, que l'antipathie se montre d'une manière très déclarée, Froissard ne serait plus lui-même, s'il parlait d'un seigneur autrement qu'avec réserve; mais toutes les fois qu'il nomme Louis II, il a des mots en sourdine qui frappent d'autant plus qu'ils font contraste avec le ton tout confit en respect qui lui est habituel. Christine de Pisan exalte la courtoisie chevaleresque du duc; or cette courtoisie, Froissard la lui refuse, ou du moins prétend qu'elle était chez lui intermittente. Je rencontre par exemple la phrase que voici dans le récit du voyage que le duc fit en Navarre en 1387 : « partout où il venait et il passait, il était le bienvenu, car ce duc a *ou avait* grand'grâce d'être courtois et garni d'honneur et de bonne renommée. » Tous ceux qui ont fait de fréquentes lectures de Froissard comprendront quelle force il y a dans ce simple prétérit *avait*; c'est comme si l'historien avait écrit : « Autrefois le duc de Bourbon était poli; mais il y a beaux jours qu'il ne l'est plus. » Le duc, selon Froissard, ne manquait pas seulement de courtoisie, il était orgueilleux jusqu'à la présomption, et cet orgueil, en lui aliénant l'affection des siens, en faisait un chef militaire dangereux. L'historien l'accuse très formellement d'avoir fait manquer par sa hauteur cette expédition contre les côtes barbaresques que les chevaliers français entreprirent à la fin du XIVe siècle sur la prière des Génois. Le passage est curieux et bon à citer. « Le sire de Coucy par espécial avait tout le retour des gentilshommes, et bien savait être, et doucement entre eux et avecque eux, trop mieux sans comparaison que le duc de Bourbon ne faisait; car ce duc était haut de cœur, et de manière orgueilleuse et présomptueuse, et point ne parlait si doucement, ni si humblement aux chevaliers et écuyers étranges que le sire de Coucy faisait. Et séait le dit duc de Bourbon par usage le plus du jour en dehors de son pavillon, jambes croisées, et convenait parler à lui par procureur et lui faire grande révérence, et ne considérait

pas si bien l'état ni l'affaire des petits compagnons que le sire de Coucy faisait; pourquoi il était le mieux en leur grâce, et le duc de Bourbon le moins. Il me fut dit des chevaliers et écuyers étranges que, si le sire de Coucy eût seulement emprins le voyage souverainement et été capitaine de tous les autres, leur imagination et parole était telle que on eût fait autre chose que on ne fit, et demeurèrent, par cette deffaute et par l'orgueil de ce duc Louis de Bourbon, plusieurs belles emprises à non être faites, et la ville d'Auffrique, ce fut le propos de plusieurs, à non être prise. »

Ainsi, pour l'un des témoins, le duc Louis II ne fut que douceur et courtoisie, pour l'autre il ne fut qu'orgueil et présomption. J'en croirais volontiers Froissard de préférence, car c'est un témoin autrement sérieux que Christine de Pisan, n'était que le ton de ses jugemens me fait soupçonner de la rancune et entrer en défiance. Il est croyable que Froissard aura eu pour dénigrer le duc la raison opposée à celle que Christine de Pisan avait eue de le louer. Peut-être a-t-il demandé quelque faveur qui lui aura été refusée, quelques renseignemens qui ne lui auront pas été fournis, et Froissard s'est vengé sournoisement du refus par ce jugement d'une sévérité doucereuse, mais qui sous sa modération et son calme porte plus loin que ne portent les louanges hyperboliques de Christine de Pisan, puisque à cette distance de cinq siècles il arrête le lecteur et le laisse incertain sur la valeur morale du duc.

Heureusement il nous reste pour mieux juger de Louis II ses actions mêmes, et elles sont nombreuses, car il tint la scène du monde pendant près d'un siècle. Il vit quatre règnes, et quels règnes! ceux de Philippe VI, de Jean, de Charles V et de Charles VI, et mourut à la veille d'Azincourt. Quoi que Froissard essaie d'insinuer, ce fut un des plus vaillans hommes de guerre de l'ancienne France; son ami Duguesclin à part, les Anglais n'eurent pas d'adversaire plus habile et plus heureux que lui. Chargé de les combattre sous le règne imparfaitement réparateur de Charles V, il en nettoya pour un temps le Poitou et le Limousin, et les chassa d'Auvergne d'une façon plus décisive. Il commandait une des ailes de l'armée qui fut victorieuse à Roosebeck lorsque Philippe de Bourgogne réduisit à l'état de fantôme la démocratie gantoise. Sa campagne la plus malheureuse fut cette expédition d'Afrique entreprise à la requête des Génois dont Froissard vient de nous parler; mais cette expédition, qui fut plutôt stérile que désastreuse, n'est qu'un épisode en quelque sorte parasite qui ne fait pas corps avec sa vie militaire. Une des choses qui étonnent le plus dans ce sanglant XIVe siècle, c'est de voir que des gens qui avaient sur les bras de telles affaires et étaient menacés de dangers si pressans trouvaient encore du temps pour des entreprises aventureuses jusqu'à la folie. L'ex-

pédition que commanda Louis II sur les côtes d'Afrique ne fut qu'un de ces passe-temps chevaleresques, comme la descente de Jean de Vienne en Écosse, comme l'expédition de Nicopolis; encore est-il juste de dire qu'elle était moins insensée en principe que l'entreprise de Jean de Vienne, et qu'elle n'eut pas le lugubre résultat de l'équipée de Nicopolis. Il fut le véritable fondateur de la maison de Bourbon, si tant est qu'on puisse dire qu'une maison qui par son origine touchait de si près au trône ait eu un fondateur, et ce fut justement qu'il put prendre dès lors la devise *espérance* et la donner pour cri de guerre à son ordre de l'écu d'or. Par son mariage avec Anne, héritière du Forez, il devint maître de cette province; puis, lorsque Édouard, comte de Beaujolais, eut payé de son riche fief le joli roman renouvelé de Sextus Tarquin qu'il essaya avec certaine demoiselle de La Bassée, Louis II hérita de ses terres, et se trouva par suite de ces énormes acquisitions aussi princièrement apanagé que ses cousins de Bourgogne et de Berry. Louis II fut donc un prince heureux dans un temps où si peu le furent, et ce bonheur fut mérité. Il se recommande à l'estime de la postérité par deux faits infiniment honorables. Le premier, c'est que du commencement à la fin de sa carrière il fut sujet fidèle autant que serviteur vaillant. Lorsque Jean dut revenir en France, il fut un des otages qui allèrent le remplacer en Angleterre; il n'en revint qu'après une captivité de sept années. Nommé par testament de Charles V tuteur du jeune Charles VI conjointement avec les ducs de Berry et de Bourgogne, on ne le voit tremper, ni pendant la minorité du roi, ni pendant la longue démence qui succéda presque immédiatement à cette minorité, dans aucun des complots factieux dont les oncles du roi se rendirent coupables, et qui semèrent les germes de ces factions de Bourgogne et d'Armagnac sous lesquelles la France faillit sombrer. Il ne chercha pas alors d'autre fortune que celle de la couronne, ce n'est pas un mince mérite à une époque où cette dernière fortune était mauvaise, et où chacun pouvait sans trop de témérité s'en promettre une meilleure. Le second titre de Louis II à l'estime, c'est qu'il fut aimé d'Édouard III, qu'il faut bien reconnaître, en dépit des cent ans de guerre qu'il déchaîna sur nous, pour un des hommes les plus nobles qui se soient jamais assis sur un trône. Cette amitié lui valut de vivre dans une captivité dorée et de revenir en France deux années avant les autres otages. L'histoire de cette dernière faveur est curieuse, et rendit à l'Angleterre d'alors un service dont l'université d'Oxford peut encore garder reconnaissance. L'évêché de Winchester vint à vaquer, et Édouard désirait le faire passer à son chapelain, Guillaume de Wykeham, un des hommes les plus lettrés de l'époque, et l'un des plus dignes promoteurs de la renaissance en Angleterre. Le saint-siége était encore

à Avignon, et celui qui l'occupait, Grimaud de Grévissac (Urbain V), était un quasi-compatriote du duc de Bourbon, puisqu'il appartenait par sa naissance à la province du Gévaudan. Édouard eut l'idée de s'adresser à Louis II, et lui donna congé de retourner en France pour solliciter ce siége épiscopal, lui promettant qu'il se montrerait facile pour les conditions de son rachat, si le pape consentait à cette nomination. Louis partit pour Avignon, et arriva dans cette ville presque au moment où Urbain faisait faire leurs malles à ses officiers et à ses cardinaux pour aller à Rome, où il voulait depuis longtemps rétablir le siége pontifical. Urbain se montra bon concitoyen, et accorda l'évêché de Winchester non au roi d'Angleterre, mais au duc de Bourbon, avec permission d'y nommer qui lui plairait. Louis y gagna sa délivrance, et Oxford son plus grand bienfaiteur.

Le second duc de Bourbon qui dort à Souvigny est Charles Ier, petit-fils de Louis II. Son tombeau a été un peu moins mutilé que celui de son grand-père, au moins dans sa partie principale, les deux statues de la surface, qui sont à peu près intactes. Aux côtés de Charles est couchée sa femme, Agnès, fille de Jean sans Peur, très reconnaissable à ses traits de famille, car elle présente une ressemblance marquée avec sa sœur, la duchesse de Bedford, femme de Jean de Lancastre. C'était bien contre son gré que Charles l'avait épousée : comme son grand-père Louis et son père Jean, alors prisonnier d'Azincourt, il restait inébranlable dans sa fidélité à la couronne; mais quoi? Jean sans Peur, qui venait d'entrer à Paris, le tenait alors dans ses filets, les Anglais occupaient le royaume, son père était parti pour cette longue captivité de vingt ans d'où il ne devait pas revenir, il fallut bien céder. Il eut raison de se soumettre aux circonstances; cette union, accomplie à contre-cœur, n'eut que des résultats heureux pour lui et pour la France. Plus tard sa qualité de beau-frère de Philippe le Bon lui permit de négocier avec un succès certain le traité d'Arras, qui réconcilia le duc de Bourgogne et le roi de France : onéreuse réconciliation vraiment, et d'où Charles VII serait sorti fort diminué, si à cette époque il avait eu à craindre de se ruiner, mais qui n'en fut pas moins, après le miracle de Jeanne d'Arc, le pas le plus sérieux que fit la France pour reprendre possession d'elle-même. Le second résultat heureux de cette union fut la nombreuse postérité qu'elle donna à Charles Ier. Il eut d'Agnès onze enfans, dont les effigies ornaient autrefois les quatre faces de son tombeau, où ils remplaçaient avec avantage les apôtres et les saints qui composaient l'ornement banal de ces monumens. La destruction malheureusement n'a pas respecté cette décoration, aussi originale que bien justifiée. Je dis bien justifiée, parce que jamais prince n'eut une postérité plus magnifique. Charles Ier put être dit le second fondateur de la maison de Bour-

bon, et il le fut non par ses acquisitions, mais par sa progéniture. Louis II acquit des provinces, Charles Ier se contenta de mettre au monde des enfans et de leur chercher des alliances. Il y a décidément bien des manières d'être un personnage considérable, témoin Charles Ier de Bourbon, qui fut tel moins par ses actions que par l'heureuse fécondité de ses reins. Toute l'histoire du siècle qui le suit est véritablement son œuvre, car il l'a créée en chair et en os; il n'y a pas un grand acteur princier de cette époque postérieure qui ne découle directement de lui, depuis Pierre de Beaujeu, mari d'Anne de France, fille de Louis XI, jusqu'à Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire et femme de Maximilien, depuis Louise de Savoie, mère de François Ier, jusqu'à Philippe le Beau, père de Charles-Quint. Voilà pour les grands rameaux; mais pour les rameaux secondaires ou provenant de pousses bâtardes, où ne les ai-je pas rencontrés? A Lyon, à Nancy, à Liége, à Arnheim en Gueldre, au château de Busset, au château de La Palisse. Et ce n'est pas seulement pour les historiens que ce duc aux reins féconds est important, il l'est au moins autant pour les artistes, qui doivent bien retenir son nom, car la moitié des beaux monumens de cette époque qui font l'objet de leur étude et de leur admiration recouvrent les restes de sa descendance. Il est le beau-père de Charles le Téméraire et le grand-père de Marie de Bourgogne, qui dorment sous les mausolées de Bruges. Il est le grand-père de Philippa de Gueldre, femme de René de Lorraine, dont le monument est à Nancy. Les trois dormeurs des tombeaux de Brou lui appartiennent, car il est le père de Marguerite de Bourbon, le grand-père de Philibert le Beau de Savoie et le bisaïeul de Marguerite d'Autriche. S'il n'y eut jamais de postérité plus glorieuse, il n'y en a pas qui ait été plus somptueusement enterrée, et nous devons être reconnaissans au duc Charles de l'avoir mise au monde rien que pour les douces heures de dilettantisme sépulcral et d'agrément lugubre que nous n'aurions jamais goûtées sans elle. — N'oublions pas, avant de nous éloigner des tombeaux des ducs de Bourbon, de signaler les superbes grilles en pierre sculptée qui ferment les chapelles; on dirait des haies de pierre tordue et tressée : c'est la flexibilité de la matière vivante.

Visiter une église pareille à Souvigny est comme observer une goutte d'eau au microscope. Dans cette étroite enceinte dort tout un monde de souvenirs, aussi divers par le caractère qu'infinis par le nombre. Seulement de même que le monde que nous présente la goutte d'eau est plus ou moins étendu selon que la portée du microscope est plus ou moins grande, le monde de souvenirs que renferme une église semblable est en proportion du savoir du visiteur. Deux siècles entiers de notre histoire ont fait passer devant nos

yeux leurs visions et leurs images en face des tombeaux des ducs Louis et Charles, — mais l'ombre de la vieille abbaye en recouvre bien d'autres qui n'attendent pour se réveiller qu'une mémoire sympathique. Contre un des murs de l'église, sur les panneaux de je ne sais quel vieux meuble ecclésiastique, je vois de vieilles peintures aux trois quarts effacées dont l'une a la prétention de représenter l'image de saint Mayeul. On peut fort bien n'être pas précisément un ignorant et ne pas savoir qui fut saint Mayeul; nous-même nous ne savons guère de lui que ce que nous en ont appris la chronique du moine Eudes et surtout celle de Raoul Glaber. C'en est assez pour que ce souvenir nous arrête un instant, d'abord parce qu'il est celui d'un des personnages les plus considérables de la seconde moitié du x[e] siècle, ensuite parce qu'il se rapporte d'une manière très particulière à l'histoire locale de Souvigny. Saint Mayeul est le quatrième abbé de Cluny, et, autant qu'on en peut juger à la distance où nous sommes, il semble que c'est à lui qu'il faut attribuer l'organisation véritable du célèbre monastère et qu'il ait rempli dans son histoire le rôle de *frate* Egidio dans l'ordre naissant de Saint-François et celui d'Acquaviva dans l'institut des Jésuites. Son image en effet, telle que nous la présente à diverses reprises l'inestimable miroir de Raoul Glaber, est non pas celle d'une âme inventive ou munie de dons brillans, mais celle d'un homme de vertu patiente, de mœurs discrètes, de parole prudente, de stricte discipline, un homme de devoir en un mot, fait d'attention et de scrupule, par conséquent éminemment propre au rôle d'organisateur et d'administrateur des âmes. Ce qui prouve mieux encore que les conjectures éveillées en nous par nos lectures que ce fut là le génie propre de saint Mayeul et que c'est bien à lui que revient le titre d'organisateur de Cluny, c'est l'immense renommée d'administrateur monastique qu'il s'était acquise de son vivant. Si grande était cette réputation que le roi Hugues Capet, mécontent des mœurs et de la discipline de ses monastères du nord, fit mander en Bourgogne l'abbé Mayeul pour qu'il vînt les réformer. L'abbé était alors très avancé en âge, il allégua son extrême fatigue, qui était telle qu'elle ne lui permettrait peut-être pas d'achever le voyage. Hugues Capet revint à la charge, et cette fois il fallut céder. L'abbé se mit en route; mais, arrivé à Souvigny, il prit le lit et rendit l'âme entre les bras de son ami et de son disciple saint Odilon, auquel il légua sa tradition, et qui pendant cinquante ans poursuivit sans fléchir l'œuvre commencée par Mayeul. Nous n'avons pas craint de nous arrêter sur ce souvenir, d'abord parce qu'il y a toujours plaisir à rencontrer la trace d'un homme de bien, ensuite parce que cet homme de bien fut précisément du genre de ceux qui nous seraient fort nécessaires à l'heure présente, c'est-

à-dire d'hommes moins brillans que probes et moins inventifs qu'éclairés, capables de calculer les conséquences de leurs actions avant de les commettre, préférant les paroles qui éteignent les incendies à celles qui les allument, et susceptibles de poursuivre l'exécution d'une pensée pendant de longues années sans se rebuter. La vie de ce vieil abbé Mayeul peut donc nous donner une leçon morale d'à-propos en nous aidant à réfléchir sur les qualités par lesquelles on se fait sinon aimer, au moins suivre docilement par la fortune.

Tous les monumens et tous les objets que renferment les églises ne sont pas toujours, comme nous l'avons déjà vu plusieurs fois, d'une orthodoxie irréprochable, et l'église de Souvigny en particulier a donné abri à certaine curiosité d'art dont la signification est loin d'être claire. C'est une colonne que le caractère des sculptures dont elle est ornée permet d'attribuer au xve siècle. Tout est mystère dans ce singulier monument. Et d'abord on ne sait d'où il est venu, s'il appartenait à l'abbaye ou s'il a été apporté du dehors pour être préservé de la ruine. En second lieu, cette colonne, dont la forme est octogonale, est tronquée, ce n'est qu'un fragment que nous avons sous les yeux, mais un fragment tellement considérable, qu'il est difficile de déterminer l'étendue de la mutilation. Enfin on peut se demander si cette colonne était unique ou si elle n'avait pas un pendant. M. de Caumont, le laborieux antiquaire dont l'archéologie déplore la perte récente, pensait qu'elle était unique, qu'elle mesurait environ 18 pieds de hauteur, et que le fragment que nous en avons n'en était guère que la moitié. Cela étant admis, il n'en reste pas moins difficile de comprendre à quel usage pouvait servir ce monument solitaire; mais ce qui est plus singulier que tout le reste, c'est le caractère des sculptures dont ce fragment est orné, surtout de celles de trois de ses huit faces. Sur l'une de ces faces sont représentés quelques-uns des signes du zodiaque, cinq ou six seulement, ce qui prouve nettement que la moitié du monument est détruite ou qu'il avait un pendant symétrique qui est perdu. Sur les deux autres faces, qui correspondent à cette première, sont étagés divers échantillons d'une création primitive fabuleuse et réelle à la fois. Tout en haut d'une de ces faces, à l'endroit où la colonne a été tronquée, on distingue les restes d'un énorme animal aquatique, quelque chose comme le léviathan de la Bible ou le plésiosaure des géologues modernes; sous le serpent monstrueux, l'éléphant nous présente sa forme massive bien connue; au-dessous de l'éléphant se dresse la licorne des légendes et des armoiries, au-dessous de la licorne une sirène, au-dessous de la sirène un autre monstre baroque, moitié femme et moitié oiseau, création hybride de terre ferme, comme la sirène est une création hybride de l'eau. La seconde de ces faces est plus curieuse encore; au serpent tron-

qué correspond un animal légèrement mutilé, mais où les formes du singe sont aisément reconnaissables, — au-dessous différentes variétés fabuleuses d'hommes, un homme à pieds enclavés l'un dans l'autre ou réunis en un seul, un homme à pieds de chèvre ou autrement dit un satyre, et enfin tout en bas un nègre bestial et sauvage avec son étiquette anthropologique, *Ethiops*, l'Éthiopien.

Eh mais! il me semble qu'avec un peu d'attention il n'est pas très malaisé de découvrir une logique sous l'apparente fantaisie de ces ornemens et une hérésie très rigoureusement déduite sous l'amusante hypocrisie de ces figures. On peut signaler cette colonne à la curiosité de M. Darwin, si, comme il est probable, il ne la connaît pas; il y reconnaîtra sans trop de peine une ébauche informe de sa doctrine de la *sélection*. Une explication très nettement matérialiste de la création et du développement de la vie sur la terre se laisse lire sur ce monument. Que nous disent ces produits vrais ou faux de la nature, échelonnés avec une méthode confuse sans doute, mais avec un désir visible d'ordonnance logique, aux côtés des signes du zodiaque, c'est-à-dire des signes qui marquent les divisions de l'année, sinon que la nature, aidée du temps, a produit par une activité ininterrompue et en traversant une longue série de créations soit monstrueuses, soit informes, soit incomplètes, le monde que nous habitons? Non-seulement la création a été successive pour les différens règnes de la nature, mais elle a été successive pour chacune des espèces de ces règnes et pour chacune des familles de ces espèces. D'abord la mer fut seule féconde, puis, lorsque les siècles eurent passé, la terre, découverte et séchée par un soleil brûlant, le devint à son tour, et alors apparurent de grands animaux dont quelques-uns existent encore et dont la plupart ont disparu. L'homme n'a pas toujours été tel que nous le voyons aujourd'hui; avant de l'amener à ce degré de perfection après lequel elle s'est arrêtée, la nature s'est reprise bien des fois à son œuvre, elle a tracé bien des ébauches, essayé bien des formes, dont les satyres et les faunes, les centaures et les sirènes, sont les emblèmes ou peut-être même les figures réelles, conservées par une tradition remontant à de lointaines générations qui vécurent avant que ces monstrueux ancêtres eussent entièrement disparu. Le temps est mobile, et la vie, mobile comme lui, change, modifie et altère ses formes avec chaque mouvement de la durée. C'est vraiment le darwinisme quatre siècles avant les résultats de la science moderne, un darwinisme ignorant et superstitieux au sein de son incrédulité et de ses négations, tel en un mot que pouvait le concevoir un esprit tout fraîchement émancipé du moyen âge. Cette croyance par exemple à l'existence d'êtres hybrides, résultat d'une transaction essayée par la nature entre des formes absolument contraires de la vie, tels que les sirènes et les centaures,

qui auraient été ainsi non des inventions de poètes, mais des êtres existans à une certaine période de la durée, combien de fois ne l'avons-nous pas entrevue chez les aventureux écrivains de l'aventureuse renaissance !

J'ai cherché curieusement quelles objections on pouvait opposer à l'interprétation que nous présentons de ces mystérieuses sculptures; j'en ai trouvé deux, spécieuses au premier abord, mais qui ne se soutiennent pas à la réflexion. La première, c'est que ces figures seraient de simples décorations, sans but précis, dues à la seule fantaisie de l'artiste. A cette objection, je me permettrai de répondre que cette prétendue fantaisie des artistes d'autrefois, surtout de ceux du moyen âge, n'a jamais existé que dans l'imagination de nos contemporains, qui ont baptisé de ce nom de fantaisie tout ce qu'ils ne comprenaient pas, ou dont le sens s'est obscurci dans le cours des âges. Avec un peu d'attention, on s'aperçoit aisément que l'art du moyen âge n'a jamais rien accordé au caprice, que depuis les simples feuillages des chapiteaux jusqu'aux monstres des gouttières toutes les parties d'une même œuvre sont enchaînées par des rapports aussi complexes que fins. Avec la renaissance, cette unité devint moins étroite, il est vrai, et il est facile de séparer dans les œuvres de cette époque les parties essentielles des parties secondaires, qui sont alors plus purement décoratives; mais tel n'est pas le cas des figures de cette colonne, qui avec le caractère des sculptures décoratives du moyen âge ont évidemment le même but, celui d'établir un rapport entre plusieurs pensées ou entre les diverses parties d'une même pensée. L'artiste, qui était encore très près du moyen âge, s'est servi de sa méthode, dont la tradition n'était pas encore perdue. Le rapprochement de ces diverses figures a donc un sens : toute la question est de savoir si ce sens est celui que nous lui donnons.

La seconde objection, c'est que ces figures n'offrent rien de nouveau et étaient familières aux imaginations de cette époque, car ce sont celles des animaux apocryphes et des races d'hommes fabuleuses qui sont décrites dans les *Bestiaires* du moyen âge. Sans doute, mais cette particularité, loin de contrarier notre interprétation, la confirme au contraire. Aussi neuve que soit la pensée qu'un artiste veut exprimer, il ne peut cependant l'exprimer qu'avec les matériaux qu'il a en sa possession. Or ici les matériaux, ce sont les formes déjà existantes créées par l'imagination des siècles antérieurs et qui répondaient admirablement au but cherché. L'artiste veut insinuer que la vie, avant de revêtir ses formes actuelles, a traversé des séries de formes incomplètes ou monstrueuses qui nous sont aujourd'hui inconnues; or qu'est-ce qui peut mieux représenter ces formes que les animaux et les hommes des *Bestiaires?* D'ailleurs le

choix de ces figures est encore moins important ici que la place que l'artiste leur a donnée. Prises en elles-mêmes, ce ne sont que les figures des *Bestiaires*; mais, rapprochées des signes du zodiaque et étagées parallèlement avec eux, ne disent-elles pas aussi clairement que peuvent le dire des figures de pierre que ces êtres ont accompagné les évolutions du temps et marqué les étapes de la durée? C'est donc une très solide hérésie de la renaissance que nous contemplons ici, une hérésie exprimée avec cette dextérité d'imagination dont les artistes et les écrivains de cette époque ont fourni tant de preuves. La pensée apparaît avec la plus extrême clarté, et en même temps elle est dissimulée avec une habile prudence qui met son auteur à l'abri de toute atteinte, et le laisserait maître de la nier au besoin.

Si Souvigny a été le premier berceau de la maison de Bourbon, la petite ville de Bourbon-l'Archambault a été sa chapelle baptismale, car elle lui a donné son nom. Les descendans d'Adhémar, désertant Souvigny, y transportèrent leur résidence, et les ducs issus de Robert de Clermont en firent la leur jusqu'à l'extinction de leur lignée directe. Ce ne fut que lorsque l'héritage des Bourbons passa à la branche des Montpensiers que cette ville fut abandonnée par ses seigneurs, et alors, de même que Souvigny avait eu son abbaye pour se consoler de ne plus posséder ses maîtres, à Bourbon il resta ses eaux minérales. Elles étaient très fréquentées autrefois, alors que la diligence était l'unique moyen de voyager, mais elles ont été délaissées en partie depuis que l'habitude des voies ferrées nous a rendus si délicats que le léger ennui d'un voyage de quelques heures dans un étroit et infect véhicule, simulacre de celui qui nous cahotera vers notre dernière demeure, effraie le sybaritisme de nos nerfs. Je doute en effet qu'il y ait d'autres personnes que de vrais malades qui visitent Bourbon à l'heure présente; or, comme chacun sait, les vrais malades ne forment pas un tiers des personnes qui fréquentent annuellement les stations thermales. C'est assez dire combien la pauvre petite ville de Bourbon est réduite au sort de Cendrillon la méprisée. Quelques vieillards à demi paralytiques, quelques bonnes dames qui se ressentent sérieusement des épreuves de l'âge, quelques grognards moroses que tourmentent de vieilles blessures d'armes à feu, et quelques jeunes soldats que des plaies tenaces rendent peu folâtres, voilà la société respectable et médiocrement gaie qui vient tous les ans tenir compagnie à la pauvre Bourbon pendant que sa sœur de Vichy et même sa sœur de Néris vont au bal, au concert et à la comédie, et reçoivent les visites de dames galantes et de fringans jeunes gens. Encore cette société ne lui tient-elle compagnie que quelques semaines, pendant la canicule seulement, car, redoutant les fraîcheurs du printemps, elle arrive tard, et redou-

tant celles de l'automne, elle s'en va tôt. Heureuse a été cette Cendrillon des eaux thermales d'avoir dans le passé quelques marraines et quelques parrains puissans pour lui donner quelques jolies ceintures d'arbres et lui dessiner quelques fraîches toilettes d'un beau vert, qui lui permettent de surmonter sa jupe de vraie paysanne d'un coquet corsage de bergère de Watteau! Telle est en effet l'originalité de Bourbon : c'est par moitié une paysanne très suffisamment crottée pour prendre place dans une bergerie réaliste à la moderne, et par moitié une villageoise avenante qui pourrait faire figure dans un opéra de Marmontel et de Grétry. Il fut un temps cependant où cette localité désertée retentissait du bruit des équipages, où elle voyait se succéder presque d'heure en heure les courriers galonnés, où elle servait d'écho aux nouvelles les plus fraîches de Paris et de la cour. Mme de Montespan la fréquenta pendant presque toute sa vie. Je lis dans les lettres de Mme de Sévigné qu'en 1676, une attaque de rhumatisme l'ayant obligée d'avoir recours aux eaux thermales, elle choisit Vichy de préférence à Bourbon, qui lui était recommandé, afin d'éviter le brouhaha mondain qui se menait autour de Mme de Montespan, alors dans le plein de sa faveur, et en 1707, c'est-à-dire vingt ans après la disgrâce, nous la trouvons encore à Bourbon, mais cette fois pour y mourir. Si Mme de Montespan fit grand mal à la monarchie, elle fit quelque bien à Bourbon; c'est elle qui fit achever la jolie promenade commencée par le maréchal de La Meilleraye et qui subsiste encore. Plus de cent ans après, un autre personnage aussi secret d'esprit que Mme de Montespan était franche de mœurs, le prince de Talleyrand, plus fidèle à Bourbon qu'aux divers gouvernemens qu'il servit, traça le plan d'un charmant parc qui est aujourd'hui le principal agrément de la ville. Quant à ses bienfaiteurs et protecteurs des jours nouveaux, Bourbon les attend encore.

De son passé de petite capitale féodale, il ne reste à Bourbon que les débris du château des ducs. Ce château s'étendait sur le plateau ou, pour parler plus exactement, sur l'échine d'un monticule allongé assez semblable à un géant qui se ploierait pour jouer au saut de mouton. Bas à sa partie inférieure, il s'exhausse insensiblement jusqu'à sa tête, qui regarde le centre de la ville d'une façon peu rassurante. Quand on voit cette position, on n'est pas trop étonné des terreurs dont furent saisis les bourgeois de Bourbon, lorsque sur la fin du XVe siècle Pierre de Beaujeu fit construire la tour de l'horloge, car de cette éminence abrupte, escarpée, et qu'il était aisé de rendre inaccessible, la ville pouvait être foudroyée avec une rapidité singulière. Beaucoup de nos lecteurs connaissent sans doute le mot rauque de son et rébarbatif de physionomie par lequel Pierre de Beaujeu répondit aux représentations qui lui furent

faites à ce propos : « je bâtirai cette tour, *qui qu'en grogne.* » Les bourgeois déçus se vengèrent du duc en répétant sa réponse avec une affectation ironique; de la soudure opérée par une prononciation rapide entre les dures syllabes dont elle était composée, il résulta un nom propre analogue à ces agglutinations géologiques mal venues qu'on appelle *poudingues* en langage scientifique, et c'est ainsi que la tour de Pierre de Beaujeu fut baptisée *Quiquengrogne,* nom qu'elle porte encore aujourd'hui. Les bourgeois de Bourbon n'avaient certainement voulu créer qu'un sobriquet ridicule, mais leur ironie, manquant son coup, rencontra dans ce mot hargneux de son comme de forme le nom propre qui définit le mieux cette tour et peint avec le plus de relief sa situation redoutable. La forte imagination de Victor Hugo paraît avoir été tentée un moment par ce nom à forme de Quasimodo et de Triboulet, car dans les vieux catalogues de librairie je trouve annoncé pendant plusieurs années de suite comme étant en voie d'impression un certain roman de la *Quiquengrogne,* dont il n'a probablement jamais existé que le titre. C'était le temps où le poète aimait à promener ses rêveries à travers les formes substantielles du passé; qui aurait pu prévoir que, se détournant de ce vaste champ, où était son vrai domaine, il se laisserait fasciner par les fantômes d'un avenir aussi trouble que vague et mal défini dont il semble que son imagination plastique par excellence aurait dû s'écarter par défaut de naturelle affinité?

A l'autre bout de ce mamelon allongé s'élèvent trois tours rondes reliées entre elles par une superbe maçonnerie; c'est l'extrémité du château comme la *Quiquengrogne* en était la tête. Ces quelques ruines, qui éveillent le sentiment d'une robuste élégance, suffisent amplement pour faire comprendre quelle était la beauté et la force de cet édifice, qui fut reconstruit, rajeuni et agrandi à la belle époque de l'architecture militaire féodale, c'est-à-dire aux XIV[e] et XV[e] siècles. Elles faisaient partie de l'héritage du dernier prince de Condé; M. le duc d'Aumale en est donc le propriétaire actuel. J'ai tort peut-être de dire que le duc en est le propriétaire, car elles appartiennent bien plus réellement au gardien qui les montre et qui en retire tout le bénéfice que peut rapporter cette singulière propriété, c'est-à-dire les pourboires dont les visiteurs veulent bien le gratifier. Ces ruines sont véritablement le fief de ce paysan, et qui plus est un fief héréditaire. Son grand-père et son père les montraient avant lui, et comme il n'a eu d'autre fils qu'un jeune soldat qui, lorsque je visitais Bourbon, était en train de mourir d'une fièvre contractée en Cochinchine, après lui ce fief pittoresque passera à une branche collatérale de la famille représentée par un neveu, et ce sera alors comme la maison de Montpensier succédant à la première maison de Bourbon.

Servir de fief à un paysan, voilà le terme inévitable des plus beaux édifices depuis les tombeaux des Scipions et de Cécilia Metella jusqu'aux tours de Bourbon-l'Archambault. Je ne connais qu'une exception à cet égard, celle des superbes ruines de Crozant, placées au sein d'un des paysages les plus harmonieusement sauvages qu'i y ait certainement au monde. Ces ruines appartiennent à une vieille dame avisée qui les afferme 86 francs à une paysanne du bourg voisin. Le fermage est payé par les gratifications données par les visiteurs, mais c'est là un impôt qu'il est assez difficile de lever, car, les ruines ne pouvant être closes, l'accès en est libre, et d'ailleurs on n'a pas besoin de s'en approcher pour les admirer dans toutes leurs parties. Aussi faut-il voir avec quelle vigilance la bonne femme épie l'arrivée des voyageurs, avec quelle promptitude elle les poursuit ou même les devance, et avec quelle âpreté elle réclame la rétribution dont elle a fixé elle-même le taux à huit sous par personne ! « Mais, me dit-elle avec mélancolie, il y en a qui me renvoient promener en compagnie de ma chèvre et qui ne veulent rien me donner que des sottises. » Plus heureux est le feudataire des tours de M. le duc d'Aumale; non-seulement il ne paie pas de fermage, mais il est payé pour tenir son fief; cependant je ne crois pas qu'il en épie avec plus de négligence les visiteurs qui se montrent à l'ombre des ruines.

II. — CARACTÈRE PARTICULIER DU BOURBONNAIS. — LES FRONTIÈRES DE LA MARCHE ET DE L'AUVERGNE. — MONTLUÇON, GANNAT, AIGUEPERSE, RANDAN.

« Le Bourbonnais est une province composée de pièces de rapport, » a écrit le vieux Gui Coquille, l'historien du Nivernais. Plus je prolonge mes excursions dans cette province, et plus je vérifie la parfaite justesse de cette observation. Il y a une Normandie, une Bretagne, une Auvergne, une Provence dans la nature, mais non pas de Bourbonnais. Si l'on voulait à toute force en trouver un cependant, il ne faudrait pas le chercher en dehors du fief primitif d'Adhémar et de ses successeurs immédiats, Moulins, Souvigny, les deux Bourbons. C'est dans cet étroit rayon qu'est renfermé le Bourbonnais, sinon il n'est nulle part. Ce petit noyau de terres en effet est bien un, tant par l'aspect du paysage que par le caractère de la population, il a son originalité et sa vie propres; mais il n'en est plus ainsi dès qu'on dépasse cette limite, et les autres parties de la province étonnent par les diversités de leurs caractères et leurs physionomies en quelque sorte étrangères. Entre le Bourbonnais primitif et les districts de Montluçon, de Gannat, de Vichy et de La Palisse, il n'y a de ressemblance d'aucune sorte, ni naturelle, ni morale, et même en dépit des longs siècles, même en dépit de

l'unité moderne d'administration et de l'effacement des anciennes divisions territoriales, on sent encore aujourd'hui, à ne pas s'y tromper, que ce furent là des pays annexés et enlevés à leurs centres naturels d'attraction. Montluçon c'est la Marche, Gannat et Vichy c'est l'Auvergne, La Palisse c'est le Forez, les caractères de ces provinces sont reconnaissables, à ne pas s'y méprendre, dans ces divers lopins de terres qui sont venues grossir successivement le domaine primitif des seigneurs de Bourbon. Le Bourbonnais n'est donc pas une création de la nature, c'est une création de la féodalité. Ce fait me devient sensible pour la première fois en approchant de Montluçon, c'est-à-dire après avoir quitté Moulins depuis moins d'une heure. Dans les paysages que me découvre peu à peu la route, je reconnais avec étonnement ces paysages de la Marche que je ne pourrais jamais confondre avec ceux d'aucune autre province, en connaissant dès l'enfance les détails les plus minutieux. Voilà bien la forme et la sauvagerie des mamelons de la Marche. C'est ainsi qu'en sont creusées les gorges, ainsi que les pentes en sont ravinées; c'est bien la même terre, car voilà la même végétation de bruyères et de genêts. L'aspect du pays est encore bien plus frappant quand on va de Montluçon à Néris, et que l'on contemple ce paysage d'un pittoresque *raté* selon l'expression judicieuse d'une personne d'esprit, ces vilaines montagnes grises revêtues de leur seule stérilité, ces affreux précipices qui ne rassurent l'œil par aucun pli gracieux de terrain, par aucune oasis de végétation riante. C'est bien là l'ossature, le squelette, la structure fondamentale des paysages de la Marche, si ce n'en est pas la chair, l'épiderme et la couleur. Si de la nature on passe à la population, quelques journées de séjour à Montluçon, à Néris ou dans les environs vous montreront chez les habitans les mêmes mœurs, les mêmes coutumes, les mêmes manières d'agir, de parler, et jusqu'aux mêmes modes d'alimentation qui distinguent les habitans de la Marche. Le district de Montluçon est la partie laide et riche du même pays dont le département de la Creuse est la partie belle et pauvre.

Je fais part de mon observation à un jeune habitant de Montluçon qui me la confirme en y ajoutant des détails pleins d'intérêt. « Montluçon est tellement la Marche, me dit-il, qu'elle n'a de rapports de quelque sorte que ce soit qu'avec cette province. Le Bourbonnais est aussi loin de notre ville que s'il en était à cent lieues. Toutes les affaires par exemple se font avec le département de la Creuse, et en dehors de la Creuse les affaires de l'arrondissement se rapportent, par Commentry, ses forges et ses houilles, à l'industrie générale de la nation; Moulins et le nord du Bourbonnais n'y entrent à peu près pour rien. Il en est de même dans les rapports moraux et les relations sociales. Les familles de Montluçon n'ont aucun rapport,

si petit qu'il soit, avec les familles de Moulins, qu'elles ne connaissent pas plus que ne les connaissent d'ailleurs celles de Moulins, fait exceptionnel et qu'on ne rencontrerait au même degré dans aucun autre département. C'est avec les familles de la Creuse qu'elles contractent leurs alliances, qu'elles ont leurs relations de plaisir et de société. Si vous allez à Vichy, vous y rencontrerez le même fait; les habitans de cette partie de la province sont aussi étrangers aux habitans de Moulins que le sont ceux de Montluçon. Ce sont des groupes très différens qui ne se sont pas pénétrés.» S'ils ne se sont pas pénétrés, étant rapprochés depuis si longtemps, c'est qu'il y a sans doute une raison à cela, et cette raison, c'est que ces groupes, appartenant par nature à d'autres provinces que celle dont ils font partie, continuent de chercher leur centre de vie là où la nature l'avait placé.

Montluçon, c'est donc la Marche, mais pour ainsi dire avec indépendance, car elle s'en détache par des nuances qu'il est plus facile de sentir que d'exprimer. Tout ce district a bien sa physionomie propre qui en fait un pays distinct. Aussi n'est-on pas étonné qu'il ait formé aux premiers siècles de la féodalité une seigneurie particulière, seigneurie qu'un mariage fit passer de bonne heure sous la domination de l'un des Archambault de Bourbon. En observant cette nuance, je suis frappé d'un fait sur lequel la réflexion ne s'est pas assez portée, c'est que la première féodalité, dans ce fractionnement infini qu'elle fit du pays, respecta beaucoup plus qu'on ne pourrait croire les divisions naturelles du sol. Chacun de ces lots de terre qui formèrent les premiers grands fiefs, considéré avec attention, se présente bien d'ordinaire comme un tout qui a son caractère propre et ses limites précises. C'est plus tard, lorsque les fiefs s'étendirent, et que les accidens des mariages ou l'enchevêtrement des intérêts firent passer les terres de leurs premiers maîtres à des maîtres lointains, que se montrèrent les bizarreries et les monstruosités que l'on a justement reprochées aux divisions féodales; mais à l'origine ces divisions furent très suffisamment précises et fondées sur la nature : la preuve en est dans ce fief primitif de Bourbon, premier noyau du Bourbonnais, qui ne présente aucune ressemblance avec les pays circonvoisins qu'il s'incorpora successivement; la preuve en est dans cette ancienne seigneurie de Montluçon, qui eut sa raison d'être, puisque nous sommes obligés de reconnaître encore aujourd'hui à cette région une originalité propre.

Il y a deux villes dans le Montluçon actuel, une ville féodale et une ville industrielle. La ville féodale est encore debout presque tout entière; le château-fort autour duquel elle se groupait a disparu et a fait place à une très belle caserne, mais les rues avec

leurs pauvres maisons de bois continuent à serpenter autour du sommet de la colline et à grimper le long des rampes de la forteresse, tout comme si le maître auquel elles prêtaient aide et dont elles recevaient protection était encore là. A l'exception des hauts quartiers de Loches, je n'ai encore rien vu qui donne aussi nettement l'idée d'une ville française du moyen âge; ici l'imagination n'a nul effort à faire pour évoquer une vision du passé au moyen de vestiges et de restes, car c'est la réalité du moyen âge lui-même qui est venue jusqu'à nous en état parfait de conservation. Que Montluçon ait été une place féodale de la plus grande importance, sa position suffit amplement à l'expliquer. Elle commande l'entrée de la Marche, elle forme l'arrière-protection du Bourbonnais, et ferme, de ce côté au moins, l'accès de l'Auvergne. Aussi est-ce une des villes de cette région qui ont été le plus disputées pendant cette longue occupation de l'Aquitaine par l'Angleterre, qui naquit de l'impolitique et désastreux divorce de Louis le Jeune, qui, en dépit des victoires de Philippe-Auguste et de saint Louis, n'y cessa jamais entièrement, et qui, renouvelée et aggravée lorsque Édouard III étendit ses prétentions à la France entière, ne prit fin qu'avec le triomphe de Charles VII. Le lecteur qui serait curieux de cette vieille histoire apprendra, par la chronique de Guillaume le Breton et par celle de Rigord, comment Philippe-Auguste enleva cette ville au roi Henri II d'Angleterre, et, par les historiens du XIV[e] siècle, comment le duc Louis II, qui y résidait fréquemment, la défendit contre les capitaines anglais. Les temps sont radicalement changés, et l'importance de Montluçon est aujourd'hui d'un ordre tout pacifique; cependant ses habitans semblent avoir été industrieux même à cette époque guerrière, seulement leur industrie, en rapport avec les préoccupations de l'époque, avait encore la guerre pour objet. Les bonnes lames de Montluçon étaient célèbres au XV[e] et au XVI[e] siècle presqu'à l'égal des lames espagnoles de Tolède et de Bilbao; mais le règne des armes blanches était alors à son agonie, cette fabrication tomba bientôt, et alors Montluçon, perdant à la fois et son importance militaire, qui n'avait plus de raison d'être dans un pays arraché par l'ordre monarchique aux guerres féodales, et son industrie, entra dans une période d'obscur repos, d'où il ne sortit qu'au commencement de ce siècle.

C'est moins par son initiative propre, il faut bien le dire, que par un concours de circonstances favorables que Montluçon s'est relevé; seulement sa situation est si heureuse que, dès que ces circonstances se sont présentées, Montluçon est devenu ce qu'il devait être. Et d'abord il a bénéficié de la transformation complète qu'opéra à la fin du dernier siècle dans les sauvages districts voisins un homme éminent par ses connaissances métallurgiques et ses aptitudes industrielles,

M. Rambourg. Grâce à ses explorations, qui eurent pour résultat de constater les richesses géologiques de la contrée, houilles et minerais de fer, les premières forges furent établies, et l'industrie moderne commença. M. Rambourg laissa après lui une famille qui continua et agrandit son œuvre, et par l'activité de cette famille une ville nouvelle, celle de Commentry, sortit de terre aux portes mêmes de Montluçon; puis vinrent les voies nouvelles de transport, chemins de fer, canal du Cher, qui la mirent en communication avec le Berry et le centre de la France. Cependant, en dépit de toutes ces circonstances heureuses, Montluçon ne grandissait que lentement lorsqu'il s'en est présenté une dernière, qui lui a ouvert un immense avenir. Montluçon n'a pris sa croissance définitive que lorsqu'une voie ferrée, traversant la Marche, l'a relié au Limousin, tant la Marche est le véritable champ d'action de cette ville. En quelques années, sa population a presque quadruplé, une très belle ville, entièrement nouvelle, s'est construite sur le vaste espace qui sépare l'embarcadère de la vieille colline féodale, et Montluçon, dès aujourd'hui la cité la plus considérable du Bourbonnais, arrache le sceptre de la prééminence à Moulins, qui est bien autrement intéressant pour l'artiste et l'historien, mais qui, n'ayant pu se renouveler à temps, reste doucement endormi dans les habitudes de son passé. Moulins est comparable à un vieux gentilhomme qui conserve intacte sa condition, tout en voyant sa fortune décroître d'année en année; Montluçon est un bourgeois d'autrefois qui, n'ayant pas à espérer de conserver sa condition en perdant sa fortune, a bravement endossé la casaque du travailleur, s'est mis à forger du fer, à extraire de la houille, à polir des glaces, et qui en ce faisant a conquis la prospérité dans le présent et, ce qui vaut mieux encore, l'espérance pour l'avenir.

En dehors de la physionomie pittoresque de ses hauts quartiers, Montluçon n'offre d'autre pâture à la curiosité du promeneur qu'une très belle église de style roman placée sous l'invocation de saint Pierre. La partie haute de cette église est d'une grande originalité. Le chœur, le sanctuaire et l'abside ou plutôt les absides ne forment qu'un seul tout, nettement séparé de la nef et presque clos par les dispositions architecturales comme un lieu réservé et interdit aux fidèles. Deux piliers énormes, singulièrement rapprochés l'un de l'autre, surmontés d'un arc roman étroit à l'excès et qui paraît un fardeau bien léger pour deux pareils athlètes, ouvrent l'entrée de ce sanctuaire; par derrière, deux autres piliers, encore plus énormes et surmontés d'un arc encore plus étroit, complètent ce porche fort resserré, mais que le diamètre presque monstrueux des piliers fait paraître plus resserré qu'il ne l'est. On dirait des géans chargés de défendre l'accès du sanctuaire, qui se sont écar-

tés un instant pour offrir au visiteur un passage qu'ils mesurent avec avarice, et qui n'auraient qu'un léger mouvement à faire pour le fermer entièrement. Un autre effet très curieux est l'effet de profondeur qui résulte de l'inégalité des deux arcs posés sur ces piliers. J'ai dit autrefois en parlant de Cluny que ce qui restait de la célèbre église prouvait que l'art roman pouvait se prêter tout autant que l'art gothique à la sublimité religieuse et à l'élévation mystique; ce qui est plus sûr encore, c'est qu'il est beaucoup plus apte que le gothique à créer la profondeur : cette entrée que je viens de décrire en est un témoignage. Trois ou quatre arcs cintrés placés à la suite l'un de l'autre vont faire croire qu'ils sont en succession infinie, tant le lointain obtenu est profond. Pour compléter l'impression de mystère de ce sanctuaire, un clair-obscur très sombre y règne, et ce clair-obscur semble avoir été voulu et calculé, car la lumière ne pénètre que par deux chapelles absidales placées aux deux côtés de l'autel, et que l'on ne découvre que lorsqu'on a franchi les redoutables piliers. Je n'ai rien vu qui donne mieux le sentiment de cette magie que le vulgaire est incliné à attribuer aux cérémonies du culte, rien qui dise mieux « n'approchez qu'avec respect et crainte. » Montluçon possède une seconde église, Notre-Dame, édifice gothique de la dernière période, resté inachevé et dont la seule partie qui ait été construite est elle-même incomplète. En dépit de quelques curiosités, par exemple de vieilles peintures sur bois représentant la vie de la Vierge, cette église est sans intérêt véritable, et Saint-Pierre accapare pour lui seul toute la dose d'admiration que le voyageur peut trouver à dépenser à Montluçon.

Il faut encore moins demander à Gannat qu'à Montluçon sous le rapport des plaisirs archéologiques. Cependant cette petite ville possède une très belle église, construite de siècle en siècle dans des styles très divers, mais qui se sont si bien soudés que ces disparates n'apparaissent qu'à l'examen détaillé, et que l'ensemble de tous ces styles a produit un résultat bien rhythmé et sans dissonances. C'est une église brillante, par l'architecture et les ornemens s'entend, car, pour la lumière, elle est aussi ténébreuse que des yeux malades peuvent la désirer. Ce crépuscule épais n'est pas sans charme; pourtant il ne laisse pas que d'être gênant pour l'examen des objets d'art que contient l'église, et il y en a plusieurs qui seraient dignes d'attention, si la vue humaine possédait les aptitudes nocturnes des yeux des chats-huans. Celui que nous avons le mieux distingué est un tableau d'un beau coloris, à la fois éclatant et sombre, tout semblable vraiment à la lumière crépusculaire de l'église où il est placé. Au bas de ce tableau, qui représente *la Nativité*, se trouve cette signature : *Guido Franciscus, Aniciensis 1635*, signature qui doit se traduire probablement ainsi : *François Guidon*,

du Puy-en-Velay. A ce propos, un touriste voyageant en Bourbonnais s'est demandé si ce nom de *Guido* ne permettrait pas de rapporter ce tableau au célèbre Italien Guido Reni, et s'est ingénié pour découvrir dans cette toile les qualités propres au peintre de *l'Aurore.* La seule chose qui l'ait embarrassé, c'est ce titre d'enfant du Puy-en-Velay, *Aniciensis,* que le peintre s'est attribué. Nous pouvons calmer les incertitudes de l'ingénieux touriste, car, outre que le peintre s'est chargé de nous informer du lieu de sa naissance, lequel n'a rien de commun avec Bologne, outre qu'à cette date de 1635 Guido Reni était déjà avancé en âge et qu'il avait probablement ralenti cette rage de production à laquelle le poussa la fureur du jeu, le tableau de l'église de Gannat ressemble à un tableau du Guide à peu près comme un Caravage ressemble à un Raphaël. La vérité est que cela rappelle de très près notre Valentin, dont c'est précisément l'époque, et que cette toile est due très probablement à quelque artiste du temps, admirateur de ses œuvres, son élève peut-être, et qui aux qualités fondamentales du maître français a su joindre un très léger reflet de l'école flamande. C'était sans doute un peintre de province, comme l'ancienne France en a tant produit d'un mérite réel, — car ce nom d'artiste de province n'entraînait pas alors la défaveur qui s'y attache aujourd'hui, — et dont la renommée n'avait pas dépassé les montagnes de ces régions d'Auvergne. C'est un produit du pays fourni par un artiste du pays; mais ce cru auvergnat est bon, et les yeux le goûtent avec plaisir.

L'intérêt de Gannat, pas plus que celui de Montluçon, n'est dans les curiosités archéologiques, il est tout entier dans le fait que nous avons essayé d'expliquer en commençant ce chapitre. Gannat, c'est l'Auvergne, comme Montluçon est la Marche, si bien l'Auvergne que ce district en faisait partie autrefois; c'est Philippe-Auguste qui l'en détacha dans les premières années du XIIIe siècle en punition de je ne sais quelle révolte du comte d'Auvergne d'alors. C'est l'Auvergne, cette petite église que nous venons de quitter nous en avertit par tous ses caractères, par son intérieur ténébreux, par sa tour carrée qui du pied de l'édifice s'élève avec modération et se couronne à son sommet d'un élégant balcon, par la jolie tourelle cylindrique engagée dans le flanc de cette tour et qui la suit dans toute son étendue. Mieux que l'histoire, mieux que les arts, la nature enfin se charge de nous apprendre que nous sommes ici dans un nouveau pays. Ce sont encore et toujours des gorges et des mamelons; mais que ces gorges verdoyantes, où le soleil fait descendre à flots l'or de ses rayons et d'où les eaux font monter la gaze légère de leurs vapeurs, sont différentes des gris précipices de Néris, et que ces mamelons, à la sauvagerie provocante, qui vous invitent à tenter l'escalade, diffèrent des collines noires, hargneuses, hérissées, de

Commentry, qui font peur au regard et invitent à fuir! La stérile, mais belle végétation des régions montagneuses m'accompagne partout sur ma route, et devient encore plus épaisse à mesure que j'approche de Gannat, si épaisse qu'elle envahit même les terres cultivées, et résiste par la force secrète du sol aux efforts de l'homme. Le genêt aux charmantes fleurs jaunes usurpe des champs entiers en plus grande abondance qu'on ne le rencontre ailleurs, même dans les bruyères les plus arides, ou se suspend en fourrés aux flancs des gorges; mais il faut voir comme aux heures du crépuscule le jaune de ces jolies fleurs sauvages, triomphant par le départ de la lumière, brille d'un éclat vif et doux. Toutes les autres couleurs se sont éteintes, assombries, dénaturées, celle-là seule résiste, et, faisant sur la terre une sorte de lumière, permet à l'œil de prolonger ses visions du jour lorsque tout à l'entour est déjà, pour ainsi dire, revêtu de nuit. Voilà le paysage en-deçà de Gannat; au-delà, dès que nous dépassons les faubourgs, c'est la frange même de l'Auvergne, ou mieux encore le pan flottant de son vert manteau que nous foulons. Quelques tours de roue, et nous voici à Aigueperse, au sein de la Limagne au renom de fertilité. Eh! sans doute l'œil chercherait en vain dans cette plaine fameuse, au moins dans la partie que nous avons parcourue, cet infini de moissons que célébrait dans les jours anciens l'évêque arverne Sidoine Apollinaire, car la moderne variété des cultures prive l'œil de la majestueuse douceur du spectacle de cette mer d'épis ondoyante sous les souffles de l'air; néanmoins le pays conserve un caractère pittoresque, seulement ce pittoresque s'humanise un instant avant de reprendre sa sauvagerie. Ici la végétation fertile triomphe, opulente de feuillages, modeste de formes. Quelle jolie rangée de peupliers par exemple que celle que l'on rencontre à moins de demi-heure de Gannat, et comme leur feuillage caresse le regard de l'éclat mat et soyeux de sa verdure! De loin, on dirait que la route est tendue de deux longues bandes de velours vert que le vent soulève, et dont il varie en les soulevant les reflets nuancés. Pourtant, en dépit de la riante modestie du paysage, c'est bien l'Auvergne, car voici à l'horizon le Puy-de-Dôme qui dresse sa tête pointue et la gigantesque bosse de son épaule. Où qu'on aille dans cette région, on ne peut l'éviter; sur la route d'Aigueperse, sur celle d'Effiat, de la terrasse du château de Randan, partout nous l'apercevons qui semble nous faire signe d'entrer dans cette terre promise du pittoresque dont il est le gardien.

La petite ville d'Aigueperse se compose de deux lignes parallèles dont une grande route forme l'intervalle, disposition fréquente en Limousin, dans la Marche, en Auvergne, et qui ne laisse pas que d'être un peu bizarre dans sa simplicité, d'ailleurs plus salubre, plus propre et plus riante que toute autre, puisqu'elle rend inutiles les en-

tassemens de maisons, les ruelles obscures ou infectes, et laisse triomphalement circuler la lumière. Aigueperse contient plusieurs choses dignes d'intérêt. La plus célèbre et la plus visitée est un de ces petits édifices religieux connus sous le nom de saintes chapelles, qui contient deux jolies statues de la renaissance, l'une représentant la Vierge et l'autre un roi de France que la tradition nomme saint Louis, en quoi la tradition a tort, car ce roi porte au cou le collier de l'ordre de Saint-Michel. D'autres veulent y voir une effigie de Charles VIII; ceux-là ont moins tort que la tradition, mais je crois qu'ils se trompent, car cette chapelle rappelle d'une manière très précise les rois de France qui ont été particulièrement dévots à la Vierge. Or tous ces rois, par une coïncidence bizarre, ont porté le nom de Louis, saint Louis, Louis XI, Louis XIII : c'est donc vraisemblablement parmi les Louis qu'il faut chercher le nom de cette royale effigie; l'ornement du collier de Saint-Michel ne laisse le choix qu'entre Louis XI et Louis XII, et comme les traits de la statue se rapprochent singulièrement de ceux de Louis XII, c'est du nom de ce dernier qu'il la faut désigner.

Moins célèbre que cette chapelle des derniers jours du gothique, la jolie église de Notre-Dame, avec ses proportions modestes et ses formes compliquées, sa façade pleine, que perce comme un énorme œil-de-bœuf une bizarre rosace, et ses fluettes tourelles brodées à leur sommet d'un balcon de pierre, nous a plu davantage, d'abord parce qu'elle est supérieure au premier édifice, ensuite et surtout parce qu'elle nous a procuré ce plaisir de l'inattendu dont rien ne peut égaler la vivacité. Nombre de charmantes épaves de l'art sont venues s'échouer là, le plus grand nombre saines et sauves. Sous l'enfoncement d'une chapelle, je découvre les restes d'un groupe en pierre de grande dimension consacré à la sainte famille. La mutilation l'a fort défiguré, pas si bien cependant qu'on ne puisse en reconnaître l'ordonnance principale. Il représentait les trois personnages de saint Joseph, de la Vierge et de l'enfant étendus et endormis, sujet mainte fois traité par la peinture, surtout à partir de l'école des Carrache, qui en peuvent être dits véritablement les inventeurs, mais dont il ne me souvient pas que la sculpture se soit jamais emparée; ce groupe constituait donc une exception, et je le signale à titre de curiosité. Un fort remarquable groupe en bois sculpté du XVIe siècle, ou peut-être même antérieur, représentant une scène de la passion, nous fournit l'occasion de placer une remarque qui a son importance, c'est que la science n'a peut-être pas encore interrogé les œuvres de l'art autant qu'elle l'aurait dû pour constater ses théories soit sur la persistance, soit sur la fluidité des races. Elle ne s'en est guère servie que pour les très grandes races ou pour les très antiques civilisations; mais elle n'en a pas tiré pour les diverses familles des peuples tous les ren-

seignemens que ces œuvres peuvent fournir. Ce n'est pas aux très grands artistes qu'il faut s'adresser pour obtenir des informations à cet égard, car les très grands artistes, toujours préoccupés d'ordinaire d'*universaliser* et d'idéaliser leurs types, dédaignent les différences des familles parmi lesquelles ils vivent, et n'en prennent que les traits les plus généraux; c'est aux artistes qu'on peut dire locaux et aux œuvres qui ont été faites pour les localités. Eh bien! ces œuvres, regardées avec une attention même moyenne, nous disent que depuis des siècles les types des diverses provinces n'ont subi aucune modification, aussi petite qu'elle soit. Prenons pour exemple cette sculpture, visiblement faite pour la localité et par un artiste du pays même, dont les modèles ont été auvergnats. S'il revenait au monde, pour les retrouver exactement tels qu'ils ont posé devant lui, il n'aurait qu'à se promener dans les alentours. Peut-être ne reconnaîtrait-il plus les paysages qui lui furent familiers, mais il en reconnaîtrait certainement les habitans, car la nature, sous son apparence immuable, a beaucoup plus changé que l'homme. Un de ces personnages surtout, un riche bourgeois ou une sorte d'échevin de Jérusalem, attire particulièrement l'attention, et de qui croyez-vous que ce personnage soit le portrait le plus ressemblant? De celle de nos notabilités auvergnates qui a été le plus en vue de notre temps. Cet échevin de Jérusalem, c'est M. Rouher transporté tout vif, en chair et en os, à une distance de quatre siècles en arrière; même rondeur de risage, mêmes traits, même taille, même forme ramassée et trapue, même tendance à l'obésité. Or nous sommes à Aigueperse, et M. Rouher est de Riom, qui n'est qu'à quelques lieues de là. J'avais été très souvent frappé de ce fait dans mes pérégrinations, mais jamais autant que cet été, à Saint-Mihiel en Lorraine, où je m'étais arrêté pour voir différentes sculptures de Ligier Richier, entre autres un *saint-sépulcre* célèbre et digne de l'être. En sortant de l'église où ce groupe admirable est placé, j'en reconnaissais un à un dans la rue tous les personnages. Pas un n'y manquait, et ils sont fort nombreux, si bien que j'aurais pu recomposer un groupe vivant absolument identique au groupe de pierre avec les personnes actuellement existantes dans la petite ville. Ainsi non-seulement le type provincial persiste, mais encore le type local le plus microscopique résiste au sein de la province. Ce groupe me disait de la manière la plus authentique, la plus irréfutable, que depuis plus de trois siècles le type lorrain de Saint-Mihiel n'a pas plus varié que le type lorrain général, et la sculpture d'Aigueperse nous affirme le même fait pour la population de ce district de l'Auvergne.

Une des chapelles contient un Mantegna représentant *le Martyre*

de saint Sébastien, œuvre remarquable de second ordre, détachée probablement de quelque musée Campana ou de quelque grenier du Louvre et donnée par l'état. Malgré son mérite réel, cette toile avec sa composition quelque peu théâtrale et ses représentations d'architecture italienne fait médiocrement plaisir à voir dans cette rustique Auvergne où elle a l'air d'être égarée comme le serait un académicien parmi des pâtres. Tout autre est l'impression que laisse une petite toile d'origine italienne aussi, mais dont le caractère et le sentiment s'accordent mieux avec ceux de la contrée, et qui, selon toute probabilité, fut faite pour elle et sur place. C'est une *Nativité* datant de la seconde moitié du XV[e] siècle et signée de Benedetto Ghirlandajo, un des frères de l'illustre peintre florentin de ce nom. Aux deux côtés de la sainte famille qui occupe le centre du tableau, deux ravissantes escouades d'anges revêtus d'ornemens ecclésiastiques, tous jolis à croquer et vrais petits gentilshommes du ciel, présentent agenouillés leurs hommages à l'enfant divin, cependant qu'accoudés sur la muraille qui les sépare de la crèche les pauvres bergers contemplent avec ébahissement ce charmant spectacle, comme des manans regardent en dehors d'une palissade ou d'une grille une fête qui ne se donne pas pour eux. D'acteurs principaux qu'ils avaient été dans la scène joyeuse de la *Nativité*, Benedetto Ghirlandajo a fait des bergers de simples spectateurs, que dis-je, moins que cela, de purs comparses. Si ce n'est pas les bergers que Ghirlandajo a voulu représenter, c'est au moins leurs proches, les gens de l'écurie et de l'auberge qui assistèrent à la nativité. Il y a dans cette disposition quelque chose qui me toucha comme une dureté et qui m'émut presque jusqu'aux larmes. C'est en vain que je me disais que cette disposition n'est pas précisément rare dans les peintures de la première renaissance, que presque toujours les acteurs des scènes célestes y sont représentés séparés de leur cour, par exemple dans *les couronnemens de la Vierge*, la cruelle et inévitable loi qui régit toutes les doctrines en ce monde m'apparaissait dans cette démarcation féodale. Voilà bien l'image du spectacle que dut présenter l'église à la fin du moyen âge, quand, éloignée par le cours des longs siècles de son origine populaire, elle s'était alliée à tout ce que le monde renfermait de grand et d'illustre, et que les petits regardaient passer avec curiosité des pompes auxquelles ils ne se mêlaient pas. C'était pourtant à eux que l'ange avait annoncé la bonne nouvelle, c'étaient eux qui les premiers, bien avant les rois mages et les docteurs, étaient accourus saluer l'enfant prophétique, et c'était de leur sein même que cet enfant était sorti. Hélas! telle est la loi absolue, inexorable, fatale, de toutes les doctrines, de toutes les idées, de toutes les ré-

volutions : elles peuvent bien sortir du peuple, et presque toujours elles y prennent naissance; mais elles ne peuvent vivre et grandir qu'en s'éloignant de lui, elles ne peuvent se consolider qu'en se séparant de lui, elles ne peuvent dominer qu'en se superposant à lui. Pour se purifier de leurs confusions et de leurs scories, il leur faut passer par les creusets des docteurs, — pour se défendre et trouver appui, il leur faut contracter alliance avec les représentans des forces organisées, en sorte que chacun de leurs progrès n'est qu'un pas qui les éloigne de leur origine, et que chacune de leurs victoires n'est qu'une défaite pour ceux qui les engendrèrent. Hélas ! pensai-je, cette loi fatale, notre peuple actuel ne la soupçonne guère, mais ses arrière-petits-fils la connaîtront, ou plutôt ils n'y penseront même pas, tant le cours des événemens les aura entraînés loin des espérances de leurs pères, et tant les idées par lesquelles ils avaient cru s'assurer de la possession de la terre auront subi d'étranges métamorphoses.

Il n'y a guère qu'une heure et demie de chemin d'Aigueperse au château de Randan, ancienne propriété de Madame Adélaïde et propriété actuelle de M. le duc de Montpensier; allons-y faire notre dernière étape. C'est un manoir d'aspect imposant, mais d'une architecture quelque peu lourde, il faut bien l'avouer, noyée, étouffée qu'elle est par les pavillons et les énormes tours qui flanquent les façades de l'édifice. L'état intérieur de cette habitation se ressent nécessairement de la longue absence de ses maîtres légitimes, et aussi des changemens de main assez nombreux qu'elle a subis depuis quelques années. Lors de la confiscation des biens de la famille d'Orléans, le château fut acheté par M. le duc de Galliera, qui paraît n'y avoir jamais fait séjour, et qui à la rentrée des princes le rendit à M. le duc de Montpensier. Le duc de Montpensier à son tour le céda au duc d'Aumale, son frère, qui l'a possédé un instant; enfin il a fait définitivement retour à l'héritier de Madame Adélaïde. Aussi n'est-on point étonné en parcourant cette suite infinie d'appartemens de les trouver en grande partie démeublés ou garnis d'un mobilier tout moderne, mais de formes déjà démodées, car il est remarquable que les ameublemens modernes deviennent rapidement surannés, et, tandis que les mobiliers du temps passé en avaient pour environ un demi-siècle, ceux d'aujourd'hui résistent à peine quinze ans. De tous les objets amassés par Madame Adélaïde ou ses neveux, il n'est resté, sauf quelques meubles en tapisserie qu'on m'a dit avoir été brodés par les princesses, que les moins précieux, quelques curiosités exotiques rapportées de ses voyages par M. le prince de Joinville, une collection, assez curieuse à revoir aujourd'hui d'ensemble, des charges sculptées de Dantan, enfin

quelques portraits des princes d'Orléans ou de leurs serviteurs et de leurs amis, parmi lesquels un portrait de M[me] de Genlis déjà sur le retour, une brune piquante qui se dispose à devenir vieille et qui ne sait pas trop comment elle s'y prendra, ce qui explique la vivacité un peu songeuse et mélancolique de son regard. Bref, il n'est à peu près resté à Randan que ce qui était indispensable pour qu'une telle demeure ne fût pas absolument dégarnie et vide.

Plusieurs parties de ce château de Randan sont dignes de la plus sérieuse admiration; de ce nombre sont la salle de réception, qui est bien aussi, si nos souvenirs sont exacts, la salle à manger, et les cuisines. La grande salle est un vaste carré allongé, divisé par des piliers aux surfaces revêtues de stuc, comme le sont aussi les parois des murailles, d'un aspect vraiment royal, qui fait un curieux contraste avec la modestie relative et la réelle simplicité des appartemens destinés à l'usage particulier des habitans du château. Les cuisines destinées à préparer les festins servis dans cette salle ne lui cèdent en rien en beauté, il est bien entendu seulement que cette beauté est du genre qui convient à des cuisines. C'est un vaste sous-sol composé d'une longue succession d'offices claires et admirablement aérées qui s'ouvrent sur une sorte de large rue légèrement circulaire qui permet aux serviteurs d'aller de l'une à l'autre, ou d'aller à celle où ils ont particulièrement affaire sans en traverser aucune. Le travail culinaire se trouve ainsi divisé avec une méthode d'une perfection irréprochable, de manière que les divers emplois qu'exige cette branche de l'activité humaine soient isolés, et ne puissent se confondre et se nuire, de manière aussi (disposition importante et bien comprise) que les émanations contraires et ennemies résultant de ces diverses préparations gastronomiques ne puissent se mêler et altérer la saveur propre à chacune. Jamais on n'a eu à ce point le sentiment de ce que doivent être des offices, et il n'y a rien à citer en ce genre à côté des cuisines de Randan, sauf les cuisines de Chenonceaux, qui sont aussi belles, plus belles même peut-être comme construction, mais qui sont bien loin d'être aussi merveilleusement adaptées à leur but. Pendant que le domestique qui me montre le château m'ouvre cette succession d'offices en me désignant chacune par le nom de son emploi, *boulangerie, rôtisserie, pâtisserie, confiserie*, etc., je pense aux noces du riche Gamache et aux festins asiatiques célèbres par la Bible, et je me dis que ces banquets fameux n'ont jamais été préparés dans des cuisines aussi parfaitement tendues.

Le château, qui est d'origine très ancienne et qui a été successivement possédé par plusieurs familles nobles, entre autres celle des Polignac, n'a cependant pas d'histoire; au moins ma mémoire

ne me présente aucun souvenir réellement intéressant, si ce n'est l'anecdote amusante que raconte sur une certaine vieille dame de Randan Marguerite de Valois, la première femme d'Henri IV, au début de ses mémoires. Cette dame, ayant perdu son mari, perdit si bien en même temps toute coquetterie féminine, que, ne se regardant plus au miroir, elle en oublia son visage, en sorte que se regardant un jour à l'improviste dans une glace, elle se retourna pour demander quelle était cette dame. Voilà certes un mari qui a été regretté d'une manière originale ; mais cette vieille dame était-elle une châtelaine de Randan? Cela est très probable, car Marguerite, qui vécut souvent et longtemps dans ces régions de l'Auvergne et du Forez, où D'Urfé nous l'a représentée dans son célèbre roman de *l'Astrée*, sous le nom de Galathée, amoureuse du berger Céladon (un Lignerac quelconque), avait eu le temps d'apprendre par le menu tous les commérages traditionnels concernant les maisons de ces provinces. Entrons cependant dans la très belle chapelle du château, nous y rencontrerons ces souvenirs historiques que nous cherchons, souvenirs bien modernes, il est vrai, mais par cela même plus intéressans pour nous.

Le duc de Montpensier actuel y a fait déposer les *fac-simile* fort bien exécutés des monumens funèbres des deux jeunes frères du roi Louis-Philippe, le duc de Montpensier et le comte de Beaujolais, compagnons de cachot pendant la longue captivité de la révolution et tous deux morts en exil. Le comte de Beaujolais, le plus jeune des deux frères, mort d'une affection de poitrine, non pas, comme je le lis quelque part, en Sicile, mais à Malte, est représenté renversé, les regards et le bras tendus vers l'ennemi invisible qui le terrasse. Il y a, il faut bien le dire, quelque chose d'un peu théâtral et déclamatoire dans la pose de cette statue funèbre, empruntée aux attitudes mises à la mode par l'école de David, pose d'ailleurs peu justifiée, car les maladies de poitrine ne sont pas de celles qui terrassent, elles minent lentement, et la mort qu'elles apportent chemine à tout petits pas. Une pose moins dramatique et plus élégiaque eût mieux convenu que cette attitude violente, qui fait croire à une brusquerie quelconque de la mort, coup de foudre ou coup de feu. Ce monument est le moins remarquable des deux; il est cependant curieux comme exemple d'une mode qui s'est prolongée assez tard, car je la rencontre encore sous la restauration dans un monument commémoratif de la mort du duc de Berry, élevé à Saint-Germain d'Auxerre; le monument est mauvais, mais au moins là l'attitude est bien en situation. Le monument du duc de Montpensier, dont l'original est à l'abbaye de Westminster, où le prince fut enterré, est une œuvre de mérite du sculpteur anglais Westma-

cott. Il rappelle d'une manière frappante les beaux monumens du xve siècle, et dans le fait l'artiste s'en est inspiré avec un bon goût parfait pour mettre son œuvre en harmonie avec le caractère des tombes royales. Le prince est représenté étendu, dans l'inertie du sommeil, le diadème au front, et enveloppé dans le manteau royal. Le visage charmant, un peu replet, sourit doucement à la mort, comme lui sourient les jeunes gens qui la voient et la laissent approcher d'eux sans soupçonner son nom, surtout les jeunes gens atteints de cette même lente consomption qui enleva le duc de Montpensier comme elle avait enlevé son frère. C'est un monument bien conçu, où tout est en harmonie, attitude, expression, représentation de la réalité.

Le prince qu'il recouvre est l'auteur de *Mémoires* consacrés à la longue captivité de quatre années qu'il subit à Marseille, au fort de Notre-Dame-de-la-Garde, en compagnie du comte de Beaujolais; ils sont entre les plus remarquables que nous ait laissés la fin du dernier siècle. Il n'en est pas qui peignent plus au vif et mettent mieux en relief le genre de cruauté que la révolution mit au monde, cruauté gratuite, inutile, moins fanatique que bêtement taquine, et moins féroce que brutale. Ce récit d'une grande beauté, simple, net, sans phrases et sans déclamations (elles auraient été cependant quelquefois assez bien justifiées), où les faits parlent seuls, forme la plus complète antithèse de ton, de style, de sentiment que l'on puisse imaginer avec les autres mémoires de la révolution, qui tous, de quelque plume qu'ils soient sortis, de quelque parti qu'ils nous viennent, portent la marque de l'emphase, de la déclamation sentimentale, des figures de rhétorique à outrance, hyperbole, invective ou apostrophe. Cette simplicité, d'autant plus remarquable qu'elle émane d'un âge qui d'ordinaire connaît peu et goûte encore moins la simplicité, suffit à elle seule pour trahir d'une manière certaine un esprit supérieur; mais là n'est pas tout le mérite de ces mémoires. De l'ensemble de ces faits présentés avec une émotion contenue se dégagent une couleur sombre et une lugubre poésie qui sont la propre couleur et la propre poésie du sujet. C'est un véritable poème de geôle et de cachot, exécuté avec une si parfaite unité que l'imagination du lecteur, ramenée sans cesse au sujet lugubre et sans issue d'aucune sorte pour lui échapper, est comme mise sous les verrous et forcée de partager la captivité de l'auteur. Rien que des images et des spectacles de prison, hautes murailles arides au regard qu'elles privent de la lumière, cachots noirs séjour de la nuit, bruits de ferraille, grincement de gonds et de clés, échos prolongés de patrouilles qui s'éloignent, pas sourds de rondes de nuit qui s'approchent, brusques appels nocturnes, sursauts de terreur, cla-

meurs de détresse de prisonniers privés de leur raison, et pas un souffle d'air pur pour chasser ces vapeurs humides, pas un coin de ciel entrevu pour distraire de ces ténèbres, pas un oiseau, pas une fleur, pas une cime d'arbre pour rassurer l'imagination et lui dire que la nature existe encore! En suivant le lent *crescendo* d'horreurs de tout genre qui commence avec cette première visite du geôlier où le prince est informé que la *loi ne lui passe pas de chandelle* jusqu'à l'effroyable scène du massacre des jacobins emprisonnés en représailles de leurs exploits du même genre pendant la terreur, on croit parcourir les cercles de l'enfer dantesque, et les vers du grand poète reviennent au souvenir comme l'expression naturelle des scènes que l'on contemple et des discours qu'on entend :

> Diverse lingue, orribili favelle,
> Parole di dolore, accenti d'ira,
> Voci alti et floche, et suon di man con elle,
> Facevano un tumulto, il qual s' aggira
> Sempre in quell' aria senza tempo tinta...

Les *orribili favelle* surtout abondent, épaisses comme la vermine dans un bouge, multipliées comme des limaçons après un orage. Ce serait à en prendre en horreur la nature humaine, et cependant le sentiment de la misanthropie n'agite pas une seule fois le cœur du jeune duc de Montpensier, et son récit ne l'inspire pas une seule fois au lecteur. Le monstrueux traitement que subit le prince ne parvient ni à fausser son jugement ni à pervertir sa sensibilité; il reste en possession d'une liberté morale assez entière pour lui permettre de surprendre au milieu de tant de brutalités les marques d'humaine sympathie et les secrets sentimens de pitié chez les âmes qui l'approchent, et son cœur conserve assez de ressort pour en être reconnaissant. Il n'y a guère de récit où la nature humaine apparaisse plus à son désavantage, et il n'y en a pas qui la calomnie moins, — nouvelle preuve, et celle-là tout à fait décisive, que nous avons affaire ici à un esprit supérieur. Trop souvent les épitaphes sont menteuses ou flatteuses, mais les mémoires du duc de Montpensier sont là pour témoigner qu'il en est au moins une dont les éloges ne sont que l'expression presque affaiblie de la vérité, et celle-là, c'est celle que nous lisons gravée sur le monument du prince dans cette chapelle de Randan.

ÉMILE MONTÉGUT.

UNE VISITE

A

L'EXPOSITION DE VIENNE

I.

Lorsque j'arrivai à Vienne, vers le milieu de septembre dernier, la ville jouissait encore avec une sorte d'emportement du spectacle de sa grande exposition. Trois mois n'avaient pas suffi pour tempérer les enivremens de cette fête perpétuelle, et la présence de Victor-Emmanuel, avec son cortége de notabilités italiennes en uniforme ou en frac, venait d'y ajouter un élément de plus. Jamais l'affluence des curieux n'avait été plus grande, le mouvement de la population plus actif. Tous les hôtels étaient pleins, il fallait se contenter du moindre gîte, quelque prix qu'on dût y mettre, et dans les restaurans d'un coin de table, dût-on s'y trouver gêné. La cour avait ses hôtes et les traitait magnifiquement : dîners à Schœnbrunn, visites à Laxenburg, où logeait le roi d'Italie, grandes chasses, spectacles de gala, revue au champ de manœuvres, réceptions officielles, tout cela se succédant avec beaucoup de bonne grâce, mêlée d'un peu d'étiquette. Il y eut entre les deux anciens adversaires, l'empereur et le roi, l'accolade de rigueur, et comme dernier gage de réconciliation un échange honorifique de régimens. Voilà le programme ostensible; quant à la partie secrète, peut-être la trouvera-t-on quelque jour dans les notes des cabinets ou dans les actes qui en sortiront.

Si la cour avait ses hôtes, le peuple avait aussi les siens, reconnaissables aux costumes bigarrés qui çà et là tranchaient sur le reste de la foule : Tyroliens, Hongrois, Bohêmes, Turcs, Persans et Hindous, venus les uns pour étaler, les autres pour voir les plus beaux produits de leur sol et de leur industrie, mis aux prises dans

cet éblouissant bazar avec les produits de l'industrie et du sol de l'Europe. L'originalité de l'exposition de Vienne était en grande partie dans ce concours : toutes les civilisations du globe y étaient représentées par des types nombreux, hommes et choses; on y voyait des vêtemens de toutes les formes et des visages de toutes les couleurs; on y parlait presque toutes les langues. A de certaines heures, dans l'enceinte et aux abords du palais, on aurait pu se croire dans une véritable Babel. Ce qui frappait plus encore que ces visiteurs venus de loin, c'était le peuple même de Vienne, heureux de faire les honneurs de chez lui et bien décidé à en prendre largement sa part, envahissant les tramways, qui de tous les quartiers de la cité viennent aboutir au Prater comme dans l'affluent commun, au milieu d'un tourbillon de poussière et d'un vacarme dont on ne saurait se faire une idée, puis se dispersant dans les cafés, dans les brasseries, dans ce qu'on nomme les *restaurations*, partout où il avait à boire et à manger avec ou sans accompagnement d'orchestre. Une fois campés sur place, ces braves gens ne la quittaient guère, si ce n'est pour aller essayer, à quelques pas plus loin, soit une autre bière, soit un autre ragoût de veau. D'essai en essai et de restauration en restauration, les heures s'écoulaient, et chacun s'en retournait le soir avec la conscience d'avoir bien rempli sa journée.

Sans exagération, telle est la vie qu'a menée pendant cinq mois à peu près une portion au moins du peuple et des bourgeois de Vienne. Il semblait qu'il n'eût eu d'autre souci que le rendez-vous industriel auquel le monde était convié, et que tout travail devait s'effacer devant les satisfactions qu'on s'en était promises : d'ailleurs les étrangers allaient abonder, donner amplement à gagner, et comment mieux placer leur or que dans des surcroîts de consommation? Une si belle ville, tant de monumens, comment n'y pas venir quand elle ouvrait généreusement ses portes? En effet, Vienne est une ville à voir, surtout dans les quartiers construits sur les anciens remparts et le long de ce boulevard annulaire que l'on nomme les *Rings*. Bon gré, mal gré, l'œil est frappé de la grandeur du spectacle qu'on a sous les yeux; on ne sait qu'admirer le plus de ces belles avenues ou des constructions monumentales qui les bordent. Sont-ce donc là des palais de souverains? Non, ce sont tout uniment des hôtels ouverts aux voyageurs ou des maisons que de simples particuliers ont fait bâtir pour leur usage; mais quel luxe de proportions dans les voies publiques et quel faste de décorations dans ces habitations privées! Il suffit de dire que les *Rings* dont il est question n'ont pas moins de 61 mètres de largeur, et qu'ils comprennent deux trottoirs, deux chaussées à voitures pour desservir les hôtels publics ou les maisons privées, une allée pour

les piétons avec deux rangées d'arbres, une autre allée semblable pour les cavaliers, et au milieu une large chaussée à voitures, avec une double voie de rails à ornières pour les tramways. Évidemment on ne s'est pas montré regardant sur l'espace. Quant aux constructions, impossible de pousser plus loin le raffinement du décor, et, on peut le dire sans dénigrement, l'exagération des enjolivures : architectes et propriétaires ont sans doute renchéri à l'envi. C'était entre voisins à qui aurait une façade d'un plus grand effet, plus de colonnes, plus de bossages, plus de balcons : l'un se passait la fantaisie d'une tourelle, l'autre celle d'un mirador surchargé d'ornemens; ce qui a manqué à tous, décorateurs et décorés, c'est un peu plus de sobriété dans le goût. Au fond, tout ce badigeonnage ne coûte guère et dure encore moins. On en est quitte pour quelques carcasses en briques, revêtues d'une couche de ciment et jouant la sculpture; mais aussi le moindre heurt, la seule action de la gelée, de la pluie et du soleil, suffisent à en détacher des morceaux, ce qui oblige le mouleur à recommencer souvent sa besogne.

Par ces détails, il est aisé de se faire une idée de ce qu'est le peuple de Vienne étudié sur les lieux. Il y a de l'artiste chez lui, il ne se garde pas du clinquant, aime à paraître, et, quand le cas se présente, il cède à des dissipations. S'il n'a rien de cette gourme qui rend insupportable l'Allemand du nord, il n'en a pas non plus la solidité. Même dans l'exemple que je viens de citer, on peut le prendre en défaut pour des incuries plus grandes. Ces constructions, où l'on a tant sacrifié à l'effet, pèchent par la base : bâties à la hâte, on y a négligé les conditions les plus élémentaires de stabilité et de salubrité; les logemens n'ont point de fosses, les rues n'ont point d'égouts. Et le pire est que les lieux ne se prêtent guère à des travaux réguliers. Les *Rings* en effet ont été tracés le long de la *Wien*, la Vienne, qui a donné son nom à la capitale, et qui n'est dans tout son cours autre chose qu'un marécage pestilentiel, depuis la résidence impériale de Schœnbrunn jusqu'au canal du Danube, où elle se perd après avoir infecté Stadt-Park et le Jardin des Enfans. Quand arrive l'hiver, les rues et les boulevards situés dans ces quartiers sont, à la fonte des neiges ou après chaque orage, des mares impraticables, et dans la belle saison des lits de poussière, de sorte qu'il n'y a guère pour les ménages domiciliés qu'une alternative d'inconvéniens. Peut-être aurait-on pu retrancher quelques sommes du luxe extérieur des habitations pour les appliquer à un meilleur état du sol et à une voirie moins incommode, mais il y a à cela un empêchement que l'édilité viennoise oppose à toute amélioration en projet.

C'est qu'au fond le Vienne actuel lui importe moins qu'un autre

Vienne qu'elle a en vue, le Vienne de ses rêves et de ses ambitions. Ce rêve a même un nom, on l'appelle *Donaüstadt*, qui sonne à l'oreille mieux que l'ancien et substitue un grand fleuve à une petite rivière. Donaüstadt est donc une capitale à bâtir en face et en remplacement de la capitale bâtie; elle occupera tous les terrains conquis ou à conquérir sur le Danube, et on la prépare au moyen d'immenses travaux pour le redressement du fleuve; ces travaux achevés, on aura assez d'espace pour y loger plusieurs millions d'habitans. Un rêve, ai-je dit, — c'est plutôt une folie : en attendant, les services les plus urgens sont ajournés dans le Vienne réel, le Vienne qui est debout. Les fonds dont la municipalité dispose vont tous s'engloutir dans un sol à créer pour cette ville de fantaisie qui ne peut s'élever près de l'autre qu'à la condition de la ruiner ou d'être ruinée par elle. La municipalité entre pour un tiers de la dépense dans ce duel insensé, la régence au conseil provincial pour un autre tiers, et l'état pour le dernier tiers, c'est comme une contagion. Un Français, M. Castor, est chargé de l'entreprise et la conduit très habilement; mais supposons-la réalisée, les terrains en état, les maisons construites, où trouver les millions d'habitans? Cet élément, le temps seul le donne, et, avant que de tels chiffres fussent atteints, il aurait fait justice de travaux excessifs et prématurés.

Ce n'est pas le seul obstacle qu'auront à rencontrer ces spéculations chimériques : la nature des lieux leur en présentera d'autres. On a pu éloigner le Danube en lui creusant un nouveau lit et en comblant un certain nombre de ses bras; c'était un jeu pour des ingénieurs; mais il est un point qui met leur science au défi, c'est le niveau du fleuve, qui s'élève parfois entre 2 et 3 mètres au-dessus du niveau du sol, composé de sables et de galets, et si perméable que les eaux envahissent les fouilles dès que les crues, fréquentes et soudaines, atteignent 2 mètres. De là des irruptions imprévues qui suspendent ou endommagent les travaux, dégradent les chaussées, et en se répétant deviennent une cause permanente d'insalubrité. N'a-t-on pas vu en juin dernier un violent orage causer de grands dégâts dans la section française de l'exposition, inonder les caves du quartier construit en face de la gare du chemin de fer du Nord, suspendre le service du gaz et laisser sur son passage les germes du choléra et d'une fièvre typhoïde? Ce n'est pas en vain qu'on remue le sol sur une large échelle, surtout un sol comme celui du Danube, formé d'alluvions que les siècles y ont déposées, et qui sont comme un filtre régnant à de grandes profondeurs.

Pour trouver un motif à un engouement si peu justifié, c'est toujours à l'esprit d'aventures et aux habitudes aléatoires qu'il faut s'en prendre. Ici encore on retrouve cette portion de la population de

Vienne aimant le jeu comme elle aime les dissipations, courant des risques pour les émotions qu'ils procurent et engageant des paris sur tout ce qui en peut fournir l'occasion. Tous ces nouveaux quartiers, les *Rings* d'abord, puis les terrains à conquérir sur le Danube, ont été l'objet d'opérations financières subdivisées à l'infini, avec capital de création, dividendes hypothétiques et amortissement. Il y a même eu, dans quelques cas spéciaux, un capital d'obligations à revenu fixe près des actions à revenu éventuel. Ces titres, d'origine et de nature diverses, ont été successivement jetés sur le marché, servis par une publicité tapageuse, admis à la cote et soutenus jusqu'à écoulement par des croupiers fortement intéressés. Ce qui aidait à ces manœuvres, c'était le papier-monnaie, introduit en Autriche depuis plus de quatre-vingts ans, et qui depuis lors n'a pas pu en être extirpé. Le point de départ remonte à 1792, où des billets d'état furent émis à cours forcé en vertu d'une loi du temps. On n'y vit alors qu'une ressource temporaire; pourtant elle dure encore, ce qui doit donner à réfléchir aux nations qui se trouvent dans le même cas. A l'origine, le mal n'est pas grand; le billet d'état, en 1799, ne perd que 3 pour 100; mais à compter de cette date les émissions, jusque-là limitées, se multiplient au gré des événemens et des besoins. Tantôt c'est la guerre sévissant à l'improviste, tantôt ce sont des disettes, si bien qu'en 1810 il faut 500 florins en papier pour fournir l'équivalent de 100 florins métalliques, et six mois après 1,200; les cours varient de 20 ou 30 pour 100 du jour au lendemain. Le vertige s'en mêlait; il fallait aviser, comme on l'avait fait en France dans la déroute des assignats. En 1811, un décret impérial réduit les billets d'état au cinquième de leur valeur nominale; c'est une première banqueroute et une première consolidation, pour employer le mot décent. En 1816, autre consolidation et autre banqueroute, qui ramènent une seconde fois le billet d'état à 250 florins en papier pour 100 florins en argent, de sorte que les 100 florins de 1810 étaient réduits en réalité à 8 florins en 1816, et encore n'était-ce là qu'un cours légal : le cours réel, celui du commerce et des opérations de banque, descendait encore plus bas.

C'en eût été fait du crédit de l'Autriche, s'il ne lui était pas survenu un auxiliaire inespéré dans la Banque nationale, qui venait d'être créée au moyen de souscriptions privées et avec une encaisse métallique que ses statuts défendaient contre d'imprudentes ventilations. Peu à peu la banque se substitue alors à l'état pour une portion de ses engagemens et prend à sa charge une part des services publics : pour entrée de jeu, elle retire de la circulation les billets d'état et les remplace par les siens, qu'elle rembourse à présentation et en espèces, ce qui les maintient au pair. Ce que c'est

que l'influence du métal! A l'instant même et sous l'empire d'une circulation régulière, la confiance renaît et l'industrie se développe; une longue période s'écoule où l'argent et le papier, gardant de justes proportions, se partagent les services sans embarras ni crises aiguës. La politique est calme, les finances le sont aussi; toujours ces deux termes se correspondent. Il faut en arriver à 1848 pour retrouver le crédit de l'Autriche en état de rechute. L'empire a eu à traverser de mauvais jours et à supporter de lourdes charges, les émeutes de Vienne, l'insurrection de la Hongrie, réduite à grand renfort d'hommes et d'argent : comment suffire à cela, si ce n'est avec des expédiens financiers, émissions de papier sans garantie et emprunts faits à la banque sans remboursemens immédiats ni même prochains? Et de son côté la banque, devant ses caisses vides, redemande et obtient le cours forcé pour ses propres billets. Toujours le même cercle vicieux; aussi le papier d'état ou de banque se déprécie-t-il de nouveau; il est à 127 fr. 50 cent. en 1849, à 144 fr. en 1859, à 152 en 1861, à 145 en 1866; enfin en juillet 1873 l'argent obtient encore une prime de 9 à 10 pour 100. Au 30 juin de cette dernière année, la circulation se composait de près de 380 millions de florins de billets d'état et de près de 340 millions de florins de billets de la Banque nationale, couverts par une réserve métallique de 144,410,000 florins, plus que suffisante pour en ramener la valeur au pair, sans la concurrence des billets de l'état et la dette de celui-ci envers la banque, dont le portefeuille n'est pas en entier susceptible de réalisation.

Sur l'exposé de ces faits, il est aisé de comprendre dans quel sens a tourné une population rivée à un tel régime et accoutumée à des spectacles si peu édifians. Ce papier-monnaie livré à tant de fluctuations, ces banqueroutes publiques frappant les fortunes privées dans des proportions exorbitantes, et par surcroît le maintien de la loterie comme amorce aux petites bourses, sont faits pour émousser chez les individus le goût et la volonté de régler convenablement leur vie. Rien surtout n'est d'un plus détestable exemple que le mépris des engagemens venu d'en haut; il pervertit les consciences et prépare toutes les chutes. Que reste-t-il d'ailleurs comme encouragement à l'épargne quand les déposans la voient se fondre, à leur grand désespoir, dans les mains qu'ils ont dû croire les plus sûres? Pour Vienne, cette situation a produit deux effets également fâcheux. D'un côté, le prix des choses s'y est accru en raison de la dépréciation du papier, et la vie y est devenue trop chère pour qu'on y puisse suffire par le travail ordinaire; on a plus dépensé tout en gagnant moins. D'un autre côté, on s'est jeté sur les placemens qui pouvaient offrir un intérêt supérieur au taux de l'intérêt régulier, et

naturellement en courant plus de risques pour le capital; on a recherché les affaires aléatoires, les emprunts avec tirages au sort, les paris si multipliés aujourd'hui, enfin tout ce qui pouvait prêter à des illusions décevantes. C'est à ce titre qu'ont été imaginés des chemins de fer sans trafic, des sociétés de construction sur des terrains à émerger, une foule de compagnies industrielles et commerciales roulant sur des opérations imaginaires, et surtout des banques pour tous les besoins nés ou à naître, banques de prêts et d'échanges offrant des avances sur un amas de titres dont la solidité était elle-même à vérifier. Tout cela trouvait des acquéreurs et montait au feu des enchères avec un capital incessamment grossi. Pas un des porteurs qui ne crût avoir une fortune en poche au lieu de chiffons de papier, pas un non plus qui eût tenu compte de ce sage conseil de Franklin, qu'on ne saurait trop répéter : « si quelqu'un vous dit qu'on peut s'enrichir autrement que par le travail et par l'économie, ne l'écoutez pas, c'est un empoisonneur. »

Comme c'était à prévoir, une crise financière est venue troubler ces calculs et faire crouler ces rêves : cette crise a éclaté au mois de mai, presqu'au jour de l'ouverture de l'exposition. On se souvient des ruines qui l'ont accompagnée; elle a fait des milliers de victimes dans les familles les plus humbles, et n'a pas épargné celles dont la situation semblait le plus solidement assise: banques, sociétés de crédit ou d'industrie, rien n'a tenu devant le souffle de destruction qui passait alors sur les existences et les ramenait toutes au même niveau. Voici bientôt six mois que cette liquidation dure, et elle ne semble pas plus avancée qu'au premier jour. Il a fallu, sous peine d'aggraver le désastre, user d'atermoiemens, consentir même à des avances pour dégager les bonnes valeurs de l'étreinte que leur faisaient subir les mauvaises, sauver ce qui pouvait être utilement sauvé. On a ainsi obtenu une trêve, un renouvellement d'échéance, pendant lequel les positions ont été maintenues tant bien que mal; on voulait surtout que l'exposition produisît tous ses effets, animât la ville, remplît les hôtels, peuplât les restaurans et fît rouler les voitures. C'était de l'argent comptant, qui n'était pas à dédaigner dans cette période de détresse où les régnicoles, produisant peu et consommant beaucoup, attendaient que la manne leur vînt du dehors. Pour prendre d'autres mesures, on attendait que le palais du Prater eût fermé ses portes; c'est ce qui vient d'arriver.

On sait qu'à la suite d'une première résolution le gouvernement autrichien avait autorisé la Banque nationale à dépasser, à raison des besoins qui s'étaient déclarés, la limite statutaire de ses émissions; d'après les dernières nouvelles, il aurait converti cette auto-

risation provisoire en une augmentation définitive de la circulation fiduciaire qui permettrait : 1° de fournir des avances sur les nombreuses lettres de gage dont le placement est devenu aujourd'hui à peu près impossible, 2° de faciliter la liquidation ou la fusion des trop nombreuses institutions de crédit qui constituent l'embarras du moment, et 3° de procéder à la construction de chemins de fer pour le compte de l'état. Cette extension de la circulation, ajoute le projet de loi, s'accomplirait à l'aide d'un emprunt en espèces qui seraient déposées à la banque. Voilà le projet, et la somme à emprunter est de 80 millions. Il est douteux que cette somme suffise pour conjurer une crise dont les proportions ne sont pas même connues : tout au plus aurait-on ainsi quelques nouveaux chemins de fer sans trafic et de plus grosses sociétés de prêt dont les cliens sont presque tous insolvables. Une réforme plus urgente aurait dû au moins précéder celle-là, c'est un autre régime pour la bourse de Vienne, livrée jusqu'à présent à des intermédiaires irresponsables, sans titre régulier et n'inspirant qu'une médiocre confiance. La haute banque a exprimé là-dessus un vœu formel : elle voudrait une compagnie d'agens de change pourvus de charges, avec un fort cautionnement comme garantie et un syndicat pour compléter les effets de cette responsabilité. Qui le sait? peut-être avec ce moyen de défense les chocs récens portés au crédit eussent été évités ou du moins amortis.

Mais ce ne sont là que des palliatifs contre un mal profond; ce mal, c'est le cours forcé, la lèpre moderne des deux mondes : elle dévore l'Autriche depuis plus d'un siècle, la Russie depuis soixante ans, l'Italie depuis qu'elle s'est agglomérée, les États-Unis depuis la guerre du sud; on peut dire qu'elle n'a point lâché jusqu'ici une seule des nations dont elle a fait sa proie, et je ne parle que des nations qui ont un rang, des finances qui comptent. Toutes se débattent péniblement et avec des convulsions qui trahissent une douleur secrète. La France n'est atteinte que depuis quatre ans : faisons tout au monde pour que le mal n'empire pas. Nous le portons gaîment avec des finances qui se font un jeu des milliards et des ministres qui manient ces milliards avec une rare habileté; nous avons fait tout cela avec le cours forcé, peut-être nous y a-t-il aidés, mais malgré tout, débarrassons-nous au plus vite de cet auxiliaire; il ne sert qu'à titre onéreux, s'invétère partout où il s'est introduit, et en fin de compte fait payer chèrement les facilités précaires qui ont accompagné ses débuts.

II.

Parmi les entreprises sur lesquelles la population de Vienne avait les yeux fixés, il n'en était point, comme on l'a vu, qui l'intéressât plus vivement que l'exposition universelle. On attendait beaucoup soit du succès propre de l'exposition, soit de l'influence qu'elle allait exercer sur ce qui se trouvait dans son cercle d'action, titres frappés de langueur, sociétés de crédit en souffrance. Plus on attendait d'elle, plus on s'efforçait d'en rehausser l'éclat par la magnificence des installations et le prestige des étalages. De jour en jour, aux bâtimens principaux s'ajoutaient de nouvelles annexes d'une architecture variée et adaptée à la destination. De fortes sommes s'en allaient ainsi; mais il était convenu qu'on ne compterait pas. Le fait est que le total a dépassé toutes les prévisions, et qu'aujourd'hui encore les chiffres ne sont pas bien fixés. Les uns disent 40 millions de francs, d'autres 50, dans tous les cas une somme que les recettes ne couvriront jamais. La balance devait être rétablie par les profits indirects, et, sans la part de l'imprévu, le calcul eût été probablement justifié. Si en effet cette masse de titres qui flottait sur le marché autrichien eût gardé quelque consistance, une portion au moins aurait pu en être réalisée et appliquée à l'échange d'objets, de produits, de marchandises, déposés dans les salles ou dans les vitrines de l'exposition. La force des choses eût amené et multiplié ce mouvement d'affaires. Des deux parts probablement les conditions en auraient été surfaites; on eût donné le papier de crédit pour plus qu'il ne valait, en même temps qu'on eût mis aux articles vendus des prix disproportionnés, et chacune des parties se fût accommodée de ce moyen de liquidation. La France surtout, qui avait envoyé à Vienne des produits riches ou des objets de fantaisie dans tous les genres, aurait eu un avantage réel à en trouver le placement : elle eût évité tout au moins les frais d'un réemballage et du transport de retour. La crise financière du mois de mai, dans son coup de foudre, a dérangé ces plans, bouleversé de fond en comble ces combinaisons. Sur quel pied, dans quelles conditions traiter avec des acheteurs qui n'avaient plus en main que des titres morts? L'exposition a perdu dès lors l'attrait sur lequel la population de Vienne comptait le plus, le trafic commercial; elle gardait seulement son caractère de concours honorifique, qui s'adressait moins aux intérêts qu'aux amours-propres. Pour de si grands besoins, c'était un aliment peu substantiel.

Est-il maintenant nécessaire de dire ce qu'étaient ces vastes constructions du Prater où étaient logés les produits admis à cette exposition universelle? La plume, le crayon, le burin, y ont surabon-

damment pourvu, et on peut considérer la matière comme épuisée. Qui n'a maintenant une idée de cette vaste rotonde dont les ailes formaient comme par tranches un certain nombre de galeries, portant chacune inscrit sur le frontispice le nom d'une nation, et venant toutes aboutir sur un péristyle commun, les états allemands d'un côté, les états non allemands de l'autre? Des galeries transversales, coupant les premières à angles droits, fournissaient un supplément d'espace aux exposans qui en manquaient. Dans ces conditions, la comparaison entre nations pouvait s'établir d'un coup d'œil; il n'en était pas de même de la comparaison des produits, pour lesquels on n'avait pas conservé d'ordre régulier ni de classement par analogie, ce qui en troublait l'étude et le rapprochement; mais en somme le spectacle était beau, et la promenade à travers ces richesses, si longue qu'elle fût, gardait jusqu'au bout un attrait plein de variété. Dans l'itinéraire à suivre, la rotonde était le point de départ ou le point d'arrivée; on y préparait ou on y complétait les impressions. Animée par un bassin, garnie d'un choix de produits, elle était en outre la meilleure pièce d'architecture du monument; le dôme, la galerie circulaire, s'emparaient du regard, et dans le centre régnait un cirque garni de fleurs rares où on accédait par un escalier de quelques degrés.

La rotonde offrait un autre genre d'émotions; elle donnait accès sur le dôme aux curieux qui se sentaient du goût pour ces ascensions. La partie en valait vraiment la peine, et ne présentait pas l'ombre d'un danger. Sur l'un des côtés de la rotonde avait été installé un de ces appareils qu'on rencontre dans beaucoup de nos ateliers de fabrique, et que l'on nomme un ascenseur; c'est une sorte de cage qui, au moyen de contre-poids, quelquefois d'un peu de vapeur, monte et descend dans un espace qui lui a été ménagé. Une quinzaine de visiteurs peuvent être enlevés à la fois et portés en quelques secondes à plus de cent pieds de hauteur. Là on débarque sur le balcon circulaire qui règne dans l'intérieur du monument : c'est le moindre spectacle, seulement l'œil y plonge sur les étalages de la rotonde qui, vus de si haut, ressemblent à des miniatures, et sur la foule presque microscopique qui s'agite en bas; mais à l'extérieur les sensations grandissent, et pour en jouir c'est sur le toit même du dôme qu'il faut monter. En en gravissant les rampes, on arrive à une première galerie extérieure, puis par quelques degrés plus raides au belvédère supérieur. De ce sommet, quand le temps s'y prête, la vue s'étend sur un horizon presque sans limite. Ce n'est plus Vienne que l'on a sous les yeux : la ville disparaît pour ainsi dire dans l'immensité; à peine voit-on émerger de la masse confuse le clocher de Saint-Étienne, qui ne se laisse

jamais éclipser, les palais impériaux et les casernes qui lui forment une ceinture, les grands hôtels des *Rings*, les salles de spectacle, le pont monumental qui termine Léopoldstadt, — tout ce qui est voisin ne se montre que sur une échelle réduite; le grand spectacle est plus loin. C'est le Danube, qu'on voit si peu tant qu'on reste dans la ville, et qui d'ici se dégage dans la splendeur de son cours. Ce sont les îles qu'il baigne et qui ressemblent à autant d'oasis, les plaines de cet archiduché qui reste à l'Autriche comme le dernier débris de sa prépondérance allemande, la chaîne de montagnes qui se déploie dans les premiers horizons, et que domine le Kahlenberg, tout ce paysage enfin qui forme un cadre si bien assorti à cette ville d'élégances et de plaisirs. C'est là du moins une suite de panoramas naturels dont l'effet reste gravé dans la mémoire; on en sort véritablement ébloui et inondé de lumière. La descente se fait comme la montée, presque sans fatigue et dans les mêmes conditions de sécurité.

Autour de cette partie de l'exposition, qui fait corps de bâtiment et qui, paraît-il, sera conservée, il régnait un cordon irrégulier d'annexes, on pourrait dire de satellites, distribués soit aux abords, soit dans les espaces restés libres entre le palais et la grande galerie des machines, qui s'étend parallèlement. Cette portion des constructions était le domaine de la fantaisie, et probablement il a déjà disparu. Les arts et la grande industrie s'en étaient découpé des fragmens pour y former des expositions particulières à côté et à l'appui de l'exposition générale. Il suffit d'en citer quelques-unes comme souvenir. C'était par exemple un journal de Vienne, la *Nouvelle Presse libre*, qui dans un élégant pavillon avait réuni, comme appel à la curiosité, ses principaux instrumens de travail, une magnifique presse et quelques ateliers de composition. A un moment de la journée, le tirage de la feuille du jour commençait en présence d'un public nombreux et qui circulait pendant des heures entières autour de l'enceinte. Plusieurs établissemens de premier ordre avaient suivi cet exemple pour une exhibition mieux ordonnée et plus méthodique de leurs produits, l'usine d'Essen (en Westphalie) pour ses canons Krupp, devenus fameux dans la dernière guerre, les usines de Sheffield, qui de leur côté montraient des canons non moins merveilleux par leur puissance et le poli de leur acier, enfin la Suède, qui, avec des prétentions plus modestes, n'en offrait pas moins la meilleure trempe de métal que l'on connaisse dans le monde. Non loin de là figurait une société de navigation qui a fait à la fois l'orgueil de l'Autriche et la fortune de ses actionnaires, la *Société du Lloyd*, dont le siége est à Trieste. Son matériel, reproduit en miniature, présentait une suite de tableaux curieux, le bâtiment à vapeur d'abord avec ses

agrès, sa machine de 1,000 à 1,200 chevaux de force, ses chaloupes rangées sur les ponts ou placées en porte-manteau, les canons, les hommes, enfin une installation complète dans une scène animée. On a bien ainsi une idée de ces grands agens de locomotion qui, partant de l'Adriatique, se distribuent dans les échelles du Levant, y déposent leurs cargaisons et leurs voyageurs, puis, traversant le canal de Suez et la Mer-Rouge, vont en faire autant dans les grands ports de Ceylan et de l'Inde, et à travers le détroit de Malacca et les mers de Chine finissent par aboutir à Hong-kong et à Yeddo, pour recommencer quatre fois par an, à l'aller et au retour, le même itinéraire.

De toutes ces annexes de l'exposition générale, aucune n'a eu plus de vogue et produit plus d'effet que les galeries de peinture et de sculpture. On peut dire qu'à Vienne l'art a régné en maître et que le reste lui a été subordonné. Tous les états où l'on manie avec quelque succès le pinceau ou l'ébauchoir figuraient à ce rendez-vous; toutes les écoles de quelque importance étaient entrées en lice avec les meilleures pièces de leurs plus récentes collections : école de Dusseldorf, de Munich et de Cologne pour l'Allemagne, de Florence et de Rome pour l'Italie, de Leyde pour la Hollande, de Madrid pour l'Espagne, de Bruxelles et d'Anvers pour la Belgique, de Paris et de Lyon pour la France; la compagnie était choisie et à peu près complète. Aussi quelle fête pour les yeux! la foule ne s'en lassait pas et y revenait à plusieurs fois, de plus en plus extasiée. Nous avons payé trop chèrement nos excès d'autrefois en fait de vanité nationale pour ne pas être désormais sur nos gardes; il nous faut pourtant dire que, dans ce concours entre écoles, le premier rang a été assigné à l'école française par un jury composé en grande partie d'étrangers. Ce jury ne faisait qu'obéir à l'impression générale. Dans les toiles qu'avaient exposées les autres nations, il régnait on ne saurait dire quels airs d'emprunt et quelle affectation de manière, tantôt un apprêt visible, tantôt une fausse grandeur; dans les toiles envoyées de France, on retrouvait au moins par quelques traits un don qui se perd, le naturel, une qualité où une œuvre se relève, l'expression et par-dessus tout la touche personnelle du peintre et l'étude du modèle. Malgré quelques déviations, c'était encore une école dans toute l'acception du mot; les scènes religieuses ou historiques, la mythologie, dont s'inspirait la tradition, avaient cédé le pas à des sujets plus familiers, à des tableaux de genre qui saisissaient le public par une forte exécution et une précision minutieuse du détail. Un autre mérite de ces peintures et de ces sculptures était le choix, où tout le monde s'était piqué d'honneur; chaque artiste n'avait détaché de son œuvre que ce qu'elle

avait d'excellent, la fleur du panier, comme on dit. On voyait ainsi juxtaposés de petits chefs-d'œuvre qui tous avaient leur date et leur légende, et qui pour la première fois se trouvaient réunis, jouissances délicates que nulle autre part et à aucun prix on n'aurait pu se procurer.

L'art menait donc le branle dans cette fête des produits, et on le retrouvait dans la plupart des objets que la France avait exposés. C'est là notre cachet, le signe de notre force, une vérité d'observation qui a été reconnue constante toutes les fois qu'une comparaison s'est établie entre les produits anglais et les nôtres. Les Anglais nous sont supérieurs dans tous les objets où il entre plus d'industrie que d'art; nous leur sommes supérieurs dans ceux où il entre plus d'art que d'industrie. Il reste à voir si l'axiome, juste pour l'Angleterre, l'a été également pour les industries allemandes et hongroises qui figuraient dans les galeries de l'exposition. Jamais l'Allemagne n'avait procédé par de telles masses, une fois encore elle espérait nous écraser par le nombre; elle avait dans la majorité des jurés plutôt des complices que des juges, et souvent il a fallu lutter pour obtenir, dans les récompenses d'honneur, de plus équitables répartitions. Nous n'avons pas à pénétrer dans ces débats; il nous suffit d'en constater les suites, et nous le ferons à l'aide des impressions qu'en a recueillies un membre du jury français, M. Ad. Blaise (des Vosges), très compétent en matière d'industrie. Nous le suivrons dans le résumé qu'il en a fait et en tirerons les conclusions qui en découlent.

C'est donc avec l'Allemagne surtout qu'il s'agissait à Vienne d'établir des points de comparaison. Elle avait beau jeu sur nous après les odieuses violences qu'elle nous a infligées. En nous arrachant l'Alsace entière et une portion de la Lorraine, elle avait porté à nos industries un coup dont elles se ressentiront longtemps, et qui saignait encore au moment où l'exposition ouvrait ses portes. Il y avait là une élite de fabriques qui hier encore travaillaient pour nous, composaient une partie de notre fortune et de notre puissance, et qui venaient d'être emportées en pays ennemi avec leur matériel, leur capital d'instrumens, leurs ateliers et les hommes qui en tiraient leurs moyens d'existence. Quelle perte, et comment ne pas en faire le douloureux dénombrement! Du même coup, Mulhouse, Thann, Munster, Guebviller, Sainte-Marie, Graffensteden, Saint-Louis, Zornhoff, Bouxwiller, avaient été rayés de la carte de France pour enrichir l'empire d'Allemagne, ce nouveau-venu parmi les états de premier ordre. Les destins l'avaient voulu. Que de millions passaient ainsi d'un trésor à l'autre, sans tenir compte de l'écrasante rançon dont on nous avait frappés! Dans tous les cas,

l'Alsace et la Lorraine n'avaient plus de figure à faire à l'exposition de Vienne; il leur était interdit d'y représenter la France, et y représenter l'Allemagne par le moindre contingent était pour ces deux provinces une apostasie à laquelle rien au monde n'aurait pu les amener. Et cependant quel vide leur absence allait causer, surtout pour ces impressions de tissus d'été, où l'Alsace reste inimitable, ces modèles d'élégance et de goût que chaque année elle livrait à nos étalages! Tôt ou tard, il est vrai, force sera d'en venir là; l'Alsace fera pour d'autres ce qu'elle a fait si longtemps et si bien pour nous; mais pour cette année, et à Vienne du moins, elle aura, sauf de rares exceptions, noblement et dignement protesté. Il en est de même de la Lorraine pour ses fers; ni Hayange, ni Moyeuvre, pas plus que Niederbronn, ne semblent s'être mis en frais pour faire honneur à leur nationalité allemande; on ne se relève pas en un jour de la plus rude secousse qu'une industrie puisse recevoir, un changement de marché.

Ce qui restait à Vienne d'exposans pour les tissus de luxe n'a donc eu que des concurrens allemands, c'est-à-dire des gens que depuis longtemps nous avons l'habitude de battre. C'est par le goût, c'est par la disposition des dessins que pèchent surtout leurs étoffes. Il leur faut toujours un an pour nous copier, et, quand ils nous copient, ils nous défigurent. Ils ont une manière d'embellir les choses qui a pour résultat d'en détruire complétement l'effet. On n'a qu'à rapprocher les échantillons pour s'en convaincre, par exemple Lyon et Elberfeld pour les taffetas, Saint-Étienne et Crefeld pour les rubans de velours. Rien à redire pour le tissage dans l'article prussien comme dans l'article français, c'est par l'ornement seul qu'ils diffèrent : dans l'un on sent la lourdeur, dans l'autre la légèreté de la main; cette différence est sensible, même dans des dispositions à peu près identiques. Voilà ce qui plaçait hors ligne pour ainsi dire Lyon et Reims, qui étaient les principaux représentans de la France, l'un pour la soie, l'autre pour la laine. On eût cherché vainement ailleurs cette fermeté dans l'exécution unie à tant d'élégance, un si grand éclat dans une telle sobriété de moyens. Rien d'outré ni de trop voyant, point de tons faux ni de détail qui dépare. Et pourtant il a fallu lutter dans le jury international pour que de telles œuvres fussent classées à leur véritable rang, les défendre non-seulement contre l'Allemagne, mais aussi contre la Suisse, contre l'Italie, même contre l'Espagne, et contre ces camelots sans consistance et sans nom qui se préparent dans les harems de l'Orient. Maltraitée par un violent orage, l'exposition des tissus français n'eût pas été mieux traitée par les juges du camp, si leur défense eût été moins énergique et leur droit moins évident.

Les mêmes efforts ont eu lieu pour les industries qui appliquent les découvertes de la science. A cet égard, l'Allemagne montre de grandes prétentions qui sont justifiées par des titres réels. Il est sorti de ses laboratoires plus d'une découverte qui a fait son chemin dans le monde de l'industrie. C'était un motif pour compter avec elle; mais elle avait des prétentions plus grandes, elle entendait que sur ce point les autres nations lui fussent subordonnées. Aucun jury ne pouvait admettre cette forme de vasselage; il y eut donc partage de voix et en fin de compte distribution de récompenses non en raison des prétentions, mais des mérites; pour ménager les amours-propres, on ne fit point de classemens. Dans le groupe des travaux publics, la France avait à se prévaloir d'une exposition complète et des plus instructives qui avait été formée dans les bureaux du ministère; elle avait en outre à présenter une liste d'ingénieurs français, élite de nos écoles, qui avaient concouru à de grands travaux exécutés en Autriche, la traversée du Brenner par exemple, et plusieurs ponts sur le Danube; elle pouvait rappeler enfin que beaucoup d'ingénieurs autrichiens avaient fait ou achevé à Paris leurs études professionnelles. Ces titres formaient un total si important que la solution n'était pas douteuse; justice fut rendue à nos ingénieurs. Même issue pour nos constructeurs de machines. Les plus considérables faisaient pourtant défaut; point d'instrumens pour les industries textiles et à peine quelques machines de grandes proportions. Le Creusot, qui avait eu en 1867 une si brillante exposition, ne comptait guère, autant que j'ai pu m'en convaincre, qu'une énumération de ses forces productrices dans un tableau qui portait avec lui la plus grande des éloquences, celle des chiffres; Fives-Lille et Anzin occupaient plus d'espace et figuraient là pour l'art des mines autant que pour l'art des constructions en métal; aucune place ne pouvait être mieux remplie. Par ces types du moins, on a pu reconnaître à Vienne que nous ne sommes en arrière d'aucun grand peuple pour ces deux industries. Il n'y a pas plus de vingt ans de cela, nous ne produisions nous-mêmes qu'une partie des grands engins devenus familiers à nos établissemens, marteaux-pilons, laminoirs, cisailles à découper le fer, tout ce qui constitue les œuvres de grande forge : pour des portions ou pour l'ensemble, nous avions recours à l'Angleterre, qui en était le fournisseur le plus achalandé. Aujourd'hui cette fabrication nous est acquise, et à notre tour, nous sommes devenus pour beaucoup d'objets les fournisseurs de marchés étrangers. C'est le fruit d'un long perfectionnement et la meilleure preuve que nous nous sommes mis au niveau des plus vieilles renommées pour le choix des modèles et la bonne exécution des organes.

Dans les produits de luxe ou d'ornement, orfévrerie, bijouterie, joaillerie, bronzes, meubles, tapis, tapisseries, faïences, décorations, la France est toujours et de très loin en avant de tous les autres pays de production. Il en est ainsi, on l'a vu, partout où l'art et le goût ont le dernier mot. A Vienne, cette supériorité ne s'est pas démentie, quoique les concurrens en présence fussent de premier ordre et eussent donné toute leur force. Certes l'exposition d'Elkington était plus considérable et plus riche, si l'on veut, que celle de Christofle; elle plaisait moins et n'offrait pas les mêmes nouveautés, les mêmes progrès dans la juxtaposition des métaux et dans leur alliance avec l'émail. Le joaillier anglais Hancock montrait, il est vrai, une curiosité qui n'avait point d'égale, la mise en vente, à raison de 2 millions 1/2, des diamans de l'impératrice Eugénie, et toutes les parures, au nombre de six ou de sept, de lady Dudley, pairesse d'Angleterre; mais ce sont là des bonnes fortunes ou des spéculations de marchands et point des titres d'industrie. La galerie abondait d'ailleurs en surprises de l'un à l'autre bout et en rapprochemens qui presque tous tournaient à notre avantage. La fabrique de Minton avait de grandes et belles pièces, des services de table bien réussis; mais tout près de là Deck lui répondait par une exposition exquise. Pour la céramique et la cristallerie, même duel et mêmes incidens : peu d'exposans et tous de choix, Sèvres en tête, donnant à admirer ses formes, sa pâte, ses dessins, ses couleurs. Rien ne pouvait lui être opposé, pas même la fabrique royale et impériale de Saxe, qui montrait à Vienne ses bergers de tradition et ses mièvreries d'étagères aux lignes droites, aux tons crus ou faux, aux angles disgracieux. Florence et Milan, Stoke-upon-Trent surtout, sont bien supérieurs à Meissen. Voilà pour la céramique; quant à la cristallerie, il y a peu à en dire. Nulle part on ne fait des glaces aussi grandes, aussi pures que celles de Saint-Gobain; mais Baccarat et Clichy devraient s'inquiéter de la Bohême, non de ses verres doubles et triples, qui sont sans usage, mais de ses cristaux blancs, qui sont admirables.

Ces articles de grand luxe sont en réalité ce qui a répandu le plus d'attrait sur l'exposition de Vienne, et ce qui devait rendre le plus de services à la ville, si les circonstances s'y fussent mieux prêtées. C'est à des envois de ce genre que l'industrie française s'était surtout attachée en les multipliant sous toutes les formes. Pas une de ses vitrines, et des plus modestes, qui ne représentât une valeur de plusieurs centaines de mille francs; quelques-unes allaient jusqu'au million. J'ai interrogé beaucoup d'exposans; ils m'ont tous donné des chiffres à peu près analogues. Il est vrai que les prix des objets venaient à l'appui de leurs déclarations, des tis-

sus de soie à 120 francs, des lainages à 60 francs le mètre, des lits de 25,000 francs, des potiches de 60,000 francs. Des nababs seuls auraient pu songer à de telles emplettes. Et au milieu de ces merveilles point de place assignée à des objets de moindre valeur et d'un usage plus courant, point d'étoffes à bon marché, point d'article de consommation populaire. Pourquoi ces oublis et ces contrastes? On les explique quand on réfléchit à la nature de l'exposition, au siége qui avait été choisi, aux distances qui le séparent des établissemens d'industrie que l'on conviait à y prendre part. Il y avait bien des frais à faire et des risques à courir, transport onéreux et détérioration des objets, installations à payer sur les lieux, déplacement et séjour d'un personnel pendant toute la saison. Des produits dans les prix modiques n'auraient jamais défrayé de telles charges, si étendue qu'en fût la vente; le moindre calcul indiquait qu'il fallait viser à la fantaisie, à l'excessif, à l'exorbitant, et chercher dans la grande aristocratie de Vienne des cliens qui fussent d'humeur et de taille à payer des prix de caprice. Peut-être, comme je l'ai dit, cette heureuse veine fût-elle survenue sans la crise du 1er mai, qui a vidé à Vienne toutes les bourses et converti en pâte à papier une partie des titres qui la veille représentaient des milliards.

J'en ai fini avec la partie brillante de l'exposition; il ne me reste plus qu'à toucher en quelques points et dans les limites de mon cadre à ce qu'elle présentait de sérieux et de solide. Je n'en détacherai que deux sujets, les écoles et l'agriculture.

De tout temps, les écoles ont été pour l'Allemagne l'objet d'un soin vigilant, on pourrait dire d'un culte. L'enfant n'y entre pas toujours de gaîté de cœur, et, quand il en manque les heures, on le châtie sans merci; mais dès qu'on le tient, et qu'il a plié sous le joug, on l'élève du mieux que l'on peut. Ce ne sont pas les moyens ni les instrumens qui manquent; on a pu s'en assurer à Vienne dans la galerie où étaient exposés les livres, les tableaux, les modèles, instrumens et matériel en usage dans les écoles publiques de différens degrés. Il faut le dire sur-le-champ, l'unité dans l'empire d'Allemagne ne s'est pas faite pour les écoles aussi rapidement ni aussi complétement que pour l'armée; les méthodes diffèrent. Il en est qui sont un legs de l'ancienne confédération, d'autres remontent aux traditions de Pestalozzi et du pasteur Oberlin du ban de La Roche; toutes ont quelque détail adapté aux lieux et aux usages, et semblent protester contre le régime automatique qui fait l'orgueil et les délices du vrai Prussien. Cette variété se retrouvait surtout dans les expositions des états qui ont cherché le plus possible à conserver les souvenirs de leur indépendance, et portait sur le choix des livres mis ou à mettre dans les mains des enfans. Croirait-on

que cette tolérance n'est pas supportée sans ombrage, et que partout on l'éteint à bas bruit? L'Autriche est plus libre; depuis les dernières réformes, elle admet dans l'école toutes les formes de l'enseignement, et laisse aux maîtres le choix presque discrétionnaire du matériel. Les témoignages de cet état de choses étaient réunis dans la même galerie, et on pouvait étudier presque ville par ville en quoi elles différaient ou se rapprochaient les unes des autres; mais il existait ailleurs, dans le Prater même, un type plus vivant et plus curieux d'une école élémentaire: c'était un pavillon isolé qui contenait la représentation exacte de l'école, une école américaine, où le programme des études était chaque jour mis en action. A de certaines heures, le professeur paraissait sur le seuil et montait en chaire. Tout était installé comme si des enfans dussent y prendre place, avec des siéges qui au moyen d'un mécanisme se dédoublaient pour fournir un pupitre, des livres, des ardoises, des tableaux, et, comme dernier attrait, un orgue. Les bancs se garnissaient d'auditeurs de passage, et le professeur commençait la leçon, expliquant tout de la meilleure grâce, et, comme distraction, donnant à entendre quelques airs : de loin en loin, il y joignait des maximes qui frappaient par leur justesse et leur concision. Il n'y avait qu'un pasteur évangélique, peut-être un des descendans des premiers pèlerins de la Pensylvanie, qui pût avoir de telles complaisances pour un public d'inconnus, entreprendre pour lui un cours d'éducation, semer le grain sans trop savoir où il tombait, amuser ou instruire à tout hasard. Envisagée ainsi, la fonction du maître d'école cesse d'être une routine, elle devient un véritable apostolat.

Venons-en à l'agriculture. Ce qu'elle est en Autriche et dans les états allemands qui ont gardé l'empreinte féodale n'a aucune analogie avec ce que nous voyons en France, même en Alsace façonnée à notre image. Depuis que nos paysans ont été mis pour une bonne part en possession directe du sol, ils en ont fait en beaucoup de places une succession de jardins, de vergers et de prairies; le champ même n'a plus l'aspect d'autrefois, on y aperçoit peu de jachères, le bois est soigné arbre par arbre, même la forêt n'y est pas laissée à l'abandon. Partout on reconnaît la main et l'œil du maître veillant sur ce qui lui appartient. Autre est la condition et l'état de la terre quand elle se trouve dans les mains de seigneurs comme héritage de famille ou de riches acquéreurs qui ont pu s'y tailler un domaine et quelquefois un blason. A l'aménagement et à l'espèce des cultures, il est facile de distinguer le bras énervé du vasselage et la surveillance inintelligente des régisseurs. Ce vice d'exploitation est apparent même aux portes de Vienne, dans l'archiduché d'Autriche, qui est un pays d'exception. Rien de plus brillant

que les attelages dont les harnais sont ornés de disques de cuivre; l'aspect du sol et l'examen des fermes ne répondent guère à ce luxe dans les accessoires. Les prétentions sont pourtant grandes de la part des propriétaires fonciers, et à l'occasion du concours universel elles se sont largement manifestées. Tous les grands noms ont voulu avoir, à côté de l'exposition générale, leur exposition particulière. Aucune n'était plus riche, plus complète que celle des princes de Schwarzenberg (Jean-Adolphe et Adolphe-Joseph), qui ne possèdent pas moins de 204,388 hectares de terre et de forêts en Bohême et en Styrie, 2,785 en Bavière et d'autres encore autour de Vienne; elle occupait au Prater un élégant pavillon, où tout était classé dans un ordre parfait et accompagné d'un catalogue rempli de documens statistiques. L'exposition de l'archiduc Albert n'offrait pas moins d'intérêt, et s'étendait également à toutes les exploitations dépendantes qu'embrassent les grands domaines, brasseries, distilleries, sucreries, tuileries, forges et hauts-fourneaux.

Que ces grands domaines tiennent une place considérable dans la fortune d'un pays, personne ne le contestera, — qu'ils soient pour la plupart en mesure de répondre à leur étendue, de servir à des expériences dont les petits domaines ne sauraient supporter les frais, qu'ils se pourvoient à temps des instrumens et des procédés nouveaux, des meilleures races de bétail, des plus puissantes ou des plus ingénieuses machines, des installations les plus avantageuses et des moyens d'hygiène les mieux démontrés, c'est encore ce qui se réalise dans le plus grand nombre de cas, et ce qui se concilie aussi bien avec les intérêts qu'avec les traditions de famille des possesseurs de ces domaines; mais il n'en est pas moins constant qu'avec des domaines de moindres proportions les mêmes services auraient pu être rendus sans entraîner les mêmes inconvéniens. Or le plus visible de ces inconvéniens est de frapper de paralysie la petite propriété et la propriété moyenne devant cette propriété démesurée. Comment lutter en effet et quelle figure faire? Le faible se sent écrasé par le fort; pour éviter ce contact redoutable, il s'efface le plus qu'il peut. Il est bien difficile dès lors de constituer, dans un pays ainsi organisé et avec des élémens aussi disparates, ces fermes-modèles qui ont imprimé ailleurs à l'agriculture un élan si vif et si soutenu. On en rencontre de loin en loin quelques-unes dans les campagnes de l'Autriche, mais point en même nombre ni dans les mêmes conditions qu'en Angleterre, en Belgique et en France, dans plusieurs de nos provinces, la Normandie, la Picardie, la Flandre et l'Artois. Pour communiquer aux populations une activité sérieuse, ce n'est point ainsi qu'il faudrait procéder. L'exemple venu de haut n'est pas toujours le plus suivi, les exemples voisins

touchent davantage : un pays d'ailleurs n'a rien à gagner avec ceux dont la fortune est faite; il a au contraire intérêt à encourager ceux dont la fortune est à faire. Ajoutons que c'est là le débat qui depuis longtemps s'agite sous une autre forme entre la grande et la petite propriété. Tandis que là-dessus les théories se donnaient carrière et partageaient les meilleurs esprits, les faits intervenaient et faisaient au problème posé une réponse presque toujours décisive. Là où, par une bonne fortune, la division constante de la propriété parvenait à s'établir, les plus heureux effets en dérivaient à l'instant même et se multipliaient par la durée : pacification des esprits, meilleurs rapports entre les classes, cultures plus soignées, produits de choix et d'un placement plus sûr, voilà pour les intérêts particuliers, et, quant aux intérêts généraux, aisance acquise à un plus grand nombre d'individus et perfectionnement visible de la civilisation. Jamais instrument ne fut plus sûr à l'emploi, et ne trompa moins la main qui le mettait en œuvre.

Un détail qui a obtenu à Vienne un incontestable succès, c'est l'exposition des machines agricoles. L'Autriche n'y entrait que pour une faible part, et il ne semble pas que la France ait été représentée autrement que par la fabrique de Liancourt; mais l'Angleterre et les États-Unis avaient engagé sur ce terrain un duel curieux à étudier. Charrues à vapeur, batteuses, faneuses, faucheuses, moissonneuses, présentaient des deux côtés, et avec une grande variété d'échantillons, un magnifique corps de bataille. On voyait bien que c'était là pour les deux nations non pas des produits à classer dans un musée, mais des instrumens usuels bien éprouvés, bien appropriés et capables de forcer toutes les résistances de la terre. Pas un des champions qui ne se sentît en mesure de vaincre. Des expériences d'ailleurs avaient lieu de temps à autre sur des terrains à proximité, et les jurés se portaient sur les lieux pour décider du mérite des armes. C'est qu'en Angleterre et aux États-Unis la machine agricole est désormais l'accompagnement obligé de toute bonne exploitation. A mesure que dans les deux pays les bras sont devenus rares et chers, il a fallu s'en remettre aux instrumens pour tous les services qu'il était possible de leur confier avec quelque économie et quelque succès. En France, nous n'en sommes pas là, et on est fondé à se demander quelle en est la cause : les peuples étrangers ont pris les devans et ont surabondamment réussi, que ne les imitons-nous? A peine y a-t-il eu quelques essais dans les départemens du nord et du nord-ouest, partout ailleurs les instrumens mécaniques ne sont pas même connus. Est-ce la routine, est-ce le fractionnement du sol qui s'y oppose? Les difficultés viendraient-elles de la nature des terrains ou de l'inexpérience des hommes?

Probablement les retards viennent un peu de tout cela, et il sera par exemple bien difficile d'introduire une charrue à vapeur partout où le sol se refuse à la culture à plat et en ligne; mais d'autres instrumens peuvent être mis à l'essai, et il y en a des exemples, entre autres la machine à battre à vapeur, qui est devenue populaire dans nos campagnes. Partout où un maréchal ou un charron de village en achète une pour l'exploiter, l'entretenir et la promener de ferme en ferme; une clientèle se forme à l'instant, et la spéculation est bonne. Que ne continue-t-on l'essai sur d'autres machines, la faucheuse et la faneuse, dont l'emploi est aujourd'hui bien vérifié, soit au moyen d'une location et d'un travail à façon, soit par une association entre cultivateurs, comme cela a eu lieu dans nos départemens de l'est à la suite de la dernière guerre? Ce n'est pas de gaîté de cœur que les cultivateurs des autres états se sont assujettis à l'emploi des machines; ils y ont vu un bénéfice réel et un allégement de leurs charges : il n'y a qu'à les suivre sous peine de méconnaître nos intérêts.

Pour que les cultures deviennent chez nous ce qu'elles doivent et peuvent être, c'est cette apathie de nos paysans qu'il faut surtout combattre. On les dirait parfois indifférens à leur propre sort; même pour les choses les plus urgentes et qui devraient les regarder, c'est à la main du gouvernement qu'ils songent. Dans quel état se trouvaient les chemins, dont l'entretien est à la charge des communes ou des riverains, quand la loi est intervenue pour en écouler les eaux et combler les ornières? Aujourd'hui tout ce système de vicinalité est en bon état malgré la guerre, malgré les charrois des Prussiens, et on peut dire malgré leurs cultivateurs eux-mêmes, qui n'y épargnent pas les dégradations. C'est là le plus grand bienfait qui depuis des siècles soit échu à l'agriculture et aux consommateurs de ses produits. Nulle part il n'existe un plus beau réseau de voies de communication de tous les types et dans tous les sens, des chaussées mieux construites, une circulation plus aisée. Nous n'avons d'égaux pour ces travaux de route que les Anglais, les Belges et les Hollandais. L'Autriche est sous ce rapport très mal partagée; peu nombreux, ses chemins sont en outre très mal établis et encore plus mal entretenus, impraticables l'hiver par la boue, étouffant l'été sous des flots de poussière les attelages et les hommes. Il est vrai qu'un récent projet de loi promet à l'Autriche une large aubaine de chemins de fer, mais ce sont là des féeries qui disparaîtront probablement sans laisser plus de traces que son exposition de produits. A nous également il y a des promesses faites pour des chemins de fer ruraux à bon marché; ceux-là sont plus réels et ont une origine sérieuse. Qu'ils soient les bienvenus, ils ajouteront un

élément de plus à l'industrie de nos campagnes, et permettront d'y transformer sur place, au moyen de petites usines, ce qui ne peut être expédié en nature, comme la betterave à sucre et la pomme de terre à fécule et à gluten.

Pour compléter la part de l'agriculture, il ne reste qu'à parler de ses produits sous les trois formes qu'ils revêtent, agricoles, alimentaires ou industriels, quelquefois unies, d'autres fois distinctes. La matière est vaste, et les jugemens à rendre sont difficiles; ce n'a pas été un médiocre embarras pour le jury international. Comment sur des échantillons choisis avec soin, qui ne représentent pas une moyenne et dont les prix de revient sont inconnus, se rendre compte de la valeur comparative d'un objet et des forces productives de chaque pays concurrent? Tout au plus était-il possible d'essayer un classement par catégories de mérites; mais ici encore la quantité des produits de premier ordre s'est trouvée telle, notamment en blés et en farines, qu'il y a eu beaucoup d'*ex æquo* dans chaque variété. Le choix a été plus facile dans les fabrications de pâtes, les préparations des conserves, dont le grand écueil et la pierre de touche sont l'efflorescence pour les unes et la fermentation pour les autres. C'est l'Italie et la France qui réussissent le mieux les pâtes, l'Angleterre et l'Amérique les conserves de poissons, le Brésil les conserves de fruits, l'Italie encore les préparations du porc, Barcelone les biscuits secs; mais la France a ses légumes conservés pour la marine, qui rendent de si grands services à tous les voyageurs privés de nourriture fraîche. Comme il y avait concours pour les conserves et les pâtes, il y a eu concours pour les huiles. Longtemps la France a été non pas même la première, mais la seule à produire de bonne huile d'olive; elle a rencontré à Vienne des concurrens bien près de l'égaler, la rivière de Gênes d'abord, qui produit cette huile sans goût et qu'on tient à Paris pour supérieure à l'huile d'Aix, qui conserve le goût du fruit; c'est là une concurrence ancienne, il s'en est élevé d'autres à Lucques, et, ce qui est plus récent encore, en Espagne. Nulle part l'olivier n'est mieux cultivé qu'en Andalousie et aux environs de Cordoue; mais en revanche nulle part on n'employait jusqu'à ces derniers temps de plus mauvais procédés d'extraction. On laissait fermenter les olives jusqu'à pourriture, et il ne sortait de la presse qu'une huile colorée en brun, épaisse, âcre, qui prenait à la gorge, et qui ne valait pas à beaucoup près les bonnes huiles fraîches de noix et même de colza. L'Espagne, à ce qu'il semble, a enfin rompu avec ses vieilles et barbares méthodes; aussi obtient-elle aujourd'hui des huiles de première qualité, qui peuvent rivaliser avec les nôtres, et trouveraient au besoin chez nous un marché avantageux.

Après les céréales et les oléagineux, voici les vins, l'article national par excellence; ils étaient largement représentés à Vienne et n'avaient pas besoin de s'y défendre. 10,000 échantillons avaient été envoyés par tous les pays viticoles; il avait fallu les goûter, les classer et rendre ensuite un jugement sur l'ensemble de ces envois. La discussion fut longue, la dégustation répétée, et voici enfin la sentence qui est sortie d'un examen définitif. Il fut reconnu par le jury français : 1° que la France n'a absolument aucune concurrence à craindre pour ses grands vins de Bordeaux et de Bourgogne, même pour ses vins de Champagne, 2° que pour les grands ordinaires, ceux que nous produisons ont plus de qualité à prix égal que leurs rivaux, presque toujours plus chers et sans bouquet, 3° que, pour les vins ordinaires, l'Italie cultive et fabrique mal, conserve sans soin, mais que l'Espagne fait de jour en jour des progrès plus marqués qui lui permettent de produire en quantités considérables des vins colorés pour coupage à 15 francs l'hectolitre. Tels sont les termes de la sentence qui a été rendue. Il convient d'ajouter que le rôle assigné à l'Espagne appartient également à celles de nos provinces qui en sont limitrophes, surtout à l'ancien Roussillon, qui produit des vins renommés comme le rancio, et au port de Cette, qui fournit à volonté des imitations de toutes les qualités connues. L'Aude et l'Hérault sont les réservoirs où l'on puise des matières pour ces imitations. Dans les années où la vigne échappe aux maladies mystérieuses qui la ravagent, ces deux départemens ont une production si abondante qu'elle suffit à tout. Les prix s'y avilissent quelquefois au point que toute concurrence est mise au défi; c'était autrefois 6 et 7 francs l'hectolitre quand les vins se convertissaient en alcools, c'est 10 francs aujourd'hui qu'on les emploie pour les coupages. Paris surtout en absorbe de grandes quantités; mais ici un autre intérêt est en jeu, et M. Blaise (des Vosges) le fait ressortir, c'est le tort que peuvent faire à nos vignerons du centre les envois du midi combinés avec les provenances de l'Espagne. Devant ces mélanges, vinés au maximum et offerts à des prix réduits, quelles chances de placement reste-t-il aux pays moins favorisés pour le rendement et pour le degré de l'alcool? Tout au plus les commandes de quelques habitués. Avec des vignes qui ne produisent que 30 à 40 hectolitres par hectare, on ne tient pas longtemps contre celles qui produisent 200, 300 hectolitres et plus. La partie est donc inégale et le deviendra toujours davantage. Le fisc y ajoute d'autres charges, qui vont s'aggravant, et un luxe de formalités qui décourage jusqu'aux perfectionnemens les plus légitimes. Si ces causes combinées continuent d'agir dans le même sens, des vides se feront dans cette industrie, qui manie tant de millions et occupe tant de bras : il ne

restera plus debout que deux natures de vignobles, ceux qui par la qualité de leurs produits sont en mesure de résister à tout et ceux qui trouvent un moyen de défense équivalent dans l'importance et le rendement de leurs récoltes. Ce qui est médiocre en goût et pauvre en quantité sera peu à peu supprimé ou bu sur place.

Jusqu'ici, j'ai beaucoup parlé de la France, et c'était mon objet principal; j'ai peu parlé de l'Autriche, et c'était elle pourtant qui au Prater faisait les honneurs de la maison. A tous les titres, il y a beaucoup de bien à dire d'elle, ne serait-ce que pour sa magnifique exposition des draps de Moravie. Plus d'une fois déjà nous avons vu ces draps, et toujours ils ont été pour nous un objet d'étonnement. Brunn, qui les teint et les tisse, est un lieu privilégié, où la perfection acquise ne semble être qu'un encouragement pour une perfection de plus à acquérir. Il y a surtout une qualité de draps blancs à l'usage de l'armée autrichienne qui demeurent sans pareils pour la beauté du ton et la solidité du tissage. Jamais exécution ne mérita mieux le mot de travail de conscience : tout y est à l'avenant, pureté de matières, entente des couleurs, modicité des prix. L'Autriche ne s'est pas montrée moins heureuse ni moins bien inspirée dans l'arrangement des produits de son duché de Styrie : ce pays de peu d'étendue renferme les plus grandes richesses de la civilisation moderne, le fer et la houille, placées presque côte à côte, et en qualité qui rencontre peu d'égales. Située sur les derniers contre-forts des Alpes et loin des grands débouchés, la Styrie n'avait pu jusqu'ici tirer qu'un parti incomplet de ses élémens de fortune; à peine les avait-elle employés à des exploitations modestes. Elle fabriquait des faux, des faucilles, des lames, des fusils, qui avaient un grand débit et qui à l'emploi voyaient s'accroître leur vogue; c'est en cet état que la spéculation s'en est emparée et depuis peu l'a transformée. Elle est aujourd'hui un siége important de l'industrie du fer et de l'acier; son marché s'est développé, les voies de communication ont été améliorées, elle a étendu à tous les genres de travaux et de fournitures un fer excellent qui se rapproche beaucoup du fer de Suède et a pu ainsi acquérir de nouveaux cliens sans perdre aucun des anciens. Maintenant son travail est en plein essor; elle a un outillage complet, des capitaux abondans et des hommes capables. Ces signes de force se retrouvaient dans la physionomie de son exposition; tout y était de premier choix, on y sentait l'élan et la confiance qui distinguent les exploitations vraiment prospères.

C'était aussi l'aspect qu'offrait la partie de l'exposition des provinces illyriennes se rapportant aux constructions navales. Trieste s'y trouvait en nom et aussi à l'œuvre. On sait ce qu'est Trieste

pour l'empire autrichien, le seul port marchand et le seul port de guerre qu'il ait. C'est à Trieste qu'est le siége de la flotte du Lloyd, chargée du service des passagers et des marchandises entre l'Europe et l'extrême Orient; c'est de Trieste également qu'est partie la flotte de guerre qui infligea aux Italiens le désastre de Lissa : il devait donc y avoir et il y a eu à l'exposition du Prater une place réservée pour Trieste et pour sa marine, figurée dans quelques échantillons réduits et jugée à sa valeur dans un ou deux tableaux statistiques. Rien de plus précis et de plus concluant. Pour savoir ce que vaut et peut Trieste, il suffit d'avoir visité ses chantiers et aperçu le long des quais les bâtimens qui en sortent. Tandis que Marseille, en fait d'armemens battant notre pavillon, en est presque réduit à des nefs de cabotage, Trieste compte à flot 30 ou 40 navires au moins de 700 à 800 tonneaux de jauge. Quant aux marins, il n'en est guère de meilleurs : dans le factage maritime, on n'en trouverait pas de plus exacts, de plus fidèles, de plus sobres, de plus rangés; dans les combats, ils font bonne figure, et ils l'ont bien prouvé sous Tégethoff. De toutes les façons, l'empire d'Autriche a tout lieu d'être fier de Trieste et d'y montrer avec un certain orgueil un reflet puissant de sa richesse et de sa force. La Prusse, malgré ses ambitions, n'en a pas encore l'équivalent.

Pour en revenir à la solennité qui, pendant six mois et plus, a tenu Vienne en haleine, c'est le moment de se demander quelles conséquences elle a eues en réalité, et de s'en rendre compte avec un sentiment de bienveillance sans trop se presser de conclure. On peut sans doute, et c'est le cas pour bien des gens, trancher là-dessus et dire sans phrases que l'exposition était une spéculation, et que cette spéculation a mal tourné. C'est tomber dans l'excès à propos d'un sujet qui n'en comporte pas et où il y a à se défendre aussi bien d'un dénigrement trop fort que d'un enthousiasme trop vif. L'exposition de Vienne a été ce qu'elle pouvait être, rien de plus, rien de moins, et, quant aux résultats définitifs, les principaux intéressés eux-mêmes ne savent pas encore au juste ce qu'il en est. La liquidation commence, et il s'écoulera du temps avant que les chiffres en aient été dégagés; tout ce qu'on a dit jusqu'à présent ne repose que sur des conjectures. Ce n'est pas d'ailleurs une opération aussi simple qu'on le croit communément; d'un côté tant à la recette, de l'autre tant à la dépense, reste tant. La partie engagée était moins élémentaire. A côté de l'acquisition du sol et de la construction des bâtimens, il existait d'autres opérations qui devaient faire équilibre à la dépense, y apporter du moins des compensations. Ces opérations ne sont point encore bien définies, ni les chances bien fixées. Telle était l'appropriation des galeries construites à une suite d'entrepôts qu'on

eût désignés sous le nom de *Docks du Danube*, et qui eût servi à loger les produits de la Hongrie, surtout les récoltes de céréales dans leur transit vers l'Europe en cas de disette. Tout cela reste après l'exposition ce qu'il était avant, en perspective et dans les futurs contingens.

Il y a d'ailleurs autre chose à faire à Vienne que de déverser du blâme sur l'exposition, c'est d'en régler les suites. Toutes les fortunes sont à l'état d'ébranlement, il faut rétablir celles qui sont susceptibles d'être relevées; le crédit est mort, il s'agit de le ranimer. Le gouvernement s'en occupe, et une fois encore se concerte avec la banque; on fera des avances sur les lettres de gage, on formera un faisceau solide des sociétés de prêt, on construira des chemins de fer, on s'appliquera en un mot à ce que la confiance renaisse et que la circulation sorte de cette suite d'embarras. Pour cela, il sera offert un emprunt réalisable non en papier, mais en espèces. Que les capitalistes, que les banquiers, que les grands propriétaires fassent trêve à toute chicane pour ne songer qu'à cette œuvre de salut. Ce sera du moins une pensée de réparation après tant de ruines. Dieu veuille que la politique ne se jette pas à la traverse comme empêchement, qu'une trêve se fasse entre les nationalités qui se partagent l'influence, que la Hongrie surtout cesse de peser sur les autres portions de l'empire, et qu'après avoir si longtemps exhalé la plainte d'être dominée elle ne domine pas à son tour d'une manière abusive! C'est un essai d'apaisement à entreprendre, et qui ferait honneur à toutes les nationalités et à tous les partis. La dynastie des Habsbourg mériterait que cette bonne fortune lui échût. Voici dix ans et plus que les mauvaises veines se succèdent, depuis les lignes de Düppel jusqu'à la crise financière du 1er mai, et que l'empire marche d'expédient en expédient. Il serait temps que ces tribulations prissent fin, surtout dans ce qui provient des propres sujets de l'empereur, temps également de rendre un peu de repos à une famille qui d'elle-même est allée au-devant d'institutions libérales, et qui, surprise par les événemens, a montré tant de fermeté d'âme dans les momens critiques et tant de dignité dans les revers.

LOUIS REYBAUD.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 novembre 1873.

La question est donc tranchée, autant qu'une question puisse être tranchée dans la condition présente des choses en France. La crise étrange, pénible, aiguë, dans laquelle on s'était fait un jeu d'engager un pays fatigué d'épreuves, cette crise s'est dénouée, non sans avoir provoqué bien des anxiétés, bien des contestations, mais en restant jusqu'au bout à l'abri des agitations et des pressions extérieures. Une circonstance qui aurait pu compliquer singulièrement la situation, qui n'aurait peut-être pas été sans péril, si elle eût été imprudemment divulguée à l'heure même, la présence de M. le comte de Chambord à Versailles ou dans les environs, n'a été connue, à peu près avouée du moins, que lorsque tout était fini, et cette visite furtive du prince sans couronne ressemble à une apparition mystérieuse, à demi romanesque et inutile au milieu de nos laborieuses réalités. Après trois mois perdus à poursuivre une royauté qui s'est évanouie au dernier moment, que M. le comte de Chambord ne pouvait plus espérer faire revivre même en venant à Versailles, trois semaines viennent d'être employées à nouer des combinaisons nouvelles, à chercher un moyen de concilier des regrets, des vœux, des prétentions qui ne sont pas toujours conciliables, et de tout cela que reste-t-il? Quel est le dernier mot de tant d'efforts poursuivis publiquement ou dans le demi-jour des négociations parlementaires?

Le dernier mot, il a été dit à Versailles dans la nuit du 19 au 20 novembre par ce vote qui consacre la présidence septennale de M. le maréchal de Mac-Mahon, sans réserves suspensives, sans conditions résolutoires, il est vrai, mais avec la garantie de la discussion prochaine des lois constitutionnelles. La veille encore, le maréchal de Mac-Mahon n'était que le délégué dépendant du pouvoir parlementaire, dénué de tout caractère propre, ayant comme chef du gouvernement une existence limitée à l'existence même de l'assemblée; depuis la nuit du 19,

il est le président de la république constitué pour sept ans, destiné à survivre à l'assemblée, investi d'un droit de permanence indiscutable dans la limite de sa durée. Ce n'est pas tout, la première conséquence du vote sur la septennalité a été la reconstitution d'un ministère qui a cessé évidemment d'être le ministère du 25 mai, qui n'est point non plus absolument à la vérité un ministère nouveau, mais qui ne serait rien et n'aurait même pas de raison d'être, s'il ne devait représenter jusqu'à un certain point l'esprit nouveau de cette situation nouvelle.

Ainsi un gouvernement établi dès ce moment pour sept années sous le titre de présidence de la république, un ministère composé des élémens divers de la majorité qui a consacré cette transformation du pouvoir, c'est là ce qu'on peut appeler la question résolue, la crise dénouée. C'est quelque chose, c'est beaucoup même si l'on veut, à la condition cependant qu'on ne se méprenne pas sur le caractère, la portée et les conditions nécessaires d'une création politique qui s'est dégagée presque à l'improviste de la confusion des partis et des opinions. Tout est là désormais.

A vrai dire, lorsque cette idée de la prorogation s'est produite, trois ou quatre politiques, trois ou quatre systèmes se sont trouvés aussitôt en présence dans la lutte qui s'ouvrait, qui venait offrir à tous les partis une occasion de se mesurer, de s'affirmer, d'avouer tout haut leurs vœux et leurs espérances. L'un de ces systèmes était l'appel au peuple qui a eu pour défenseur le plus habile représentant de l'empire, M. Rouher. Celui-là était pour ainsi dire en dehors du débat, il n'admettait la prorogation que par une sorte de déférence pour le maréchal de Mac-Mahon, pour deux ou trois ans tout au plus, le temps de laisser grandir son prince, — comprenant bien qu'une durée plus longue entraînait une diminution graduelle des chances de l'empire. L'appel au peuple ne comptait point assurément sur un succès; il n'a pas moins rallié au-delà de 80 voix dans une assemblée certes peu favorable à l'empire. C'était plus que ne pouvaient espérer les promoteurs de cette idée, qui après avoir fait leur manifestation se sont en partie abstenus, en partie ralliés à la combinaison qui a définitivement triomphé. A côté de l'appel au peuple, le parti républicain, lui aussi, avait son système, qui était plus simple, d'une réalisation plus facile. Puisqu'on venait d'échouer dans une tentative de restauration monarchique, puisqu'on prétendait fonder une présidence, n'était-il pas tout naturel de commencer par proclamer définitivement la république? C'est ce qu'ont soutenu avec talent M. Jules Simon, M. Jules Grévy. Le parti républicain était certainement assez logique, il avait seulement peu de chances de réussir dans une assemblée qui peut bien admettre la république de fait, telle qu'elle existe depuis trois ans, mais qui se déciderait difficilement à en arborer le principe. La proclamation définitive de la république n'a même pas

été mise aux voix. La question, ramenée aux termes du possible, se resserrait donc entre les conditions et les formes diverses d'une prorogation également admise par toutes les fractions modérées de l'assemblée. C'est sur ce point précis et pratique que s'engageait le vrai débat au sein de la commission des quinze, de cette commission qui n'a point eu tout le succès que méritaient ses efforts.

De quoi s'agissait-il donc? Il y avait deux propositions différentes, sinon absolument opposées : — l'une, celle de la majorité de la commission, admettant la prorogation réduite à cinq ans, subordonnant cette prolongation de pouvoirs aux lois constitutionnelles et ne la reconnaissant comme définitive qu'à partir du vote de ces lois, — l'autre, la proposition primitive du général Changarnier et de la minorité de la commission, donnant à la prorogation un caractère définitif dès ce moment, admettant le vote prochain des lois constitutionnelles sans en faire une condition. Qu'est-il arrivé? Le jour où le grand débat s'est ouvert, la proposition de la majorité de la commission, habilement développée par M. Laboulaye, a disparu, c'est la minorité qui l'a emporté, c'est la minorité de la commission qui s'est trouvée être la majorité dans l'assemblée, et des considérations diverses ont dû contribuer à ce dénoûment. La plus grave de ces considérations a été sans doute l'intervention de M. le président de la république lui-même, qui ne parle pas beaucoup d'habitude, mais qui depuis un mois a multiplié les messages. Au premier instant, on a cru voir dans cette intervention un moyen d'enlever le vote, l'acte d'un dictateur imposant ses volontés, réclamant un pouvoir sans conditions et sans réserves. C'était une méprise évidente, comme il s'en produit souvent dans les assemblées livrées aux impressions soudaines. M. le maréchal de Mac-Mahon n'imposait rien; il avait été interrogé, et il répondait : il disait que la prorogation pouvait être de sept ans, que dans tous les cas elle devait être indépendante de toute « condition suspensive, » de toute réserve résolutoire. C'était en un mot la septennalité décrétée en principe dès ce moment pour être régularisée, organisée aussitôt que possible par les lois constitutionnelles reconnues nécessaires. L'opinion de M. le président de la république n'avait rien de dictatorial, rien d'impératif, elle n'avait pas moins l'autorité du nom et de la situation de M. le maréchal de Mac-Mahon.

Tout a servi la prorogation pure et simple, même la manière dont elle a été combattue par certains orateurs, par les plus habiles. M. Jules Simon, M. Jules Grévy, ont certes déployé de l'éloquence, de la verve; ils n'ont pas vu seulement qu'ils allaient contre leur but. Lorsque M. Jules Simon s'est évertué à prouver qu'on ne faisait rien, qu'on voulait tout simplement se donner du temps pour faire en sept ans ce qu'on n'avait pu faire en trois mois ou en trois ans, il ne s'est pas aperçu qu'il rassurait, qu'il justifiait d'avance ceux qui, sans l'avouer,

se promettaient effectivement de se servir de la prorogation pour renouveler leurs tentatives; ils craignaient de se lier pour trop longtemps. M. Jules Simon leur a prouvé qu'ils ne seraient pas liés du tout. M. Jules Grévy, de son côté, a visiblement froissé l'assemblée dans son orgueil, dans son autorité, en la mettant au défi, en lui refusant le droit de créer un pouvoir destiné à lui survivre. On croyait ébranler la majorité, on ne faisait que la raffermir et la fortifier en la piquant d'honneur, en donnant à toutes les fractions conservatrices une occasion ou un prétexte de se rallier. Puis enfin, qu'on tienne toujours compte de ceux qui subissent la pression des choses, l'influence naturelle du gouvernement, dès qu'ils se sentent placés entre une crise possible et une proposition qui, sans répondre à toutes leurs idées, leur donne une apparence de satisfaction. Ceux-là votent avec résignation pour éviter la crise, et c'est ainsi que, tout compte fait, la prorogation pure et simple, telle qu'elle a été primitivement proposée par le général Changarnier, maintenue par la minorité de la commission, interprétée par M. le président de la république lui-même, et défendue au dernier moment par M. le duc de Broglie, a fini par rallier au scrutin non plus la modeste majorité de 15 ou 20 voix qu'on lui promettait à peine, mais une majorité de 68 voix. On a voté : la droite, moins quelques légitimistes extrêmes, le centre droit tout entier, quelques bonapartistes, quelques membres du centre gauche se sont rencontrés sous le même drapeau.

La question est seulement aujourd'hui de se fixer sur ce qu'on a voulu faire réellement, sur la signification de ce vote et de cette majorité. Il s'agit de savoir si ce pouvoir qu'on vient de créer sera organisé de façon à donner au pays la stabilité pour laquelle il a été fondé, ou s'il n'est qu'une combinaison de circonstance, un expédient imaginé dans un intérêt de parti, destiné à rester au service d'un intérêt de parti. C'est ici précisément que les contradictions les plus passionnées, les doutes les plus étranges, ont commencé à s'élever dès le lendemain de la grande bataille de la prorogation, et, à dire vrai, ces doutes ne seraient même pas possibles, si on avait voulu procéder plus simplement, si, au lieu de diviser ce qui était moralement et rationnellement indissoluble, la prorogation des pouvoirs et les lois constitutionnelles, on avait dès la première heure et d'un seul coup offert au pays cette double garantie de la présidence septennale et de l'organisation publique qui en est la condition nécessaire.

Ce qu'on n'a pas fait avant, il faut le faire après, et il n'y a plus même de choix désormais, tant la nécessité s'impose d'une façon irrésistible. Que les partis interprètent les événemens à leur manière et s'efforcent de tout ramener à la mesure de leurs illusions et de leurs espérances ou de leurs calculs, c'est leur rôle, c'est leur habitude. Les

légitimistes en sont là aujourd'hui, ils ont quelque mélancolie et un certain dépit contre tout ce qui se passe, même contre ce vote de la prorogation, auquel la plupart d'entre eux ont contribué ! Évidemment les choses n'ont pas tourné comme ils l'entendaient, ils ont de l'amertume contre tout le monde, contre leurs alliés de la veille dans les projets de restauration monarchique aussi bien que contre leurs adversaires, et cette prorogation qu'ils ont accordée à M. le maréchal de Mac-Mahon n'est à leurs yeux, cela est bien clair, qu'un palliatif banal, un médiocre expédient. Ils l'ont cependant sanctionnée de leurs suffrages, cette prorogation, et ce serait maintenant se méprendre étrangement de croire qu'on n'a rien fait, qu'on peut chaque matin rentrer en campagne et tout remettre en doute. Chose étrange, les légitimistes ont été les premiers à invoquer la nécessité d'établir un régime définitif, et aujourd'hui ils n'ont d'autre souci que de prolonger le provisoire. Ils ont échoué dans leur tentative de restauration monarchique, et, puisqu'ils n'ont pas réussi à faire la monarchie, ils n'ont d'autre pensée que de supprimer jusqu'au nom de république. Ils viennent de concourir à la fondation d'une présidence septennale, et leur premier soin est d'empêcher qu'on ne croie à cette présidence, de revendiquer le droit de reprendre ou de continuer leurs entreprises. Le dépit et l'hallucination ne sont pas précisément de la politique.

Qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, les situations ont leur logique, les votes ont leurs conséquences. La prorogation est née de cette idée, qu'une certaine stabilité était nécessaire à la France. Si on a voulu faire une chose sérieuse, on doit désormais cette stabilité au pays avec les conditions qui peuvent la rendre possible. La première de ces conditions est le vote des lois constitutionnelles venant compléter le vote de la présidence septennale. Ces lois, elles deviennent une affaire de nécessité et de prévoyance pour le pays, pour l'assemblée, pour le gouvernement même qu'on vient de créer. Il faut bien en venir à un régime qui sera plus ou moins définitif, comme on le voudra, qui dans tous les cas sera un régime régulier. Aujourd'hui rien n'est régulier, tout est extraordinaire. Il y a un fait dont on ne paraît pas s'apercevoir beaucoup à Versailles. L'assemblée oublie qu'elle va bientôt être âgée de trois ans, et, s'il y a quelque chose d'étrange, d'anormal dans un pays, c'est cette existence indéfinie d'une assemblée unique qui est tout, qui résume tout, le gouvernement aussi bien que le pouvoir législatif, qui exerce le droit de grâce aussi bien que le droit de réviser des grades. Tant que la France se trouvait dans une situation exceptionnelle au lendemain de la guerre, tant qu'il y avait la paix à reconquérir, une formidable insurrection à dompter, le territoire à délivrer, l'ordre à rétablir partout, rien n'était plus simple. Maintenant ces épreuves sont passées, et il ne reste que ce phénomène d'une assemblée unique, om-

nipotente, phénomène absolument nouveau qui ne s'est pas reproduit depuis la convention, — on peut bien répéter le mot, puisqu'il a échappé l'autre jour à un membre de la majorité.

Qu'en résulte-t-il? C'est que la moindre crise met tout en question et peut devenir aussitôt un péril pour la paix publique, c'est que tout prend un caractère exceptionnel : on vient de le voir par les derniers incidens qui se sont produits. On vient de passer près de trois semaines en délibérations, en négociations peut-être nécessaires, et pendant trois semaines l'existence même du pays s'est trouvée en quelque sorte suspendue; il s'agissait tout simplement de savoir si la France aurait un gouvernement, sous quel régime elle se réveillerait le lendemain. On parle aujourd'hui d'une loi qui interdirait les élections partielles tant que la représentation d'un département ne serait pas réduite à un certain chiffre. Nous ne jugeons pas la mesure sous d'autres rapports, mais il est bien évident qu'il ne s'agit nullement ici d'un bon ou mauvais système d'élections; c'est un acte d'omnipotence politique tout exceptionnel, uniquement inspiré par la pensée de maintenir l'intégrité actuelle de la majorité parlementaire. Une fois dans cette voie, on peut aller loin, même en croyant sauvegarder les intérêts conservateurs, et voilà pourquoi il faut en finir avec ce qui n'est après tout qu'un état absolument révolutionnaire. Voilà pourquoi le plus pressé aujourd'hui est de voter ces lois constitutionnelles, dont l'unique objet doit être de donner au pays une certaine organisation publique, de faire revivre la distinction et la pondération des pouvoirs, de substituer enfin un régime régulier à une situation exceptionnelle et passagère, comme les circonstances qui l'ont produite.

Ces lois, l'assemblée doit se hâter de les voter non-seulement par une prévoyance générale, mais encore dans l'intérêt même de la dignité du gouvernement qu'elle vient de fonder. On a donné une présidence de sept ans à M. le maréchal de Mac-Mahon, soit; mais que veut-on que soit ce pouvoir sans des lois organiques qui en définissent et en précisent l'action? Il est pour ainsi dire en l'air, dans le vide, sans prérogatives et sans droits reconnus; il n'est aujourd'hui comme hier qu'un simple délégué, et rien n'est changé. Est-ce là ce qu'on veut? C'est sans doute la pensée assez peu déguisée de ceux qui représentent déjà la septennalité comme une grande fiction ou comme un moyen dont ils entendent se servir pour recommencer le plus tôt possible leurs campagnes monarchiques; mais ne voit-on pas que, sous prétexte d'honorer M. le maréchal de Mac-Mahon, on n'aurait réussi qu'à lui faire la plus cruelle injure en lui attribuant une sorte de rôle ridicule, aussi vulgaire que peu digne de lui? Ainsi l'intègre soldat ne serait plus qu'un prête-nom complaisant, destiné à couvrir toutes les entreprises qu'on pourrait combiner et tenter contre lui aussi bien que

contre la paix de la France! Ce n'est point là certainement ce qu'ont pu vouloir ceux qui ont proposé sérieusement la prorogation. Ce n'est pas sans doute pour pratiquer cette politique équivoque et puérile que s'est reconstitué le ministère, d'où sont sortis M. Beulé et M. Batbie, de compagnie avec M. de la Bouillerie et M. Ernoul, où sont entrés d'un autre côté M. le duc Decazes, M. Depeyre, M. de Larcy, M. de Fourtou, qui était ministre de M. Thiers au 24 mai, qui sort des régions du centre droit avoisinant le plus le centre gauche.

L'enfantement de ce ministère semble, il est vrai, avoir été assez laborieux, et même en tenant compte des difficultés réelles de la situation, c'est peut-être un peu la faute de l'esprit qui règne à Versailles. On croit trop dans ces régions qu'on supplée à tout par de la finesse, de l'habileté et de la diplomatie; la politique consiste trop dans l'art de rallier les hommes en combinant des convenances personnelles. La question après tout était on ne peut plus simple pour le moment; un ministère sérieux aujourd'hui était, il nous semble, un ministère reconnaissant la nécessité de faire respecter la situation qui vient d'être créée, de la compléter par les lois constitutionnelles, d'organiser un régime régulier, d'inaugurer enfin une politique de trêve et de modération faite pour rallier tous les conservateurs des fractions moyennes de l'assemblée.

C'est sur ce terrain, dit-on, que M. le duc Decazes, destiné à prendre le ministère des affaires étrangères, aurait placé la question. Au premier instant, M. Beulé seul semblait devoir se retirer, cédant la place de ministre de l'intérieur à M. le duc de Broglie, qui reste toujours vice-président du conseil dans toutes les combinaisons. M. le duc Decazes aurait dit que, s'il s'agissait de remplacer un ministre par un ministre, ce n'était pas la peine, puisque la veille encore le cabinet tout entier avait obtenu un avantage assez marqué dans des interpellations relatives aux élections, que, s'il s'agissait d'inaugurer une situation nouvelle par un ministère nouveau, il fallait s'entendre sur les hommes, sur la politique. On s'est expliqué, on ne s'est pas entendu, et c'est ce qui a décidé la retraite de MM. Ernoul et de La Bouillerie. On peut donc dire que le caractère du cabinet résulte de son origine, des circonstances qui ont accompagné sa formation. Tel qu'il est, il représente assez fidèlement la situation et la majorité possible. Il donne timidement une main au centre gauche par M. de Fourtou, une autre main à la droite modérée par M. de Larcy et M. Depeyre, en s'appuyant fortement au centre droit par M. le duc de Broglie et M. le duc Decazes, en gardant aussi dans M. Magne un ministre des finances habile et conciliant. Quelle sera maintenant sa politique? Le meilleur moyen pour le ministère, c'est de compter beaucoup moins sur des mesures répressives que sur l'autorité d'une modération sérieuse et

franche. Il perdra ainsi des alliés à droite, il en retrouvera au centre gauche, et peu à peu se formera ainsi la seule majorité sur laquelle puisse s'appuyer un gouvernement à la fois libéral et conservateur.

C'est le moment où la saison politique recommence pour tout le monde, quoique pour tout le monde elle n'ait pas les mêmes rigueurs et ne soit pas chargée des mêmes nuages; c'est la saison parlementaire par excellence. Il y a de cela trente ans tout au plus, combien y avait-il de parlemens en Europe? A part la vieille et indépendante Angleterre, dès longtemps façonnée au gouvernement représentatif, quelques pays à peine sur le continent avaient l'honneur et le bienfait des institutions libres, de la vie politique au grand jour. La France, par la propagande de ses idées, par son exemple, ne contribuait pas peu à populariser cette monarchie constitutionnelle dont elle a oublié de se réserver les durables et salutaires garanties pour se jeter dans des aventures nouvelles. Ce qu'elle n'a su garder pour elle jusqu'au bout, elle l'a donné aux autres. Maintenant il y a des parlemens partout, sauf en Russie, et partout ces parlemens viennent de s'ouvrir presque en même temps, à Vienne, à Berlin, à Rome. Le bruit des discussions publiques a remplacé le silence des régimes absolus, et c'est par le mouvement libre des opinions que se résolvent les plus graves problèmes de la politique, même en Autriche, dans la vieille Autriche de M. de Metternich.

D'ici à deux jours, le 2 décembre, il y aura vingt-cinq ans que l'empereur François-Joseph montait tout adolescent sur le trône de Marie-Thérèse, et depuis ce moment ce ne sont point certes les épreuves qui lui ont manqué. Que d'événemens accomplis dans ces vingt-cinq ans! La Hongrie reconquise avec l'aide de la Russie, puis rendue à la liberté, presque à l'indépendance sous le sceptre impérial, les provinces italiennes perdues par la guerre, la maison de Habsbourg s'effaçant devant les Hohenzollern en Allemagne, c'est de tous ces événemens qu'est sortie l'Autriche nouvelle transformée par le malheur, par des crises terribles, successives, qui ont servi à éclairer tous les esprits, à commencer par l'esprit de l'empereur lui-même. Aujourd'hui François-Joseph est un souverain constitutionnel, et c'est en chef constitutionnel de son empire qu'il ouvrait récemment le *Reichsrath*, dont la réunion avait cette fois une importance particulière, puisque c'était le premier parlement né du nouveau régime électoral, du système de l'élection directe adopté l'an dernier. Sans doute dans ce nouveau *Reichsrath*, comme dans ceux qui l'ont précédé, ce sont toujours les mêmes complications constitutionnelles, résultant des revendications absolues des Tchèques, des réclamations plus modérées, mais persévérantes, des Polonais, de la lutte du libéralisme centraliste et de l'esprit fédéraliste et clérical.

Le système de l'élection directe, en augmentant le nombre des membres du *Reichsrath*, n'a pas supprimé ces antagonismes, qui sont en quel-

que sorte l'essence de la monarchie autrichienne. Les Tchèques s'abstiennent plus que jamais; ils sont plus embarrassans par leur absence qu'ils ne le seraient par leur présence. Les fédéralistes, qui ont pour chef un ancien président du conseil, le comte Hohenwarth, refusent d'admettre la constitution de 1867. Les cléricaux se débattent contre les lois qui tendent à fortifier l'autorité de l'état dans l'ordre religieux, ils rêvent la résurrection du concordat. Tous ces partis ont leurs représentans, et, sans compter les Tchèques, dont la place reste vide, l'opposition arrive à près de cent voix. Le ministère Auersperg, qui représente un libéralisme modéré, qui s'inspire de la constitution de 1867, ne garde pas moins une majorité assez considérable, que lui ont assurée les élections dernières et qui s'est déjà manifestée dans les premières discussions de l'adresse. La nouveauté de ce *Reichsrath*, c'est la présence de quelques démocrates ou socialistes qui font leur apparition dans les assemblées autrichiennes. Ils sont une dizaine. Vienne, à l'instar de Paris, s'est donné le luxe de nommer sept radicaux sur douze députés. Ils peuvent, en certaines circonstances, porter leur contingent à l'opposition, ils ne sont pas près de devenir un parti bien sérieux et bien menaçant. La politique intérieure de l'Autriche ou plutôt de la Cisleithanie reste telle que l'a faite le ministère du prince Auersperg, libérale sans doute, mais assez disposée aussi à s'accommoder de tempéramens que la situation si compliquée des états autrichiens rend toujours si nécessaires.

A Berlin aussi le parlement vient de s'ouvrir, et, comme le *Reichsrath* d'Autriche, le *Landtag* de Prusse est le produit d'élections toutes récentes, qui ont eu lieu il y a moins d'un mois. Naturellement ces élections n'ont pu modifier d'une manière sensible les conditions générales de la politique prussienne. Une majorité considérable reste acquise au gouvernement. Ceux qui ont perdu le plus dans la dernière lutte électorale sont les vieux conservateurs, qui sont restés fidèles à l'ancienne politique prussienne, et qui ont refusé de suivre M. de Bismarck dans toutes ses évolutions. Ils faisaient jusqu'ici une figure assez respectable dans les chambres, ils pouvaient se faire compter; ils ne sont plus maintenant qu'un petit nombre, la plupart sont restés sur le champ de bataille électoral. La majorité d'aujourd'hui, majorité singulièrement grossie par le dernier scrutin, se compose surtout de nationaux-libéraux qui, depuis les grands changemens de fortune de l'Allemagne et de la Prusse, se sont ralliés à M. de Bismarck, et qui par le fait sont désormais plus nationaux que libéraux. Avec les progressistes, qui font en certains cas quelques réserves théoriques, mais qui en définitive marchent du même pas, au risque de faire le plus souvent bon marché de toutes les garanties libérales, ils forment le gros de l'armée dont se sert l'impérieux chancelier. L'opposition de son côté ne laisse pas d'avoir eu quelques succès dans les élections; sans cesser d'être une mi-

norité, elle rentre au parlement assez compacte, au nombre de plus de quatre-vingts membres catholiques ou protestans, ou particularistes, formant ce qu'on appelle le centre sous la direction d'un homme de talent et de ressources, l'ancien ministre du roi de Hanovre, M. Windthorst, et par une singularité de plus, c'est ce parti qui prend aujourd'hui le rôle libéral. C'est lui qui proteste contre la politique religieuse du ministère, qui plaide la cause de la presse, qui réclame l'extension du droit électoral. Dans ces conditions parlementaires renouvelées par les élections, mais qui n'ont assurément rien d'embarrassant pour le gouvernement, quelle est la signification du retour soudain de M. de Bismarck à la présidence du cabinet de Berlin?

Il y a un an, M. de Bismarck se retirait en quelque sorte dans son rôle de chancelier de l'empire, laissant la place de chef du cabinet prussien au général de Roon. Aujourd'hui le général de Roon s'efface à son tour devant le chancelier, qui redevient président du ministère de Berlin, concentrant plus que jamais entre ses mains tous les fils des affaires prussiennes et allemandes. Le changement qui vient de s'accomplir à Berlin n'est-il que la réalisation d'une pensée conçue au moment où les affaires de la France pouvaient se compliquer par suite d'une restauration monarchique? M. de Bismarck a-t-il été conduit à se préoccuper des symptômes de mécontentement, même des résistances qui se manifestent dans certaines parties de l'Allemagne en présence des projets ou des efforts qui tendent à compléter l'unification de l'empire? Le chancelier a-t-il voulu être personnellement sur la brèche pour pousser à fond l'exécution des lois religieuses votées il y a quelques mois? Il y a peut-être un peu de tout cela. Toujours est-il que les victorieux eux-mêmes, à ce qu'il paraît, ont leurs embarras. Le roi de Bavière n'aime pas les couleurs prussiennes et regimbe contre les coups de férule de Berlin. Le changement de règne qui vient d'avoir lieu en Saxe par suite de la mort du roi Jean semble avoir été le prétexte ou l'occasion de certains froissemens, et il y a eu depuis peu, dit-on, des manifestations assez singulières dans l'armée saxonne, des officiers se seraient engagés à ne plus porter la croix de fer décernée par le roi de Prusse. D'un autre côté, si accoutumé qu'on soit à vaincre, et eût-on même, pour conduire ces sortes de guerres, l'appui des « nationaux-libéraux, » ce n'est peut-être pas toujours une besogne facile de batailler avec les chefs d'une église. M. de Bismarck, après avoir déclaré la guerre au pape, se constitue pape lui-même. Il fait des évêques « vieux-catholiques, » qu'il pourvoit de copieux bénéfices, et il est sur le point de déposer, peut-être de faire incarcérer, l'archevêque de Posen, l'évêque de Paderborn, sans parler de toutes les condamnations prononcées depuis quelque temps contre des ecclésiastiques de tout ordre. M. de Bismarck se pique décidément d'honneur dans cette guerre qu'il

a entreprise; sa politique a trouvé une sanction de plus dans les élections dernières, et il sera certainement soutenu par son parlement. C'est là l'intérêt de cette session nouvelle qui vient de s'ouvrir, et puisque M. de Bismarck n'aura plus à s'armer, à nouer des alliances contre la monarchie en France, il bataillera contre les évêques et les prêtres!

Cette malheureuse monarchie, un moment apparue à l'horizon, était devenue en vérité un fantôme pour bien des esprits en Europe. Le fantôme s'est évanoui, et s'il est un pays où, ce moment de trouble passé, la politique doive revenir à ses traditions naturelles, c'est l'Italie. Là aussi le parlement vient de s'ouvrir, et le discours par lequel le roi Victor-Emmanuel a inauguré la session nouvelle laisse percer ce sentiment légitime de satisfaction d'un souverain qui voit ses espérances comblées, qui, après être arrivé à ouvrir le parlement à Rome, n'a plus à demander pour son pays que le respect de son indépendance reconquise, un avenir garanti par la paix, par le développement de toutes les ressources nationales. L'Italie est trop pratique pour se jeter dans les vastes combinaisons et même dans les guerres religieuses où M. de Bismarck voudrait l'entraîner. Qu'y gagnerait-elle? Elle irait au-devant de difficultés intérieures qui n'existent pas réellement pour elle. Elle compliquerait, elle aggraverait et elle finirait par compromettre sans motif une situation qu'elle s'est appliquée jusqu'ici à pallier par un esprit de libéralisme et de modération. Elle a bien assez à faire chez elle. La plus grave question faite pour l'occuper est celle de ses finances, dont le président du conseil, M. Minghetti, vient de résumer les conditions dans un savant et lumineux exposé qui complète le discours du roi, qui l'accentue même dans le sens pacifique.

Que le roi Victor-Emmanuel, qui ne parle dans sa harangue ni de la France, ni de l'Angleterre, ni de la Russie, ait cru devoir parler d'une façon particulière de l'Autriche et de l'Allemagne en rappelant le voyage qu'il a fait cet été à Vienne et à Berlin, ce n'est point assurément le signe d'une politique engagée dans des alliances compromettantes. L'Italie, quoi qu'on en dise, n'est pas plus liée aujourd'hui avec l'Allemagne qu'elle ne l'était il y a un an, ou, si l'on veut, elle est liée au même degré, c'est-à-dire que, si elle se sent menacée, elle est invinciblement portée à chercher des appuis; si elle se sent respectée dans son existence nationale, elle va naturellement là où ses sympathies et ses intérêts l'appellent. C'est au nouveau ministre français des affaires étrangères de s'inspirer de cette situation, et de bien comprendre qu'il n'y a qu'à le vouloir pour que la France ait à Rome et en Italie la place privilégiée qu'elle doit avoir. Il paraît s'en être occupé dès les premiers momens, et, si M. Fournier ne doit pas revenir à Rome, il serait remplacé, dit-on, par un homme dont le nom serait certainement le gage des dispositions les plus franches, les plus sympathiques. Le nouveau re-

présentant de la France à Rome serait notre ministre actuel à Washington, M. le marquis de Noailles, esprit libéral, éclairé, sympathique à toutes les causes généreuses, et fait pour bien servir la France en la faisant aimer, en donnant à notre diplomatie au-delà des Alpes le caractère de cordialité qui peut la rendre efficace.

Que devient cependant l'Espagne aujourd'hui? Est-ce la dictature qui règne à Madrid? La république représentée par le chef actuel du gouvernement, M. Castelar, a-t-elle l'air de se fonder ou fait-elle quelque progrès? M. Castelar y met à coup sûr tout ce qu'il a de bonne volonté; malheureusément ce qu'il a de pouvoir réel n'égale ni sa bonne volonté, ni son imagination, ni son talent d'orateur, et l'Espagne tourne dans le même cercle d'anarchie, ayant à se débattre entre l'insurrection communiste, toujours maîtresse de Carthagène, et l'insurrection carliste, toujours maîtresse des provinces du nord. Ce qui se passe à Carthagène serait certes difficile à dire. Voilà des mois que cette ville populeuse et commerçante est au pouvoir d'un gouvernement révolutionnaire multiple, confus, où apparemment sous prétexte de liberté il y a un ancien marchand de nègres. On a envoyé des troupes pour réduire l'insurrection, on a fini par être obligé d'entreprendre un siége en règle par terre, en même temps que quelques navires bloquent le port du côté de la mer. Jusqu'ici tout a été inutile, et maintenant il faut en venir à un bombardement qui a déjà commencé. — Ce qui se passe dans les provinces du nord n'est guère plus favorable. On a expédié, il y a quelque temps, de Madrid un nouveau chef militaire, le général Moriones, qui allait sans plus tarder en finir avec les carlistes. Moriones est arrivé, il a mis d'abord une prudente lenteur à s'organiser, puis il a fini par livrer bataille, et il a remporté une grande victoire, au dire des bulletins officiels; malheureusement le lendemain il était réduit à battre en retraite, il n'a plus recommencé depuis, et par le fait les carlistes restent maîtres de ces provinces du nord, sauf les villes, dont les plus importantes sont bloquées. Toute communication est à peu près coupée avec Pampelune, Tolosa, Saint-Sébastien. Le quartier-général du prétendant est à Estella, d'où l'on ne peut le déloger.

Comme si ce n'était pas assez cependant, voilà une complication de plus et non la moins grave, une complication extérieure. Un navire espagnol a eu le malheur de prendre aux Antilles, dans les eaux de la Jamaïque, un bâtiment, le *Virginius*, naviguant sous le pavillon américain et accusé d'aller porter du secours à l'insurrection cubaine. Le bâtiment, pris comme corsaire, a été conduit à Santiago de Cuba, où le gouvernement militaire, après ou sans jugement, a fait fusiller une cinquantaine de personnes, parmi lesquelles étaient le général américain Ryan, de New-York, un fils de Cespedes, le chef principal de l'insurrection cubaine. Un cri d'indignation s'est immédiatement élevé aux États-Unis,

on ne parlait de rien moins que de se jeter de vive force sur l'île de Cuba. Dans tous les cas, le ministre américain à Madrid, le général Sickles, a reçu l'ordre de demander les réparations les plus éclatantes; mais ce n'est pas tout : il s'est trouvé que parmi les personnes fusillées à Santiago de Cuba il y avait quelques Anglais, et voilà l'Angleterre de son côté nécessairement obligée de prendre l'Espagne à partie. Que peut le gouvernement de Madrid? S'il subit la nécessité inexorable, s'il donne les satisfactions qu'on lui demande, il est exposé à voir le patriotisme espagnol se soulever contre lui; s'il refuse, s'il fait bonne contenance, ce serait donc la guerre avec les États-Unis? De toute façon, c'est probablement la perte définitive de l'île de Cuba, que l'Espagne dispute depuis quelques années à une insurrection qu'elle ne peut parvenir à réduire. Voilà donc où en est pour le moment l'Espagne : la guerre civile ravageant les provinces du continent, l'île de Cuba plus que jamais compromise. C'est le triste fruit de l'anarchie et des révolutions qui épuisent ce généreux et malheureux pays. CH. DE MAZADE.

THÉATRES.

GYMNASE. — *Monsieur Alphonse*, pièce en trois actes de M. Alexandre Dumas.

A mesure que les vrais talens se font rares, ceux qui nous restent nous deviennent plus chers : leurs erreurs ou leurs défaillances nous attristent davantage, leurs triomphes nous touchent de plus près. Lorsqu'on vit M. Alexandre Dumas se fourvoyer dans une route où il était décidément impossible de le suivre, s'enfoncer dans les brouillards d'une métaphysique obscure et bizarre, on pouvait s'inquiéter sérieusement de cette fâcheuse aberration qui menaçait de faire perdre à la scène française une de ses gloires. Le retour soudain que M. Alexandre Dumas vient de faire sur lui-même est un signe de force, une promesse d'avenir : il a retrouvé sa voie et obtenu un succès des plus francs et des plus mérités avec une pièce simple, émouvante, saine, honnête, qui possède la qualité la plus essentielle de toute œuvre dramatique, la vie. Averti par la froideur que gardait le public chaque fois qu'il le convoquait au prêche, M. Dumas, sans renoncer précisément à ses visées de moraliste, a compris que le seul moyen de se faire écouter était d'incarner ses idées dans des personnages vivans, de les faire jaillir du choc des caractères, du conflit des passions et des lois, de les imposer non par des déclamations, mais par cet argument qui appartient en propre à l'art dramatique, — la terreur et la pitié. Il s'est re-

cueilli, il est redevenu l'observateur fin et pénétrant des côtés pratiques de la vie qui entre dans le vif des mœurs de son temps, sondant les plaies et mettant à nu les faiblesses de l'organisation sociale par l'éloquence des faits et la logique des situations. Dans la pièce nouvelle, il s'agit toujours un peu, à la vérité, de la révision du code civil, mais la *thèse* s'efface pour laisser toute la place à la langue de feu que parle la passion et aux généreuses émotions du cœur. Ce n'est pas à dire qu'on ne puisse discuter la supposition sur laquelle repose la pièce; mais, ce point de départ une fois accepté, — et le spectateur n'a pas le temps d'y réfléchir, — les péripéties se développent d'une manière naturelle et pour ainsi dire spontanée jusqu'au dénoûment, provoquant tour à tour le rire et les larmes.

Voici, en quelques mots, le sujet de ce drame. Raymonde, la jeune femme du commandant de Montaiglin, avait été, avant son mariage, la victime d'un lâche séducteur; elle a caché à son mari l'existence d'une fille qu'elle fait élever chez des paysans et qu'elle aime tendrement. Son mari l'adore, et depuis deux ans elle cherche à le dédommager de sa supercherie par un dévoûment sans bornes, quand l'amant reparaît. Octave a surveillé de loin l'éducation de la jeune Adrienne, qui ne le connaît que sous le nom de *Monsieur Alphonse;* il est sur le point d'épouser une veuve riche, plus âgée que lui, ancienne servante d'auberge, dont il... escompte les bonnes grâces. Cependant il craint de lui avouer qu'il a un enfant; il se souvient alors que le commandant a été l'ami intime de son père, et il imagine de lui confier sa fille. C'est là peut-être le côté faible de l'intrigue : le plan d'Octave est trop plein de dangers pour paraître habile et logique. Quoi qu'il en soit, le commandant, après avoir sermonné son jeune ami, accepte, et sa prompte décision fait taire les scrupules de Raymonde. La jeune fille n'est pas loin, Octave l'amène, elle se jette dans les bras de sa mère; elle est déjà prudente et discrète, elle saura cacher sa joie devant son père adoptif. D'ailleurs le commandant va reprendre la mer, il ne s'apercevra de rien. Il est déjà si charmé d'Adrienne qu'il dit à Octave : « Tu sais, si tu en as une autre comme ça, tu peux l'amener! » Par malheur, Mme Guichard est jalouse de son amant; elle l'a suivi, a vu Octave avec sa fille, et lui arrache l'aveu de son péché de jeunesse; elle finit par lui pardonner et lui offre d'adopter son enfant, qui n'a plus de mère, Octave le lui jure. Ce dernier ne sait quelles raisons lui donner pour refuser cette proposition; mais Raymonde ne veut plus se séparer de sa fille. Elle s'efforce de convaincre M. de Montaiglin qu'on ne peut confier Adrienne à une femme sans éducation; elle s'échauffe à mesure qu'elle plaide sa cause, elle s'emporte contre Octave : tout à coup elle rencontre le regard de son mari, et elle comprend qu'elle s'est trahie. Brisée par la douleur, elle tombe à genoux. Le commandant, un instant

ébloui par la terrible lumière qui s'est faite, se retrouve lui-même; il prend son parti, et il pardonne sans phrases. Il ne sera pas généreux à demi; *Monsieur Alphonse* ayant refusé de reconnaître sa fille, M. de Montaiglin s'en déclare le père et force Octave de signer l'acte de reconnaissance comme témoin, en dédaignant la réparation qu'Octave croit devoir lui offrir. Tout n'est pas fini cependant. Mme Guichard, cédant à une inspiration de son cœur, est allée de son côté à la mairie reconnaître Adrienne comme sa fille, afin de couper court au débat qui s'est élevé. Lorsqu'elle apprend ce qui s'est passé pendant son absence, elle conçoit des soupçons, et une épreuve qu'elle fait subir à Mme de Montaiglin lui révèle le douloureux secret de la mère d'Adrienne. Cette dernière découverte la fixe définitivement sur le caractère de son amant, et *Monsieur Alphonse* est chassé avec mépris. Le commandant ira faire un séjour aux colonies avec sa femme et *sa* fille.

Tous les personnages de cette pièce sont étudiés sur le vif et rendus avec une étonnante vérité. Les artistes qui les représentent ont leur bonne part dans le succès obtenu : ils se sont montrés à la hauteur de leur tâche. Il fallait de la part d'un débutant (M. Achard) quelque courage pour affronter le rôle ingrat de *Monsieur Alphonse,* car le spectateur ne peut se défendre d'un certain malaise en présence de ce personnage douteux. Les gauloiseries de la veuve choqueront peut-être les délicats; on peut l'excuser en lui disant avec Voltaire : Répandez sur vos adversaires le sel dont il a plu à Dieu de favoriser votre conversation. R.

ESSAIS ET NOTICES.

—

LES ORIGINES ET LE CARACTÈRE DE L'ANTRUSTIONAT.

La Trustis et l'antrustion royal sous les deux premières races, par Maximin Deloche, membre de l'Institut; Paris, Imprimerie nationale, 1873.

Depuis tantôt trois siècles, l'histoire de nos origines nationales sous les deux dynasties franques a été l'objet de très nombreux travaux. Au moyen âge, les traditions fabuleuses qui se rattachent au berceau de tous les peuples avaient obscurci les premiers temps de la monarchie française, et, par une étrange bizarrerie, aucune de ces traditions ne rappelait la Gaule, Rome ou la Germanie. Les unes remontaient à la Bible et aux fils de Japhet, les autres à l'*Iliade* et aux migrations troyennes. Frédégaire, dans sa *Chronique,* donne pour aïeux directs aux Mérovingiens *Francus* ou *Francion,* prétendu fils de Priam; Dagobert s'honore de descendre du noble sang des Troyens. Charles le Chauve invoque la même généalogie; la fable s'impose jusqu'au XVIe siècle. Enfin en

1557 un jésuite, le père Lacarry, proteste pour la première fois contre ce mensonge historique dans un livre aussi bizarre que savant, intitulé *Discours non plus mélancolique que de diverses choses qui appartiennent à notre France*. Dès ce moment, l'érudition entre dans la voie des recherches positives. Claude Fauchet, Pithou, Étienne Pasquier, commencent à débrouiller le chaos des invasions franques, à chercher aux Mérovingiens d'autres aïeux que le petit-fils de Laomédon. Du Cange et Baluze éclairent à leur tour d'une vive lumière ce côté jusqu'alors ténébreux de nos annales. Montesquieu, Mably, Dubos, Boulainvilliers, l'abbé de Gourcy au XVIIIe siècle, et de notre temps même MM. Guérard, Naudet, de Pétigny, Pardessus, Lehuërou, Augustin Thierry, Fauriel, Guizot, ont abordé par l'ensemble ou le détail les questions qui se rattachent à l'établissement des peuplades germaniques dans la Gaule, à la condition des terres et des personnes, au gouvernement, aux institutions publiques, sous les dynasties mérovingienne et carlovingienne.

L'Allemagne s'est montrée, à l'égard de cette période historique, plus curieuse encore que la France, parce qu'elle lui rappelait des idées de conquête, et il n'est pas au-delà du Rhin une seule université qui n'ait produit quelques thèses et quelques volumes sur Frédegonde ou Brunehaut, Gondovald ou Charles de Lorraine. Les dissertations sur les maires du palais formeraient à elles seules une petite bibliothèque. MM. Pertz, Luden, Waitz, Bonnell, Zinkeisen, Schoene, Leo, Zoepft, bien d'autres encore, se sont livrés au sujet de ces personnages aux plus patientes recherches; mais sur ce point, comme sur la plupart de ceux qui se rapportent à la société gallo-franque, la lumière est loin d'être faite. Il n'est pas un seul docteur allemand qui soit d'accord avec ses collègues, et chez nous les avis ne sont pas moins partagés. Chateaubriand voit dans les maires des chefs librement élus par leurs compagnons; Lehuërou assimile leurs fonctions à celles du *curopalate* de l'empire byzantin; Sismondi prétend qu'il y en avait deux auprès du même roi investis chacun d'attributions différentes, et tandis que les uns les regardent comme les agens de l'aristocratie franque, et attribuent leur élévation à cette aristocratie, d'autres cherchent le point de départ de leur fortune dans les relations adultères qui unissaient Landry à Frédégonde, et Protadius à Brunehaut. Les mêmes divergences d'opinion se produisent au sujet de la succession royale sous les Mérovingiens. Les uns veulent que la couronne ait été *élective*, d'autres, comme Vertot, Fauchet et Bignon, qu'elle ait été *élective héréditaire;* d'autres enfin, comme Foncemagne, prétendent qu'elle était purement *successive*. S'agit-il de l'organisation judiciaire, nous nous trouvons en présence des mêmes incertitudes et de la même obscurité. Quels étaient ces rachimbourgs, ces scabins, ces sagibarons, ces *boni homines*, qui assistaient aux plaids locaux, ces *proceres* ou *optimates*, qui jugeaient dans la cour du roi les causes politiques

et celles où se trouvaient engagés les évêques et les personnes de haut rang? Les textes anciens ne le disent pas, ils se bornent à les mentionner, et quand on cherche dans les livres modernes des explications claires et précises, on n'y trouve le plus souvent que des indications vagues et contradictoires, car les ténèbres qui couvrent ces temps si loin de nous ont permis à toutes les hypothèses de se produire.

Il n'est pas sous les deux premières races une seule institution, une seule fonction administrative, une seule condition sociale qui n'ait donné lieu à quelque controverse. La *truste royale* et le titre d'*antrustion* ont particulièrement soulevé de vives polémiques, et provoqué de nombreux dissentimens entre les érudits, en France aussi bien qu'en Allemagne. M. Deloche, dans un livre qu'il vient de publier, a entrepris de résoudre la question, et tout en faisant quelques réserves sur un très petit nombre d'ailleurs des interprétations nouvelles qu'il propose, nous devons lui rendre cette justice, qu'il a porté dans ses recherches une rare sagacité, et procédé avec une rigueur mathématique que l'on cherche trop souvent en vain dans les travaux d'histoire.

Que faut-il entendre au juste, se demande d'abord M. Deloche, par ce mot *trustis,* qui tient une si grande place dans les textes de la période franque? quel est le sens que lui ont attribué les écrivains modernes? Ici nous nous trouvons en présence des contradictions que nous avons signalées. Canciani, Garnier, Guérard, Grimm, Waitz, donnent chacun à l'institution de la *trustis* un caractère différent, mais toujours un caractère unique. M. Deloche analyse leurs systèmes; il établit d'une manière péremptoire que parmi ces systèmes il n'en est aucun qui reçoive des textes une pleine et entière confirmation, et l'explication qu'il propose nous paraît très concluante. La *trustis,* dit-il, n'était rien autre chose que le compagnonnage guerrier, et l'*antrustion* le compagnon volontaire des rois francs. C'était là le sens général de ces deux mots; mais ce sens subit, suivant les textes, quelques modifications : il exprime tantôt l'assistance que les Francs juraient au roi, et non, comme on l'a quelquefois prétendu, la protection que le roi accordait aux Francs, — tantôt la condition, l'état social et politique de ceux qui avaient promis cette assistance, — tantôt enfin il s'applique à l'ensemble des individus liés par leur serment envers le prince. « Ces modes d'emploi différens d'un même terme, dit M. Deloche, ont un lien commun : l'idée de l'assistance armée et du dévoûment personnel promis au roi, et je dois faire remarquer qu'ils ne se présentent pas dans un ordre chronologique et comme ayant été successivement usités, chacun à l'exclusion des deux autres pendant le temps de sa durée; ils ont au contraire existé simultanément, comme le prouvent les dates des documens cités. »

Après avoir très nettement indiqué ce qu'était la *truste,* M. Deloche

démonte, pour ainsi dire, pièce à pièce tous les rouages de cette institution. Il montre d'abord, contrairement à l'opinion de M. Guérard, que les femmes n'étaient point admises à l'antrustionat, par la raison bien simple qu'il leur était impossible de remplir un rôle essentiellement militaire; les hommes libres de race franque en ont seuls fait partie dans les premiers temps de la conquête, et ce n'est que sous les derniers successeurs de Clovis qu'on y voit figurer à côté d'eux des Gallo-Romains.

Quand un guerrier franc voulait obtenir le titre d'antrustion, il faisait demander, pour lui et pour sa clientèle militaire, une audience au comte du palais ou au roi lui-même. L'audience obtenue, il se présentait avec ses hommes devant le prince et lui jurait pour lui et pour les siens aide et fidélité. L'admission prononcée, il en était dressé procès-verbal, et le récipiendaire en recevait une copie. A dater de ce moment, les nouveaux antrustions appartenaient aux rangs les plus élevés de la société franque. Les uns étaient investis des fonctions de duc ou de comte; les autres recevaient des terres à titre de bénéfices, ou à défaut de terres des présens qui consistaient en armes, en chevaux, en argent monnayé, ce qui était de tout point conforme aux coutumes nationales des Germains.

Outre les prérogatives générales qu'il partageait avec tous les hommes libres ayant droit de cité, l'antrustion jouissait, en vertu de son titre, de priviléges spéciaux. Sa vie, dans les compositions pénales, était évaluée au triple de celle d'un Franc de condition ordinaire, soit 600 sols lorsqu'il était victime d'un meurtre simple, et 1800 sols quand le meurtre était accompagné de circonstances aggravantes. Il occupait les premières places, probablement la première après les dignitaires de l'église, dans les cérémonies publiques, les plaids royaux, ainsi qu'à la table du roi; mais, contrairement à ce qu'affirment Montesquieu, Guérard et Pardessus, M. Deloche ne pense pas qu'il ait eu le privilége de ne pouvoir être actionné que devant le tribunal du roi : il était, comme tous les hommes libres, justiciable des plaids locaux présidés par le comte ou le centenier, et ne tombait comme eux sous le coup de la juridiction royale que dans le cas où il refusait de comparaître, après sept assignations, devant les juges ordinaires, ou qu'il cherchait à se dérober par la fuite à l'action des lois.

De même qu'il participait à toutes les prérogatives des hommes libres ayant droit de cité, de même l'antrustion était soumis à tous leurs devoirs; il avait en outre des obligations spéciales qui l'enchaînaient pour ainsi dire à la personne et à la destinée du prince. Il lui devait un dévoûment absolu et l'assistance de son bras en tous lieux, envers et contre tous, c'est-à-dire non-seulement à l'armée, devant l'ennemi, mais aussi en temps de paix contre ses ennemis privés; il était tenu de se faire au besoin l'instrument de ses vengeances particulières, et l'ac-

complissement de ce devoir barbare est peut-être entré pour une bonne part dans les meurtres sans nombre qui ont souillé les Mérovingiens. Lorsqu'il manquait à ses engagemens, il était privé de son titre, et chacune des causes de sa déchéance répondait à l'une de ses obligations. Ces causes étaient : la trahison envers le souverain, — l'antrustionat contracté sans autorisation avec un autre prince, — la désertion ou le refus de répondre au ban de guerre, — la défense insuffisante de la personne royale en présence d'un danger imminent, — un acte de lâcheté sur le champ de bataille, — l'abandon de la cause du roi dans ses querelles privées. L'antrustionat, étant un engagement conditionnel et d'homme à homme, pouvait cesser du consentement des deux parties, et dans tous les cas il finissait avec la vie du prince vis-à-vis duquel il avait été contracté; on ne peut donc l'assimiler à la noblesse, prise dans le sens moderne que nous y attachons, car il était purement personnel, résiliable et viager; il n'appartenait pas, comme plus tard le titre de comte ou de baron, à des familles investies de prérogatives publiques, exclusives et héréditaires, et M. Deloche dit avec raison que, si on voulait admettre sous les Mérovingiens l'existence d'une sorte de noblesse, il faudrait la chercher dans une qualité immuable, non concessible, transmissible par la naissance, c'est-à-dire dans la qualité d'homme de race franque ou de barbare salien, formant une caste supérieure en droit et en fait au reste de la population, ayant des avantages et des immunités par la seule vertu de l'origine, à l'exclusion des individus d'origine différente.

La *truste* est mentionnée pour la dernière fois en 877 dans le deuxième capitulaire de Quierzy; le nom d'*antrustion* disparaît vers le même temps. Les liens qui unissaient les hommes libres au roi se relâchant de plus en plus sous les derniers Carlovingiens, le vieux compagnonnage germain disparaît devant le régime du vasselage, et vers la fin du xe siècle le vasselage se transforme à son tour dans le système féodal, qui triomphe définitivement avec l'avénement de la dynastie capétienne.

On le voit par les détails qui précèdent, et qui sont loin d'ailleurs de reproduire tous les faits du livre que nous signalons aux amis de la saine et forte érudition, M. Deloche a exposé avec une grande sûreté de critique les origines et le caractère de l'antrustionat. Il convient d'ajouter que son travail, tout en embrassant dans l'ensemble l'histoire de cette institution, ne s'y enferme pas, et qu'il touche en passant à quelques-unes des questions les plus intéressantes de la période franque. Nous citerons entre autres les passages relatifs à la condition des personnes aux divers degrés de la hiérarchie sociale. C'est comme un long défilé de Gallo-Romains et de barbares où se mêlent toutes les grandeurs et toutes les misères des vainqueurs et des vaincus, les convives du roi et les antrustions, les comtes, les centeniers et les dizainiers, les

recteurs et les grands du palais, les fidèles du roi, les serfs de la glèbe, les ingénus, les lides et une foule d'autres personnages, grands ou petits, désignés sous des noms latins dont il est souvent impossible de reproduire le sens historique par des équivalens français, tels par exemple que les *proceres*, les *potentes*, les *primates*, les *primarii*, les *primores*, les *priores*, les *seniores*, les *aulicolæ*, les *pueri regis*, les *puellæ in verbo regis*, etc. Sans arriver toujours à des interprétations décisives, M. Deloche donne sur ces divers ordres de personnages des renseignemens nouveaux, et ce n'est pas l'un des côtés les moins curieux de son livre. Il éclaire également avec sagacité l'histoire des origines et des attributions de la royauté barbare inaugurée par Clovis sur la terre gauloise.

Cette royauté se rattache directement au compagnonnage germain; elle a par cela même, dans sa forme primitive, le caractère du patronage bien plus que celui de la souveraineté, et elle préside plutôt qu'elle ne gouverne une société d'hommes libres qui sont presque ses égaux; mais dès les premiers temps de la conquête la population romaine, qui se rallie autour d'elle avec ses habitudes hiérarchiques et administratives, le clergé qui la conseille et qui veut organiser la société civile sur le modèle de la société religieuse en lui donnant pour base le principe d'autorité, poussent la royauté vers le pouvoir unitaire et absolu. Elle se trouve ainsi entraînée par deux courans opposés, au gré desquels elle flotte au hasard. Lorsqu'elle penche vers le despotisme romain, elle trouve devant elle ses leudes et ses fidèles, qui ont toujours le droit de la désavouer, de se placer dans la recommandation d'un autre prince, et de la combattre, si la fantaisie leur en prend. Ne pouvant imposer aux hommes de sa race l'obéissance par le droit, elle achète leur concours par des bienfaits; elle leur donne des terres, à titre viager d'abord, et plus tard à titre héréditaire, et c'est là une cause irrémédiable d'affaiblissement, car la royauté crée autour d'elle, par les aliénations territoriales, une classe de guerriers propriétaires, qui cherchent et qui trouvent un nouveau point d'appui pour leur indépendance dans la possession du sol : quand elle essaie de transformer le patronage en souveraineté effective, les forces anarchiques de la société se liguent contre elle et l'écrasent, et malgré l'effort d'organisation gouvernementale qu'elle tente dès les premiers jours de la conquête, elle est à peine debout qu'elle penche déjà vers la ruine. La royauté franque est du reste l'image fidèle et vivante de la société au milieu de laquelle elle s'est développée. Cette société, suivant le mot d'un écrivain du VIe siècle, était un chaos où Dieu broyait les peuples pour les rajeunir; mais déjà de ce chaos se dégageaient quelques-uns des élémens du monde moderne, et l'anarchie franque n'est que la préface des temps féodaux et de la monarchie capétienne. Le vassal carlovingien, qui succède aux leudes et aux antrustions, devient le baron du moyen âge. Les princes francs, en faisant revivre les traditions de la Rome impériale, en com-

battant les libertés publiques, en s'alliant avec l'église, lèguent à Hugues Capet et à ses successeurs la notion du despotisme, car déjà aux yeux des petits-fils de Clovis le pouvoir royal était ce qu'il fut pour Louis XIV, non plus une délégation des peuples, mais un don du ciel, un privilége immense et inviolable qui absorbait tous les droits, élevait le souverain au-dessus des autres hommes et en faisait comme l'image de la Divinité sur la terre.

M. Deloche, en bien des pages de son remarquable livre, mentionne les travaux des Allemands; il les discute toujours avec impartialité, les réfute au besoin et les cite quelquefois avec éloge. Quant à nous, sans chercher le moins du monde à contester leur mérite, nous nous sommes demandé plus d'une fois si nos voisins d'outre-Rhin ont bien réellement sur nous, dans les choses de l'érudition, la supériorité que certains esprits se plaisent à leur attribuer. Il y aurait là le sujet d'une curieuse étude, et nous pensons, en laissant de côté tout amour-propre national, que la comparaison ne serait pas à notre désavantage. L'Allemagne en effet, parmi les publications d'ailleurs fort remarquables de ses académies et de ses sociétés savantes, compte-t-elle des collections qu'elle puisse opposer à cette immense encyclopédie, où elle n'a cessé de puiser depuis cent cinquante ans et qu'on appelle les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions?* En fait de recherches patientes et profondes, a-t-elle fait mieux que l'*Histoire littéraire de la France,* les préfaces des *Ordonnances,* ou celles du recueil de dom Bouquet? Elle a de savans éditeurs de textes mérovingiens et carlovingiens, mais Baluze les a précédés de près de deux siècles! Elle a de très remarquables lexicographes, mais nous avons Du Cange, et lui seul nous suffirait contre tous; elle a d'éminens orientalistes, mais nous avons Champollion, Sacy et Eugène Burnouf; elle a de savans annalistes ecclésiastiques, mais nous avons Mabillon, Lecointe, Martene, Fleury, Labbe, d'Achéry, Claude de Vert, et toute l'école des bénédictins; elle a sans aucun doute réalisé depuis un siècle de grands progrès dans les diverses branches des études historiques, mais elle n'est venue qu'après nous dans les voies que nous lui avions ouvertes, et s'il fallait établir un parallèle pour notre temps même et dans la spécialité des travaux dont nous nous occupons ici, nous pourrions en toute confiance opposer à la science germanique des Merkel, des Grimm, des Gaupp, des Eichhorn, et même de MM. Roth et Georg Waitz, les *proceres* de l'érudition transrhénane, la science gauloise des Naudet, des Guérard, des Pétigny, des Lehuërou, des Pardessus, des de Rozière, en ajoutant à ces noms celui de M. Deloche, qui comptera désormais aux premiers rangs des autorités de la critique historique contemporaine.

CHARLES LOUANDRE.

Le directeur-gérant, C. BULOZ.